

# **Histoires de mutants**

**Collectif**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

# HISTOIRES DE MUTANTS



LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

## **Histoires de Mutants**

Présentées par

**GÉRARD KLEIN,  
Jacques Goimard et Demètre Ioakimidis**

LE LIVRE DE POCHE

© Librairie Générale Française, 1974, pour la préface, l'introduction, les notices  
individuelles et le dictionnaire des auteurs.  
Les cadres de classement et la présentation générale de la présente Anthologie  
constituent la propriété de la Librairie Générale Française.

## INTRODUCTION À L'ANTHOLOGIE

*La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.*

*La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.*

*Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique,*

mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-mâîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eu – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. À la limite le texte tient tout seul. Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangent, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquivé tous les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate,

Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et clans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Frankenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technicienne, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles. Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incœrcible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux États-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de son histoire et qui le

charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. À l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les *Histoires d'Extraterrestres* ou dans les *Histoires de Robots* ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale, il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années trente au début des années soixante. Plus de 30 00 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux États-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa



propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

— Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

— Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

— Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée, en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments bibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

## PRÉFACE

### SURHOMMES ET MUTANTS

La révolution copernicienne a ôté à la Terre le naïf privilège d'être le centre du monde et l'objet exclusif de l'attention d'un dieu. Du même coup, elle a offert à l'homme la perspective d'un nombre illimité de mondes à conquérir, pour le plus grand bonheur des écrivains de science-fiction qui ne se sont pas gênés de promettre de ce fait l'immortalité à l'espèce humaine : la mort de la Terre, l'explosion ou le refroidissement du soleil, ne sont plus de si grands cataclysmes quand on peut itinerer d'étoile en étoile.

Mais si le ver était dans le fruit ? Si l'espèce humaine allait, au fil du temps, se métamorphoser au point de ne plus se reconnaître dans ses descendants ? La révolution darwinienne propose un décentrement encore plus vertigineux que la précédente car il fallait beaucoup de détermination pour dévoiler à une espèce entière le tableau de ses origines, de sa probable disparition et de son remplacement sur la scène du monde, en établissant ce bouleversement dans l'ordre naturel des choses et non dans le contexte de quelque catastrophe universelle autant qu'eschatologique. Puisque la science-fiction, plus que toute autre forme littéraire, exprime sur le mode poétique une conception relativisée du monde, elle devait exploiter largement une telle conjecture.

Peut-être convient-il de faire remarquer d'abord que presque toute la science-fiction s'établit sous le signe de la mort contestée et parfois acceptée. La plupart des anticipations font immédiatement référence à un horizon temporel que l'auteur et le lecteur savent qu'ils n'atteindront pas : ils acceptent de s'intéresser à des problèmes qui se poseront peut-être à leurs descendants présumés. Sans doute s'agit-il là en partie d'une feinte puisque souvent l'avenir est une allégorie du présent. Mais outre que ce n'est pas nécessairement le cas, le procédé est trop explicite et trop systématique pour n'être pas, aux yeux de certains, inquiétant, voire insupportable. Peut-être est-ce là une des raisons de la résistance farouche qu'ils opposent aux anticipations ; ils les dénoncent comme insignifiantes parce qu'elles signifient la certitude de leur fin et, avec elle, de celle des nations, des structures sociales, des mœurs, des valeurs qu'ils connaissent et qu'ils voudraient croire éternelles parce que la pérennité de ce cadre les rassurerait sur la leur propre. Accepter pleinement une anticipation, c'est accepter

que d'autres respireront, aimeront, espéreront quand on aura cessé de vivre. En plus d'un sens, c'est accepter la réalité plus sûrement qu'en choisissant de se réfugier dans la description réaliste d'un présent exagérément valorisé. Mais cette acceptation passe par la résolution d'un tel conflit entre instinct de vie et instinct de mort, sollicitude envers sa descendance et aspiration individuelle à l'immortalité qu'il est normal que son expression romanesque témoigne à la fois d'une exaltation et d'un recul. C'est dans le domaine des histoires de surhommes et de mutants que ces deux tendances contradictoires coexistent sans doute avec le plus de netteté.

En effet, s'il n'y a qu'un pas de l'acceptation du remplacement de l'individu à celle de la subversion de l'espèce tout entière, il est de taille. Depuis qu'ils sont hommes, les humains savent qu'ils mourront, de même qu'ils admettent depuis qu'ils ont des historiens que les civilisations s'effacent, même s'ils tâchent de se persuader que la leur perdurera. Mais l'idée est relativement fraîche que l'espèce humaine elle-même – ce rempart par prétérition contre l'idée de la mort – pourrait être supplantée. Elle a moins d'un siècle. Il suffit pour s'en persuader de relire *La Machine à explorer le temps* de H. G. Wells. L'écrivain n' imagine qu'une décadence de l'humanité et cette décadence est celle de toute la vie. Le point culminant a été atteint peu après le présent de l'auteur. Ensuite, l'évolution ne fait plus que se défaire. Mortelle, l'humanité a au moins la consolation tragique d'avoir été le sommet. Wells était pourtant lecteur de Darwin.

Or, c'est bien de l'évolutionnisme que surgit le thème de l'être qui viendra après l'homme. En établissant l'existence d'ères « préadamiques », l'évolutionnisme postule la possibilité d'ères posthumaines. En proposant une histoire des espèces sur le modèle de celle des civilisations, il suggère que ce défilé des formes n'a aucune raison de s'interrompre, une fois levé le préjugé métaphysique qui fait de l'homme une forme achevée, ultime, divine, et que les causes matérielles qui ont été à l'œuvre depuis l'origine de la vie, sinon de l'univers, n'ont pas cessé d'agir.

Ce thème est si révolutionnaire qu'à de très rares exceptions près il ne commencera à être véritablement exploité qu'après la première guerre mondiale, en une période de désespoir où l'échec de l'homme en tant qu'animal supérieur appelé à régenter l'univers apparut certain à ceux qui n'avaient pas de théorie sociale, psychologique ou métaphysique, expliquant le drame qu'ils venaient de traverser. Puisque l'espèce s'était montrée si totalement inapte à maîtriser ses pulsions et ses conflits, puisqu'elle avait laissé entrevoir sa capacité de s'autodétruire, il fallait reporter l'espoir sur une tentative ultérieure de la vie, promue au rang d'expérimentatrice et d'organisatrice des

progrès de la morale et de la raison. Dans ce contexte, le surhomme est d'abord l'enfant de la défiance vis-à-vis de l'homme. Mais cette défiance se tourne ensuite contre le surhomme car il est porteur d'un avenir qui liquidera ce qui reste d'un rêve sur l'homme. Peu d'accents nietzschéens dans tout cela, on le voit, mais l'expression d'une attitude ambivalente face au futur, tout imprégnée de fascination et de crainte.

Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que le surhomme, cet être qui se situera au-dessus de l'homme dans un ordre hiérarchisé de la nature, qui sera doté de plus de pouvoirs, plus intelligent ou plus intuitif, renoue en exagérant leurs qualités avec les hommes supérieurs des romans de Jules Verne. Ces qualités sont celles que l'idéologie du moment prête encore à l'homme idéal. Le surhomme est d'abord un individu superlativement doué. Son histoire répète le mythe bourgeois des origines de la puissance légitime : elle insiste sur l'égalité des chances sociales données à tous, voire sur le privilège de défaveur dont il s'est trouvé affligé à son départ, et sur sa capacité à surmonter toutes les difficultés par le seul exercice de ses qualités personnelles. La supériorité du surhomme est due à une prédestination qui ne doit rien à l'ordre social, mais qui procède de la nature et qui est sans appel. Il s'agit d'une légalisation de l'inégalité. On imagine aisément à quels excès idéologiques peuvent conduire de tels fantasmes : la science-fiction américaine de mauvaise qualité abonde en œuvres de ce genre dont les auteurs ont souvent transposé sans effort ni recherche de banales histoires de gangsters en quête de puissance ; comme le gangster, le surhomme échoue généralement dans son entreprise sans que le récit dise très bien pourquoi.

Deux œuvres aussi différentes – et bien plus relevées – Rien qu'un surhomme de l'Anglais Olaf Stapledon, et Les Slans de l'Américain Van Vogt, illustrent à merveille le caractère d'individu surdoué prêté au surhomme. Seuls, cernés par un environnement qui résiste, de l'incompréhension à l'hostilité mortelle, ils triomphent de toutes les embûches grâce à une intelligence éclectique, à une ingéniosité universelle, plus quelques gadgets mentaux comme la lecture rapide, la mémoire infailible, la télépathie ou la voyance. En d'autres termes, ils réussissent glorieusement et isolément ce que les humains accomplissent péniblement et collectivement, et rien d'autre. Par contre, il semble toujours leur manquer deux dimensions essentielles de l'homme, l'inconscient et la culture.

En sus du sens sociologique que nous y voyons, ce double manque ne révèle-t-il pas une double aspiration ? Le surhomme – sans inconscient – est un ange ; dépourvu de culture, il est un éternel enfant, non mutilé dans son désir par les exigences de l'existence de l'autre. Et, de fait, ses pouvoirs confinent souvent à la toute-puissance dont se sait investi le nourrisson humain.

Même un roman comme *Les Chasseurs d'hommes* du Français René Thévenin, antérieur aux deux précédents et tout aussi remarquable, s'il paraît établir entre l'humain et le surhumain une plus grande distance, escamote le problème des origines culturelles de ses mutants : il présente, isolé dans la brousse africaine, se servant des humains comme d'un gibier, un couple d'êtres en qui paraît se résumer toute l'histoire d'une espèce. Ainsi le surhomme est-il désigné, au moins entre les deux guerres, comme un coup d'État de la nature, apparemment fortuit, mais soigneusement préparé dans la coulisse, contre l'homme.

Il faudra attendre le Theodore Sturgeon des *Plus qu'humains*, ouvrage inégalé à ce jour, pour découvrir une conception du surhomme qui ne doive plus rien au mythe du super-individu. Les héros de Sturgeon, pris isolément, sont des monstres, des moins qu'humains malgré quelques pouvoirs balbutiants autant qu'inutilisables, mais leur réunion par la télépathie les constitue en un *plus qu'être*, collectif, créateur d'une culture propre. Et c'est du ratiocinement d'un idiot, tout englué dans les remuements de son inconscient, que le roman prend son envol : le Gestalt une fois constitué, c'est cet idiot, cet inconscient, qui lui fournira l'essentiel de sa puissance, de son énergie.

Le surhomme plus traditionnel, bien que revêtu encore des vestiges de l'individualisme libéral, porte pourtant déjà en lui les termes d'une très grave transgression de l'idéologie bourgeoise. Il détient – et de façon irréductible, absolue, par décret de la nature – le monopole d'un pouvoir. Dans l'affrontement général des individus sérialisés, du tous contre tous, à quoi se ramène au fond la théorie de la société libérale, il a une longueur d'avance. Super-individu, il annihile l'individualisme des autres. Et c'est très certainement pourquoi il n'apparaît, comme thème littéraire, qu'une fois la théorie de la société libérale sérieusement ébranlée. Il exprime alors et la protestation de l'individu des classes moyennes qui, se sentant menacé dans ses valeurs, voudrait bien en se surpassant perdurer, et l'émergence des monopoles qui vont subvertir dans les faits toute idéologie individualiste. Bel exemple de résolution dans l'art d'un conflit insoluble dans la réalité : l'individu s'idéalisant comme monopole dans l'espoir de résister aux monopoles.

Dès lors, l'expression littéraire de cette contradiction ne peut se résoudre que de peu de façons : le surhomme va prendre conscience du fait que l'exercice de son pouvoir menace l'existence même d'une société « décente » et il va, selon la version pessimiste et idéaliste, choisir de s'effacer, ce qui n'est jamais venu à l'idée d'aucun pouvoir économique ; ou bien il va coaliser ses forces dans l'intention de

supplanter à plus ou moins long terme la libérale espèce humaine, même s'il se donne les gants de lui laisser un répit, comme chez Van Vogt ; ou bien, encore faible, il sera détruit préventivement par les humains, comme dans *Les Chasseurs d'hommes* ; ou encore, transposant à son niveau le comportement présumé des individus humains, il va s'affronter sans pitié à ses égaux et rivaux, réduisant l'humanité au rôle de spectatrice dans une histoire qui a cessé de lui appartenir.

Pour peu nombreuses qu'elles soient, ces situations débordent l'évolutionnisme darwinien dont elles font semblant d'être issues. Car celui-ci postule, dans la meilleure tradition libérale, une évolution lente des espèces par le mécanisme de la survie de la variété la mieux adaptée. Processus de durée géologique. Par suite, le surhomme vraiment darwinien risque peu de semer la perturbation dans le monde du XX<sup>e</sup> siècle. Pour qu'il puisse faire irruption dans la société contemporaine, et représenter ainsi, en termes poétiques, une contradiction sociale actuelle, il faut non seulement que le surhomme du romancier soit supérieur, mais encore qu'il soit un mutant, que le coup d'État de la nature trouve une justification scientifique.

Par chance, le concept de mutation, c'est-à-dire de modification abrupte dans le patrimoine génétique d'un être vivant, a été introduit vers la fin du me siècle par le botaniste hollandais Hugo De Vries. Il faudra attendre 1927 pour que le biologiste allemand Hermann Muller désigne clairement sur des mouches drosophiles l'un des agents mutagènes, les rayons X. On sait aujourd'hui que les facteurs de mutations sont nombreux et peuvent être, en particulier, chimiques.

La science-fiction a contribué à répandre une vision beaucoup trop optimiste et beaucoup trop catastrophique des mutations. Ses mutants sont tous, sans autre forme de procès, des êtres supérieurs ou des monstres. Dans la réalité, la plupart des mutations concernent des détails anodins dont la valeur adaptative est nulle ou faible, ou conduisent à des sujets non viables qui parviennent exceptionnellement au terme de leur gestation. Toutefois, étant aléatoires, les mutations sont beaucoup plus souvent négatives que positives du point de vue de la survie d'une espèce, mais elles ne donnent que très rarement naissance à des « monstres » et il est plus exceptionnel encore que ces déviants génétiques soient à même de se reproduire. Il a fallu l'intervention de l'homme pour fixer sur une période relativement courte un grand nombre de mutations végétales et animales (comme le poisson rouge et le pékinois) qui ne survivent du reste que sous sa protection.

Mais la mutation, source de monstres et de merveilles, convient admirablement aux besoins des auteurs de science-fiction par son

caractère imprévisible de déchirure dans une trame bio-historique apparemment stable et continue.

Si le mutant surhumain répond à la crise occidentale de l'entre-deux-guerres, la peur et la culpabilité nées de la seconde guerre mondiale, qui culminent avec les champignons nucléaires, s'allient au doute des classes moyennes sur leur avenir et sur la permanence d'une certaine idée de l'homme pour faire surgir dans la littérature le mutant négatif, monstrueux. Comme le mutant surhumain, le nouveau venu remet en cause l'avenir de l'humanité, mais sur un mode beaucoup plus terrifié : le surhomme est encore prolongation de l'homme, tandis que le monstre signifie la dissolution de l'homme, et même l'échec de la vie tout entière. Que l'homme soit l'artisan de cet échec accuse encore la culpabilité : le mutant monstrueux, c'est l'enfant de Prométhée, et l'humanité se punit en quelque sorte en elle-même, dans sa descendance, de tripoter des forces qui la dépassent. Au-delà d'un avertissement à tournure prophétique qui redouble celui des histoires d'après la guerre atomique, on relève ici comme un retour du métaphysique : la force malfaisante de l'atome, déchaînée par une science diabolique, abolit, disperse une image idéale de l'homme qui est aussi celle d'un dieu. Au reste, les références explicites ou allusives à la Bible abondent. Significativement, une fois la guerre froide écartée et passées de mode les frayeurs de la guerre atomique, c'est à la pollution que va être souvent confiée la fonction mutagène.

Sans doute se trouve-t-on donc en présence de quelque chose de plus profond, de moins conscient, et qui a trait au changement, à une angoisse généralisée de l'avenir qui, typiquement, se concentre sur l'idée de descendance. Comme si nombre d'auteurs voulaient dire : « Nos enfants sont des monstres, et c'est de notre faute puisque nous n'avons su ni les élever convenablement, ni leur préparer un monde décent ; le mieux que nous puissions souhaiter, puisqu'ils ne sont plus humains, c'est encore qu'ils disparaissent, vite et bien ; plutôt périsse la vie que vive cette engeance. »

C'est bien la morale du roman de l'Anglais John Wyndham, *Les Coucous de Midwich*, qui ne traite pas à proprement parler de mutations, mais où le propre instructeur d'un groupe d'enfants différents et merveilleux se résout à les détruire, mais choisit de disparaître avec eux. Bel exemple de cannibalisme poussé jusqu'à l'autophagie et dont les enseignants reconnaîtront la justification : le surhomme est l'enfant que l'éducation ne parvient pas à réduire à la conformité sociale. À détruire.

C'est, semble-t-il, dans une telle perspective de cannibalisme entre

génération, introduite par un bouleversement inédit des conditions sociales, par une mutation historique, qu'il faut aussi interpréter et ordonner l'ensemble des histoires de surhommes et de mutants. Bien entendu, face à cette pédophilie rationalisée, l'ambivalence introduit à plusieurs attitudes possibles. Les uns, comme Richard Matheson, rejettent énergiquement l'intrus. D'autres, comme Olaf Stapledon, estiment inévitable la pédophilie dans le monde contemporain, mais la condamnent en laissant aux enfants prodiges le soin de s'effacer d'eux-mêmes afin d'ôter aux parents abusifs la responsabilité de cet horrible crime. Certains, comme Van Vogt, renversent la situation et, après l'échec d'une tentative de l'Homo sapiens pour éradiquer l'Homo superior, font confiance à ce dernier pour dévorer le premier. D'autres encore s'attachent à souligner que l'Homo superior n'est pas si supérieur que ça, ce qui est une façon de dire que les enfants finissent par ressembler à leurs parents, par être assimilés.

Mais bien rares sont ceux pour qui le mutant, au lieu d'être un compétiteur malchanceux ou fatal de l'espèce, est simplement le descendant, l'étape provisoire d'un processus naturel, le rejeton fragile qu'il faut protéger et chérir. Rares sont ceux qui transcendent une idéologie sommaire du progrès pour voir dans chaque espèce à la fois une forme illusoire et un aboutissement relatif à elle-même, pour admettre avec sérénité que l'avenir de l'homme, c'est le dépassement de l'homme et son oubli. Peut-être faut-il être un surhomme pour considérer l'avenir, quel qu'il soit, comme une merveille, comme on regarde se lever ou se coucher le soleil.

Ou être, simplement, un homme.

GÉRARD KLEIN.



## UN ACCOUCHEMENT

### PAS COMME LES AUTRES – Damon Knight

*Porter un enfant est toujours pour une femme une expérience difficile. Il peut lui arriver de ressentir le petit être qui bouge en elle comme un parasite qui l'exploite, la tyrannise. En même temps, elle s'inquiète si son enfant allait présenter une tare congénitale, naître différent des autres, anormal...*

*Mais il n'est pas sûr que ses tourments soient terminés lorsqu'une femme acquiert la certitude d'accoucher d'un génie, d'un surhomme peut-être.*

*Lourde est la responsabilité, et aussi le fardeau...*

Len et Moira Connington louaient la petite maison qu'ils habitaient. Elle était entourée d'un petit jardin, plus petit devant que derrière, et de trop de sapins. La pelouse, que Len avait rarement le temps de tondre, était pleine de mauvaises herbes et le jardin était envahi de ronces. La maison elle-même était propre et sentait meilleur que la plupart des appartements citadins. Moira cultivait des géraniums aux fenêtres.

Mais il faisait sombre à l'intérieur à cause des sapins. Arrivant devant chez lui, à la fin d'un après-midi de printemps, Len trébucha sur une dalle qu'il n'avait pas vue et tomba en éparpillant ses copies scolaires sur toute l'allée jusqu'à la véranda.

Quand il se releva, Moira riait bêtement sur le seuil. « Que tu es drôle !

— Ah ! vraiment ? dit Len. Bon Dieu ! Je me suis cogné le nez. »

Il ramassa ses copies de chimie II, dans un silence glacial. Une goutte rouge tomba sur la dernière. « Nom de Dieu ! »

Moira lui tint la porte grillagée ouverte, l'air repentant et un peu surpris. Elle le suivit dans la salle de bain.

« Len, je ne voulais pas me moquer de toi. Ça fait très mal ?

— Non », dit Len, les yeux farouchement fixés sur son nez écorché dans la glace. Des élancements lui résonnaient dans toute la tête.

« Tant mieux. C'était vraiment drôle ; je veux dire... bizarre », s'empessa-t-elle de préciser.

Len la regarda attentivement. Le blanc de ses yeux était très visible :

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? lui demanda-t-il d'une voix pressante.

— Je ne sais pas », répondit-elle, et sa voix monta. « Ça ne m'était encore jamais arrivé. Je trouve que ce n'était pas drôle du tout. Je me faisais du souci pour toi, et je ne savais pas que j'allais rire... » Elle rit à nouveau, un peu nerveusement. « Je deviens peut-être folle. »

Moira était une jeune femme brune, au caractère bienveillant et paisible. Len avait fait sa connaissance au cours de sa dernière année à l'université de Columbia et, si on y réfléchissait de manière objective, ce que Len faisait rarement, la suite, de cette rencontre avait été fâcheuse.

Maintenant, au septième mois de sa grossesse, elle avait la forme d'une de ces poupées gigognes russes avec, de surcroît, une poitrine plantureuse.

« Les troubles émotifs sont fréquents chez les femmes enceintes », se rappela Len. Il se pencha pour franchir l'obstacle de son ventre et l'embrassa sans rancune. « Tu es sans doute fatiguée. Va t'asseoir et je vais t'apporter du café. »

Pourtant Moira n'avait jamais eu de crises de nerfs jusqu'à présent, et elle n'avait jamais eu, non plus, de nausées le matin : elle avait des renvois à la place ; et, de toute façon, les livres spécialisés parlaient-ils des crises de fou rire ?

Après le dîner, il corrigea dix-sept devoirs, l'esprit absent, puis il se leva pour aller chercher le livre sur les bébés. Il y avait quatre volumes de poche, aux pages cornées, à la couverture ornée d'un visage souriant de bébé, mais celui qu'il voulait n'y était pas. Il regarda derrière la bibliothèque et sur la table d'osier qui se trouvait à côté.

« Moira.

— Hum ?

— Bon sang ! où est l'autre livre sur les bébés ?

— C'est moi qui l'ai. »

Len s'approcha pour regarder par-dessus son épaule. Elle avait les yeux fixés sur un dessin qui représentait un fœtus couché dans une sorte de position de yoga, la tête en bas, dans un corps de femme vu en coupe.

« Il est comme ça, dit-elle. Maman. »

Le schéma représentait un fœtus à terme.

« Pourquoi as-tu parlé de ta mère ? demanda Len, surpris.

— Ne dis pas de bêtises », dit-elle, d'un air distrait.

Il attendit, mais elle ne leva pas les yeux, et ne tourna pas la page.

Un instant plus tard il retourna travailler. Il l'observait.

Elle finit par feuilleter le livre jusqu'à la dernière page, lut quelques passages, puis le posa. Elle alluma une cigarette et l'éteignit aussitôt. Elle fit venir un rot.

« Bravo ! » dit Len, admiratif.

Moira soupira.

Énervé, Len prit sa tasse à café et se dirigea vers la cuisine. Il s'arrêta à côté du siège de Moira. Sur la table à côté d'elle se trouvait sa tasse d'après le dîner, toujours pleine de café... noir, couvert de gouttelettes grasses, complètement froid.

« Tu ne voulais pas de café ? » lui demanda-t-il, avec sollicitude.

Elle regarda la tasse. « Si, mais... » Elle s'arrêta, secoua la tête, l'air perplexe.

« Eh bien, en veux-tu une autre tasse, maintenant ?

— Oui, s'il te plaît. *Non.* »

Len, qui avait amorcé un pas en avant, fit marche arrière.

« Oui, ou non, bon Dieu ? »

Son visage gonfla :

« Oh ! Len, je ne sais plus où j'en suis », dit-elle, et elle se mit à trembler de tout son corps.

Len sentit qu'une partie de son irritation se dissolvait et se transformait en sentiment protecteur.

« Ce qu'il te faut, dit-il avec fermeté, c'est un verre ! »

Il grimpa sur un escabeau pour atteindre l'étagère supérieure de l'armoire qui abritait leur alcool quand ils en avaient. Les petites villes du fin fond de l'État et les conseils d'administration de leurs écoles étant ce qu'ils étaient, c'était une des nombreuses précautions financières nécessaires.

En inspectant les quelques doigts de whisky qui restaient tristement dans la bouteille, Len jura dans sa barbe. Ils n'avaient pas les moyens d'avoir une provision convenable d'alcool, ni des vêtements neufs pour Moira. Au départ, ils avaient pensé que Len enseignerait un an et qu'ils feraient suffisamment d'économies pour qu'il retourne à l'université finir sa licence. Plus tard, comme cela se révélait impossible, ils avaient juste essayé de mettre assez d'argent de côté pour les cours d'été, et même ça commençait à sembler d'un optimisme délirant.

Les professeurs de lycée sans ancienneté n'étaient pas censés être mariés. Ni, du reste, les étudiants de physique en cours de licence.

Il prépara deux grands whiskies raides, à l'eau et à la glace, et les

apporta dans le salon. « Voilà. Skoll !

— Ah ! dit-elle, avec gourmandise. C'est bon... Beuh ! » Elle posa le verre et le regarda fixement, la bouche à demi ouverte.

« Qu'est-ce qu'il y a maintenant ? »

Elle tourna la tête avec précaution, comme si elle avait peur de la perdre.

« Len, je ne sais pas. *Maman*.

— C'est la deuxième fois que tu dis ça. Qu'est-ce que c'est tout...

— Dis quoi ?

— Maman. Écoute, mon petit, si tu es...

— Je n'ai pas dit ça. »

Elle semblait un peu fiévreuse.

« Si, tu l'as dit. Une fois, quand tu regardais le livre sur les bébés, et à nouveau, juste maintenant, après avoir dit beuh ! devant le whisky. À propos du whisky...

— *Maman boire du lait* », dit Moira, de façon exagérément distincte.

Moira avait horreur du lait.

Len but d'un coup la moitié de son verre, fit demi-tour et alla silencieusement à la cuisine.

Quand il revint avec le lait, Moira regarda le verre comme s'il contenait un serpent.

« Len, je n'ai pas demandé ça.

— Bon.

— Non, je n'ai pas dit *maman*, et je ne t'ai pas dit ça pour le lait. » Sa voix trembla. « Et je ne me suis pas moquée de toi quand tu es tombé. »

Len essaya d'être patient.

« C'était quelqu'un d'autre.

— Exactement. » Elle baissa les yeux sur son renflement couvert de coton. « Tu ne me croiras pas. Pose ta main là. Non, un peu plus bas. »

Sous le tissu, sa chair était chaude et ferme sous sa paume.

« Des coups de pied ? demanda-t-il.

— Pas encore. Maintenant, toi là-dedans, si tu veux ton lait, dit-elle d'une voix tendue, donne trois coups de pied. »

Len ouvrit la bouche et la referma. Sous sa main, il sentit trois coups de pied très explicites, l'un après l'autre.

Moira ferma les yeux, retint sa respiration et but l'horrible lait d'un seul trait interminable.

« Dans des cas très rares, lisait Moira, la multiplication des cellules ne suit pas le cours de l'évolution qui produit un bébé normal. Dans ces cas, certaines parties du corps se développent exagérément, tandis que d'autres parties ne se développent pas du tout. Cette croissance anarchique des cellules, qui ressemble d'une façon frappante à la prolifération folle des cellules que nous appelons le cancer... » Ses épaules frémirent convulsivement :

« Beuh !

— Pourquoi ne cesses-tu pas de lire ces trucs, si ça te rend malade ?

— J'y suis obligée », dit-elle, l'air absent. Elle prit un autre livre sur la pile. « Il manque une page. »

Len attaqua le reste de son œuf mollet de façon à ne rien révéler de sa pensée.

« C'est un miracle qu'il ait tenu si longtemps », dit-il, ce qui était parfaitement exact.

On avait renversé quelque chose de liquide sur ce livre, ce qui avait dissous en partie la colle, et il était dans un état avancé de détérioration. Cependant, la vérité était que Len avait arraché la page en question quatre soirs plus tôt, après l'avoir lue avec attention. Elle traitait des « Psychoses pendant la grossesse ».

Moira s'était maintenant mis en tête que le bébé était un garçon, que son nom était Léonard (sans allusion à Len, mais à de Vinci), que c'était lui qui lui avait fourni ces renseignements, et beaucoup d'autres encore, que c'était lui qui lui interdisait de manger ce qu'elle préférait et qui l'obligeait à avaler tout ce qu'elle détestait, comme le foie et les tripes, et qu'elle devait lire les livres de son choix à lui toute la journée pour l'empêcher de lui donner des coups de pied.

Il faisait atrocement chaud. À deux semaines de la cérémonie de la remise des diplômes, les élèves de Len étaient tour à tour apathiques ou comme des piles électriques. Et puis il y avait aussi le problème de son contrat pour l'année suivante, et un espoir possible pour le poste au lycée d'Oster, ce qui signifierait davantage d'argent, et il y avait le truc Parents-Professeurs ce soir, et le directeur, M. Greer, et son épouse le présideraient de façon royale.

Moira était plongée jusqu'au genou dans le volume I de *Der Untergang des Abendlandes*, et ses lèvres remuaient. De temps en temps un son guttural lui échappait.

Len se racla la gorge : « Moy. »

« ... und also des tragischen... Au nom du Ciel, qu'est-ce qu'il veut dire par ça... ? Qu'y a-t-il, Len ? »

Il fit un bruit d'irritation.

« Pourquoi ne te sers-tu pas de l'édition anglaise ?

— Léo veut apprendre l'allemand. Qu'allais-tu dire ? »

Len ferma les yeux un instant.

« À propos de cette soirée de l'association Parents-Professeurs... t'es sûre que tu veux y aller ?

— Mais, bien sûr. C'est drôlement important, n'est-ce pas ? À moins que tu ne penses que j'ai l'air trop négligé...

— Non, non, bon Dieu ! Mais te sens-tu capable de tenir le coup ? »

Il y avait un croissant pâle sous les yeux de Moira elle dormait mal depuis quelque temps.

« Bien sûr, dit-elle.

— D'accord. Et tu iras voir le docteur demain ?

— Je te l'ai déjà dit.

— Et tu ne parleras pas de Léo à M<sup>me</sup> Greer, ni à personne ? »

Elle eut l'air un peu gêné.

« Pas avant qu'il naisse, je pense, pas toi ? Ce serait terriblement difficile de prouver... même toi, tu ne m'aurais pas crue si tu n'avais pas senti ses coups de pied. »

Cette expérience ne s'était pas répétée, bien que Len l'eût réclamé assez souvent. Tout ce que le petit Léo avait voulu faire, disait Moira, c'était communiquer avec sa mère. Il ne semblait pas s'intéresser le moins du monde à Len.

« Il est trop jeune », expliquait-elle.

Et pourtant... Len se rappelait les grenouilles que sa classe de biologie avait disséquées au semestre précédent. L'une d'elles avait deux cœurs. Cette prolifération anarchique des cellules... comme un cancer. Allez donc savoir : des doigts ou des orteils supplémentaires, ou une ration double de substance corticale ?

« Et je roterai comme une dame, le cas échéant », lui assura Moira gaiement comme ils se préparaient à partir.

La salle était vide ; il n'y avait que les dames du bureau de l'association, deux professeurs hommes au sourire timide et la masse impressionnante du directeur Greer, quand les Connington arrivèrent. Des pieds de table de jeu grinçaient sur le sol nu, l'air était entêtant de cire à bois et de musc.

Greer s'avança, rigide et rayonnant.

« Eh bien, quel plaisir ! Comment vont nos jeunes gens par cette chaude soirée ?

— Oh ! Nous qui avons pensé arriver de bonne heure, monsieur », dit Moira, jouant de façon charmante la contrariété. C'était étonnant comme elle avait l'air enfantin et élégant ; la bosse qui était Léo était à peine visible, à moins de la regarder de profil. « Je vais aller immédiatement aider ces dames. Il doit bien y avoir quelque chose que je puisse encore faire.

— Non, non, il n'en est pas question. Mais, je vais vous dire ce que vous pouvez faire : vous pouvez aller tout de suite là-bas dire bonsoir

à M<sup>me</sup> Greer. Je sais qu'elle meurt d'envie de s'asseoir et de bavarder tout son saoul avec vous. Allez-y, ne vous faites pas de souci pour votre bonhomme de mari : je m'en occupe. »

Moira ne répondit que par une cascade de petits cris de plaisir dont la moitié au moins franchirent le mur d'antipathie mutuelle qui les séparait.

Greer, exhibant de fausses dents sans défaut, dégageait une forte odeur d'antiseptique. Sa peau rose n'était pas seulement récurée, mais désinfectée ; ses lunettes cerclées d'or auraient fait l'honneur de la vitrine d'un opticien, et son costume d'été sortait droit de chez le teinturier. Il était impossible d'imaginer Greer pas rasé, Greer fumant le cigare, Greer le front barbouillé de cambouis, ou Greer faisant l'amour à sa femme.

« Eh bien, monsieur le directeur, ce temps...

— Quand je pense à ce que cette vallée était, il y a vingt ans...

— Au prix où sont les choses aujourd'hui... »

Len écoutait, de plus en plus admiratif, faisant une réflexion ici ou là, lorsque c'était nécessaire. Il ne s'était encore jamais rendu compte qu'il y avait autant de sujets de conversation si anodins.

Quelques personnes arrivèrent encore par petits groupes, et la température de la salle monta d'environ un demi-degré par tête. Greer ne transpirait pas ; il rougeoyait seulement.

À l'autre bout de la salle, Moira devisait maintenant à la bonne franquette avec M<sup>me</sup> Greer, femme à la poitrine énorme et au chapeau outrageusement démodé. Moira semblait raconter une histoire drôle ; Len savait pertinemment que ce n'était pas une histoire osée, pourtant il écouta de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il entendît M<sup>me</sup> Greer glapir de rire. Sa voix s'entendait de loin :

« Oh ! C'est vraiment impayable ! Oh ! mon Dieu, si seulement je pouvais me la rappeler ! »

Len s'était interdit de penser aux moyens de faire dévier la conversation vers le poste vacant à Oster. Il se raidit à nouveau quand il s'aperçut que Greer s'était soudain mis à parler boutique. Son cœur se mit à battre de façon absurde ; Greer était en train de lui poser des questions fort pertinentes, avec bonhomie, mais très directement : il faisait parler Len, et ne se donnait pas la moindre peine pour être diplomate.

Len répondait sans détour, sauf quand il était certain de savoir ce que le directeur voulait lui faire dire ; là ; il mentait comme un arracheur de dents.

M<sup>me</sup> Greer avait fait apparaître comme par enchantement une théière pleine de thé avant l'heure prévue et, sans la moindre considération pour les regards envieux des professeurs assoiffés, Moira et elle s'en régalaient, têtes rapprochées comme si elles complotaient

de renverser la République ou échangeaient des recettes de cuisine.

Greer écouta attentivement la dernière réponse que Len débita d'un air aussi recueilli que s'il avait été un boy-scout faisant sa promesse. Mais, comme la question avait été : « Avez-vous l'intention de faire de l'enseignement votre métier ? », il n'y avait pas un mot de vrai dans sa réponse.

Greer regarda alors attentivement sa bedaine, et fronça légèrement les sourcils comme un acteur. Len, avec ce sixième sens de l'animal social, qui est infaillible quand il fonctionne, sut que ses paroles allaient être : « Vous avez sans doute entendu dire que le lycée d'Oster aura besoin d'un nouveau professeur de sciences à la rentrée prochaine... ? »

À cet instant précis, Moira fit un bruit de phoque.

Le silence qui suivit fut rompu par un hurlement vigoureux, et aussitôt après par un bruit fracassant et une chute retentissante.

M<sup>me</sup> Greer était assise par terre, les jambes étalées, le chapeau sur l'œil. Elle semblait s'évertuer à exécuter une espèce de danse, extraordinairement païenne.

« C'était Léo, raconta de façon incohérente Moira à Len, de retour chez eux. Tu sais qu'elle est Anglaise. Elle m'a dit que naturellement une tasse de thé ne me ferait pas de mal, et elle a insisté pour que j'en boive sans hésiter pendant que c'était chaud, et je ne pouvais pas...

— Non, non, attends, dit Len en contrôlant sa fureur. Qu'est-ce que...

— Alors j'en ai bu enfin, et Léo a donné un grand coup de pied et m'a fait roter, alors que je me retenais. Et...

— Oh ! Seigneur !

— ... ensuite il a lancé un coup de pied qui m'a fait lâcher la tasse qui a atterri sur ses genoux et j'aurais voulu être morte ! »

Le jour suivant, Len emmena Moira chez le docteur, où ils lurent des numéros cornés du Rotarien, de Champs et Cours d'eau pendant une heure.

Le docteur Berry était un petit homme rond, aux yeux expressifs, et qui ne se départait jamais, ni le jour ni la nuit, de son attitude professionnelle. Aux murs de son cabinet, où les médecins ont coutume d'accrocher toutes sortes de diplômes et d'attestations corporatives, Berry n'en avait que trois. Le reste des murs était rempli d'agrandissements photographiques en couleur de bébés ravissants, ravissants.

Quand Len suivit Moira d'un air décidé dans le cabinet de consultation, Berry eut l'air un peu choqué un instant, puis il sembla décider de procéder comme s'il ne s'était rien passé d'extravagant. On ne pouvait pas dire qu'il parlait, ni qu'il chuchotait : il bruissait.

« Eh bien, madame, nous avons l'air en excellente santé



aujourd'hui. Comment allons-nous depuis la dernière fois ?

— Très bien. Mon mari croit que je suis folle.

— C'est gén... Ah ! c'est drôle qu'il croie cela, n'est-ce pas ? »

Berry jeta un coup d'œil au mur à mi-chemin entre Len et lui, puis il battit comme des cartes quelques fiches, un peu nerveux. « Bon. Avons-nous ressenti une douleur dans notre estomac ?

— Oui, il n'a cessé de me donner des coups de pied. Je suis couverte de bleus. »

Berry ne comprit pas le regard noir que Moira lança à Len et ses sourcils se froncèrent involontairement.

« Le bébé, dit Len, c'est le bébé qui lui donne des cours de pied. »

Berry toussota.

« Avons-nous eu des maux de tête ? des vertiges ? des nausées ? Nos jambes, ou nos chevilles enflent-elles ?

— Non.

— Ça, c'est très bien. Maintenant, voyons combien nous avons pris de poids, et ensuite nous monterons sur la table d'examen. »

Berry rabattit le drap sur l'abdomen de Moira comme si c'était un œuf d'une fragilité exceptionnelle. Il le tâta délicatement du bout de ses doigts grassouillets, puis utilisa le stéthoscope.

« Et les radios, dit Len, sont-elles revenues ?

— Hum-hum ! dit Berry, oui. »

Il déplaça le stéthoscope et écouta de nouveau.

« Est-ce qu'elles montrent quelque chose d'anormal ? » demanda Len.

Les sourcils de Berry se froncèrent en une interrogation polie.

« Nous nous sommes un peu disputés, dit Moira d'une voix tendue, pour savoir si c'est un bébé ordinaire ou pas. »

Berry enleva les branches du stéthoscope de ses oreilles. Il fixa Moira comme un épagneul inquiet.

« Eh bien, ne nous faisons pas de souci à ce sujet-là. Nous allons avoir un merveilleux bébé, parfaitement sain, et si quiconque nous dit autre chose, eh bien, nous lui dirons simplement d'aller se faire pendre, n'est-ce pas ?

— Le bébé est vraiment tout à fait normal ? dit Len, insistant.

— Tout à fait. »

Berry remit le stéthoscope. Son visage pâlit.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Len au bout d'un instant.

Les yeux du docteur étaient fixes et vitreux.

« Vagissements utérins », grommela Berry. Il arracha d'un coup le stéthoscope et le fixa du regard. « Non, bien sûr, cela ne se peut pas. En voilà, un ennui ! Nous avons l'impression de capter une émission de radio à l'aide de notre petit stéthoscope que voici... Je vais simplement aller chercher un autre instrument. »

Moira et Len échangèrent un regard. Celui de Moira était presque trop narquois.

Berry entra, très sûr de lui, avec un stéthoscope neuf ; il posa le diaphragme contre le ventre de Moira, écouta un moment et fut parcouru des pieds à la tête par un frisson, comme si son ressort principal s'était cassé d'un coup sec. Visiblement ébranlé, il s'écarta de la table. Sa mâchoire se mut plusieurs fois avant qu'un son ne sorte.

« Excusez-moi », dit-il, et il sortit en zigzaguant. Len se saisit de l'instrument que le docteur avait laissé tomber.

Comme une cloche qui sonne sous l'eau, assourdie, mais claire, une petite voix criait : « Espèce de tête en forme de vessie, scribouilleur d'ordonnances ! Espèce de nullard ! Espèce de charcutier de cinquième zone ! Espèce de gros... » Un silence. « Est-ce toi, Connington ? Retire-toi ; je n'ai pas encore fini avec le docteur Bassinoire. »

Moira souriait, comme une bombe en forme de Bouddha.

« Eh bien ? » dit-elle.

\*

\*\*

« Il nous faut réfléchir, répétait sans cesse Len.

— C'est toi, qui dois réfléchir. » Moira se peignait en faisant claquer le peigne à la fin de chaque coup. « J'ai eu suffisamment de temps pour réfléchir, depuis l'instant même où cela a commencé. Quand tu m'auras rattrapée... »

Len lança sa cravate avec violence contre l'ananas en bois sculpté du pied du lit.

« Moy, il faut que tu sois raisonnable. Il n'y a qu'une chance sur cent pour que le petit donne trois coups de pied dans un laps de temps d'une minute. Et pour le reste... »

Moira grogna et se raidit un instant. Puis elle pencha la tête d'un côté, l'air attentif... Cette pose, qui lui était devenue familière dernièrement, commençait à donner à Len des frissons dans le dos.

« Qu'y a-t-il maintenant ? demanda-t-il brusquement.

— Il nous dit de parler moins fort. Il pense. »

Les doigts de Len se crispèrent, et un bouton sauta de sa chemise. Tremblant, il tira les manches pour sortir ses bras et laissa tomber la chemise par terre.

« Écoute, je veux juste tirer ça au clair. Quand il te parle, tu ne l'entends pas crier depuis ton ventre, par-dessus ton foie jusqu'à ta cervelle. Qu'est-ce que...

— Tu sais parfaitement qu'il lit mes pensées.

— Ce n'est pas la même chose que... » Len inspira profondément.

« Ne nous égarons pas sur ce sentier. Ce que je veux savoir, c'est à quoi ça ressemble. Est-ce que c'est comme si, tu entendais une vraie voix, ou sais-tu simplement ce qu'il te dit, sans savoir comment tu le sais ? »

Moira posa le peigne afin de mieux réfléchir.

« Ce n'est pas comme si on entendait une voix. On ne confondrait jamais. C'est plus... Le mieux que je peux l'expliquer, c'est comme si on se souvenait d'une voix. La seule différence est qu'on ne sait pas ce qui va se dire. »

Len ramassa sa cravate par terre et commença à la nouer, l'air absent, sur sa poitrine nue.

« Et il voit ce que tu vois, il sait ce que tu penses, il entend quand on te parle ?

— Naturellement.

— C'est formidable ! » Len se mit à tourner dans la chambre, à l'aveuglette, sans regarder où il allait. « On pensait que Macaulay était un génie. Et ce gosse n'est même pas né. Et je l'ai vraiment entendu. Il injurait Berry comme un charretier.

— Il m'a fait lire *L'homme qui est venu dîner*, il y a deux jours. »

Len réussit à contourner une petite table de chevet.

« Ça, c'est autre chose. Que pourrais-tu dire sur son... sa personnalité ? Je veux dire : semble-t-il savoir ce qu'il fait, ou bien se précipite-t-il de façon anarchique dans toutes les directions ? » Il se tut un instant. « Es-tu sûre qu'il est vraiment lucide ? »

Moira commença :

« C'est une question idiote... » Elle s'arrêta. « Définis ce qu'est la lucidité, dit-elle, indécise.

— Bon, ce que je veux dire vraiment... Pourquoi donc est-ce que j'ai cette cravate autour du cou ? » Il l'arracha et la lança sur un abat-jour. « Ce que je veux dire...

— Tu es sûr que tu es vraiment lucide ?

— D'accord. Tu fais une plaisanterie. Je ris : Hi ! Hi ! Hi ! Ce que j'essaie de demander, c'est : as-tu une preuve que sa pensée est créatrice, organisée, ou est-ce qu'il... s'intègre simplement en suivant les voies de... de réactions instinctives ? Est-ce que tu...

— Je sais ce que tu veux dire. Tais-toi un instant... Je ne sais pas.

— Je veux dire est-il éveillé, ou dort-il et rêve-t-il de nous, comme le Roi rouge ?

— Je te dis que je ne sais pas !

Si c'est le cas, que fera-t-il quand il s'éveillera ? »

Moira enleva sa robe de chambre, la plia soigneusement et se glissa adroitement dans les draps.

« Viens te coucher », dit-elle.

Len enleva une chaussette avant qu'une autre idée ne lui effleure

l'esprit.

« Il lit ta pensée. Peut-il lire celle des autres ? » Il avait l'air épouvanté. « Peut-il lire la mienne ? »

— Il ne le fait pas. Si c'est parce qu'il ne le peut pas, je n'en sais rien. Je pense que cela ne l'intéresse pas. »

Len baissa sa deuxième chaussette à moitié et la laissa là. D'une voix sèche, il dit :

« Une des choses qui ne l'intéressent pas, c'est de savoir si j'ai un emploi.

— Non. Il a trouvé ça drôle. J'aurais voulu disparaître dans le plancher, mais j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'empêcher de rire quand elle est tombée... Len, qu'est-ce que nous allons faire ? »

Il pivota sur lui-même et la regarda.

« Écoute, dit-il. Je n'ai pas voulu avoir l'air si sombre. Nous ferons quelque chose. Nous nous débrouillerons. Vraiment.

— J'espère que oui. »

Faisant attention à ses coudes et à ses genoux, Len grimpa dans le lit à côté d'elle.

« Ça va maintenant ? »

— Mm... Aïe ! » Moira essaya de s'asseoir d'un seul coup, et y parvint presque. Elle se redressa, appuyée sur un coude, et dit avec indignation : « Oh ! Non. »

Len la regarda avec de grands yeux dans l'obscurité.

« Qu'est-ce... ? »

Elle grogna à nouveau.

« Len, lève-toi. Très bien, très bien. Len, dépêche-toi, donc ! »

Len se débattit pour sortir d'un drap traître, et se leva ; il tremblait, avait la chair de poule et était tendu.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— Il faut que tu dormes sur le divan. Les draps sont au bas...

— Sur ce divan-là ? Tu es folle ?

— Ce n'est pas de ma faute, dit-elle d'une petite voix faible. S'il te plaît, ne nous disputons pas. C'est obligatoire.

— Pourquoi donc ?

— Nous ne pouvons coucher dans le même lit, gémit-elle. Il dit que ce n'est pas, oh ! hygiénique ! »

\*

\*\*

Le contrat de Len ne fut pas renouvelé. Il trouva un emploi comme serveur dans un hôtel de tourisme, métier qui rapporte plus d'argent que d'enseigner aux futurs citoyens les rudiments des trois sciences

fondamentales, mais pour lequel Len n'avait aucune aptitude. Il ne résista que trois jours ; il fut ensuite au chômage une semaine et demie jusqu'au moment où, grâce à ses quatre années de physique, il obtint un emploi de vendeur dans une boutique d'électricité. Son employeur était un homme gaiement agressif qui assura à Len que l'avenir était prometteur dans la radio et la télévision, et qui croyait fermement que les essais nucléaires étaient responsables du mauvais temps.

Moira, au huitième mois de sa grossesse, allait tous les jours à pied jusqu'à la bibliothèque du comté et poussait jusqu'à la maison un chargement de livres dans la voiture d'enfant. Le petit Léo, à ce qu'il paraissait, s'instruisait simultanément en biologie, astrophysique, phrénologie, industrie chimique, architecture, science chrétienne, médecine psychosomatique, loi maritime, gestion économique, yoga, cristallographie, métaphysique et littérature moderne.

Sa domination sur la vie de Moira demeurait absolue et ses expériences sur son régime alimentaire continuaient. Une semaine, elle ne se nourrissait que de noix et de fruits, qu'elle faisait descendre avec de l'eau distillée ; la semaine suivante, elle suivait un régime de châteaubriants, de pissenlits et d'Hadacol.

Le plein été approchant, il y avait, heureusement, peu de professeurs de l'école dans les parages. Len rencontra le docteur Berry, une fois, dans la rue. Berry sursauta, frémit, et s'éloigna rapidement dans une direction tout à fait différente.

L'événement diabolique devait survenir le 29 juillet ou aux environs. Len rayait avec insistance chaque jour sur leur calendrier mural, d'un crayon noir et gras. Ce serait une situation, au mieux, inconfortable, supposait-il, que d'être le père d'un super-prodige. Léo serait sans aucun doute le dictateur du monde quand il atteindrait ses quinze ans, à moins d'avoir été assassiné avant, mais presque tout serait supportable afin d'extraire Léo de sa forteresse maternelle.

Et puis il y eut le jour où Len rentra à la maison pour trouver Moira en pleurs sur la machine à écrire. Une pile d'un demi-pouce de haut de feuilles manuscrites était à côté d'elle.

« Ce n'est rien. Je suis seulement fatiguée. Il a commencé ça après le déjeuner. Regarde. »

Len retourna la feuille pour pouvoir la lire.

*Bourdonnant. Abrasiant*

*Le démiurge.*

*Hier noiraudit le conte :*

*Yeux pas tachés, grenaçants*

*Et regardants, détourne*

*Une larme, saisit colis.*

*En Ragoût Bièrement un misérable  
Sous, c'est pourquoi, chouazissons-nous. Si !  
Que les caleçons prennent l'air eux-mêmes.*

Les trois premières feuilles étaient toutes comme cela. La quatrième était un excellent sonnet pétrarquien injuriant le gouvernement actuel et le parti politique auquel Len appartenait.

La cinquième était écrite à la main en caractères cyrilliques et illustrée de figures géométriques. Len la posa et, chancelant, regarda fixement Moira.

« Non, continue, dit-elle, lis le reste. »

La sixième et la septième étaient des vers de mirliton obscènes, et la huitième, neuvième et ainsi de suite jusqu'au bas de la pile ressemblaient aux premiers chapitres d'un rudement bon roman d'aventures historique.

Ses héros étaient Cyrus le Grand, sa fille Lygée aux seins effrontés, dont Len n'avait encore jamais entendu parler, et un aventurier gréco-mède manchot, qui s'appelait Xanthe. Il y avait aussi des courtisanes, des espions, des fantômes, des esclaves d'arrière-cuisine, des oracles, des coupe-jarrets, des lépreux, des prêtres, et des gens d'armes à profusion.

« Il a décidé, dit Moira, ce qu'il veut faire quand il naîtra. »

Léo refusait de s'embarrasser de détails terre à terre. Quand il y eut quatre-vingts pages du manuscrit, ce fut Moira qui en inventa le titre et le nom de l'auteur : La vierge de Persépolis, par Léon Lenn, et qui l'envoya à un agent littéraire à New York. Sa réponse, une semaine plus tard, fut prudemment enthousiaste. Il demandait un plan de la suite du roman.

Moira répondit que c'était impossible, en essayant de paraître aussi détachée du monde et impénétrablement artiste que possible. Elle joignit les quelque trente pages que Léo avait produites entre-temps par son intermédiaire.

On n'eut plus de nouvelles de l'agent pendant deux semaines. Au bout de ce temps, Moira reçut un document surprenant, imprimé et relié en imitation cuir de manière exquise, trente-deux pages, y compris la table des matières, contenant trois fois autant de clauses qu'un bail.

Ceci se révéla être un contrat de publication. Il était accompagné d'un chèque de l'agent pour neuf cents dollars.

Len appuya la poignée de son balai à laver contre le mur et se redressa prudemment, sensible à chacun des musclés endoloris de son dos. Comment les femmes pouvaient-elles nettoyer leur maison tous les jours, sept jours par semaine, cinquante-deux foutues semaines par an ?

Il faisait un peu moins chaud, maintenant que le soleil s'était couché, et il travaillait, vêtu seulement d'un caleçon et de pantoufles, mais c'était exactement comme s'il portait un pardessus dans un bain turc.

Le faible murmure de la monstrueuse machine à écrire électrique neuve de Moira cessa, faisant place à un bourdonnement plus faible. Len entra dans le salon et s'effondra sur le bras d'un fauteuil. Moira, luisante de sueur dans une veste d'intérieur à fleurs, allumait une cigarette.

« Comment cela avance-t-il ? » demanda-t-il, en espérant une réponse. Il n'en recevait pas toujours.

Elle débrancha la machine avec lassitude.

« Page 289. Xanthe a tué Anaxandre.

— Pensais bien qu'il le ferait. Et quoi de neuf pour Ganesh et Zeuxias ?

— Je ne sais pas. » Elle fronça les sourcils. « Je n'arrive pas à deviner la suite. Tu sais qui a violé Marianne, dans le jardin ?

— Non, qui ?

— Ganesh.

— Sans rire ?

— Oui. » Elle montra du doigt la pile de feuilles dactylographiées. « Vois toi-même. »

Len ne bougea pas.

« Mais Ganesh était en Lydie ; il rachetait le saphir. Il n'est pas revenu avant...

— Je sais, je sais. Mais il n'y était pas en fait. C'était Zeuxias qui avait mis un faux nez et avait teint sa barbe. Tout est parfaitement logique, de la façon dont Léo l'explique. Zeuxias a surpris la Conversation de Ganesh avec les trois Mongols ; tu te souviens, Ganesh croyait qu'il y avait quelqu'un derrière le rideau, seulement ça, c'était quand ils ont entendu Lygée hurler, et pendant qu'ils avaient le dos tourné...

— D'accord. Mais, pour l'amour du Ciel, ça fiche tout par terre. Si Ganesh n'est jamais allé en Lydie, alors il ne pouvait vraiment rien avoir à faire à badigeonner l'armure de Cyrus. Et Zeuxias ne le pouvait pas, non plus, parce que...

— C'est exaspérant. Je sais qu'il a encore un tour dans sa manche pour mettre de l'ordre dans tout ça, mais je ne sais pas lequel. »

Len ruminait.

« Ça me dépasse. Cela ne pouvait être que Ganesh ou Zeuxias. Ou bien Philomène, bien que cela ne semble pas possible. Écoute, bon dieu, si Zeuxias savait pour le saphir tout du long, ça écarte Philomène une bonne fois pour toutes. À moins que... non. J'ai oublié ce truc au temple. Hm ! Crois-tu vraiment que Léo sache ce qu'il fait ?

— J'en suis sûre. Récemment, je suis arrivée à savoir ce qu'il pense, même quand il ne me parle pas. Je veux dire d'une façon générale, comme lorsqu'il se tracasse pour quelque chose, ou quand il est méchant. Ça va être quelque chose de génial, et il sait ce que c'est, mais il ne veut pas me le dire. Il faut que nous attendions, voilà tout.

— Je pense que oui, grogna Len en se levant. Tu veux que je regarde ce qu'il reste dans la cafetière ?

— S'il te plaît. »

Len s'en alla dans la cuisine d'un pas hésitant, il alluma la flamme avec l'allume-gaz, contempla brièvement la vaisselle en attente dans l'évier, et ressortit. Depuis la mise en chantier du Roman, Léo avait relâché son intérêt pour le régime de Moira et elle vivait de café. Petits bienfaits...

Moira était renversée en arrière, les yeux clos, et elle avait l'air très fatigué.

« Comment va l'argent ? demanda-t-elle sans bouger.

— Mal. Il ne reste que vingt et un dollars. »

Elle leva la tête et ouvrit grand ses yeux. « Ce n'est pas possible ! Len, comment peut-on arriver si vite au bout de neuf cents dollars ?

— Machine à écrire. Et le dictaphone que Léo pensait vouloir, avant de se raviser une demi-heure après qu'on l'eut payé. Nous avons dépensé moins de cinquante dollars pour nous, je pense. Le loyer, l'épicerie. Cela part, quand il n'y en a pas qui rentre. »

Elle soupira.

« J'avais pensé que cela irait plus loin.

— Moi aussi. S'il ne finit pas ce roman dans quelques jours, il me faudra rechercher du travail.

— Oh ! Ça ne sera pas commode. Comment est-ce que je pourrai m'occuper de la maison et écrire pour Léo ?

— Je sais, mais...

— Bon. Si cela marche, très bien. Si cela ne marche pas... Il doit arriver à la fin maintenant. » Elle écrasa sa cigarette brusquement et se redressa, les mains sur le clavier. « Il se prépare à nouveau. Vois pour ce café, veux-tu ? Je suis à moitié morte. »

Len versa deux tasses et les apporta au salon. Moira était toujours assise en suspens devant la machine à écrire, une curieuse expression à demi formée sur le visage.

Brusquement le chariot bondit de l'autre côté, ronronna un bref instant, semblant se concentrer et fit monter le papier de deux crans avec un bruit sourd. Ensuite il s'arrêta. Les yeux de Moira s'agrandirent et s'arrondirent.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » dit Len.

Il regarda par-dessus son épaule. La dernière ligne de la page disait :



Les mains de Moira se recroquevillèrent en deux petits poings impuissants. Après un moment, elle débrancha la machine.

« Quoi ? dit Len, incrédule. À suivre... Qu'est-ce que c'est, cette façon de parler ?

— Il dit qu'il en a assez du roman, répondit Moira, sombre. Il dit qu'il en connaît la fin, donc que c'est complet du point de vue artistique ; cela n'a pas d'importance si quelqu'un d'autre le pense ou pas. » Elle s'interrompit. « Mais il dit que ce n'est pas la véritable raison.

— Eh bien ?

— Il a deux raisons. La première est qu'il ne veut pas finir le livre avant d'être certain d'avoir la possibilité de contrôler complètement l'argent qu'il rapporte.

— Oui, dit Len, en ravalant une bouffée de colère, cela n'est pas dénué de tout sens. C'est son livre. S'il veut des garanties...

— Tu n'as pas entendu la deuxième.

— Bon. J'écoute.

— Il veut nous apprendre, pour que nous ne l'oublions jamais, qui est le chef dans cette famille. »

\*

\*\*

« Len, je suis horriblement fatiguée, se plaignit Moira, tard ce soir-là, et elle faisait pitié.

— Revoyons ça juste encore une fois. Il doit y avoir un moyen. Il ne te parle toujours pas ?

— Je n'ai rien senti venant de lui depuis vingt minutes. Je pense qu'il dort.

— Bon, supposons qu'il ne veuille absolument pas entendre raison...

— Je pense que c'est ce que nous avons de mieux à faire. »

Len émit un bruit incohérent.

« Bon, d'accord. Je ne vois toujours pas pourquoi nous ne pouvons pas écrire le dernier chapitre nous-mêmes. Ce ne serait que quelques pages.

— Vas-y, essaie.

— Pas moi. Tu as déjà écrit autrefois. Et c'était rudement bien. Et si tu es si sûre que tous les éléments sont là... Écoute, si tu dis que tu ne peux pas le faire, d'accord, nous paierons quelqu'un. Un écrivain professionnel. Cela se fait tous les jours. Le dernier roman de Thorne

Smith...

— Ce n'était pas Thorne Smith et ce n'était pas un roman, dit-elle, sentencieuse.

— Mais ça s'est vendu. Ce qu'un écrivain commence, un autre peut le finir.

— Personne n'a jamais achevé *Le Mystère d'Edwin Drood*.

— Oh ! merde !

— Len, c'est impossible. Vraiment. Laisse-moi finir... si tu penses que nous pourrions trouver quelqu'un pour réécrire la dernière partie écrite par Léo...

— Ouais, c'est exactement ce que je pensais.

— ... même ça ne servirait à rien. Il faudrait remonter complètement en arrière, presque à la première page. Ce serait une histoire différente quand, on aurait fini. Allons nous coucher.

Moy, te souviens-tu quand nous nous faisions du souci sur la loi des contraires ?

— Hum ?

— La loi des contraires, tu sais. Quand nous avions peur que le petit ne devienne un terrassier à la tête pointue.

— Euh. Hum ! »

Il se tourna. Moira était debout, une main sur le ventre et l'autre dans le dos. Elle semblait être sur le point de s'exercer à faire un profond salut et de se demander si elle réussirait.

« Qu'est ce qu'il y a maintenant ? demanda-t-il.

— Une douleur au creux des reins.

— Pénible ?

— Non...

— Le ventre fait mal, aussi ? »

Elle fronça les sourcils.

« Ne sois pas idiot. J'attends la contraction. La voilà.

— La... mais tu n'as parlé que du creux des reins.

— Où crois-tu que les douleurs du travail commencent d'habitude ? »

\*

\*\*

Les douleurs se produisaient à intervalles de vingt minutes et le taxi n'était pas arrivé. Moira avait fait sa valise et était prête. Len essayait de lui montrer le bon exemple en restant calme. Il alla lentement jusqu'au calendrier mural, le contempla de façon détachée, et se détourna.

« Len, je sais que ce n'est que le quinze juillet, dit-elle avec

impatience.

— Euh ! je n'ai rien dit à ce sujet.

— Tu l'as dit, sept fois. Assieds-toi. Tu me rends nerveuse. »

Len se percha sur le coin de la table, croisa les bras, et se leva immédiatement pour regarder par la fenêtre. À son retour, il tourna autour de la table sans but, souleva une bouteille d'encre et la secoua pour voir si le bouchon était bien serré, trébucha sur une corbeille à papier, la remit debout soigneusement et s'assit, l'air de dire : *Ici je suis, ici je reste*<sup>[1]</sup>.

« Il n'y a pas de souci à se faire, dit-il avec fermeté. Les femmes ont des gosses tout le temps.

— C'est vrai.

— Pourquoi ? » demanda-t-il avec violence.

Moira lui fit un sourire forcé, puis tressaillit légèrement et regarda la pendule.

« Dix-huit minutes, cette fois. Elles se rapprochent.

Quand elle se détendit, Len se mit une cigarette à la bouche et l'alluma après deux essais seulement. « Comment Léo se comporte-t-il ?

— Ne dis pas. Il ressent de... » Elle se concentra. « ... de l'appréhension. Il dit qu'il se sent bizarre et qu'il n'aime pas ça. Je ne crois pas qu'il soit tout à fait éveillé. Drôle...

— Je suis content que ça arrive maintenant, annonça Len.

— Moi aussi, mais...

— Écoute, dit Len, se déplaçant avec énergie jusqu'au bras du fauteuil de Moira. Nous n'avons pas trop à nous plaindre, n'est-ce pas ? Bien sûr, ça a été dur quelquefois, mais... tu sais.

— Je sais.

— Eh bien, c'est comme ça que ce sera à nouveau, une fois que ce sera terminé. Je me fiche de savoir quel génie c'est, une fois qu'il est né... tu comprends ce que je veux dire ? La seule raison pour laquelle il avait l'avantage sur nous est qu'il pouvait nous atteindre et que nous ne pouvions pas l'atteindre, lui. S'il a le cerveau d'un adulte, il peut apprendre à se conduire en tant que tel. C'est aussi simple que ça. »

Moira hésita :

« Tu ne peux pas l'enfermer dans la resserre à bois. Il va être un bébé sans défense, physiquement, comme tous les bébés. On doit prendre soin de lui.

— D'accord, il y a bien d'autres manières. S'il se tient bien, on lui fera la lecture. Des choses comme ça.

— C'est vrai, mais il y a quelque chose d'autre à quoi j'ai pensé. Tu te souviens quand tu as dit : « Suppose qu'il dorme et qu'il rêve, et qu'arrivera-t-il s'il se réveille ? »

— Ouais.

— Cela m’a rappelé quelque chose d’autre, ou peut-être est-ce la même chose. Sais-tu qu’un fœtus dans la matrice ne reçoit que la moitié de la quantité d’oxygène qu’il recevra quand il commencera à respirer ?

Len sembla pensif.

« J’avais oublié. Eh bien, c’est juste une des nombreuses choses que Léo fait et que les autres bébés ne sont pas censés faire.

— Utiliser autant d’énergie qu’il en utilise, tu veux dire. Ce que j’essaie de te faire comprendre, c’est que ce n’est pas parce qu’il reçoit plus que la quantité normale d’oxygène, n’est-ce pas ? Je veux dire : c’est lui le prodige, pas moi. Il doit l’utiliser de façon plus efficace. Et si c’est ça, qu’arrivera-t-il quand il en recevra deux fois plus ? »

\*

\*\*

On l’avait préparée et désinfectée, entre autres affronts, et maintenant elle pouvait se voir dans le réflecteur de la grosse lampe de la table de travail : l’image était claire et brillante, comme tout le reste, mais très auréolée et mouvante, et elle ressemblait à une statue grossière de Shiva. Elle n’avait plus la notion du temps qu’elle avait passé ici – c’était l’anesthésie, sans doute – mais elle était de plus en plus fatiguée.

« Poussez », dit gentiment le docteur de l’hôpital, et, avant qu’elle ne pût répondre la douleur monta comme des violons et elle fut obligée de prendre une grosse bouffée piquante et froide de gaz hilarant.

Quand le masque se leva, elle dit : « Mais je pousse », mais le docteur était retourné au travail et n’écoutait pas.

De toute façon, elle avait Léo. Comment te sens-tu ? Sa réponse n’était pas claire (à cause de l’anesthésie ?) mais elle n’en avait pas vraiment besoin. Elle le percevait clairement. L’obscurité et la poussée, l’impatience, une lente colère diabolique... et quelque chose d’autre. De l’incertitude, de la crainte ?

« Deux ou trois de plus devraient suffire. Poussez. »

De la peur. Impossible d’en douter maintenant. Et une volonté prête à tout...

« Docteur, il ne veut pas être mis au monde !

— C’est ce que l’on dirait parfois, n’est-ce pas ? Maintenant, poussez une bonne fois, bien fort. »

*Dis-lui d’arrêter grrr trop danger arrêtez je suis inquierrrr arrêtez je disrrr arrêtez.*

« Quoi, Léo ? Quoi ?

— Poussez », dit le docteur, l'air absent.

Faiblement, comme une voix sous l'eau qui happe une bouffée d'air avant de se noyer : Dépêche-toi je te déteste dis-lui couveuse un dixième oxygène neuf dixièmes gaz inertes dépêche-toi dépêche-toi dépêche-toi.

« Une couveuse ! haleta-t-elle. Il lui faudra une couveuse... pour vivre, n'est-ce pas ?

— Pas cet enfant. Un beau bébé, normal et sain. »

Quel idiot menteur stupide imbécile besoin couveuse un dixième oxygène dixième dixième dépêche-toi avant qu'il...

La poussée cessa brusquement.

Léo était né.

Le docteur le tenait par les talons, rouge, fripé, chétif. Mais la voix était toujours là, toute petite, très lointaine : trop tard comme la mort.

Et puis il y eut un retour de la vieille arrogance froide : Maintenant vous ne saurez jamais qui a tué Cyrus.

Le docteur appliqua une bonne claque sur le derrière minuscule. Le visage ratatiné et malveillant s'ouvrit dans une contorsion. Mais ce ne fut que le paillement coléreux d'un nouveau-né ordinaire qui jaillit.

Léo avait disparu, comme une lumière éteinte sous l'océan incommensurable.

Moira leva la tête faiblement :

« Donnez-lui-en une de ma part », dit-elle.

Traduit par P. SOULAS

*Special Delivery.*

© Galaxy Publishing Corporation, 1954.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## JOURNAL D'UN MONSTRE – Richard Matheson

*Admettons qu'il y ait eu une guerre atomique. Ou un accident. Ou n'importe quoi. Quelque chose est « né d'un homme et d'une femme ». Mais quelque chose d'inédit, de différent, de jamais vu. Un Monstre.*

*Mais comment un monstre saurait-il qu'il est un monstre ?*

X – Aujourd'hui maman m'a appelé monstre. Tu es un monstre elle a dit. J'ai vu la colère dans ses yeux. Je me demande qu'est-ce que c'est qu'un monstre.

Aujourd'hui de l'eau est tombée de là-haut. Elle est tombée partout j'ai vu. Je voyais la terre dans la petite fenêtre. La terre buvait l'eau elle était comme une bouche qui a très soif. Et puis elle a trop bu l'eau et elle a rendu du sale. Je n'ai pas aimé.

Maman est jolie je sais. Ici dans l'endroit où je dors avec tout autour les murs qui font froid j'ai un papier. Il était pour être mangé par le feu quand il est enfermé dans la chaudière. Il y a dessus FILMS et VEDETTES. Il y a des images avec des figures d'autres mamans. Papa dit qu'elles sont jolies. Une fois il l'a dit.

Et il a dit maman aussi. Elle si jolie et moi quelqu'un de comme il faut. Et toi regarde-toi il a dit et il avait sa figure laide de quand il va battre. J'ai attrapé son bras et j'ai dit tais-toi papa. Il a tiré son bras et puis il est allé loin où je ne pouvais pas le toucher.

Aujourd'hui maman m'a détaché un peu de la chaîne et j'ai pu aller voir dans la petite fenêtre. C'est comme ça que j'ai vu la terre boire l'eau de là-haut.

\*

\*\*

XX – Aujourd'hui là-haut était jaune. Je sais quand je le regarde mes yeux ont mal. Quand je l'ai regardé il fait rouge dans la cave.

Je pense que c'était l'église. Ils s'en vont de là-haut. Ils se font avaler par la grosse machine et elle roule et elle s'en va. Derrière il y a

la maman petite. Elle est bien plus petite que moi. Moi je suis très grand. C'est un secret j'ai fait partir la chaîne du mur. Je peux voir comme je veux dans la petite fenêtre.

Aujourd'hui quand là-haut n'a plus été jaune j'ai mangé mon plat et j'ai aussi mangé des cafards. J'ai entendu des rires dans là-haut. J'aime savoir pourquoi il y a des rires. J'ai enlevé la chaîne du mur et je l'ai tournée autour de moi. J'ai marché sans faire de bruit jusqu'à l'escalier qui va à là-haut. Il crie quand je vais dessus. Je monte en faisant glisser mes jambes parce que sur l'escalier je ne peux pas marcher. Mes pieds s'accrochent au bois.

Après l'escalier j'ai ouvert une porte. C'était un endroit blanc comme le blanc qui tombe de là-haut quelquefois. Je suis entré et je suis resté sans faire de bruit. J'entendais les rires plus fort. J'ai marché vers les rires et j'ai ouvert un peu une porte et, puis j'ai regardé. Il y avait les gens. Je ne vois jamais les gens c'est défendu de les voir. Je voulais être avec eux pour rire aussi.

Et puis maman est venue et elle a poussé la porte sur moi. La porte m'a tapé et j'ai eu mal. Je suis tombé et la chaîne a fait du bruit. J'ai crié. Maman a fait un sifflement en dedans d'elle et elle a mis la main sur sa bouche. Ses yeux sont devenus grands.

Et puis j'ai entendu papa appeler. Qu'est-ce qui est tombé il a dit. Elle a dit rien un plateau. Viens m'aider à le ramasser elle a dit. Il est venu et il a dit c'est donc si lourd que tu as besoin. Et puis il m'a vu et il est devenu laid. Il y a eu la colère dans ses yeux. Il m'a battu. Mon liquide a coulé d'un bras. Il a fait tout vert par terre. C'était sale.

Papa a dit retourne à la cave. Je voulais y retourner. Mes yeux avaient mal de la lumière. Dans la cave ils n'ont pas mal.

Papa m'a attaché sur mon lit. Dans là-haut il y a eu encore des rires longtemps. Je ne faisais pas de bruit et je regardais une araignée toute noire marcher sur moi. Je pensais à ce que papa a dit. Ohmondieu il a dit. Et il n'a que huit ans.

\*

\*\*

XXX – Aujourd'hui papa a remis la chaîne dans le mur. Il faudra que j'essaie de la refaire partir. Il a dit que j'avais été très méchant de me sauver. Ne recommence jamais il a dit ou je te battrai jusqu'au sang. Après ça j'ai très mal.

J'ai dormi la journée et puis j'ai posé ma tête sur le mur qui fait froid. J'ai pensé à l'endroit blanc de là-haut. J'ai mal.

\*

XXXX – J'ai refait partir la chaîne du mur. Maman était dans là-haut. J'ai entendu des petits rires très forts. J'ai regardé dans la fenêtre. J'ai vu beaucoup de gens tout petits comme la maman petite avec aussi des papas petits. Ils sont jolis.

Ils faisaient des bons bruits et ils couraient partout sur la terre. Leurs jambes allaient très vite. Ils sont pareils que papa et maman. Maman dit que tous les gens normaux sont comme ça.

Et puis un des papas petits m'a vu. Il a montré la petite fenêtre. Je suis parti et j'ai glissé le long du mur jusqu'en bas. Je me suis mis en rond dans le noir pour qu'ils ne me voient pas. Je les ai entendus parler à côté de la petite fenêtre et j'ai entendu les pieds qui couraient. Dans là-haut il y a eu une porte qui a tapé. J'ai entendu la maman petite qui appelait dans là-haut. Et puis j'ai entendu des gros pas et j'ai été vite sur mon lit. J'ai remis la chaîne dans le mur et je me suis couché par-devant.

J'ai entendu maman venir. Elle a dit tu as été à la fenêtre. J'ai entendu la colère. C'est défendu d'aller à la fenêtre elle a dit. Tu as encore fait partir ta chaîne.

Elle a pris, la canne et elle m'a battu. Je n'ai pas pleuré. Je ne sais pas le faire. Mais mon liquide a coulé sur tout le lit. Elle l'a vu et elle a fait un bruit avec sa bouche et elle est allée loin. Elle a dit ohmondieu mondieu pourquoi m'avez-vous fait ça. J'ai entendu la canne tomber par terre. Maman a couru et elle est partie dans là-haut. J'ai dormi la journée.

\*

\*\*

XXXXX – Aujourd'hui il y a eu l'eau une autre fois. Maman était dans là-haut et j'ai entendu la maman petite descendre l'escalier tout doucement. Je me suis caché dans le bac à charbon parce que maman aurait eu la colère si la maman petite m'avait vu.

Elle avait une petite bête vivante avec elle. Elle avait des oreilles pointues. La maman petite lui disait des choses.

Et puis il y a eu que la bête vivante m'a senti. Elle a couru dans le charbon et elle m'a regardé. Elle a levé ses poils. Elle a fait un bruit en colère dans ses dents. J'ai sifflé pour la faire partir mais elle a sauté sur moi.

Je ne voulais pas lui faire de mal. J'ai eu peur, parce qu'elle m'a mordu encore plus fort que les rats. Je l'ai attrapée et la maman petite a crié. J'ai serré la bête vivante très fort. Elle a fait des bruits que je



n'avais jamais entendus. Et puis je l'ai lâchée. Elle était toute écrasée et toute rouge sur le charbon.

Je suis resté caché quand maman est venue et m'a appelé. J'avais peur de la canne. Et puis elle est partie. Je suis sorti et j'ai emporté la bête. Je l'ai cachée dans mon lit et je me suis couché dessus. J'ai remis la chaîne dans le mur.

\*

\*\*

X – Aujourd'hui est un autre jour. Papa a mis la chaîne très courte et je ne peux pas m'en aller du mur. J'ai mal parce qu'il m'a battu. Cette fois j'ai fait sauter la canne de ses mains et puis j'ai fait mon bruit. Il s'est sauvé loin et sa figure est devenue toute blanche. Il est parti en courant de l'endroit où je dors et il a fermé la porte à clef.

Je n'aime pas. Toute la journée il y a les murs qui font froid. La chaîne met longtemps à partir. Et j'ai une très mauvaise colère pour papa et maman. Je vais leur faire voir. Je vais faire la même chose que l'autre fois.

D'abord je ferai mon cri et je ferai des rires. Je courrai après les murs. Après je m'accrocherai la tête en bas par toutes mes jambes et je rirai et je coulerai vert de partout et ils seront très malheureux d'avoir été méchants avec moi.

Et puis s'ils essaient de me battre encore je leur ferai du mal comme j'ai fait à la bête vivante. Je leur ferai très mal.

*Titre original : Born of man and woman.*

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.  
© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

## L'ASILE – Daniel F. Galouye

*Avoir un pouvoir, ce n'est rien. Il faut savoir s'en servir. Les mutants disposent volontiers de toutes sortes de pouvoirs apparemment merveilleux : la télékinésie ou le pouvoir de déplacer des objets à distance ; la télurgie ou le pouvoir de créer par la seule force de la volonté ; la précognition qui permet de discerner le futur, parfois la possibilité de se transporter dans l'espace, voire dans le temps.*

*Et, bien sûr, la télépathie, le pouvoir de lire dans les esprits des autres. Un don miraculeux. Ou bien une vraie malédiction ?*

Loïs buta contre le trottoir, perdit l'équilibre, le reprit et s'enfonça dans les ténèbres de la rue déserte.

Loin de la zone de lumière jaunâtre qui flottait comme une brume au carrefour, elle ralentit le pas pour jeter en arrière un regard désespéré.

Son cœur tapait à grands coups. Elle avait le souffle rapide, court. Ses mains se crispaient et tremblaient, pressées contre ses flancs. Tendue, frémissante, elle écoutait, sans avoir recours à ses oreilles, et elle tentait de pénétrer l'obscurité, sans se servir de ses yeux.

*(... une même pareille... toute seule... dans le quartier...)*

C'était le flux-I de l'homme – son courant intellectuel ! Il n'y avait personne d'autre aux alentours. Elle se retournait pour fuir de nouveau quand elle saisit le bruit furtif de ses pas vifs et précautionneux qui la suivaient... les vrais bruits, et non les images réfléchies de son flot de perception consciente.

Cependant elle se força à ne pas courir... pour ne pas le pousser à une action prématurée. Elle tourna au coin suivant. Hors de sa vue, elle fonça, sur la pointe des pieds, pour que le claquement de ses hauts talons ne la trahisse pas.

*(... de la poule de luxe...)* Elle perçut les désirs lascifs dont s'accompagnait cette idée. *(... vachement bien balancée...)*

Les atroces pensées venaient irriter les récepteurs à vif de son

cerveau, comme du papier de verre sur une terminaison nerveuse à nu. Son visage se tordit de douleur, mais elle serra les dents pour étouffer son cri.

Elle lança en arrière un coup d'œil terrifié. Il se tenait immobile, le cou tendu, sous le réverbère du coin... une énorme silhouette, tout en muscles, les biceps gonflés, les poings sur les hanches, aux écoutes. Il parut soudain comprendre qu'elle s'était mise à courir, il se précipita à ses trousses.

*(... parfait !... dans l'impasse un peu plus loin... encore une rue...)*

Les impressions disparates de son flux-I traversaient le cerveau de la femme comme autant d'éclairs fulgurants. Elle hurla... tout bas, sans espoir. *(... coup de poing américain...)*

Elle perçut tout un fond d'images indéfinissables, mais obscènes, accompagnées de mots informulés qu'elle n'avait encore jamais entendus.

Et alors, *(... vais vomir... pourrait pas faire marcher son taxi plus vite ?... DES PHARES, UNE VOITURE DEVANT !...)* À présent, c'était un flux-I provenant de plusieurs sources. *(... plus qu'une heure et demie... mon foutu taxi au garage... bonne nuit de sommeil... BON SANG, COMME ELLE DÉTALE... tellement mal au cœur...)*

Elle atteignit le coin de la rue au moment même où un taxi avec un seul passager franchissait l'intersection.

Elle s'immobilisa et voulut appeler le chauffeur. Il était trop tard.

Les filets de pensée torturants continuaient à se planter dans sa cervelle comme des échardes acérées.

Les phares du taxi révélèrent son poursuivant. Il marchait de nouveau.

*(... faut que je fasse attention...)* Une fois de plus, c'étaient seulement ses pensées, à lui. *(... l'impasse n'est plus loin... pas de voiture de flics...)*

Elle traversa la rue et tourna le coin dans un élan frénétique. Quand le taxi eut dépassé l'homme, elle l'entendit marteler le pavé à sa poursuite.

Des lumières devant elle ! BIÈRE et BILLARDS, en néon rouge et orangé, qui éclaboussait le trottoir de tâches de couleur et semblait contenir la menace et l'horreur de la nuit.

Son ardent poursuivant était tout près maintenant. Mais les récepteurs sensibles de Lois étaient aussi soumis à de nouvelles pensées réfléchies *(... une malheureuse paire... il bluffe... pas assez de whisky dans ce foutu verre... SI ELLE ENTRE, J'ATTENDS JUSQU'À... cette sacrée queue toute tordue... ELLE VA SE FIGURER QUE JE SUIS PARTI ; ALORS QUAND ELLE RESSORTIRA JE...)*

En sanglotant, elle tenta de se fermer à ces pensées. Si seulement ses récepteurs avaient été munis de couvercles qu'elle puisse fermer,

comme elle pouvait fermer ses paupières ! Mais rien à faire !

L'homme s'approcha lentement, rasant les murs, à demi caché dans l'ombre.

Pourquoi s'était-elle engagée dans ce quartier désert ? Et d'ailleurs pourquoi avait-elle décidé de venir à la ville ? On l'avait prévenue. On lui avait dit ce qu'elle éprouverait si jamais elle approchait... les gens... des tas de gens. Elle avait frissonné à la pensée des aiguillons de douleur qu'elle ne pourrait détourner de son cerveau... rien que des embryons de pensées, mais qui lui causaient des sensations aussi douloureuses que de furieux cinglements de fouet. Et de telles pensées lui feraient toujours autant de mal tant qu'elle n'aurait pas appris à s'en protéger.

Si elle se trouvait dans ce coin désert, c'est parce qu'elle avait décidé de s'y engager après l'arrivée du train. Parce qu'elle s'était dit que là seulement – dans ce lieu répugnant et peu habité – elle serait hors de portée de la pensée des autres jusqu'au matin, quand elle pourrait se précipiter à la Fondation.

De toute sa volonté, elle se concentra. Les coups de fouet semblèrent perdre un peu de leur mordant. Pour un temps, jusqu'à ce que l'épuisement abaisse sa résistance, les flux-I agressifs seraient privés d'une partie de leur force déchirante.

D'un pas hésitant, elle franchit le seuil du bar.

\*

\*\*

Immédiatement le brouhaha diminua et le silence s'étendit comme une nappe d'eau depuis le bar, à sa gauche, jusqu'au billard le plus éloigné.

Mais ce silence n'était que la toile de fond d'impressions obscènes informulées et d'abstractions lascives qui léchaient comme des langues de feu les replis profonds de son esprit. Quelques-unes de ces pensées se répétaient en murmures à demi entendus, chuchotés par des lèvres au sourire ambigue.

*(... parles d'un châssis ! Elle est bâtie comme...)* C'était le barman. Elle le savait. Il y avait une certaine synchronisation entre les mots-pensées et le mouvement de ses yeux, l'expression mouvante de ses traits.

*(... va sans doute aller pieuter dans un hôtel avec... ELLE VA RESSORTIR... ...même ! Quelle pépée !... ELLE N'EST ENTRÉE QUE POUR SE PROTÉGER... je me demande comment...)*

Désespérée, elle restait plantée sur la porte. Les impulsions étaient violentes ! Sans merci ! Toutefois, pour le moment, elle avait la force

d'en atténuer les coups. Mais qu'arriverait-il quand elle se lasserait de cette concentration intense qui constituait sa seule résistance ?

Il fallait qu'elle se sauve ! Qu'elle trouve la solitude ! Affolée, elle regarda au-dehors. L'homme était à peine visible dans l'ombre, de l'autre côté de la rue... en attente.

« Arrive ici, même ! » C'était une voix réelle, à présent.

Une main la saisit brutalement – et pourtant ce contact révélait un essai de tendresse – pour l'attirer vers le bar.

« Qu'est-ce tu bois ? Je t'offre ce que tu veux. »

La nouvelle menace était encore un homme énorme, au visage rouge, aux yeux ternes, à l'haleine enfumée d'alcool. Comme pour affirmer que son geste avait clos le débat, il fixa les autres d'un regard arrogant. La salle reprit son bourdonnement accoutumé.

Mais elle continuait à éprouver les cinglements des flux-I agressifs.

L'homme en manches de chemise lui fit un sourire gauche :

« Sers-lui un double whisky, Mac... Dis donc – il lui posa une main rude sur l'épaule – tu chercherais pas un coin pour pieuter, hein ?

— N... non », balbutia-t-elle.

Dehors, le poursuivant traversa la rue, pour se replonger dans l'ombre des murs, à côté du bar. Elle suivit ses mouvements du coin de l'œil, par la porte ouverte, reprise de panique.

« Ou plutôt... si, se corrigea-t-elle,... peut-être. »

L'ivrogne lui passa un bras autour des épaules et la serra contre lui.

Elle lança alentour des regards éperdus, prête à crier. Mais l'horreur que lui causait le voisinage de la brute était réduite à des proportions insignifiantes par les flots de pensées qui venaient lui battre furieusement l'esprit, paralysant en elle toute réaction normale.

Il rit comme un idiot, la relâcha pour se jeter le contenu de son verre dans le gosier.

Dans le miroir, Loïs contemplait avec effarement ses cheveux blonds dénoués qui retombaient sur les épaules de son manteau noir en mèches et en nœuds désordonnés, son regard effrayé, ses lèvres amincies de peur... et de douleur.

L'homme s'étouffa sur son whisky, cracha par terre et s'essuya la bouche sur la manche sale de sa chemise. Sa barbe mal rasée crissa sur l'étoffe.

« Lui sers pas son verre, Mac. »

Il la reprit rudement par le bras – surtout pour s'accrocher à elle, s'imagina-t-elle – et sortit du bar en titubant.

(... *l'imbécile heureux...*) Les flux de pensées battaient sans relâche sa conscience. (... *PEUT-ÊTRE QUE JE FERAIS BIEN DE LES SUIVRE UN MOMENT... je lui abats mon as de rabiote tout de suite, ou j'attends... ?... d'abord un peu de café... pour me dessoûler un peu...*)

« J'ai ma carrée à deux rues d'ici, mon chou », dit-il en la prenant par la taille et en avançant sur le trottoir. « Y a un café sur la route... Dis, t'es un peu jeune, pas vrai ? »

Les flux complexes du bar s'atténuaient en un bruissement vague quand ils arrivèrent au coin de la rue. Mentalement épuisée, elle abaissa son écran de concentration protectrice. Mais elle avait oublié l'homme qui se cachait dans l'ombre et l'ivrogne qui l'accompagnait.

*(... c'est presque une gamine, mais après tout...)*

Le filet de pensée fit explosion dans son cerveau. Elle exhala un son, mi-sanglot, mi-cri.

« Y a quelque chose qui ne va pas, même ? » Il la serra plus fort.

*(... SUIVRE UN PETIT BOUT DE CHEMIN... PEUT-ÊTRE QU'IL...)*

Le fragment de pensée de son grossier suiveur fut comme une piqûre de guêpe, mais elle retrouva rapidement sa volonté de résistance.

« Il y a un homme qui me suit », se plaignit-elle.

Son compagnon se retourna en poussant un juron, tira un couteau de sa poche et courut lourdement vers l'autre qui tourna les talons et s'enfuit.

Loïs fila dans l'autre direction, envahie d'un soulagement qui lui fit l'effet d'une brise rafraîchissante quand elle échappa à la zone de portée des pensées de son poursuivant, de l'ivrogne et de la foule du bar.

Mais elle sanglotait tout en courant... Il fallait qu'elle rentre... qu'elle retourne à sa maison lointaine, en pleine campagne, seul cadre de tous ses souvenirs.

Pourtant, elle ne pouvait pas abandonner à présent ! Elle avait fait tant de chemin ! Elle avait fui comme à travers le désert, sous le soleil torride oubliant combien elle s'était éloignée de l'oasis et sans même savoir si la forêt au ruisseau rafraîchissant ne se trouvait pas juste derrière la dune suivante.

Devait-elle maintenant faire demi-tour et parcourir de nouveau les centaines de kilomètres sinueux déjà couverts... pour retrouver l'asile de son foyer isolé où elle serait bien seule, mais sans douleur ? Ou devait-elle continuer, dans le faible espoir que la Fondation lui apporterait aide et compréhension ?

Si seulement le matin voulait bien pointer ! Alors elle pourrait franchir d'un dernier élan les quelques rues qui restaient encore. Elle débiterait son histoire et peut-être lui ferait-on une piqûre qui lui imposerait le sommeil et l'oubli des souffrances mentales indescriptibles qu'elle ne pouvait plus supporter.

À l'aube, une bise mordante se leva. Elle resserra autour d'elle son manteau et se leva, frissonnante, sur la plate-forme de chargement, au flanc de l'entrepôt silencieux.

Les bâtisses de la ville se silhouettaient dans la pâle lumière. Un avertisseur lança sa plainte lugubre, sur la route, à deux rues de là. Quelque part au loin, un camion ferrailla durement en franchissant un passage à niveau.

Loïs, tremblante, ferma les yeux. C'étaient les bruits de la métropole qui s'éveillait... sombres présages qui annonçaient les tortures barbares de la journée. La ville encore plongée dans la pénombre ressemblait à quelque monstre endormi... endormi, mais qui dans sa léthargie même, dressait méchamment les plans de la chaîne de tourments qu'il allait lui faire subir.

Cependant elle devait supporter son angoisse dans l'espoir qu'elle aurait la force de parvenir à la Fondation – cette île au milieu de l'océan déchaîné. En ce lieu, on avait étudié d'autres manifestations de l'esprit... des expériences analogues à la sienne. Là seulement elle trouverait assistance.

Brusquement elle se rendit compte qu'elle avait agi inconsidérément en s'enfonçant dans la partie déserte de la ville pendant la nuit, sous prétexte que les pensées y étaient moins nombreuses. Elle aurait dû faire audacieusement face aux tortures mineures pour rester proche de son but, car il lui aurait suffi alors d'un court élan pour atteindre la Fondation dès l'heure d'ouverture.

D'un pas hésitant, elle s'avança au milieu de la rue, dans la direction de la grand-route. À présent encore, son esprit vibrait des murmures menaçants d'un millier de pensées venues de la ville qui s'éveillait... des émanations de flux-I sans voix, qui demeuraient pour le moment en dessous du seuil de perception.

Elle serra les revers de son manteau d'une main et plongea l'autre dans sa poche ; elle y toucha le petit carré de bristol. Elle l'en retira et lut le nom : Morton Nelson... et l'adresse.

Le trouverait-elle à la Fondation ? Elle se rappelait son empressement lorsqu'il avait appris dans le train qu'elle se rendait précisément à l'endroit où il travaillait lui-même, ses offres d'assistance. Alors elle s'était montrée réticente. Autrement, il lui aurait fallu avouer : « J'entends des voix dans ma tête. » Les gens n'ont pas l'habitude de dire de telles choses à des personnes qu'ils viennent de rencontrer par hasard... même si la personne en question est un aimable et bavard fermier du Texas devenu psychologue. Le soleil se levait quand elle s'engagea sur le trottoir de la route en direction de la ville.

(... *sacré boulot trop matinal...*) Les premières impressions-pensées de la journée lui lancinèrent le cerveau et elle fit la grimace au

passage rapide d'une automobile.

(... en faisant du 90 de moyenne... à Kington avant midi...) C'était une voiture qui fonçait en sens inverse.

(... je vais démissionner ; voilà ce que je vais faire... lui rentrer ça dans la gorge... j'irai au match de base-ball si je pars assez tôt... je devrais lui tordre le cou...)

Grimaçante, les poings crispés dans les poches, elle frissonnait au passage du flot de véhicules. Les coups de poignard des pensées n'étaient pas encore insupportables. Seulement le jour commençait à peine.

Devait-elle abandonner ? Trouver un coin retiré pour attendre la nuit et reprendre le train pour rentrer chez elle ? Elle chassa cette idée avec un tremblement de répulsion en pensant au magma de pensées de la salle d'attente et des guichets... ces mêmes pensées chaotiques qui l'avaient précipitée dans les rues, à l'arrivée.

(... pas mal !... me demande ce qu'elle... je pourrais prendre ma journée...)

Un grincement de freins, une voiture se rangea contre le trottoir, à sa hauteur.

« Montez donc, ma petite », dit par la portière un homme d'âge moyen, au sourire trop avenant « Je vais vous conduire. »

(... joli visage, en plus... Joe aura bien une chambre libre...)

Loïs détourna la tête et pressa le pas. Elle perçut mentalement des idées de déception, de colère, puis de résignation. (... oh ! après tout... tellement de boulot à faire...)

La voiture démarra. Elle saisit au vol des insultes et des obscénités informulées.

Maintenant, les flux-I commençaient à lui éroder impitoyablement la conscience. Il fallait qu'elle se mette sérieusement à leur résister. Mais elle fut prise en même temps de désespoir. Alors qu'elle avait escompté réussir à se protéger plus longtemps aujourd'hui, elle s'apercevait que leurs effets devenaient presque immédiatement d'une intensité intolérable. Était-ce parce que la veille elle avait presque totalement épuisé sa capacité de résistance ?

D'un effort de volonté, elle réussit à réduire les impressions brutales à un faible murmure. Mais elle n'avait qu'un sentiment de sécurité bien fragile, car s'efforcer d'abriter son cerveau contre les flux-I équivalait à tenter de se concentrer sur un problème ardu et ennuyeux... le filet de pensée consciente déviait toujours de son but.

Un taxi passa lentement : elle l'appela.

« Vous avez l'heure ? s'enquit-elle, une fois montée.

— Huit heures trente-deux. »

Elle poussa un soupir de soulagement. La Fondation était ouverte.

(... me demande ce que ça veut dire ? paraît innocente... on ne sait



*jamais... chez Sadie...)*

Elle voulut se fermer aux impulsions puissantes et lascives qu'elle savait émaner du chauffeur, à cause de leur proximité. Toutefois, le plus grand effort de volonté ne parvenait pas à les éliminer. Il était trop près d'elle, et : ses pensées étaient trop puissantes dans leur obscénité crue.

Chaque filet de sa pensée était une épine cruelle qui jaillissait d'une multitude de voix-pensées balbutiantes... des expressions haineuses, des jurons, des exclamations grossières, des divagations de névrosés.

C'était un imbroglio abstrait et affolant qui tourbillonnait autour d'elle et la poignardait de toutes parts... et du tout se dégageait une atmosphère de méchanceté vindicative, de haine, de vexations, de mécontentement, de préjugés.

Là où ne régnait pas cette vitupération grossière presque universelle, il y avait un courant sous-jacent d'angoisse intolérable tandis que par vingtaines les humains qui l'entouraient lui faisaient partager leurs soucis, lui imposaient leurs tortures mentales déprimantes. Elle était en quelque sorte obligée de se pencher à la fois sur des centaines de difficultés individuelles, sans même savoir, dans sa détresse, si l'une d'entre elles ne lui appartenait pas en propre.

Et chaque mot-pensée silencieux qui luttait contre les milliers d'autres pour les dominer constituait en soi une douleur lancinante séparée.

N'aurait-elle jamais de répit ? Ne parviendrait-elle pas à s'en protéger ? La Fondation serait-elle en mesure de lui enseigner une méthode, afin qu'elle puisse vivre parmi les gens, ne plus devoir les fuir, tel un animal apeuré ? Après tout, elle ne différerait pas des autres humains... physiquement, du moins.

Le taxi vira brusquement dans une rue centrale et pénétra dans le flot grouillant de la circulation.

\*

\*\*

Loïs ferma les yeux. Le chœur infernal avait déjà atteint toute son ampleur. Mais il continuait à monter vers une furie superdémoniaque. Seigneur ! Est-ce que ce barrage d'angoisse incessante, à vous tordre les nerfs, cesserait jamais ?

Les mains tremblantes, elle se prit le visage, d'un geste fou.

*(... bougre d'idiot... tire-toi de mon chemin... couillon de flic... je vais être en retard... tous les signaux au rouge, ce matin... andouille de femme au volant.)*

Les avertisseurs rugissaient sans arrêt. Des coups de sifflets aigus lui mettaient les nerfs à vif pour augmenter encore le flot affolant de sensations normales et supra-normales. Elle sanglotait convulsivement.

(... *cinglée, la poule...*) « Quelque chose qui ne va pas, madame ? demanda le chauffeur, inquiet. (... *ou elle est bourrée de came... peut-être dangereuse...*)

— Ça va passer, dit-elle. Une simple... migraine.

— Oh ! » (... *migraine – mon œil !... bonne pour le cabanon...*)

Elle se rendit compte que le taxi s'était immobilisé et que la circulation n'avancait plus depuis plus d'une minute.

« Où sommes-nous ? » Elle s'étreignit les doigts comme si cet effort physique eût dû lui fournir la ration supplémentaire d'énergie mentale indispensable pour repousser les flux-I.

« Au coin de la Quatrième Rue et d'Allington Avenue. »

Plus que cinq intersections ? Elle savait... elle avait étudié le plan de façon à posséder la géographie de la ville de façon presque instinctive, au cas où son cerveau deviendrait trop tourmenté pour penser clairement.

« Pourquoi n'avançons-nous pas ? » Elle s'assit au bord du siège.

« Un embouteillage. On dirait deux bagnoles qui se sont accrochées par les pare-chocs. »

(... *J'AIME PAS SA FAÇON DE FAIRE... couillon de flic... BELLE MAIS CINGLÉE... Oh ! allez vous faire... ELLE POURRAIT MÊME PAS BOULONNER CHEZ SADIE...*)

Maintenant, la marée était, irrésistible et la faisait souffrir de douleurs intolérables.

(... *en retard... au diable... PEUT-ÊTRE QU'ELLE EST SOÛLE... quelqu'un devrait lui casser la gueule, à celui-là... MAIS JE NE SENS PAS D'ALCOOL...*)

Le tout était entrecoupé de jurons et d'expressions grossières.

Les phrases écrasantes, les mots mordants lui brûlaient sans cesse le cerveau, comme une myriade de terribles secousses électriques. Pas moyen de les contenir ! Pas de résistance contre leurs effets dévastateurs !

Loïs hurla. Elle sauta du taxi sur le trottoir et se précipita dans la direction de la Fondation.

Mais ils étaient des centaines autour d'elle... qui poussaient, lui barraient le passage, la regardaient, lui assaillaient l'esprit de leurs pensées meurtrières.

Il faut que je me presse, songea-t-elle... que j'aille à la banque couvrir mon chèque. Non ! Cette pensée n'était pas la sienne ! C'était à quelqu'un d'autre. Elle repoussa de côté une femme qui marchait lentement.

(... *idiot de blonde... arrive par ici, petite... si elle tombait, je pourrais*

*la relever, et la tenir, et...)*

Elle se tordit la cheville, mais elle réussit à rester debout et reprit sa course. Elle ne pouvait pas s'arrêter ! Il fallait qu'elle... attrape le métro en vitesse ; il y avait ce contrat à signer. Non ! Elle cria. Elle ne voulait pas prendre le métro. C'était quelqu'un d'autre, pas elle ! Elle était...

... « Roger Van Ness », je dirai, « voilà qui je suis. » Et en entrant dans le bureau de Kaston, je lui dirai...

Mais elle ne pouvait pas être Roger Van Ness ! Elle n'allait pas dans un bureau !

Qui était-elle ?

... Arthur... Betty... Rose... John... Lottie... Cent noms faisaient surface comme des caractères Braille, issus subconsciemment des flux de pensée.

Mais elle n'était personne de tous ceux-là ! Elle était... Loïs ! Bien sûr ! Loïs Farley... Et elle allait...

... au bureau...

... chez moi, après une fichue nuit de boulot...

... avaler une tasse de café en vitesse avant d'embrayer...

... me coller une sacrée biture...

Elle criait en continuant sa course chancelante. Elle ne savait plus où elle allait ! Il n'y avait plus qu'une force qui la poussait en avant. Il fallait trouver un endroit où penser par elle-même !

À sa droite, de larges degrés de marbre couraient parallèlement au trottoir. En haut des marches s'ouvraient deux arches de part et d'autre d'une plus grande. Au-dessus de l'édifice de brique sombre, deux coupoles et une flèche s'élançaient dans le ciel.

Elle escalada les degrés et entra précipitamment.

\*

\*\*

Comme si elle avait franchi un rideau insonorisé, elle échappa immédiatement au monde fantastique des pensées. Une solennité sereine régnait en ce lieu et semblait repousser les principaux assauts de pensée. Encore étourdie, elle examina ce qui l'entourait, tout en s'enfonçant vers l'intérieur. La rumeur des flux s'éteignait au fur et à mesure qu'elle s'éloignait du trottoir encombré.

Elle était dans une église presque déserte. De part et d'autre, jusqu'à l'autel, de longues rangées de sièges de bois foncé s'étiraient, dans une lumière très atténuée.

*(... Marie, pleine de grâce...)*

Elle se raidit. L'église n'était pas déserte.

*(... Seigneur, secourez-moi et accordez-moi... un cierge à la mémoire de Fred, de mon cher Fred... Sacré Cœur de Jésus...)*

Il n'y avait qu'une poignée de personnes... agenouillées sur les prie-Dieu ou devant l'autel, ou devant les rangées de cierges.

Mais leurs flots de pensée n'avaient pas d'aiguillons acérés. Plus de véhémence, de haine, d'angoisse, comme dans les pensées profanes qui avaient failli l'écraser dans la rue. Il y avait ici une tonalité de douleur et de douceur qui caractérisait ces impressions nouvelles.

Loïs se glissa dans une rangée de sièges à mi-chemin de l'autel et s'assit dans un silence détaché.

*(... Seigneur, pardonnez-moi...)* L'impression était toute proche. Elle émanait de cette fille blonde agenouillée juste devant elle. La fille – qui portait une robe noire très semblable à celle de Loïs – hochait la tête comme pour ponctuer les pathétiques mots-pensées de ses réflexions désespérées. *(... je ne voulais pas le tuer... mais le bébé allait venir et...)*

Confuse comme si elle eût délibérément tendu l'oreille aux murmures de détresse de sa voisine, Loïs s'efforça d'en détourner son attention.

Brusquement, elle se rendit compte qu'elle ne percevait plus d'impressions émanant des personnes présentes dans l'église. Elle parvenait à se fermer aux pensées atténuées, de faible intensité. Comme si elles eussent manqué de force pour s'imposer.

Cependant la rumeur sinistre du monde extérieur dément continuait à se réverbérer dans les profondeurs de son esprit et paraissait vouloir lui rappeler qu'elle l'attendait à sa sortie.

Elle se cacha la figure dans les mains en sanglotant doucement. Elle était comme un animal pris au piège ! Dehors était l'enfer où elle ne pouvait vivre... non seulement parce que c'était pour elle une douleur insupportable et sûrement mortelle, mais aussi parce qu'elle y était privée d'identité et de volonté, si bien qu'au-dehors elle était totalement perdue sans le moindre sentiment d'exister indépendamment.

Vers le milieu de la matinée, il y avait peut-être une quarantaine de personnes dans l'église, occupant pour la plupart les sièges proches de l'autel. Elle intensifia sa résistance volontaire pour échapper à leurs pensées personnelles.

Mais elle relâcha presque aussitôt sa tension mentale, en comprenant qu'elle aurait besoin de ses forces si elle voulait atteindre la Fondation avant la fin de la journée. Elle alla s'asseoir tout au fond de l'église.

*(... enfant... quel air désespéré !...)* Un flux de pensée tout, proche ! *(... presque toute la matinée... peut être que si je lui parlais...)*

Elle leva les yeux. Une silhouette en robe noire, qui la regardait

avec bonté, s'avavançait dans le passage à sa gauche. Vivement, elle quitta son siège. (... *qu'elle a l'air timide !...*) Elle traversa la nef dans toute sa largeur. (... *peur... elle a vraiment peur...*)

Elle n'était pas en état de parler à qui que ce soit, pour le moment ! Il fallait qu'elle conserve ses forces ! Elle se glissa dans une nouvelle rangée, jusqu'au dernier siège... dans une ombre profonde.

(... *plus tard, pas maintenant... crois bien que je l'ai effrayée...*)

Le prêtre fit demi-tour, l'air hésitant.

(... *Seigneur, faites qu'il revive... voulais pas... tuer...*)

C'était la pensée de la fille blonde qui pleurait non loin de Loïs. (... *veux plus continuer à vivre...*)

Loïs se ferma presque coléreusement à ce flot de contrition.

À midi, la solennité muette de l'église cessa d'être le sanctuaire qu'elle avait été le matin, tant que la foule avait été relativement peu dense dans les rues. À présent, tandis que des milliers d'individus sortaient pour l'heure du déjeuner, leurs flux composes faisaient un tintamarre tonitruant qui venait battre les épaisses murailles et les traversait.

Les traits de Loïs se convulsèrent de douleur. Elle se cacha le visage pour que personne ne la remarque. Combien de temps cela allait-il durer ? Elle voulut prier. Mais elle ne pouvait même pas disposer de sa propre volonté pour une tâche aussi simple.

Elle lutta désespérément pour maintenir son identité, pour empêcher son propre flux de se noyer dans la masse des consciences déformées, mauvaises, errantes qui lui infligeaient la peine de leurs pensées de colère, de cupidité, de lâcheté, de désir, d'égoïsme, d'envie et de haine.

Elle sentait déjà qu'elle allait devoir céder à leur assaut quand l'attaque diminua de violence. Un peu après une heure et demie, elle put de nouveau relâcher légèrement son bouclier de concentration.

À trois heures et demie, lorsque l'intensité des impressions fut à son minimum, elle alla en tremblant jusqu'au portail... C'était maintenant qu'elle devait tenter de foncer jusqu'à la Fondation, à moins de quatre rues de distance ! Elle contempla les trottoirs encore encombrés et fit la grimace. Et leurs flots de pensée parurent s'élancer vers elle, en se moquant, farouchement.

Ces pensées composites tissaient un manteau de démente.

Elle descendit les marches d'un pas hésitant.

(... *une blonde comme ça qui sort de l'église... qu'est-ce qu'elle peut bien demander de plus au bon Dieu ?...*)

Saisie d'un violent tremblement, elle se dirigea vers la Fondation.

(... *ce Juif puant... encore mille dollars, on ne s'en apercevra pas... pas davantage que pour les huit premiers mille... oh ! zut, encore une échelle... je me demande si elle fait le tapin... Maud va croire que je suis*

*en voyage...)*

Fondation – Église – Fondation – Église, Loïs se répétait ces mots sans arrêt. Il fallait qu'elle s'implante solidement dans la tête les deux endroits où elle pouvait trouver asile. Et il fallait lutter contre les impressions agressives. Elle ne devait, pas se laisser de nouveau absorber jusqu'à perdre son identité dans les flux-I.

Il fallait... *(trouver le cadeau d'anniversaire convenable pour ma petite femme.)*

« Non ! » s'écria-t-elle, en se mettant à courir. Vingt têtes intriguées se tournèrent pour la regarder et leurs pensées étonnées vinrent directement s'ajouter à sa profonde confusion.

« Fondation – Église marmonna-t-elle. « Fondation – Église. »

Elle trébucha, faillit tomber, se raccrocha à un réverbère.

« Fondation – Église – Fondation – *(Institut de beauté.)* – Fondation – *(la Bourse.)* – Église – *(au café du coin pour retrouver Bill.)* »

Les mains devant la figure, elle s'écria « L'église ! L'église ! »

*(... chez le dentiste... le bookie du deuxième étage... chez la rouquine...)*

Les phrases exprimant des destinations semblaient dominer considérablement parmi des impressions qui lui parvenaient.

« ÉGLISE ! » hurla-t-elle en virant et revenant sur ses pas.

De nouveau, elle escalada les marches en chancelant et pénétra dans la nef sombre, à l'odeur de cierges ; elle alla jusqu'à un banc proche de l'autel. Puis elle changea de direction et choisit un siège obscur dans le bas-côté de droite.

Là était l'asile. Là les voix se réduisaient à des murmures. Là elle pouvait se reposer jusqu'à ce que... ? Jusqu'à la nuit, où elle n'aurait plus le choix, où il faudrait qu'elle retourne à la gare affolante pour prendre son billet de retour, pour rentrer chez elle, où elle vivrait en ermite jusqu'à sa mort... comme l'avait fait son père. Seulement il avait eu sa fille pour lui tenir compagnie. Tandis qu'elle n'aurait personne.

Elle s'efforça de repousser mentalement les flux-I qui la brûlaient, mais ce fut le sommeil de l'épuisement qui chassa les pensées harassantes quand elle s'étendit sur le bois dur du banc.

\*

\*\*

*(... j'espère qu'elle n'est pas malade...)*

Loïs prit conscience de cette faible pensée en s'éveillant, quand une main la secoua sans violence.

Terrifiée et incapable de se rappeler immédiatement où elle se

trouvait, elle s'assit brusquement.

« N'ayez pas peur, mon enfant. Ne craignez rien. »

Elle contempla le visage au sourire bienveillant du petit prêtre trapu. Mais son sourire se transforma en une expression de surprise. *(... c'est la fille qui a passé presque toute la journée ici... je me demande ?...)*

Elle se ferma résolument à ses pensées. Ce n'était pas trop difficile quand il n'y avait qu'un cerveau à combattre. Et elle s'écarta involontairement de lui en se levant.

« J'ai l'impression que notre jeune personne a des ennuis. » Il se tripotait le menton et souriait de nouveau.

Les vitraux, privés de lumière extérieure, étaient à présent sans vie. De l'autre côté du portail, c'était la nuit... et le silence, coupé seulement par quelque avertisseur lointain. Elle comprit avec amertume que l'heure de fermeture de la Fondation était passée depuis longtemps.

« Naturellement, poursuivit aimablement le prêtre, nous voyons avec faveur ceux qui visitent le Saint-Sacrement, mais malheureusement, nous sommes obligés de fermer les portes à dix heures.

— Je... je vais partir. Je ne savais pas qu'il était si tard. » Elle quitta son banc et se dirigea vers le fond de l'église. Mais il la retint légèrement par le bras.

« Vous avez des ennuis, mon enfant. Pouvez-vous me confier ce qui ne va pas ? »

Hésitante, elle se mordit la lèvre, puis hocha la tête.

« Alors voulez-vous me dire en quoi je puis vous aider ?

— Il n'y a rien à faire... rien. » Elle poursuivit son chemin vers la porte. Il la suivit. À la porte, il la retint une seconde fois, tandis qu'elle regardait prudemment au-dehors.

« Si vous n'avez pas d'endroit où aller, offrit-il, il y a un couvent à quelques rues à peine. La supérieure est accueillante. Je ne pense pas qu'elle refuserait de... »

Il s'interrompit, attendant qu'elle réponde.

Elle inspecta la rue quasi déserte. Au coin un unique taxi stationnait, et le chauffeur était dans la cabine téléphonique voisine. Plus loin, un jeune couple faisait tranquillement une partie de lèche-vitrines. La rue solitaire était en contraste frappant avec l'enfer démentiel qui la flagellait seulement quelques heures plus tôt. À présent, elle n'aurait pas de peine à regagner la gare. Maintenant, il n'y avait plus de foule dont les pensées la tortureraient et la priveraient de son identité.

Elle poussa un soupir et s'adressa au prêtre :

« Quelle heure est-il ? »

Il s'avança sur le trottoir pour voir l'horloge du clocher.

« Dix heures moins trois. »

Une terreur soudaine lui étreignit la poitrine. Le seul train qui puisse l'emmener loin de la ville partait à dix heures ! Elle ne l'attraperait pas ! Et elle allait se trouver prise au piège de la ville tout un jour encore !

À l'évocation des terreurs de la nuit d'avant, elle frissonna.

« Je crois que vous feriez mieux d'aller au couvent, ce soir, suggéra le prêtre. Et si vous le voulez, nous parlerons demain. »

Hébétée, elle fit un signe d'acquiescement.

Il mit les mains en entonnoir autour de la bouche et appela le chauffeur de taxi, sur le trottoir :

« Murphy !

— Bonsoir, mon père », dit l'homme en s'approchant, la main à la visière de sa casquette. Il était d'âge moyen.

*(... me demande ce qu'il me veut ?... sait que je serai à la Congrégation du Saint-Nom demain...)* Loïs s'était concentrée pour repousser les pensées du prêtre, aussi celles du chauffeur lui parvinrent-elles directement.

« Voudriez-vous conduire cette jeune personne au couvent ? » *(... elle y sera en sûreté... au moins jusqu'au matin, pauvre enfant...)*

En résistant aux pensées du chauffeur, elle avait abaissé sa garde contre celles du prêtre. Avec un soupir, elle cessa de résister. De toute façon, comme les pensées dans l'église, celles-ci étaient inoffensives. En outre, elle était trop abattue pour s'en préoccuper.

Murphy la prit par le bras pour la conduire jusqu'au taxi.

« À demain, mon père », cria-t-il.

*(... pas l'air d'une mauvaise fille...)* Elle savait qu'il l'examinait du coin de l'œil, tandis qu'il lui ouvrait la portière. *(... tout comme Elaine...)* Le fond de sa pensée révéla à Loïs qu'Elaine était sa fille.

Elle s'appuya aux coussins et plongea les mains dans ses poches quand il démarra. Et elle retrouva sous ses doigts la carte de « Morton Nelson ».

Elle se demanda soudain si cet homme ne pourrait pas lui venir en aide. Il était assistant des recherches à la Fondation. Elle avait perçu cela dans son cerveau. Dans le train elle n'avait pas osé lui confier exactement, pourquoi elle s'intéressait à la Fondation. Sans savoir pourquoi, elle avait pensé qu'il se contenterait de s'amuser prodigieusement... peut-être même de la tourner en ridicule. Mais à présent, elle était au désespoir !

Elle se pencha en avant : « Je préférerais que vous me conduisiez à cette adresse. » Elle passa la carte à Murphy.

« Mais... *(... le père ne sera pas content en apprenant ça...)*

— Ce n'est pas ce que vous croyez », dit-elle, profondément



blessée.

Il vira au coin suivant, sans rien dire. Et ses pensées, qu'elle se refusait d'ailleurs à percevoir, se perdirent dans la rumeur de celles d'un autobus qu'ils croisèrent. Elle se tassa sur son siège en gémissant. Puis le véhicule se trouva derrière eux et elle se retrouva libérée. Mais elle garda ses barrières contre les pensées de Murphy, pour éviter d'affronter les accusations erronées qu'elle risquait d'y lire.

Quelques minutes après, elle se tenait, hésitante, devant la demeure de Morton Nelson, la main levée pour frapper.

Une image-pensée importune de vagues gigantesques qui se brisaient sur une plage monta dans sa conscience. Des vagues sortit un monstre marin aux nombreux tentacules qui se lança lourdement sur la plage à la poursuite d'un homme en pyjama... Elle dressa son bouclier protecteur et coupa cette vision du cauchemar d'une tierce personne.

*(... et à Washington... devant le Comité des activités antiaméricaines... voyez à la page quatre...)*

Elle frappa.

Une impression de ressentiment mitigé lui parvint. *(... la seconde interruption... qui cela peut-il être à cette heure ?...)*

La porte s'ouvrit.

« Je... je... », commença-t-elle, en chancelant.

*(... qui ?...)* « Loïs ! » Il était là, perplexe, dominant la porte de sa haute stature, un journal à la main. Il la regardait attentivement, sans y croire. *(... des ennuis... je me demande... ?)* « Que se passe-t-il ? Vous paraissez... »

Son visage anguleux trahissait son sentiment d'étonnement tandis qu'il examinait les vêtements fripés de Loïs, ses cheveux en désordre, sa figure sans fards. Et les fragments de son flux-I reflétaient son ahurissement.

« Puis-je entrer ? »

Il la prit par le bras. Elle ne chercha pas à dissimuler qu'elle tremblait. Il la conduisit à un divan.

« Je me suis renseigné, dit-il, vous ne vous êtes pas présentée à la Fondation » *(... veux pas l'interroger... elle me dira... je pense qu'elle est venue pour ça... me demande bien où elle a filé après l'arrivée du train...)*

« Je... j'ai faim. »

Il fronça les sourcils, en silence, dans l'expectative. *(... Seigneur, elle a de sérieux ennuis... l'air morte de faim... des œufs dans la glacière...)*

« Je n'ai pu aller à la Fondation. J'ai été obligée de passer la journée dans une église, à moins de quatre rues de là. »

Il la regarda fixement. Elle saisit un morceau d'image mentale dans laquelle il la consolait, il la laissait pleurer contre sa poitrine.

« J'ai cru devenir folle aujourd'hui, Morton. Je... c'est davantage que la perception extra-sensorielle. Je reçois les pensées... celles de toutes les personnes qui m'environnent. Simultanément. Je ne peux pas les arrêter. Je n'ai pas pu aller à la Fondation parce que la douleur que me causaient les pensées et les pensées elles-mêmes me faisaient oublier qui j'étais, où j'allais. »

Il sursauta. (... ça veut dire ?... cas de démence ?...)

Elle poussa un soupir résigné. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Peut-être que c'est un cas de démence ? répéta-t-elle. Je ne saisis pas tout le cours de la pensée, des bribes seulement. »

Il en eut le souffle coupé. (... une astuce !... impossible... elle ne peut pas être télépathe ?...)

Loïs tourna la tête. « C'est une astuce, fit-elle d'une voix monocorde. C'est impossible. Elle ne peut pas être télépathe. »

Il fit un pas en arrière. (... j'avais un chien... « Poilu »... ans... voyons si elle réussit à me répéter ça...)

« ... Vous aviez un chien. Il s'appelait Poilu. Vous avez pensé un âge. Je ne sais si c'était le vôtre à l'époque ou celui du chien. Quelque chose m'a échappé à ce point. »

Elle lui lança un coup d'œil contrit. « Quelquefois je réussis à arrêter les pensées... quand il ne s'agit que d'une ou deux personnes. Mais dans une foule elles me submergent. Je ne peux pas y résister. »

Loïs s'interrompt : « Il y a quelqu'un près d'ici... dans la maison, je pense. Il semble discuter au sujet d'une voiture qui a reculé contre un arbre, dans l'allée.

— C'est Sam Patterson et sa femme !

— Morton, implora-t-elle, voudriez-vous m'emmener en voiture à la campagne ? Loin de la ville... que je puisse me reposer ? Peut-être trouverons-nous un moyen de m'amener à la Fondation. Vous avez dit que vous vouliez m'aider. »

Elle intercepta son image mentale. Elle était avec lui, en décapotable. Une route déserte. Le clair de lune. Il lui avait passé un bras sur les épaules. Mais c'était avec modestie qu'il envisageait cette possibilité. Sans se faire d'idées. Il n'y avait rien d'alarmant dans son flux. Elle savait qu'il ne lui mettrait pas le bras sur les épaules si elle ne voulait pas.

Puis il passa brusquement à des pensées relatives à l'apparence échevelée de Loïs, et à ce qu'il avait à lui offrir dans son réfrigérateur.

\*

\*\*

Ce fut une promenade apaisante. L'air était pur, silencieux, non

pollué par les expressions profanes sans retenue d'un millier de cerveaux. Et la lune brillait, l'encourageant. Il n'y avait que de rares fermes en retrait de la route et les flux qui en émanaient étaient sans importance. Il ne lui fallait qu'un petit effort pour effacer les réflexions sans prétention de Morton.

« Est-ce que... vous m'écoutez en ce moment ? demanda-t-il soudain.

— Non. Je l'évite autant que je peux. Ce... n'est pas convenable.

— Depuis combien de temps êtes-vous ainsi ?

— Depuis le plus loin que je me rappelle.

— Et pourtant ce n'est qu'aujourd'hui que vous avez appris que vous ne pouviez pas le supporter ?

— Hier et aujourd'hui. Mais c'est aussi la première fois que je me trouve parmi les gens... vraiment mêlée à eux. Oh ! c'est arrivé auparavant... des visites au village, le contact quotidien avec un précepteur. Mais dans une petite ville, les pensées sont... différentes. Et il n'y en a pas tant. Je pouvais les supporter au moins une fois de temps à autre... chaque fois que je devais aller au village.

— Vous dites que votre père était aussi télépathe ?

— Oui. C'est pourquoi nous vivions seuls. Après le départ de ma mère, quand il a découvert que j'étais comme lui.

— Pourquoi votre mère est-elle partie ?

— En un sens, papa voulait qu'elle s'en aille, quand il s'est rendu compte que la situation était sans issue. Il a vu qu'elle n'avait pas confiance en lui, intérieurement. Il n'aurait jamais pu lui expliquer pourquoi il allait de temps en temps au-devant de ses désirs, même avant qu'elle les ait exprimés. Il savait aussi, car elle n'avait plus rien de caché pour lui, qu'il ne réussirait jamais à chasser les soupçons qu'elle avait. Pourtant, il savait en même temps que s'il lui révélait sa vraie nature, elle deviendrait certaine qu'il était impossible de vivre avec lui. En outre, il était convaincu que s'il le lui disait, tout le monde l'apprendrait un jour ou l'autre.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas prévenue avant de l'épouser ?

— Parce qu'il voulait tenter de mener une vie normale. »

Il ralentit la voiture au maximum.

« Est-ce qu'elle ne l'aimait pas ?

— Sans doute que si... au début. Mais il est impossible de juger à distance quels étaient ses sentiments profonds, pas quand il s'y mêle... un facteur extra-humain.

— Mais peut-être que si elle l'avait *vraiment* aimé... ? »

Loïs, désespérée, se tourna vers lui :

« Quelle différence y a-t-il entre aimer quelqu'un et l'aimer vraiment ? Comment savoir quand l'amour est suffisant pour vivre avec quelqu'un chez qui un talent surnaturel fait naître une

incompatibilité ? C'est pour cela que papa a dit que je devais vivre seule. Sans jamais me marier. Sans avoir d'enfants. »

Il arrêta la voiture pour la regarder. Son expression disait qu'il se refusait à accepter ce désespoir qu'elle tentait de lui faire comprendre.

« J'imagine, poursuivit-elle, qu'un jour ou l'autre papa aurait pu s'adapter à vivre avec elle en dépit de ce... facteur extra-humain. Mais quand je suis venue au monde et qu'il s'est rendu compte, en lisant dans mon esprit avant même que je sache parler, du fait que je serais douée du même talent... eh bien, je pense qu'il a simplement compris que je ne réussirais jamais à dissimuler ce qu'il avait eu lui-même tant de mal à cacher en usant de toute son intelligence.

— Il a pensé qu'avec votre incapacité à comprendre, quand vous étiez enfant, vous finiriez par trahir le fait que vous et lui lisiez dans la pensée ?

— Oui. Et après, il a fait de son mieux pour élargir la fissure entre eux. Je n'avais pas encore trois ans quand elle est partie. »

Elle baissa les yeux en soupirant.

« Il avait décidé que vous vivriez seuls tous les deux ?

— Il disait que nous ne pourrions jamais mettre les gens au courant de notre différence parce que nous ne serions alors que... des phénomènes. Et qu'il y aurait toujours quelqu'un pour trouver le moyen de *se servir* de nous... même contre notre gré. Il disait qu'il n'y a pas de guérison possible.

— Et il est mort, et vous êtes partie ?

— Il est mort et *il a fallu* que je parte. Je ne pouvais pas rester toute seule là-bas. Je n'ai que vingt ans. Je veux vivre normalement le reste de ma vie. Sinon, je préfère ne plus vivre... Vous comprenez, Morton ? Il faut que je sache si papa se trompait, s'il n'y a pas un moyen de me guérir ! »

Il la regarda avec sympathie.

« Et vous avez choisi la Fondation Brinkwell pour la solution ?

— Oh ! Il existe d'autres institutions qui s'occupent de Perception Extra-Sensorielle, mais Brinkwell était la plus proche.

— Vous savez qu'elle est subventionnée par l'Armée. Ils ne s'intéressent à la P.E.S. qu'en fonction de son application éventuelle à la stratégie.

— Mais il faut qu'ils m'aident !

— Vous le leur avez demandé ?

— Oui, par lettre, fit-elle en soupirant.

— Et ?

— Pas de réponse. Ils ont probablement pensé, comme vous, » elle esquissa un pauvre sourire, « que je suis démente. Ils n'ont pas tenu compte de mes lettres. Mais je suis venue quand même. Si je peux seulement y parvenir, je leur démontrerai mes capacités. Vous avez vu

vous-même, non ?

— On vous y conduira. » Il lui prit la main pour la rassurer. « Je vais vous garder loin de la ville jusque vers le milieu de la matinée. Je leur téléphonerai pour les avertir que j'ai quelqu'un qui possède un talent particulier de P.E.S. Ainsi tout sera prêt lorsque nous foncerons à travers la ville.

— Je... » Elle le regarda, tout en lissant ses cheveux bien peignés à présent. « Je ne sais pas ce que j'aurais fait...

— Toutefois, quand ils vous feront subir les tests, je vous suggère de ne pas leur dire d'emblée de quels ennuis vous souffrez. Cela les rendrait sceptiques et les mettrait sur la défensive. Laissez-les trouver par eux-mêmes. Alors ils seront eux-mêmes impatients que vous leur disiez tout ce que vous pourrez. »

Il remit le moteur en marche et démarra lentement.

« Vous êtes branchée sur mes pensées, à présent ? demanda-t-il d'une voix hésitante, au bout d'un moment.

— Je ne devrais pas ?

— Non. Ou plutôt... je veux dire... » Il poussa un soupir. « J'oublie tout le temps que je ne peux rien vous cacher... Écoutez, Lois, vous êtes belle. Je ne serais pas normal si je ne me sentais pas attiré... » Il desserra sa cravate. « C'est une situation embarrassante. Ce que je veux dire... Eh bien, vous m'avez dit que les pensées de la foule étaient atroces. Mais certaines d'entre elles... celles qui ne sont pas volontairement lascives... eh bien, elles sont plus ou moins instinctives et...

— Je comprends, Morton. »

Elle lui posa la main sur le bras.

« Je ne voudrais pas que vous croyiez... il ne faut pas que vous vous mépreniez sur mon compte, voilà ce que je veux dire », finit-il brusquement.

Elle lui adressa un sourire chaleureux. Si seulement elle avait pu le rassurer sans balbutier maladroitement, elle aussi. Ce serait un peu prétentieux de lui dire : j'ai capté suffisamment de pensées pour reconnaître celles qui sont sincères entre celles qui ne sont qu'égoïstes et brutales.

Sa fatigue latente sembla la submerger comme un flot marin. Elle posa la tête sur son épaule – parce qu'elle devinait qu'elle se sentirait ainsi en sûreté – tandis qu'il continuait à rouler dans le calme de la campagne. Elle ne tarda pas à s'endormir.

L'éclairage du bureau était atténué et l'atmosphère générale était inconfortable et déprimante. Loïs ferma les yeux d'écœurement.

« Mais, docteur, protesta-t-elle, vous ne comprenez pas... ? »

— Écoutez, Miss Farley. » L'homme, indigné, se tourna vers elle. « Nous avons une procédure bien établie que nous devons suivre pour trouver votre degré de base de perception extra-sensorielle. Il faut nous aider. »

Les tests avaient été monotones et fastidieux. Presque aussi harassants que sa course folle à travers la ville en compagnie de Morton. Elle souhaitait qu'il fût là, en ce moment, plutôt que dans son propre bureau dans l'aile voisine. Mais ils avaient exigé d'être seuls pour l'examiner.

« Si seulement vous me laissiez m'expliquer ! » reprit-elle.

De l'autre côté de la table, le docteur leva la tête.

« Vous aurez plus tard l'occasion de nous raconter toutes les expériences extra-sensorielles que vous voudrez. Pour le moment, continuons les tests. »

Elle aurait dû insister pour leur parler à l'avance, comprit-elle en sentant que les flux du médecin et des trois militaires présents augmentaient d'intensité pour l'assaillir. Le docteur toussota :

« Nous allons poursuivre par le test des cartes. Vous allez vous concentrer et me donner le nom des cartes au fur et à mesure que je les retournerai et les regarderai. »

(... *petite impertinente...*) C'était la pensée furibonde du médecin qui prenait la première carte du paquet posé sur son bureau.

(... *pourrais être nommé lieutenant-colonel en huit jours si... serais heureux d'un stage outre-mer... sacré mal de dents...*) Cette fois, c'étaient les impressions des officiers... des pensées qui se mêlaient au flux du civil en face d'elle et semblaient en faire partie.

(... *rien d'exceptionnel dans son cas jusqu'à présent... me demande si je devrais me la faire arracher ?... PEUT-ÊTRE DEVINERA-T-ELLE CELLE-CI...*) Le docteur regarda la carte.

Elle s'efforça d'en lire le symbole dans l'esprit du médecin. Mais... (*... ça me fait encore plus mal maintenant... le service à Hawaï devrait... voir le dentiste aussitôt après...*) les pensées insolentes des autres prédominaient.

« Croissant, devina-t-elle soudain.

— Encore une erreur, soupira le docteur.

— Voyons, fit le commandant, impatienté, en se levant, nous n'avons encore rien vu qui indique une aptitude spéciale. »

Elle se leva impulsivement, tendue de colère.

« Je ne suis pas venue pour lire des symboles. Je n'ai pas dit que j'en étais capable. Je perçois des mots... des pensées... des fragments de ce que pensent les autres gens. »

Les hommes s'entre-regardèrent précautionneusement.

« Allons, allons, Miss Farley, vous ne voulez pas nous faire croire que vous lisez réellement dans les esprits ? » fit le commandant, d'un ton indulgent.

En colère, elle se tourna vers lui. Mais elle contint les mots qui lui montaient aux lèvres et porta son attention sur leurs fragments de pensées, en s'efforçant de les répéter aussi vite qu'ils lui venaient.

« ... fille, c'est une déséquilibrée mentale », dit-elle d'une voix tremblante, « perception télépathique ! Impossible !... tendances psychopathiques... pas de doute qu'elle essaie en ce moment de nous faire croire qu'elle lit les pensées... je vais appeler une infirmière... »

Elle se décontracta, détournant son attention des flux de pensée.

« Vous me croyez, à présent ? »

Le docteur la regardait froidement.

« Miss Farley, cette sortie avait sans doute pour but de nous convaincre que vous receviez nos pensées ? »

— Ce n'est pas exact ? » fit-elle, inquiète.

Le colonel éclata de rire.

« Vous vous êtes contentée de citer des phrases logiques... des phrases que nous devons naturellement penser dans les circonstances présentes. »

Le commandant et le capitaine hochèrent la tête en assentiment.

Elle sursauta. Ils avaient raison ! Si elle tenait à les convaincre, il fallait le faire à un moment où ils ne seraient pas sur leurs gardes, à un moment où sa démonstration ne les ramènerait pas à cette forme de pensée stéréotypée qu'ils pouvaient qualifier de logique et naturelle dans les circonstances. Elle se rassit.

« Nous allons nous préparer au test suivant », dit le médecin.

Loïs, tout en feignant d'agir sans but précis, ramassa le crayon et se mit à griffonner sur le bloc posé devant elle. Leurs pensées reprenaient à présent leur cours normal. Le commandant repensait à devenir lieutenant-colonel et le capitaine à son service outre-mer. Elle nota leurs pensées aussi vite qu'elle le put.

*(... Harry l'a fait... extraction sans douleur la dernière fois... dernier poste à Cuba, c'était...) Elle était presque au bas de la page. (... MISS FARLEY... SON NOM ME DIT QUELQUE CHOSE... encore une semaine avant qu'Anne... Farley – FARLEY – FARLEY... des patins neufs pour le petit... BIEN SÛR ! C'EST CETTE FOLLE QUI NOUS A ÉCRIT TOUTES CES LETTRES !...)*

Elle s'arrêta d'écrire et regarda le docteur :

« Oui, c'est moi qui ai écrit ces lettres au sujet de mon père et de moi-même », dit-elle, soulagée.

*(C'EST ELLE !... cette cinglée !... on est des fichus imbéciles de s'être laissé embringer...)*

Elle se planta brusquement au milieu de la pièce. « Les lettres disaient la vérité ! Tout ce que je vous ai écrit était vrai ! Les pensées dans ma tête ! Je ne peux pas les arrêter ! »

*(... Ha ! Elle ne peut pas les arrêter les voix dans sa tête... elle est mûre pour la psychiatrie... devrais la sortir à coups de pied...)* Il n'y avait que de la colère – pas la moindre pitié – dans ces impressions.

« Mais il faut que vous me croyiez ! » Elle lança des regards effarés autour de la pièce. Ses yeux se portèrent sur le bloc où elle avait écrit. Elle le prit vivement et le tendit au médecin.

Il le lui arracha des mains et le jeta brutalement dans la corbeille, puis il tendit la main vers le téléphone.

*(... se débarrasser d'elle en vitesse... MÉDECIN DE LA POLICE... complètement folle...)*

Elle perçut soudain une image d'un asile d'aliénés, dans le cerveau de l'un d'eux. Elle se mit à trembler de frayeur. S'il était déjà si douloureux pour elle de recevoir les pensées d'une population mentalement saine, comment pourrait-elle supporter les flux des déséquilibrés ?

Les esprits des quatre hommes lui décochaient des pensées accusatrices et coléreuses. Prise de panique, incapable de mettre de l'ordre dans ses propres pensées, elle pivota et sortit de la pièce avant qu'ils aient pu l'en empêcher, elle fonça dans le long couloir et se retrouva, dans la foule de la rue.

\*

\*\*

Des impressions mentales violentes se refermèrent instantanément sur elle comme un brouillard opaque. Elle chancela sous le choc et ouvrit la bouche pour clamer son angoisse.

« Salut, Harry, dit-elle. T'as le temps d'avaler un demi en vitesse ? »

Elle se heurta à quelqu'un dans la foule et ce contact physique lui redonna pour un instant conscience d'elle-même.

« L'église ! » murmura-t-elle en reprenant l'équilibre. « Il faut que j'aille... » Sa voix se fit plus basse et rauque : « Pourquoi diable ne regardes-tu pas où... tiens bien la main de maman, mon chéri... ouais, c'est bien ce qu'y a au compteur... »

Elle se cogna une seconde fois et cette fois tomba lourdement sur le trottoir. Elle se prit le pied dans l'ourlet de son manteau lorsque quelqu'un voulut l'aider à se relever.

Étourdie, torturée sous le tir de barrage ininterrompu des pensées et des images qui tourbillonnaient follement sous son crâne, elle



regarda autour d'elle. La Fondation était déjà à une rue en arrière.

Plus que trois intersections à franchir !

La flèche élancée de l'église dominait les toits comme un doigt dressé pour lui faire signe. Mais cette vision se troubla et, bien qu'elle eût conscience d'avancer vaguement, des yeux qui n'étaient pas les siens, mais qui transmettaient leurs sensations à son cerveau se fixèrent sur une paire d'escarpins vernis dans une vitrine.

*(... ils sont moins chers chez Molloy...)*

« L'église ! L'église ! » Sa conscience individuelle fit surface pendant une brève seconde.

Puis il y eut un pare-brise devant elle. Et également dans son champ de vision deux mains ridées crispées sur un volant et qui lui donnèrent l'impression que c'étaient les siennes. Elle agit violemment sur le volant.

*(... sacrée vieille bonne femme... devrait rester sur le trottoir...)*

Le pare-brise avait disparu. Un fourneau de pipe dominait sa zone de vision. De nouveau des mains qui ne lui appartenaient pas mais qu'elle paraissait commander prirent une allumette et en amenèrent la flamme au-dessus du tabac coupé fin dans le fourneau de la pipe. La fumée s'engouffra dans sa gorge et ressortit par sa bouche et par ses narines. Elle toussa spasmodiquement.

*(... merci pour le feu, patron...)*

Des freins grincèrent. Un métal dur lui heurta la hanche. Une fois de plus elle se sentit tomber. Quelqu'un la releva devant l'auto soudain arrêtée. Des torrents d'insultes défilèrent dans son cerveau. Abrutie, elle regarda le chauffeur, effrayé et irrité à la fois. Une foule s'amassait déjà. Mais elle repoussa les curieux et fonça vers l'autre trottoir.

« L'ÉGLISE ! » hurla-t-elle.

Kirk Douglas prit Lana Turner par la taille et la serra contre lui, puis il l'embrassa. Le mot FIN passa dans l'esprit de Lois qui eut sur les lèvres un goût de bonbons acidulés.

Puis elle mit entre ses lèvres un objet métallique et froid où elle souffla de toutes ses forces, elle leva le bras et agita l'autre. Un flot de voitures s'arrêta et un flot perpendiculaire au premier se mit en mouvement passant de part et d'autre d'elle-même.

« Allons ! criait-elle. Pressons ! Pressons !

Finalement, elle eut une impression physique vague de jambes fatiguées, engourdies, qui lui faisaient franchir d'un élan fantastique des degrés de marbre. L'arche flamboyante du portail principal se précisa. Les flux-I s'affaiblirent ; les images mentales qu'elle percevait commencèrent à se dissiper comme un château de sable sous les vagues.

Épuisée, l'esprit en déroute, elle se cramponna à un bénitier.

Puis elle s'avança d'un pas hésitant dans la travée et s'agenouilla devant un banc, le front posé sur le dossier de la rangée antérieure. Une fatigue immense engourdisait ses sens.

*(... je vous en prie, Seigneur, pardonnez-moi... me fallait le tuer... lui ai dit que le bébé allait venir et...)* Loïs se redressa. C'était la fille blonde dont la robe noire était presque la copie de la sienne, à trois rangs devant elle. Elle parvint à se fermer à ses pensées et se glissa au bout du banc, dans l'ombre.

Une heure s'écoula. Elle s'efforçait de compter les heures qu'elle devrait encore attendre avant que les rues soient suffisamment désertes pour lui permettre d'aller à la gare. Elle sanglotait. Pourtant, elle ne voulait pas rentrer chez elle ! Elle ne voulait pas vivre seule... comme un paria, jusqu'à sa mort solitaire !

Brusquement, elle comprit qu'elle n'accepterait jamais un tel isolement, et le calme revint en elle. Elle ne commettrait pas l'erreur de son père... qui avait vécu en attendant que sa mort naturelle le soulage de son angoisse. Elle ne se marierait pas non plus, elle n'aurait pas d'enfant qui serait comme elle et avec qui elle devrait s'enfuir dans l'oubli complet.

Maintenant, elle pensait à Morton. Peut-être devrait-elle d'abord aller le voir pour le remercier... ou au moins lui dire pourquoi elle s'était enfuie, le laissant en attente... Mais non. Mieux valait en finir ainsi.

Ce devait être l'heure du déjeuner. Des gens entraient dans l'église... des dévots pour leurs prières de midi, songea-t-elle.

*(... cheveux blonds... robe sombre... doit être elle...)*

Un homme s'avança rapidement dans la travée centrale et s'arrêta au bout du banc où était agenouillée la jeune fille blonde qui priait.

C'était Morton !

Ses lèvres s'agitèrent vivement en un murmure tandis qu'il se glissait contre le banc. Quand la fille leva la tête, elle eut une expression de frayeur.

Loïs était trop loin pour entendre le murmure, mais le mot lui parvint télépathiquement. (Loïs.)

Et il s'aperçut que ce n'était pas elle. Son visage parut déçu quand il recula. Mais, se tournant dans la bonne direction, il la reconnut alors même qu'elle cherchait à s'enfoncer davantage dans l'ombre.

*(... savais bien que je la trouverais ici...)* Son flux grandit tandis qu'il s'approchait *(... doit être à moitié folle...)*

Dans la rangée, il passa difficilement devant une grosse femme qui lui décocha un regard noir. Puis il s'agenouilla près de Loïs et lui prit le bras avec une rude tendresse... avec désespoir.

« Ils vous recherchent ! » s'écria-t-il. *(... trouvé le bloc dans la corbeille à papiers...)* Ses pensées allaient plus vite que ses mots.

« Oh ! Morton, souffla-t-elle. Alors, ils croient ? Ils vont m'aider ? »

Un homme âgé, à quelques rangs devant eux, se retourna pour leur lancer un regard réprobateur.

« Ils vont m'aider ? » répéta Loïs en un faible murmure.

(... *aider ? Ha ! Ils vont...*) Il avait les yeux profondément tristes.

« Loïs chérie, ils vous cherchent partout ! Ils ont compris ce que vous êtes en réalité ! »

Un chut ! de protestation se fit entendre derrière eux.

Loïs perçut l'image mentale d'une vaste salle, haute de plafond, où des vingtaines d'hommes étaient assis à des tables en fer à cheval, avec des micros devant chacun d'eux.

« Morton, murmura-t-elle, inquiète, qu'est-ce que c'est ?

— Vous imaginez-vous, expliqua-t-il à voix basse, l'arme diplomatique que vous représenteriez en tant qu'assistante de la délégation aux Nations Unies ? Nous saurions immédiatement à quel point une tierce puissance essaye de bluffer, nous connaîtrions aussitôt sa puissance militaire réelle ! »

Elle en eut le souffle coupé. Ce ne seraient que conférences et réunions ennuyeuses ! Et elle serait obligée d'intercepter toutes les haines et tromperies internationales qui planaient comme un essaim coléreux dans le hall de l'Assemblée !

« Mais je... je ne pourrais pas le supporter ! s'écria-elle. Je... cela me tuerait ! »

Devant eux, l'homme se retourna et leur dit sévèrement : « S'il vous plaît ! »

« Il faut vous échapper avant qu'ils vous retrouvent ! » plaida Morton, les lèvres contre l'oreille de Loïs. (... *des piquûres tout le temps... de drogues pour la forcer au repos entre les séances...*) « Vous avez aussi parlé de votre père ? »

Elle fit un signe affirmatif, se rappelant ses lettres.

(... *penseront que c'est un caractère héréditaire nouveau, permanent...*)

« Ils en voudront d'autres comme vous ! Ils vous forceront à avoir des enfants pour leur diplomatie et leur stratégie ! »

Dans l'église tranquille, ses mots firent l'effet d'une explosion. Une vingtaine de têtes se tournèrent vers eux. Un prêtre sortit de la sacristie et vint se planter devant l'autel, jetant un regard intrigué sur les fidèles. La femme à l'autre bout du banc avança dans l'église.

(... *l'accoupler... comme une bête de concours agricole...*) Loïs ne percevait plus que les pensées affolées de Morton.

Elle se mit à pleurer sans bruit, calme parce qu'elle avait la conviction sinistre et envahissante qu'elle ne désirait plus vivre.

« C'est bien ce que m'avait dit papa », sanglota-t-elle, de façon presque inaudible. « Ils trouveraient toujours le moyen de nous utiliser

égoïstement ! »

Il la prit par les épaules pour la consoler. (... *trouver quelque chose... un endroit où la cacher...*)

(... *me tuer... voilà ce que je vais faire... pas d'autre moyen...*) Était-ce sa propre pensée, qui jaillissait comme d'une autre personne, pour la persuader que le seul asile véritable était la mort ?

« Ce n'est pas la peine, Morton. » Elle hocha tristement la tête. « Ils ne cesseront jamais de me pourchasser. Ils seront obligés de me pourchasser, ne serait-ce que de peur que je tombe entre les mains d'une puissance ennemie. »

(... *il doit bien y avoir un moyen... une île... une forêt ?...*) Les pensées de Morton tournaient au désespoir. (... *peux pas la perdre... la ferme ?... mais non... ils feraient un rapprochement... ils la trouveraient par moi...*)

« C'est inutile, chéri, dit-elle, sans le regarder. Il n'y a qu'une seule issue. »

Il lui lança un coup d'œil inquiet.

« Je vais me tuer. »

\*

\*\*

Ses yeux se plongèrent sévèrement dans ceux de Lois.

« Vous n'avez pas le droit de vous ôter la vie, dit-il d'une voix très basse. Nous ne sommes pas seuls en question, vous et moi. »

Elle lui lança un regard en coin.

« Vous êtes toute une race ! » Ne pouvant élever la voix, il lui serra durement le bras. « L'accident qui vous a fait naître... la mutation subie par votre père, si c'est une mutation... risque de ne pas se reproduire d'ici un million d'années. Il faut que vous sauviez cela ! Il faut donner à cette race nouvelle sa chance de vivre ! »

Elle eut un rire silencieux et amer.

« Si c'est une mutation, elle est sans intérêt, Morton. Vous ne voyez pas qu'elle est mortelle ? Qu'elle rend l'existence impossible dans un monde normal... qu'elle interdit toute chance de vie ? »

Elle s'assit sur le banc. Il s'assit près d'elle et la prit par les épaules pour la tourner vers lui.

« Cela peut vous paraître ainsi pour le moment, chérie. Mais nous ne pouvons pas, en être sûrs avant d'avoir essayé de vivre comme cela. Votre père a tout de même vécu... jusqu'à sa mort naturelle.

— Mais il a vécu dans la solitude !

— Peut-être est-ce la solution ! L'isolement jusqu'au jour où il y aura suffisamment de...

— Oui, grâce à un isolement partiel, on pourrait constituer d'ici trois ou quatre cents ans une modeste colonie. Mais vous ne comprenez pas ce qui arriverait dès qu'on connaîtrait notre vraie nature ? Vous ne voyez pas comment les cupides et les profiteurs s'abattraient sur nous ? Pour nous tuer par violence ou nous faire mourir en esclavage ?

— Oh ! chérie ! » Il cherchait désespérément. « Comment vous faire comprendre que la race humaine a atteint une impasse ? Qu'elle se ronge elle-même dans son égoïsme et sa fausseté... dans ses désirs désordonnés ?

— Mais, Morton... »

Ils ne se rendaient pas compte que le ton de leur conversation avait monté et que de nouveau des yeux irrités se braquaient sur eux. L'homme assis devant eux se leva, se planta devant eux un moment, les fusillant du regard, puis se dirigea lourdement vers le fond de l'église.

Énervé, Morton se contraignit à baisser la voix.

« Ce sont les motivations actuelles de l'humanité qui sont mortelles, et non celles que vous représentez ! Dans deux mille ans, si votre race survit, les choses changeront peut-être. Ce sera sans aucun égoïsme... sans tromperies et sans inimitiés. Lorsque tous les esprits seront ouverts à tous les autres, il n'y aura plus place que pour le bien ! Les mauvaises intentions n'auront plus d'endroit où se dissimuler !

« Et les tortures que vous subissez en ce moment... elles ne sont pas le prix *indispensable* de votre don. Vous souffrez en recevant les pensées parce que vous n'avez pas eu l'occasion de vous adapter sur toute la ligne. Depuis votre naissance, vous avez vécu dans l'isolement. Vous êtes venue à la ville d'un seul coup. Si vous y étiez née, vous seriez habituée à la complexité des flux intellectuels !

— Mais...

— Vous êtes le second membre d'une race nouvelle ! Vous devez protéger les millions de descendants que vous aurez ! Vous êtes la seule à pouvoir procréer les vingtaines de générations qu'il faudra pour apprendre à vivre côte à côte avec les humains non télépathes ! »

Loïs leva soudain les yeux et sursauta. Un grand prêtre, l'air sévère, se tenait debout à l'extrémité de leur banc, les bras croisés. La moitié des personnes présentes observaient la scène avec intérêt... presque avec animosité, songea. Loïs... pour voir les conséquences de leur impudence.

*(... violation irréfléchie... la maison de Dieu...)*

« Je suis certain, dit sèchement le prêtre, qu'il ne peut s'agir de rien d'assez important pour que vous ne puissiez attendre d'être dehors pour en discuter. »

Il fit demi-tour et se dirigea vers l'entrée de l'église. (... *s'ils continuent... leur demander de sortir...*)

À peine consciente de l'interruption, elle se tourna vers Morton.

« C'est inutile. Je ne peux pas courir ce risque ! Vous ignorez le tourment de se voir dépossédé de son corps pendant que les pensées de centaines d'étrangers s'emparent de vos mains, de vos lèvres, de votre esprit ! »

Le cerveau de Morton enregistrait sa défaite. Elle en ressentit les effets déprimants.

(... *me tuer... sans attendre...*) Cette phrase chargée de résolution jaillit dans son esprit. Elle se leva.

Elle sentit qu'il s'exaspérait quand il ouvrit la bouche. Mais il la referma aussitôt, en lançant un regard rancunier à leur entourage.

Asseyez-vous ! Sa pensée était comme un cri impérieux.

Incapable de résister à tant d'autorité, elle se rassit, intriguée.

(... *faut que je me tue... Dieu pardonne... fallait tirer...*)

Je ne vais pas tenter de vous raisonner plus longtemps, Loïs. Vous êtes trop désemparée pour penser sainement à vous, à moi, aux millions d'êtres semblables à vous qui vous suivront.

« Morton ! souffla-t-elle. Je perçois tout votre courant de pensée ! Pas rien que des fragments ! C'est comme si je parlais à papa en pensée ! Êtes-vous télé... ? »

Non, Loïs. Je viens juste de penser que personne encore n'avait songé à braquer son flux vers vous. Et Dieu sait qu'il fallait que je trouve un moyen de crier assez fort pour vous convaincre !

Elle entendait clairement ses impressions-pensées... comme un carillon vibrant. Mais cette réception se faisait sans douleur ! Ses mots informulés étaient plus puissants que toutes autres impressions qu'elle avait captées jusqu'alors, plus forts même que les flux composites qu'elle avait perçus dans la rue. Cependant leur effet n'était pas accablant, mais doucement apaisant.

\*

\*\*

Il y eut du bruit au fond de l'église. Mais elle l'entendit à peine, tant elle s'émerveillait que les pensées de Morton puissent être si dominatrices, presque hypnotiques, tout en ne lui causant pas de douleur.

Il regarda vers l'entrée.

« Loïs, murmura-t-il, inquiet, leur avez-vous parlé de l'église ? Avez-vous dit à la Fondation que vous étiez cachée ici, hier ? »

Elle fit un signe affirmatif, et se tourna vers la porte. Deux policiers

s'y tenaient, devant un prêtre qui faisait des gestes de protestation.

Le soupir qui s'éleva de l'ombre du bas-côté droit fut très bruyant. (*... plus le temps de prier... m'ont retrouvée... Dieu, pardonnez ce que je suis obligée de faire...*)

La blonde en robe noire, avec un regard terrifié dans la direction des agents, quitta son banc, passa près de Loïs et de Morton et s'engagea dans le large escalier qui menait aux étages supérieurs de l'imposant édifice.

Mais un des agents la vit au moment où elle passait dans le faisceau de lumière multicolore d'un vitrail, au deuxième étage. Il la montra du doigt. Mais le prêtre continua à protester.

(*... peut-être dangereuse...*) Loïs intercepta un fragment de la pensée de l'agent, trop éloigné pour qu'elle entende ce qu'il disait. (*... s'est échappée de la Fondation ce matin... si vous insistez pour que nous ne l'arrêtions pas dans l'église...*)

Ainsi, ils avaient pris la blonde désespérée pour la télépathe en fuite ! Loïs le comprit en se rendant compte que l'autre fille répondait à son signallement dans l'ensemble, sauf qu'elle n'avait pas de manteau.

Morton lui prit la main et la fit sortir discrètement du banc, dans le bas-côté, près du mur. En se dissimulant derrière les piliers, ils se dirigèrent vers la sortie latérale.

« Nous allons quitter la ville, dit-il avec impatience. Ma ferme. Elle est loin de tout et...

— Ils sauront, Morton ! Quand ils s'apercevront de votre absence, c'est là qu'ils chercheront en premier lieu !

— C'est un risque à courir », coupa-t-il brusquement.

Ils se trouvèrent au-dehors dans l'allée profonde qui séparait l'église du bâtiment voisin. Les murailles impressionnantes de l'église, en pierre grossièrement taillée, montaient à trente mètres, sur leur droite, et le mur de brique à leur gauche atteignait quinze mètres.

Le flux de la foule dans la rue vint l'assaillir et elle porta nerveusement les mains à son visage quand ils se dirigèrent vers la sortie de l'impasse.

Mais il s'arrêta brusquement. (*... la grille... fermée à clef !...*)

Elle porta les yeux devant elle. Une grille de fer barrait l'unique accès à la rue. Derrière eux, le passage butait contre la muraille d'une troisième bâtisse.

Un cri de terreur perça le silence de l'allée sinistre.

Loïs perçut des impressions mentales de peur intense, de désespoir. Elle leva les yeux juste à temps pour voir une silhouette qui se précipitait par une fenêtre ouverte au quatrième étage de l'église.

Elle se cacha les yeux tandis que Morton la prenait par les épaules et l'attirait contre lui pour la protéger.

Les sensations étrangères de désespoir, de terreur, cessèrent brusquement quand le bruit sourd du tendre corps sur le ciment parvint à ses oreilles.

*(... fille dans l'église...)* C'était la pensée horrifiée de Morton.

« Oh ! Morton ! Elle me ressemblait tellement ! Elle aussi avait des ennuis qu'elle ne pouvait plus supporter !

— Elle vous ressemblait tellement ! répéta-t-il, inspiré. C'est la vérité, Loïs ! C'est la solution ! Ôtez vite votre manteau ! »

Elle le regarda, ahurie, en tâchant de ne pas porter les yeux vers le malheureux corps écrasé.

« Votre manteau ! » insista-t-il, comme elle hésitait. *(... visage abîmé... déchiré au point d'être méconnaissable, par les aspérités du mur...)*

Encore un peu perdue, elle ôta son manteau et le lui passa. Il le jeta par terre, près du corps de la fille.

« Vous avez des papiers d'identité ? demanda-t-il.

— Dans mon sac... le portefeuille, avec de l'argent et des papiers. Oui, il y a ma carte d'identité. »

Il saisit le sac de Loïs et le mit à la place de celui de la fille, tombé près du cadavre. Puis il prit Loïs par la main et se précipita avec elle derrière un des pilastres décoratifs dressés au flanc de l'église. Il lui remit le sac de la morte.

« En arrivant à la ferme, je le détruirai.

— À la ferme ?

— Bien sûr. » Il sourit. « Vous êtes morte, à présent. Vous ne comprenez pas, chérie ? Ils n'ont aucune raison de rechercher une télépathe morte. Je vais vous laisser à la ferme et je reviendrai travailler ici quelques mois pour qu'ils n'aient pas de soupçons. Ensuite, j'irai vous rejoindre et... »

Une clef grinça dans la serrure de la grille. Ils se tassèrent contre le pilastre tandis que les policiers, suivis de nombreux curieux, pénétraient dans l'impasse et faisaient cercle autour du corps de la fille.

Leurs flots de pensées assaillaient Loïs, maintenant qu'ils étaient plus près de sa cachette.

*(... suicide... par la fenêtre de l'église, en plus... jolies jambes... la fenêtre là-haut... visage affreusement...)*

Ne réfléchissez pas, Loïs ! Si leurs pensées vous parviennent, refusez-vous à les écouter. Écoutez les miennes. Concentrez-vous sur ce que je pense, chérie. La ferme est tranquille. Personne à des kilomètres. Déserte en ce moment. Mais nous allons faire des provisions, repeindre la maison et la grange et...

Les pensées puissantes mais apaisantes de Morton faisaient comme un flot régulier qui dressait un bouclier entre elle et les flux névrosés



des autres. Elle lui sourit, avec une expression confiante.

Il la prit par la main et ils quittèrent leur pilastre pour se joindre à la foule qui sortait de l'impasse pour regagner la rue.

Traduit par BRUNO MARTIN.

*Sanctuary.*

© Mercury Press, Inc. 1954.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

## ILS ÉTAIENT TOUS FRÈRES – Graham Door

*Une guerre atomique ne risque pas seulement de provoquer des centaines de millions de morts. Elle pourrait empoisonner durablement tout l'environnement humain. Et les particules émises par les résidus radioactifs ne se contenteraient pas de tuer, de provoquer cancers et leucémies elles altéreraient aussi le fragile et complexe assemblage des gènes, donnant naissance à toutes sortes de mutations, plus ou moins viables, plus ou moins monstrueuses.*

*Et qui pourrait reconnaître entre tant de difformités le vrai fils de l'homme ?*

*Ainsi, jetons donc la première pierre, s'il le faut, mais sans haine, sans tirer orgueil de notre état immaculé. Visons bien, d'un bras qui y répugne, comme un homme manie le rasoir avec lequel il va se trancher la gorge. Car – soyez-en certains – par cet acte, par cette violence exercée, si justifiée soit-elle, nous nous chargeons d'une part de culpabilité, nous nous infligeons une défaite partielle. L'humanité s'en trouve amoindrie, et de notre propre fait.*

*Ne vous y trompez, pas. L'homme peut haïr et s'en trouver grandi, ennobli. Détestons l'oppression et l'injustice sous toutes leurs formes, l'avidité et la cruauté des ignorants et des couards. La haine ainsi entretenue est chose précieuse... mais soignons-la bien. Qu'elle se multiplie trop vite, qu'on la lâche avec négligence sur un sol trop fertile, qu'on lui permette de se croiser avec les sots préjugés et l'égoïsme aveugle, et elle finira par éclore sur la mort et la destruction pour nous tous. Protégez-la donc bien, votre haine, et semez-la avec parcimonie. De peur que l'avenir soit abandonné au vent et à la pluie de la solitude, sur une terre ravagée, sous un ciel vide.*

*(Extrait de l'allocution prononcée par le docteur Rhama Lhal devant le Conseil de sécurité des Nations Unies en mars 1956, l'Année de la Mort.)*

Et maintenant, près de mille années après l'Année de la Mort, la race humaine disparaissait de la surface aride et couverte de cicatrices de la Terre.

Tel le scorpion pris au piège de l'holocauste sans cesse croissant, affolé dans le cercle brûlant des flammes, l'Homme retournait son dard empoisonné contre lui-même. Au début, les naissances d'anormaux étaient rares et les chiens de garde affectés à la « pureté de la race » (l'expression antique, éculée, avait assumé une nouvelle et amère signification) les dépistaient et les anéantissaient sans merci.

La jeune mère, souriant d'un air las aux visages qui entouraient son lit, réclamait son enfant et n'obtenait d'autre réponse qu'un silence opaque et des regards détournés. Elle pleurait ; et le bruit de ses pleurs était le cri informulé de la damnation. Certes la semence viciée et erratique était faible, mais elle puisait de la force dans le nombre. Les chiens de garde ne pouvaient plus suivre le train de l'effarante course.

Des patrouilles organisées pour battre les collines et les vallées boisées pourchassaient et exterminaient les petits groupes de « déviants ». Mais, transportées en secret dans les corps altiers des chasseurs, les chassés avaient leurs alliées, les cellules meurtries qui s'efforçaient de survivre sous n'importe quelle forme. Tous les ans, le pourcentage des mutations viables s'accroissait, et le jour vint – c'était inéluctable – où les anormaux se rassemblèrent et rendirent coup pour coup. Ce fut le commencement de la fin. Qui donc reconnaîtrait son frère dans la nuit, dans l'ardeur et le choc du combat ?

Boy eut quinze ans au printemps de cette année 2952. Pour son anniversaire, son père lui offrit les six flèches aux précieuses pointes de métal, puis ils se rendirent ensemble dans les bois. Boy tua une vache à près de soixante pas, prouesse tout à son honneur, et son père donna le coup de grâce rituel avec son couteau de métal à manche d'os. La coupe traditionnelle fut remplie et, par-dessus le sang douceâtre encore tiède, il expliqua ce que signifiait d'être un Homme.

Le père parlait et Boy écoutait, le cœur grandi dans la poitrine. On eût cru qu'il entendait pour la première fois les récits qu'il chérissait sur le monde enthousiasmant qui avait existé avant l'Année de la Mort.

Il écoutait une fois de plus, mais comme avec des oreilles vierges, les contes d'un monde rempli d'hommes et de leurs grandes villes. Il était fasciné par l'évocation des véhicules qui circulaient sur le sol, sur l'eau et même dans les airs. Fantastique ? Oui, mais il avait vu de ses propres yeux les serpents de métal tordu appelés rails sur lesquels

avaient couru les véhicules terrestres. Maintenant rongés par le mal rouge et presque entièrement rouillés, ils restaient néanmoins la preuve que l'Homme antique et fier avait vécu et accompli bien des miracles.

Oh ! quel monde agréable ce devait être alors, avec des hommes partout, qui parlaient, riaient et s'affairaient à leurs abondantes œuvres magiques. Et puis était venue la Mort, les morts nombreuses, le feu et le tonnerre éclatant et les nuages se bousculant et faisant pleuvoir du ciel leurs poisons sur les hommes et sur leurs villes. Ils combattaient, ou fuyaient de peur ou mouraient de terreur à l'endroit où ils se trouvaient, et peu importait en définitive puisque c'était là fin du Jour de l'Homme. Et cela aussi, l'Homme en avait été l'auteur, et ce n'était pas le moindre de ses miracles. Avoir anéanti en un bref instant des siècles du travail tranquille et patient de la Nature, n'était-ce pas une entreprise dont on pouvait s'enorgueillir, grande dans sa conception et grande dans son exécution ?

La voix de son père se faisait amère maintenant qu'il parlait des années qui avaient suivi la Mort, alors que les anormaux prenaient de la vigueur et parcouraient la terre, pourchassant partout les quelques derniers hommes pour les tuer. Les hommes étaient mauvais, prétendaient les monstres (dans sa colère, Père recourait à ce mot terrible), et ils avaient apporté le mal sur le globe. Ils devaient donc périr.

Le père de Boy resta silencieux un moment, les yeux fixés sur le sol. « Traqués et harcelés, quelques-uns d'entre nous survivent pourtant et grâce à la puissance de notre colère nous avons enseigné aux anormaux à nous craindre. Nous avons une petite ville, ici, dans les collines, et, m'a-t-on dit, une plus importante dans la grande vallée à l'est. Il se peut qu'il y en ait... il doit y en avoir d'autres. J'ai fait le rêve... j'ai pensé qu'un jour tous les hommes pourraient se rassembler pour construire ensemble une nouvelle grande cité... peut-être sur l'emplacement d'une des anciennes. Mais ce jour est sans doute encore à venir. » Il leva la tête pour regarder Boy. « Aujourd'hui, tu es un homme. Par ce sang que nous avons partagé, tu es devenu mon frère. Prends mon rêve et partageons-le également. Nourris-le bien, emporte-le avec toi partout où tu iras. » Il se dressa. « Viens. Il faut regagner la ville avant la nuit. Essuie le couteau et la flèche et frotte-les avec de la graisse pour empêcher le démon rouge de s'y mettre. »

Boy se déplaçait comme en songe et les paroles de son père sonnaient et chantaient à ses oreilles. Aujourd'hui, un Homme !

Ils vinrent dans la nuit. Boy s'éveilla d'un sommeil profond dans un monde rendu hideux par leurs cris rauques et inarticulés et par les appels embrouillés que lançaient ses congénères en réaction.

Des torches brillaient et déjà la moitié des maisons de la petite ville crachaient des flammes. Il fonça jusqu'à l'ouverture de la fenêtre, le ventre froid et noué. Titubant sur leurs jambes torses mais nerveuses, se bousculant, courant de par la ville, semant la ruine et la mort avec leurs grossières armes en bois, ils étaient des centaines, et il en venait toujours.

Les Sauteurs ! Les anormaux aux grands corps et aux os souples des basses-terres. C'étaient des cultivateurs, et les chasseurs des collines boisées les méprisaient ! La semaine d'avant, justement, le père de Boy avait mené un raid contre une de leurs villes ; on en avait tué vingt à trente et on s'était emparé de leur grain et de leur bétail. La présente attaque était donc une mesure de représailles.

Une colère aveuglante explosa sous le crâne de Boy, maintenant bien réveillé. Ces... ces monstres qui osaient attaquer des hommes... et Boy devenu un homme ce même jour !

Il prit son arc court près de la couche en désordre, passa sur son épaule le petit carquois de flèches précieuses et plongea par la fenêtre. À l'abri de la maison, il s'agenouilla pour encorder l'arc, choisit une flèche et l'encochoa. La corde vibra d'une note claire et rythmée ; une des énormes silhouettes pâles roula soudain dans l'herbe, portant les mains à sa poitrine et émettant des cris aigus.

Boy ricana comme un loup et chercha une deuxième cible.

Il entendit la voix de son père, non loin de lui, qui s'élevait en un cri de désespoir et qui s'étouffa soudain dans un sanglot horrible, lourd de sens. Boy appela en réponse et s'élança. Il contournait l'angle de la petite maison et arrivait dans la clarté des torches fumeuses quand une vaste forme lui barra le passage.

Il se fendit, utilisant comme une rapière la flèche qu'il avait à la main ; il sentit une faible résistance, puis l'arme s'enfonça. Il avait maintenant la main contre la chair froide et molle et il sentit le sang gluant. Pris de nausée, Boy tira farouchement sur la flèche.

Une massue maniée d'une main vigoureuse s'abattit sur l'arrière de son crâne et il tomba, la figure dans l'herbe humide de rosée. Autour de son corps immobile, le combat féroce, inégal et sans espoir se poursuivit un moment.

\*

\*\*

Il avait vomi dans l'herbe et comme l'odeur aigre se mêlait à celle

des cendres de la ville qui refroidissaient, il eut une nouvelle nausée, recrachant un liquide rance et amer qui lui brûlait la gorge. À demi étouffé, les yeux piqués de larmes et gonflés, il tâtonna dans l'herbe pour retrouver son arc. Le carquois à son côté contenait encore quatre des flèches à pointes de métal. Mais il en ramasserait autant qu'il voudrait sur les lieux, leurs propriétaires n'en ayant plus aucun besoin.

Il y avait des cadavres partout. Dix Sauteurs, semblait-il, pour chacun des morts du peuple de Boy... mais les assaillants avaient été si nombreux ! Ils gisaient de toutes parts, masses apparemment dépourvues d'ossements, d'une chair pâle, répugnante ; et la plupart des corps s'empanachaient des plumets des mortelles flèches de chasse. Aucun mouvement nulle part ; pas le moindre signe de vie.

Il cherchait sans espoir les corps meurtris de ses parents. Et pourtant il les découvrit... et s'en alla, découragé. Il erra durant un temps, répugnant à réfléchir, de par la ville en ruine, donnant de ci, de là un coup de pied à quelque tison encore ardent, s'arrêtant un instant à la vue d'un visage connu. Finalement le ciel qui s'éclaircissait à l'est lui rappela que le jour approchait, et avec lui le danger.

Ils allaient revenir, Boy le savait bien. Les Sauteurs emporteraient les cadavres des leurs pour leurs funérailles aux rites étranges. Il était temps que Boy s'éloigne ; plus rien ne le retenait là. Plein de résolution, il marcha vers un des ennemis morts et posa la main sur la tige de flèche plantée dans la grosse et molle poitrine. Il exerça une traction et le Sauter poussé un cri étouffé, puis se mit à se tortiller follement dans l'herbe humide.

Envahi de panique, Boy partit en courant. Sa panique grandissant, il courait de plus en plus vite, imaginant qu'un poursuivant bondissait derrière lui. Il manqua la piste qui menait dans les bois et s'enfonça dans l'épais taillis, avec l'impression que les épines des buissons étaient autant de javelots de bois qui le blessaient. Il souffrait de la tête et sanglotait à en perdre le souffle, des points de lumière pure éclataient devant ses yeux. Sa respiration sifflante lui écorchait la gorge et il lui semblait que l'air ne parvenait plus à ses poumons en feu.

Il courut tant qu'enfin il perdit connaissance. Il piqua de la tête sur la couche d'aiguilles de pin et de feuilles sèches, et sa glissade s'arrêta contre un tronc d'arbre. Sa main tendue serrait encore étroitement son arc encordé.

\*

\*\*

Pendant des jours Boy erra dans la forêt le long de la chaîne de

collines. La plupart du temps il souffrait de migraines atroces, et il ne trouvait jamais assez de liquide pour se désaltérer. L'eau était rare et de toute façon fade et trop légère à son goût. Il tomba enfin sur une vache qui paissait et l'abattit. Il but abondamment et dormit. Au matin, il parvint à manger un peu de viande ; après quoi, il dormit encore :

La tête apaisée, ses forces lui revenant, il se mit à élaborer des plans. Il se rappelait le rêve de son père – son propre rêve à présent, à lui seul – et il prit la direction de l'est, vers la grande vallée où coulait le fleuve, à près de deux cents kilomètres de distance. S'il pouvait y trouver le groupement d'hommes dont son père avait parlé, il se joindrait à eux. Les hommes étaient plutôt rares dans ce monde d'anormaux ; il serait bien accueilli.

Des jours plus tard, en contournant le bord d'un des cratères au fond vitrifié qui parsemaient le pays, il aperçut devant lui un filet de fumée. Il accéléra l'allure tout en restant sur ses gardes.

Il savait que les Sauteurs se servaient du feu pour préparer leurs aliments et il avait entendu parler d'autres anormaux qui en faisaient autant. Autant qu'il sût, aucun homme n'avait pris cette habitude. Il contourna la hauteur pour se placer contre le vent qui chassait la fumée et choisit un grand arbre pour y grimper.

De son perchoir élevé, il distingua un tout petit feu et une silhouette de nain à grosse tête qui s'en occupait. Boy n'en avait encore jamais rencontré, mais on lui en avait parlé et il comprit que cet anormal était un Souffleur. Avec ses membres courts et gauches, son torse réduit, sa tête énorme et chevelue, il n'y avait pas à s'y tromper. L'anormal paraissait bien être seul.

Boy redescendit sans bruit de son arbre et entreprit de ramper vers la clairière. Aplati dans un creux derrière un chêne pourrissant, il observait avec curiosité, à quarante pas de lui, le Souffleur qui cuisinait son frugal repas. Le nain écrasait des aïelles mêlées de grain pour en faire des galettes qu'il posait sur une pierre brûlante. Ensuite, il pluma et vida trois petits oiseaux, puis les enfila sur une baguette qu'il fit tourner au-dessus du feu. L'estomac de Boy émit des bruits sourds et la salive lui vint à la bouche. L'odeur, chair brûlée ou non, était délicieuse.

Il se dressa sur un genou et encocha une flèche. Un bref instant il eut la pensée qu'il serait peut-être plus simple de demander une part de cette nourriture, et son bras droit hésita. Un homme, quémander une faveur d'un monstre ? Ses lèvres se tordirent d'écœurement ; il cligna un œil, tendit la corde et la relâcha.

Les oiseaux étaient tombés dans le feu mais il réussit à les récupérer à temps. Il ne put toutefois avaler les galettes acides et sans sel, mais le Souffleur avait une gourde à eau dont Boy fut heureux de

faire héritage.

Près d'une semaine s'écoula avant qu'il atteignît la rivière aux hautes eaux, près de l'extrémité nord de la vallée. Il obliqua au sud en suivant le cours d'eau qui allait s'élargissant sur le fond de la plaine. Il se sentait un peu inquiet, si loin de la forêt, mais l'herbe lui montait presque à l'épaule et pouvait facilement le dissimuler. Le deuxième jour, il parvint à un énorme amas d'une sorte de roche qui croulait au bord du fleuve. De l'autre côté de l'eau, une masse jumelle jaillissait de la rive lointaine. Il devina qu'il contemplait un des anciens travaux de l'Homme et, émerveillé, caressa d'une main tremblante la surface sèche, rugueuse et poudreuse de la pierre. Maintenant brisée et inutile, une arche altière et gracieuse s'offrait encore à sa vue, tendue jadis par-dessus le courant turbulent pour permettre, aux voitures magiques de passer en toute sécurité.

Il passa plus d'une heure dans la contemplation, dans le rêve, éperdu d'une joie inconnue et exaltante.

Ensuite, il s'endormit.

Il s'éveilla en sursaut, avec un picotement de la peau à hauteur des épaules. Une odeur lourde et rance flottait dans le crépuscule, l'odeur de vase du fleuve ; il entendit une petite éclaboussure dans l'eau à quelques mètres de ses pieds. Il voulut saisir son arc, ne rencontra que le vide, et se rendit compte au même instant que le carquois n'était plus à son côté.

Au moment où il se levait, il y eut un froissement, tel celui que cause un serpent, dans l'herbe haute tout près de lui. Des bras noueux et froids se refermèrent soudain sur lui, en une étreinte qui se resserrait avec une force à lui broyer les os. Il poussa un grognement et mordit durement l'un des bras qui se glissa autour de son cou.

Il eut dans la bouche un goût de poisson qui n'était pas du poisson, mais le relent rance en était écœurant.

Il fut envahi de terreur en reconnaissant ses assaillants, les Pêcheurs, le peuple de l'eau, et sa terreur se transforma en fureur quand il entendit des cris, des rires et de grands bruits d'éclaboussures. D'autres anormaux effrayants et dégoulinants arrivaient, bondissant sur leurs pieds semblables à des nageoires, agitant leurs bras tentaculaires, minces mais d'une vigueur effarante. La fureur animait le corps agile de Boy qui se débattait. Il planta le coude en plein dans la face osseuse et ridée au-dessus de son épaule, et décocha un rude coup de pied dans le ventre blanc sale d'un Pêcheur surgi devant lui. La prise à sa gorge se desserra un peu, une fraction de seconde. Il se débattit de plus belle, au désespoir.

Soudain il se trouva libéré et fila à toute vitesse.



Deux jours durant, il marcha, désarmé et affamé, allant vaguement au sud, le long des pentes boisées. Par crainte des féroces Pêcheurs mangeurs de chair, il restait à l'écart des berges du fleuve. Le deuxième jour, il surprit une vache qui paissait dans la broussaille et la prit en chasse, mais il était fatigué, affaibli par les privations, et l'agile bête le sema avec facilité.

Au début de l'après-midi du troisième jour, il franchit en titubant le sommet d'une faible éminence et parvint au bord d'une falaise qui dominait des kilomètres de terrain plat jusqu'au ruban lointain d'eau brillante. Boy s'assit par terre, frappé de stupeur.

Il se frotta les yeux et regarda de nouveau.

C'était une ville. Une ville comme il n'en avait jamais vu. Il devait bien y avoir cent – non, deux cents maisons, et chose incroyable, certaines étaient construites les unes sur les autres, trois et même quatre empilées à la fois. Cela ne pouvait être que la ville des hommes ! La lassitude de Boy se dissipait pendant qu'il admirait cette fleur déjà épanouie de son rêve, du rêve de son père. Certes, même l'Homme d'autrefois n'aurait pas eu honte d'une telle cité.

Presque dansant de joie, il fonça au long de la falaise, à la recherche d'un point par où descendre.

\*

\*\*

À des kilomètres en amont, les Pêcheurs tenaient conseil sur les berges envasées. Le soleil brillait et se réfléchissait sur leurs peaux lisses et humides. Leurs yeux pâles clignotaient quand l'épaisse et translucide membrane s'ouvrait et se refermait sous l'effet de l'agitation. L'air était plein du son mouillé et peu distinct de leurs paroles ainsi que de bruits d'éclaboussures tandis qu'ils plongeaient, nageaient et flottaient par milliers, tels de grands troupeaux de phoques.

Les éclaireurs achevèrent de rendre compte et, après quelques secondes de silence, le chef déclara : « Ce soir. Ce sera ce soir. Il n'y a pas de lune et la ville sera dans le noir. Préparez vos armes. »

\*

\*\*

Le soleil s'abaissait déjà quand Boy trouva un sentier au flanc de la

falaise. Il le dégringola et arriva sur un chemin qui portait les traces bien reconnaissables de roues de voitures. Sa joie ne connut plus de bornes.

C'étaient des hommes, sans nul doute, puisque entre tous les anormaux, seuls les Sauteurs utilisaient parfois des véhicules.

Or, Boy savait que jamais les Sauteurs n'avaient été capables de bâtir cette haute ville. Il partit au trot sur la route poussiéreuse en direction de la plus proche des maisons.

Il voyait maintenant des silhouettes qui se mouvaient autour de la bâtisse. Trois en tout, deux grandes et minces, la troisième petite et potelée.

À l'instant même où il apercevait ces personnes, elles disparurent dans la maison.

Boy lança des appels et accéléra sa course, soulevant la poussière sous ses pieds rapides. « Ho ! là-bas, les amis ! lança-t-il. Ho ! les amis ! Je suis un homme, moi aussi ! »

\*

\*\*

Le chef des Pêcheurs jeta un coup d'œil au soleil qui se couchait et agita une longue main aux doigts palmés, selon le signal convenu. Les capitaines de groupes bafouillèrent leurs ordres. Les Pêcheurs entrèrent dans la rivière et commencèrent à nager. Les femelles, restées sur la rive, les suivaient des yeux, faisant taire leurs petits ; elles observaient la rivière silencieuse et de temps à autre apercevaient une tête où s'accrochait un des derniers rayons de soleil, quand un nageur remontait en surface pour respirer.

\*

\*\*

L'individu de haute taille poussa sa compagne et l'enfant dans la maison en voyant Boy accourir vers eux. Debout dans l'ombre de la porte, l'arbalète prête, il entendit les appels et ferma à demi les yeux sous les rayons obliques du soleil. Il reconnut soudain la silhouette qui courait, étouffa un cri et porta son arme, chargée et bandée, à son épaule. Un claquement retentit ; Boy trébucha, roula sur le bord herbeux de la route, grondant d'étonnement, de peur, de douleur et de rage, mordant et tiraillant la tige de métal qui dépassait, juste sous son bras. Il s'apaisa peu à peu et ses yeux jaunes flamboyants commencèrent à se ternir.

Sa main lâcha le carreau d'arbalète ensanglanté.

La haute silhouette se dressait au-dessus de lui, elle le toucha du pied. Boy, mourant, ne voyait plus qu'à travers une brume, il remarqua néanmoins la peau lisse et dépourvue de poils, comme celle des Sauteurs, le visage plat et étroit, le petit nez... et une seule paire d'yeux ! Des hommes, ces créatures ! Mais non, ce n'étaient pas des hommes !

Le long visage de Boy se convulsa, découvrant ses crocs jaunis en une amère et grondante ironie, et Boy mourut en même temps que son rêve insensé.

La haute silhouette le poussa de nouveau du pied et s'adressa par-dessus son épaule à sa femme qui approchait avec prudence. « Un des Tueurs, dit-il. Ces êtres-loups des collines, avec leurs quatre yeux. Nous l'avons échappé belle, ils comptent parmi les plus redoutables des anormaux. Nous autres, les hommes, il va falloir que nous fassions bientôt quelque chose. Ces monstres s'enhardissent un peu plus chaque jour. »

Sa femme pâlit en entendant le mot terrifiant, mais elle acquiesça de la tête tandis que ses mains aux doigts courts grattaient distraitemment sa peau épaisse, couverte d'écailles.

Elle avait une petite irritation à la naissance de la queue et cela la démangeait parfois atrocement.

Son compagnon lui dit : « Reste à la maison avec le petit. Il fera nuit dans un instant. Je vais me débarrasser de ça. » Il se servit de sa queue comme point d'appui pour soulever le lourd corps de Boy ; puis il traversa le chemin et se dirigea vers un bouquet d'arbres. Par précaution, comme il commençait à faire sombre, il tenait dans sa seconde paire de mains l'arbalète de nouveau bandée et armée.

Le chef des Pêcheurs estima qu'il faisait assez nuit. Il esquaissa de nouveau un geste et les nageurs virèrent pour prendre pied sur la rive rocheuse, par essais. D'abord en silence, ils se répandirent dans les rues de la ville tranquille, sans se laisser voir, pour gagner leurs positions d'attaque.

Le dernier signal fut donné, les capitaines beuglèrent leur cri de guerre, et le carnage débuta. Tous les Pêcheurs répétaient le cri de guerre et leurs vociférations dominaient les cris des mourants et ceux des victimes prises au piège.

« Mort aux monstres ! tonnaient les Pêcheurs. Le monde aux hommes ! Tuez les monstres ! Supprimez les anormaux ! C'est à nous, les hommes, que le monde appartient ! »

Traduit par BRUNO MARTIN.

*Who knows his brother ?*

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## LE PROTÉGÉ DE RIYA – Algis Budrys

*Toutes les mutations provoquées par les déchets radioactifs d'une guerre nucléaire ne seraient pas nécessairement négatives. Quelques-unes pourraient doter d'étranges pouvoirs les enfants des survivants. C'est du moins le pari incertain que paraissent prêts à tenir quelques auteurs. Mais même un enfant capable de jongler avec l'espace et le temps peut rechercher la chaleur d'un sein maternel.*

Le grenier, avec ses sacs de blé entassés, était un B-72, une forteresse, la tanière d'un renard – et bien d'autres choses encore, selon l'humeur de Phildee.

Aujourd'hui, c'était une plate-forme de départ.

Phildee se faufila hors du dortoir et traversa la cour en courant. Il remit en place la grosse pièce de bois fermant la porte et monta l'échelle menant au grenier, s'aidant davantage de la force de ses jeunes bras que de ses jambes, qu'il devait lever démesurément pour atteindre les échelons faits pour des adultes.

Arrivé en haut, haletant, il regarda la ferme, les barrières de bois clair, la grande antenne tournant au sommet de la tour radar.

Tous les jours, ou presque, il passait quelques moments accroupi derrière les sacs de blé ; se sentant grand, devenu adulte, il tirait froidement, en visant juste, sur les soldats de l'UES qui chargeaient – des hommes épais, aux grosses lèvres ; ou alors, virant sur une aile, il fondait sur une escadrille de TT-34 dans le rugissement de ses réacteurs, les mettant en fuite comme des canards effarouchés.

Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il voulait essayer autre chose.

Se dressant sur la pointe des pieds, il chercha ; bientôt, il sentit la présence de l'esprit de Miss Cowan, semblable, ou presque, à tous les autres – plat, dénué de structure.

Il soupira. Peut-être existait-il, quelque part, quelqu'un de semblable à lui. Un moment, la peur de la solitude l'envahit, puis le sentiment se dissipa. Après un dernier coup d'œil à la ferme, il s'éloigna de la porte, laissant son esprit glisser vers une autre façon de

penser.

Son visage joufflu se plissa en une grimace tandis qu'il se concentrait pour visualiser la réalité. Ses traits se tendirent encore davantage lorsqu'il nia cette réalité, pas à pas, pour lui en substituer une autre.

*F pour Phildee.*

*H pour Hors.*

*R pour Reimann.*

*T pour Topologie.*

*F pour la faim qui dévore le cœur.*

Brusquement, le repli de Reimann devint une visualisation concrète. Et, clairement imprimé dans l'air, qui était à la fois autour de lui et pas autour de lui, qui existait et n'existait pas dans l'espace-temps, il vit le diagramme de fuite. Et il se laissa glisser.

\*

\*\*

Le printemps était arrivé dans le monde de Riya, le printemps et ses mille sons. La neige des sommets fondait, coulant en d'innombrables ruisselets, qui formaient autant de petites cascades bondissant dans les rivières. Et, sur les bords de ces dernières, l'herbe se réveillait. La campagne redevenait verte.

Riya suivait le sentier montant vers les collines, vivement consciente de sa honte. À ses pieds, la grande plaine verte était parsemée de points jumeaux : les couples des siens. C'était le printemps, c'était la Saison. Et elle était seule.

Ce n'était pas par hasard qu'elle était sur ce sentier, en ce printemps. Les plaines situées de part et d'autre de la rivière aux eaux brunes étaient le territoire de son peuple. Pendant l'été, les couples parcouraient les herbages jusqu'à ce que les mères fussent prêtes à mettre bas. Les taureaux devaient alors veiller au fourrage de toute la famille, jusqu'à ce que les veaux fussent en âge de gagner les pâturages d'hiver, plus au sud.

Au fil des années, leur nombre s'était accru, et la pression de cette croissance se faisait sentir lorsque les jeunes de l'année emplissaient les pâturages. Il était devenu coutumier, lorsqu'ils revenaient lentement vers le nord, à la fin de l'hiver, que quelques adultes quittent le troupeau pour franchir les montagnes grises qui marquaient la limite ouest de leurs pâturages. Comme ces transfuges étaient généralement les plus obstinés et les plus intraitables d'entre

eux, ils étaient plus ou moins considérés comme des parias par les habitants plus rangés des vieux territoires.

Mais – et Riya ressentit sa honte plus vivement que jamais – ils avaient parfois leur utilité. Malgré elle, elle regarda vers la plaine, épiant si aucun des autres ne regardait avec dérision sa forme brune et velue monter péniblement le sentier.

Elle n'était pas la première – mais cela n'arrangeait rien. Les autres femelles que cette même force irrésistible avait poussées vers les montagnes étaient laides ou vieilles, mais pour elle, cela signifiait simplement qu'elle était incapable d'accepter le verdict des années qui avaient éclairci sa fourrure, terni l'éclat de ses yeux et brisé le doux rythme de sa marche.

En résumé, cela signifiait que Riya, déjà plusieurs fois grand-mère, dédaignée par tous les mâles du vieux territoire, avait décidé de traverser les montagnes grises et de courir le risque d'être tuée par les mères aigries de la tribu sauvage, dans le faible espoir qu'un mâle lui donnerait un petit.

Elle se remit en marche, se reprochant intérieurement sa hâte.

Son âge mis à part, Riya représentait la moyenne idéale de son espèce. Haute de deux mètres, elle était large de deux mètres aussi aux épaules, d'un mètre aux hanches, et mesurait trois mètres et demi du museau à la courte queue. Ses pattes courtes et épaisses se terminaient par des sabots fourchus. Sa tête massive pendait un peu plus bas que les épaules, et elle pouvait l'abaisser jusqu'à quelques centimètres du sol. Elle était mammifère, herbivore et ruminante. De plus, elle était douée d'intelligence – d'un niveau pas très élevé, sans doute, mais qui correspondait parfaitement à ses besoins.

D'un point de vue terrestre, tout ceci n'était pas particulièrement remarquable. Néanmoins, pour parvenir à son espèce, il avait fallu d'innombrables années d'évolution, bien davantage que pour toutes les variétés d'homo sapiens qui avaient jamais existé. Elle possédait d'ailleurs quelques facultés assez remarquables.

Et l'une de ces facultés lui permit maintenant de sentir ce qui se passait sur le sentier, devant elle. Elle s'immobilisa brusquement ; seule sa longue fourrure était agitée par le vent.

\*

\*\*

Phildee – cinq ans, aux cheveux blond filasse encadrant un visage rond et joufflu, vêtu d'un costume de gros velours plus très propre... et fort précoce – avait lui aussi des facultés sortant de l'ordinaire. Il était sale et ébouriffé, une traînée de réglisse sillonnait son menton, et

il venait de perdre sa première dent de lait ; avec tout cela, il était néanmoins parvenu à gagner ce sentier, dans le monde de Riya, produit le plus perfectionné de l'évolution terrestre. Alice avait suivi un lapin blanc dans un terrier. Phildee avait suivi Reimann dans un trou qui, simultanément, le suivit, et ce trou menait... où ?

Phildee ne le savait pas. Il aurait pu effectuer les calculs nécessaires presque instantanément. Mais il n'avait que cinq ans : c'était trop fatigant. Il leva la tête, et vit une pente rocheuse grise s'élever au-dessus de lui. Il regarda vers le bas, et la vit, descendre vers une plaine où des animaux paissaient par couples. Il sentit une brise chaude et odorante monter vers lui, en soulevant de la poussière sur le sentier, et vit Riya :

*B pour grosse bête brune*

*G pour grosse, très grosse et*

*S pour solitaire*

*T ? B ? Taureau ? Non : bison.*

Bison : bison, s. m. : buffle des plaines d'Am. du N.

Phildee secoua la tête avec dégoût. Non, ce n'était pas davantage un bison. Quoi, alors ? Il sonda.

Riya avança d'un pas. C'était la première fois qu'elle voyait un organisme vivant différent des siens. Pourtant, une chose aussi petite, et visiblement couverte, en grande partie du moins, d'une sorte de fourrure, ne pouvait, logiquement, être qu'une curieuse espèce de veau. Mais... elle s'arrêta, et leva la tête... si c'était un veau, où était son cri ?

Négligeant l'esprit calculateur, Phildee sonda directement les centres instinctifs et télépathiques.

Dépourvues de langage articulé, vivant dans un environnement si favorable que la nécessité de membres préhensiles ne s'était jamais fait sentir, les femelles du Peuple n'en avaient pas moins élaboré une méthode d'éducation compatible avec leur intelligence relativement supérieure.

Tendre comme des doigts caressants, douce comme la main de l'homme sur le front d'un enfant, la caresse mentale de Riya enveloppa Phildee.

Il eut un mouvement de recul. La sensation était :

*Chaude*

*Douce*

*Sucree*

*PAS un bonbon dans la bouche*



*Bonbon dans la bouche :*

*Familier*

*Délicieux*

*Bon*

*Le sentiment était :*

*Pas familial*

*Pas bon*

*Pas délicieux*

*POURQUOI ?*

*M pour nombreux mois immobiles*

*T pour tempérament tendu, instable*

*R pour roulement féroce... non, furieux, agité*

*MR... MÈRE*

La mère de Phildee désirait le père de Phildee. La mère de Phildee désirait de l'herbe verte et des pommiers, des jupes étroites et des vestes de fourrure sur la Cinquième Avenue, des hommes se retournant sur son passage pour l'admirer, et aussi une petite chambre où personne ne pourrait la voir. La mère de Phildee avait été brûlée par les radiations. La mère de Phildee était morte.

Il chancela. Physiquement. Une partie de son esprit devait, faire un effort constant pour maintenir sa position dans ce monde. Un instant, le petit groupe de cellules chargé de cette tâche fut entraîné dans sa réaction.

Il se reprit instantanément et redevint capable de poursuivre le processus logique. MR était Mère. Mère était :

*Grande*

*Mince*

*Blanche*

*Bipède*

*Pour l'amour du ciel, docteur, quand cela va-t-il cesser ?*

GB était Riya. Riya était :

*Grosse bête brune, très grosse et solitaire.*

GB = MR.

*Équation fausse, dénuée de signification.*

Presque résolue ; il ne restait que quelques traces du conflit initial. Phildee suçait pensivement le bout des doigts de sa main droite. De son gros orteil, il décrivit un demi-cercle dans la poussière, puis le lissa de la plante du pied pour le faire disparaître.

Riya, qui s'était arrêtée à un mètre de lui, continua de le regarder. Lentement, elle avança à nouveau son esprit, hésitant, non par peur d'une autre réaction similaire de la part de Phildee, réaction qu'elle n'était absolument pas équipée pour comprendre, mais parce que le refus, de la part d'un petit, d'un geste aussi instinctif que la caresse d'une mère, était une chose inconcevable, qui ne s'était jamais produite dans l'histoire de son peuple.

Tandis que son intellect peu développé s'efforçait toujours de réconcilier la notion d'enfant avec une image visuelle totalement étrangère, elle reprit sa douce caresse mentale.

Phildee prit sa décision. Généralement, il ignorait les petits problèmes émotionnels qui attristent les esprits moins rationnels. Il avait l'habitude d'un univers où tout était relations de cause à effet. En principe – mais pas toujours – les mères étaient des matrones qui passaient une vingtaine d'années, ou presque, à se préoccuper consciemment du bien-être de leur rejeton, ou, au choix, à le rejeter inconsciemment.

Dans ce cas particulier, Mère était un lieu chaud et réconfortant, une voix frénétique, hystérique ; la pression de sa musculature se contractant spasmodiquement était reliée à un métabolisme hyperthyroïdien. Mère était un lieu d'avant la naissance.

Riya... Riya ressemblait fortement à une vache intelligente. Physiologiquement parlant, il était impossible qu'elle pût être sa mère, aussi impossible que...

La seconde caresse le surprit déjà moins. Elle enveloppa sa conscience tendrement, passionnément, cherchant à le protéger.

Phildee s'abandonna à son instinct.

\*

\*\*

De doux souvenirs s'éveillèrent en Riya, la chatouillant agréablement le long de la colonne vertébrale. Lorsqu'elle sentit la réponse encore hésitante de Phildee, elle lui caressa le visage de son museau. Phildee sourit, et passa ses doigts dans l'épaisse *fourrure*, à la base du cou.

*Grand chaud mur de fourrure brune.*

*Nez froid, heureux.*

*Yeux heureux, heureux.*

Une grande joie envahit Riya. Plus de fuite en avant honteuse vers les montagnes. Plus d'approche hésitante vers les sauvages méfiants et

ombrageux. Plus d'attente angoissée, sur les bords du troupeau, à éviter les coups de sabots des femelles hargneuses, dans l'espoir d'attirer un mâle empli de désir.

De la tête, elle poussa doucement Phildee sur le sentier puis, avant de redescendre, regarda longuement la plaine herbeuse. Ils étaient toujours par couples – aucune femelle n'avait encore été exaucée, ce qui ajouta encore à sa joie.

Tant de choses étaient incompréhensibles dans son veau : les projections symboliques si faibles, si hésitantes, qui accompagnaient ses réactions émotionnelles, son étrange structure... tant et tant de choses. Son esprit s'enlisait dans ces complexes données.

Mais tout cela n'était rien, n'importait pas. La Saison était venue et, une nouvelle fois, elle était mère.

Phildee descendit le sentier à son côté, s'agrippant d'une main à la fourrure de son flanc, battant l'air de ses courtes jambes.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la plaine, Riya se dirigea tout droit, la tête fièrement levée, vers l'endroit où les siens étaient les plus nombreux. Elle s'arrêta un instant pour brouter, avec une indifférence étudiée, une touffe d'herbe bien juteuse, puis se remit en marche.

Feignant toujours l'indifférence, elle poussa Phildee vers le milieu du groupe et, sans prêter garde aux autres, commença à apprendre à son veau à se nourrir.

Mange. (Image de Phildee/veau à quatre pattes, broutant l'herbe des plaines.)

Phildee la regarda avec stupéfaction. L'herbe, ça ne se mange pas ! Il lui transmet cette information avec emphase.

Riya sentit son insatisfaction. Elle répondit avec une tendre compréhension. Il arrivait, parfois, que le veau fût hésitant.

Mange. (Avec douceur mais fermeté. [Répétition de l'image.]) Baissant la tête, elle le força à se mettre à quatre pattes, puis maintint doucement sa tête en contact avec l'herbe. Mange !

Phildee réussit à se dégager du museau qui le maintenait contre terre et se redressa. Il regarda les autres quadrupèdes, qui les fixaient avec ébahissement.

Il se sentit de nouveau poussé vers le sol. Mange.

Soudain, il comprit la situation. Dans une civilisation d'herbivores, qu'y aurait-il d'autre à manger que de l'herbe ? Il y aurait du lait, sans doute, mais pas avant... il sonda... pas avant plusieurs mois.

En sondant, il comprit aussi quelle serait sa vie, telle que la visualisait Riya à la surface de son esprit.

Il n'y avait aucun abri dans les plaines. La fourrure constituait un abri amplement suffisant.

Mais je n'ai pas de fourrure !

Et, l'automne venu, ils iraient tous jusqu'aux pâturages du sud.

À pied ? Mille ou deux mille kilomètres ?

Très rapidement, il allait devenir grand et fort. Dans un an, il serait déjà capable de procréer...

\*

\*\*

Sa réaction fut simple et immédiate. Il ajusta son concept de la réalité à la topologie. Reimanienne. Pas en réalité, mais subjectivement, il se sentit lentement glisser vers la Terre.

Riya se raidit en sentant le signal d'alarme. Le veau s'égarait. Du centre instinctuel maternel, le message fut relayé aux centres télépathiques.

Arrête ! Tu ne peux pas aller par là. Tu dois rester avec ta mère. Tu n'es pas un adulte. Arrête ! Reste avec moi ! Je te protégerai. Je t'aime.

\*

\*\*

L'univers s'ébranla. Pris de panique, Phildee s'ajusta frénétiquement. Une fréquence de pensée parasite, destructrice, était venue traverser le délicat équilibre de son concept de réalité. Dans sa terreur, il se rejeta dans le monde de Riya et, se maintenant dans une immobilité absolue, il la sonda profondément.

L'esprit de Riya, il s'en rendit compte, commençait tout juste, maladroitement, à donner une formulation intellectuelle primitive à ce que ses centres instinctifs avaient saisi depuis longtemps, alors que son esprit conscient ne s'était même pas rendu compte que quelque chose clochait.

L'esprit de Phildee accepta ces données, fit ses calculs et en tira les conclusions qui s'imposaient.

Sans mains et sans langage, plus lents, dans leur lourdeur, qu'un veau d'un mois, ces êtres avaient depuis longtemps surmonté ces obstacles, et découvert des solutions de rechange pour éduquer leurs petits.

Si, par jeu, le veau s'enfuyait, la mère courait à son côté, et l'empêchait de courir plus vite qu'elle. Si le veau s'éloignait pendant que sa mère dormait, sa mère s'éveillait dès qu'il était parvenu à une certaine distance – mais, bien avant cela, un lien inconscient l'empêchait d'aller trop loin.

Ces données et leurs implications furent alors transmises aux centres rationnels de l'esprit de Phildee. L'Univers – et la Terre – lui

étaient fermés. Il était condamné à rester ici.

Mais un enfant humain ne pouvait pas survivre dans cet environnement.

Il fallait trouver une solution – tout de suite.

Il serra les poings jusqu'à faire trembler les muscles de ses bras, et se mordit la lèvre inférieure, très fort.

Le diagramme... le modèle... plus grand... plus fort... essaie... essaie encore... non, ce n'est pas cela... là, là, voilà la réalité : terre brune, nuages blancs, ciel bleu... essaie... bouche pleine de sel chaud...

*F pour Phildee !*

*H pour Hors !*

*R pour Riya !*

*T pour Topologie !*

*F pour la Ferme retrouvée et le Bonheur !*

\*

\*\*

Riya s'ébroua. Elle se trouvait dans les sillons d'un champ fraîchement labouré. Une indicible stupeur l'envahit ; elle regarda sans comprendre les murs, la tour radar, les abris de béton... Elle vit les canons des armes anti-aériennes se pointer vers elle, entendit le cri de Phildee qui lui sauva la vie, et ne comprit rien à tout cela.

Mais rien de tout cela n'importait. Son étrange veau était là, à côté d'elle, les doigts agrippés à sa fourrure, et elle le sentit répondre tendrement à sa caresse mentale renouvelée.

Lorsqu'elle vit toute une bande de petits veaux surgir des bâtiments bas du dortoir, quelque chose en elle fredonna de joie.

Du museau, Riya caressa son enfant trouvé, puis leva la tête et regarda de nouveau, longuement, la Ferme d'Accueil pour les Orphelins de Guerre, et ses yeux rayonnaient de bonheur...

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

*Riya's foundling.*

Algis Budrys : LE PROTÉGÉ DE RYA (Rya's foundling)

© 1955. Publié avec l'autorisation de SCOTT MEREDITH LITERARY AGENCY.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## TRANCHE DE NUIT – Poul Anderson

*Peut-être le surhomme, ou tout autre être supérieur à l'homme est-il impossible à concevoir. Un singe, un rat de laboratoire, un chat ne peuvent se faire de l'homme une idée complète et cohérente. Ses activités leur restent incompréhensibles, l'univers de ses pensées, de ses rêves, de ses constructions abstraites leur est à jamais fermé. Au mieux ils perçoivent un homme comme un de leurs semblables magnifié, étrange.*

*Peut-être en va-t-il de même pour l'homme ? Peut-être partage-t-il son univers avec des êtres qu'il ne peut même pas discerner parce que sa pensée ne peut pas les saisir ?*

*Sauf accident.*

Il n'était pas encore très éloigné du laboratoire lorsqu'il entendit le bruit des pas. Bien que sachant qu'ils n'étaient pas humains, il s'arrêta puis se retourna – avec l'espoir futile qu'ils l'étaient.

C'était un mercredi, tard dans la soirée. Ses assistants étaient partis à cinq heures ; resté seul, il avait téléphoné à sa femme pour lui dire de ne pas l'attendre puis, après avoir fait chauffer une gamelle sur un réchaud, il était retourné à l'instrument, lequel commençait à fonctionner. Très souvent, il travaillait ainsi et, ensuite, gagnait à pied la station, distante de quinze cents mètres, où il trouverait un autobus direct pour rentrer chez lui. Son épouse se faisait du souci, mais il ne cessait de lui répéter que dans ce paisible quartier industriel, il était pratiquement le seul homme à se déplacer le soir, et qu'il ne risquait pas d'être volé ou assassiné. La marche le détendait, emplissait ses poumons d'air frais, et libérait son cerveau de ses rêves en puissance.

Ce soir-là, lorsque les symptômes avaient commencé, il avait par pure habitude verrouillé la porte et pris la route. Les pas qui le suivaient l'obligèrent à se demander s'il n'aurait pas mieux fait d'appeler un taxi par téléphone. Non que des roues pussent distancer la chose, mais il aurait trouvé un réconfort dans la présence impavide

du chauffeur. À coup sûr, songea-t-il, si c'est un bandit...

Son espoir mourut quand il regarda derrière lui. Grisâtre, dur et sans vie, le trottoir s'étirait sous les lampadaires très espacés : d'abord un poteau décharné surmonté d'un globe éblouissant, au-dessus d'une flaque de lumière jaune sale ; ensuite l'obscurité qui s'épaississait – jusqu'au globe suivant qui diffusait sa coloration malade dans le néant. La chaussée noirâtre évoquait une rivière qui courait de secrète façon. De l'autre côté du trottoir s'élevaient des murs de brique, dans lesquels une porte ou une fenêtre occasionnelles faisaient une cavité obturée. Tous ces éléments suivaient des lignes droites qui convergeaient vers un infini perdu dans l'obscurité.

Le sol était complètement dénudé. Une mince brise fit voler un morceau de papier près de ses pieds. À part cela il n'entendait rien – pas même son poursuivant.

Il tenta de comprimer les battements de son cœur. Cela ne peut pas me nuire, se dit-il, tout en sachant qu'il se mentait. Pendant un instant il resta immobile, non parce qu'il craignait de tourner le dos aux pas (car ils pouvaient se trouver n'importe où, plus précisément, ils n'étaient nulle part), mais parce qu'il craignait de les entendre encore.

« Pourtant je ne peux pas rester ici toute la nuit », prononça-t-il. Ce murmure fit à son poulx un contrepoint réconfortant. Il sentit la sueur dégouliner sous ses aisselles et le long de ses côtes. « Cela se contenterait de prendre, une forme différente. Il vaut mieux que je rentre chez moi, en tout cas. »

Il avait ignoré qu'il possédait le courage suffisant pour continuer sa marche.

Les pas reprirent. Ils n'étaient guère bruyants, ce qui était préférable car ils semblaient de moins en moins humains. Ils avaient une qualité reptilienne – comme le bruit d'une sécheresse écailleuse glissant sur le béton sale. Il ne savait même pas combien de pieds marchaient. Plus de deux, certainement. Ou peut-être pas de pieds du tout, mais une seule masse souple. Et une tête se soulevant en courbes qui ondulaient et bruissaient – et devenaient moins sinueuses à mesure que le capuchon s'enflait et que le chiffre huit latéral se faisait plus apparent ; une petite langue fine s'agitant frénétiquement ; des yeux dépourvus de paupières, à l'expression d'immortelle patience...

« Évidemment, ceci est ridicule, se dit-il. Donner une forme imaginaire à ce qui est, par définition, sans forme... » Le bruissement cessa. Pendant un moment il n'entendit que le claquement de ses semelles et le frémissement du sang dans ses veines. Il se remit à espérer, stupidement, dans le remue-ménage de son cerveau.

Faust est mon nom, cher monsieur, pas Frankenstein, mais Faust dans le sens faustien si ça ne vous fait rien, ce qui signifie fortuné en latin mais on est en droit de se demander si le latin n'a pas été créé

avec un sens de l'ironie jusqu'à présent insoupçonné, bref ma femme m'attend, elle n'est peut-être pas encore au lit et le lampadaire doit éclairer ses cheveux, vraiment mes souliers sont trop étroits et trop bruyants.

Espérer que cela l'avait abandonné. Ou plutôt, corrigèrent les cellules scientifiques de son cerveau, qu'il était sorti de l'état où il avait conscience de ces choses. Car, songea-t-il, je nie que le rationnel soit mort dans le cosmos, et même que mes expériences avec l'amplificateur de P.E.S. [2] aient ouvert les portes de l'enfer. Elles m'ont plutôt rendu sensible à une catégorie de phénomènes insoupçonnés, phénomènes auxquels l'évolution humaine ne m'a pas préparé – parce que l'humanité ne les avait encore jamais rencontrés. (Sauf, peut-être, par aperçus extrêmement brefs et accidentels, dans les révélations, les cauchemars et la folie.) Je suis l'ancien étudiant des rayons X, l'alchimiste qui faisait chauffer le mercure liquide, le demi-singe qui se brûlait au feu, la souris égarée sur un champ de bataille. Je serai détruit si je ne réussis pas à m'échapper, mais l'univers vivra encore, elle et moi et eux et un certain saule sur une colline, qui reçoit la lueur du crépuscule chaque soir de l'été. Je prie pour que ceci devienne vrai.

À ce moment les écailles se déroulèrent et recommencèrent à ramper dans sa direction, plus bruyamment, et il perçut une chaude odeur de cèdre. Mais la brise nocturne était fraîche dans ses cheveux. Il cria – une seule fois – et se mit à courir.

Les lampadaires de la rue s'éloignaient de lui, vers l'invisible infini, comme les étoiles dans l'espace. Non – plus isolément encore. Chaque lampe était un univers insulaire, évoluant à un million d'années de sa voisine. À coup sûr, dans toute cette obscurité, un homme devait être à même de trouver une cachette ! Il n'était pas en bonne forme physique : bientôt il haleta, la bouche grande ouverte, complètement desséchée. Ses poumons étaient deux boules de feu, et ses yeux commençaient à saillir. Ses chaussures devenaient si lourdes qu'il avait l'impression de courir avec deux planètes enchaînées à ses pieds.

Au milieu du tonnerre et des éclatements il entendait le crissement, encore plus proche, et le cliquètement de ses souliers sur le sol nu, sous les lampadaires purulents. Devant lui, il y en avait deux, dont les globes lui semblaient côte à côte, et les ombres qui les entouraient formaient entre elles un puits sombre qui montait vers un infini d'où jaillissait une terrible gerbe d'étoiles. Il n'avait pas imaginé qu'il pût exister un spectacle aussi désespérant. Il n'avait plus de souffle, mais son cerveau se chargea de crier pour lui.

Quelque part, il devait y avoir de l'obscurité. Un tunnel pour se cacher, s'enfermer hermétiquement. Il devait y avoir de la chaleur, et le bruit des eaux. Et encore de l'obscurité. S'il était pris, que du moins



ce fût hors de toute lumière. Mais il pria pour que le tunnel le cache.

Le courant dans lequel il pataugeait était puissant. Cela glissait lourdement et sensuellement autour de lui, poussant sa poitrine et son ventre, ses reins et ses cuisses. Il était totalement aveugle à présent, mais c'était un bienfait : il était loin des globes qui vomissaient des mondes. Le bruit de l'eau, grave et assourdissant, résonnait en écho sous les parois du tunnel. De temps en temps, une vague se brisait contre ces parois, dans un violent bruit clair suivi d'une fine douche de gouttelettes, semblable à un rire. Ses pieds glissèrent, il agita désespérément les bras, toucha la courbe chaude et odorante de la voûte, et reprit son équilibre. Il avait l'impression de remonter une pente tout en barbotant, et le courant devenait plus fort à chaque pas. Une hyperbole, songea-t-il dans son épuisement. Je n'en atteindrai jamais l'extrémité. Elle se trouve à l'infini.

Après des siècles, il entendit les pompes qui refoulaient l'eau – des pompes aussi grosses que le monde, pulsant dans l'obscurité. Il s'arrêta, craignant d'être saisi par les rotors, écrasé, puis expulsé d'un cylindre. Mais lorsque le nageur encapuchonné le frappa, l'envoyant sous l'eau, il dut hurler.

Trop tard ! Les eaux le prirent, coupèrent sa voix, churent en cataracte dans sa gorge et bouillonnèrent dans son ventre. Une bouffée momentanée d'air eut un relent de cèdre. Le nageur inconnu serra les mâchoires. Il sentit sa peau se fendre sous les crocs, et les poisons se mirent à brûler l'écheveau de ses nerfs. La tête marquée d'un huit latéral le secoua comme un chien secoue un rat. Néanmoins il planta fermement ses pieds sur le sol du tunnel, et empoigna le corps monstrueux avec la dernière énergie. Ils vacillèrent d'avant en arrière, le tunnel trembla, ils s'écrasèrent contre les parois. Les pompes commencèrent à avoir des ratés, les murs à craquer et à se dissoudre, les eaux à s'élancer à travers le monde. Mais il était encore maintenu.

Il secoua la main qui le tenait, appuya son visage sur la brique râpeuse, et essaya de vomir. Mais rien ne se produisit. Le policeman le reprit par le bras, mais plus doucement.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

À l'entrée de la ruelle, un lampadaire donnait juste assez de lumière pour éclairer la grande forme bleue avec une étoile sur la poitrine.

« Qu'y a-t-il, insista l'agent. Je croyais que vous étiez ivre, mais vous ne sentez pas l'alcool. Malade ? »

— Oui. » Il fit effort sur lui-même, réprima un dernier spasme, et tourna son visage vers le policeman. L'autre voix lui parvenait faiblement, avec un curieux gémissement, une montée et une retombée, comme les voix entendues lors d'une grande fièvre. « Fin du monde, vous savez.

— Hein ? »

Un instant, il envisagea de demander secours au policeman. Le gaillard paraissait tellement substantiel, tellement bleu. Sa grosse figure joviale n'était pas malveillante. Mais, bien sûr, le policier ne pouvait rien. Il peut m'accompagner chez moi, si je le demande. Ou me mettre en prison, si je me conduis assez bizarrement. Ou appeler un médecin, si je tombe inanimé à ses pieds. Mais à quoi bon ? Il n'y a pas de remède lorsqu'on se trouve dans un océan.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Quelques minutes seulement avaient passé depuis qu'il avait quitté le laboratoire. À ce moment, il avait souhaité un compagnon ou, au moins, une figure humaine à regarder s'il ne pouvait l'emmener dans sa fuite. À présent son vœu était réalisé, et il n'y trouvait pas de réconfort. Le policier était aussi distant de lui que le lampadaire. Une partie de lui-même pouvait parler au policeman, tout comme une autre partie pouvait superviser la tâche du cœur, des poumons et des glandes. Mais le moi essentiel avait quitté ce monde. Le moi n'était même plus humain. Aucun homme ne pouvait l'aider à retrouver son chemin.

« Je vous demande pardon, dit-il. Je deviens stupide. » Ses facultés de raisonnement réagissaient très vite. « Je veux dire – pendant ces crises.

— Crises de quoi ?

— De diabète. Les diabétiques ont des périodes d'évanouissements, vous savez. Je ne me suis pas évanoui cette fois-ci, mais j'étais dans le cirage. Ça va déjà mieux.

— Oh... » L'ignorance du policeman en matière de médecine s'avéra aussi grande qu'il l'espérait. « Je vois. Je vous appelle un taxi ?

— Non merci, monsieur l'agent. Pas nécessaire. Je vais jusqu'à l'arrêt de l'autobus. Je vous assure, je me sens mieux.

— En ce cas, je vous accompagne », dit le policeman.

Ils marchèrent côte à côte, sans parler. Finalement ils arrivèrent dans une avenue qui possédait restaurants et théâtres, aussi bien que des boutiques non éclairées. La lumière brillait, tremblait et clignotait en rouge, en jaune et en bleu de glace, des autos passaient rapidement, des hommes et un peu moins de femmes circulaient sur les trottoirs. L'atmosphère était pleine de bruits, pieds, pneus, croyez qu'y pleuvra demain, marché conclu pour journal, m'sieur ? Une enseigne au néon, en face de l'arrêt d'autobus, annonçait par intermittence : Dernière Heure Grill Bar.

« Nous y voici, dit le policeman. Vous êtes sûr que tout ira bien ?

— Tout à fait sûr. Merci, monsieur l'agent. » Pour contenter l'agent et le faire partir, il s'assit sur le banc.

« Eh bien, bonne chance. » Le grand homme en bleu s'éloigna et se perdit dans la foule.

Une femme était assise à l'autre extrémité du banc. Elle ressemblait un petit peu à sa sœur, en plus âgé, plus fatigué. Il remarqua qu'elle jetait des coups d'œil dans sa direction, et se demanda pourquoi. Probablement curieuse de connaître la raison pour laquelle il s'était fait escorter, mais n'osant le demander, de crainte qu'il pense qu'elle essayait de le « lever ». Cela n'avait pas d'importance. N'importe comment, elle était vide. Ils l'étaient tous, lui compris. Ils étaient des peaux infinitésimales d'espace déformé ne contenant rien, pas même de l'espace. Les lumières étaient vides, et le bruit était vide. Seul l'océan était plénitude.

Il se sentait en paix. Maintenant qu'il n'était plus poursuivi... d'ailleurs, pourquoi l'eût-il été encore ? Tout était arrivé, jusqu'au bout. Et puis, après la rupture du tunnel, les eaux avaient tout recouvert. Elles s'étendaient, vastes et grises, chaudes et calmes, avec un léger goût de larmes. Dans le gris verdâtre et translucide au milieu duquel il gisait, mollement balancé, il n'y avait nulle place pour la poursuite.

Le temps s'écoulait dans l'océan, mais c'était une sorte de temps doux et lent. D'abord la lumière se renforçait, venant de nulle part, finissant par révéler l'éternel couvercle de nuages, qui était de nacre froide. Parfois un stratus inférieur se formait, des nuées effilochées se déployaient dans le vent, se détachant contre les masses bleu sombre qui s'élevaient au sommet. Mais quand cela se produisait, il pouvait s'enfoncer sous la surface, où l'eau était perpétuellement calme et verdâtre... Finalement la lumière disparaissait. Les nuits étaient totalement noires. Il préférait cela, car alors il pouvait s'étirer, et sentir les marées qui le traversaient. Une marée était plus qu'un mouvement de son corps ; c'était une secrète et profonde excitation, chaque atome en lui était touché par la force qui passait, et un frisson à peine ressenti courait jusqu'au plus profond de ses molécules. Le jour, il jouissait aussi des marées, mais pas autant – car il y avait alors d'autres formes de vie autour de lui. Il n'en avait que très vaguement conscience, mais elles le croisaient, parfois le frôlant ou le considérant de leurs patients yeux sans paupières.

« Pardon, monsieur, savez-vous si cet autobus passe dans la Septième Rue ? »

Il fut un peu surpris du sursaut de son corps. Les filets de sueur glacée qui se mirent à couler sur lui n'avaient certainement aucune raison d'être.

« Non », fit-il. Sa voix fut si rude que la femme s'écarta encore. Il eut un nouveau frisson sur sa peau douce. Il se tordit, tentant de s'échapper ; des plaques osseuses lui poussèrent sur le corps, pour qu'ils le laissent en paix.

« Non, dit-il, je ne crois pas qu'il y passe. Moi, je descends avant –

je n'ai jamais voyagé jusqu'à la Septième Rue – je n'en suis donc pas certain. Mais je ne crois pas. »

Son esprit logique devint furieux contre lui-même, pour avoir parlé si naïvement.

« Oh ! dit-elle. Merci. »

Il dit :

« Vous pouvez demander au machiniste.

— Oui, je pense, dit-elle. Merci bien.

— À votre service. »

Visiblement, elle souhaitait interrompre cette conversation ridicule, et ne voyait guère comment faire. Pour sa part, il ne pouvait en supporter plus. Les bruits et les peaux étaient vides, sans aucun doute, mais ils ne cessaient de le heurter. Il se leva d'un bond et traversa la rue. Les yeux de la femme le suivirent. Il ne l'avait pas vu tressaillir.

Le Grill Bar Dernière Heure était faiblement éclairé. Un couple était assis dans une stalle près d'un mur ; un homme à l'air découragé s'appuyait au bar, de l'autre, côté ; un juke box émettait une lueur de braise, mais ne tournait heureusement pas. Le barman était un personnage maigre, avec les sempiternelles chemise blanche et cravate noire. Il lavait des verres et dit, sans enthousiasme :

« On ferme bientôt, m'sieur.

— Ça ne fait rien. Un scotch et soda. » Parler lui était automatique, comme respirer. Quand il eut le verre, se retira dans une stalle vacante. Il se renversa contre le dossier en plastique décoloré, posa le verre devant lui et contempla les cubes de glace. Il n'avait pas envie de boire.

Qui voudrait boire dans l'océan ? se dit-il avec une pointe d'humour. Mais il n'avait guère envie de plaisanter – il voulait les marées, le plancton dans sa bouche, le goût chaud et salé, le beau bruit des orages fouettant la surface tandis qu'il reposait dans le confort des algues. Elles, elles étaient fraîches et soyeuses, caressantes. Il transforma les inconfortables plaques osseuses qui le protégeaient des autres, en écailles qui étaient moins résistantes mais le rendirent alerte, glissant et flexible au milieu des longues algues serpentine. Il put dès lors se glisser dans leurs grottes les plus secrètes, fouiller de son museau le fond vaseux et regarder sans curiosité, de ses yeux démunis de paupières, les fossiles qu'il découvrait.

« Examinons la thèse du surhomme, dit-il à son épouse. Je ne parle pas de l'Übermensch nietzschéen. Mais de l'Être Supérieur, l'animal non-humain, aux pouvoirs non-humains qui le rendent aussi supérieur à nous, que nous sommes supérieurs aux singes. Par tradition, on présume qu'il est né de l'homme et de la femme. D'un point de vue purement biologique, nous savons que cela n'est pas possible. Même si

l'altération simultanée de millions de gènes pouvait avoir lieu, l'embryon qui en résulterait serait tellement étranger par le type sanguin, le système digestif, les protéines mêmes, qu'à peine créé il serait détruit par l'utérus outragé.

— Peut-être, en un million d'années, l'homme pourrait-il devenir un surhomme, répondit-elle.

— Peut-être, dit-il d'un air sceptique. Cependant permets-moi d'en douter. Les grands singes, même les chimpanzés, sont peu susceptibles de se transformer en hommes. Leur branche s'est séparée de notre commun ancêtre depuis trop longtemps ; ils ont suivi trop longtemps la voie qui leur est propre. De même, les hommes peuvent améliorer leur raisonnement, leur faculté d'imagination (ce que nous aimons appeler leur intelligence) – toutes les caractéristiques de leur espèce – ils peuvent les améliorer pendant un mégasiècle de lente évolution. Mais ils seront encore des hommes, n'est-ce pas ? D'un modèle plus récent, mais toujours des hommes.

« Alors que l'Être véritablement Supérieur... » Il éleva son verre de vin sous la lampe. « Méditons à haute voix. Tout compte fait, qu'est-ce que la supériorité, d'un point de vue biologique ? N'est-ce pas une capacité – un mode de comportement, dirai-je – qui permet à l'espèce de s'adapter à son milieu avec le maximum d'efficacité ?

« Bon. Cherchons donc les modes de comportement existants. Le plus simple, pratiqué par les organismes monocellulaires et par de plus complexes, comme le tournesol, est le tropisme : simple réponse chimique à une série constante de stimulations. Plus compliquées et plus adaptables sont les séries de réflexes. C'est le monde caractéristique des insectes. Là, on trouve de véritables instincts : des processus de comportement héréditaires, mais généralisés, flexibles et modifiables. Enfin, chez les mammifères les plus élevés, on trouve un certain degré d'intelligence consciente. L'homme, bien sûr, en a fait sa force particulière. Il a aussi une certaine dose d'instinct, quelques réflexes, et peut-être quelques tropismes. C'est sa capacité de raisonner, cependant, qui l'a mené au point où il en est sur cette planète.

« Pour nous surpasser, le Supérieur doit-il être plus humain que l'humanité ? Ne devrait-il pas, plutôt, avoir seulement *un minimum* de capacité de raisonner selon nos standards, de très faibles instincts, peu de réflexes, et aucun tropisme ? Mais sa spécificité, son mode caractéristique, serait quelque chose que nous ne pouvons imaginer. Nous en possédons peut-être une pointe, comme les singes et les chiens ont une pointe de faculté de raisonnement logique. Mais nous ne pouvons pas plus imaginer son complet développement, qu'un chien pourrait suivre les équations d'Einstein.

— Quelle pourrait être cette capacité ? » demanda sa femme.

Il haussa les épaules.

« Qui sait ? Vraisemblablement dans le domaine de la P.E.S... Voilà que je me laisse entraîner par mon dada favori. (Pourtant, bon sang, *je commence* à obtenir des résultats publiables !) Quoi qu'il en soit, c'est une chose bien plus puissante que la logique ou l'imagination. Et il est aussi futile, pour nous, de spéculer là-dessus, que pour le chien de s'interroger sur Einstein.

— Crois-tu vraiment qu'il y ait de tels super-êtres ? »

Elle en était arrivée à s'attendre à n'importe quelle hypothèse de la part de son mari.

« Oh ! non, dit-il en riant. Je joue seulement avec des idées. Comme ton chat avec une pelote. Mais en supposant que le Supérieur existe réellement... hmm.

Les souris savent-elles que l'homme existe ? Tout ce que sait une souris, c'est que le monde contient certaines bonnes choses comme les maisons et le fromage, de mauvaises choses comme les intempéries et les pièges, sans aucun ordre constant auquel pourraient s'adapter ses instincts. Elle voit les hommes, c'est certain, mais comment saurait-elle qu'ils appartiennent à un ordre de vie différent, lequel serait responsable de toute la bizarrerie de ce monde ! Pareillement, nous coexistons peut-être avec l'Être Supérieur depuis un million d'années, sans le savoir. Ce que nous pouvons détecter de lui pourrait être un élément de notre univers connu, comme le champ magnétique de la Terre ; ou un élément inexpliqué comme les lumières occasionnelles dans le ciel ; ou bien, il est peut-être totalement impossible à détecter. Ses activités ne traverseraient jamais les nôtres, sauf de temps à autre par pur accident – et alors on enregistre un nouveau « miracle » auquel la science ne trouve jamais d'explication. »

Elle sourit, heureuse du plaisir de son mari.

« D'où viennent ces êtres ? D'une autre planète ?

— J'en doute. Ils ont probablement évolué ici en même temps que nous. Toutes vies, sur terre, sont de lignées également anciennes. Je n'ai aucune idée de ce qu'a pu être l'ancêtre commun de l'homme et de l'Être Supérieur. Peut-être aussi récent qu'un demi-singe du Pliocène, peut-être aussi ancien qu'un amphibie du Carbonifère. Nous avons pris une voie, ils en ont pris une autre, et jamais elles ne se rencontreront.

— Je l'espère. Nous n'aurions pas plus de chances que des souris, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. Mais nous ferions certainement mieux de cultiver notre propre jardin. »

Ce qu'il n'avait pas fait, pourtant. Il ne savait pas trop comment il était tombé sur le plan d'existence de l'Être Supérieur : ou plutôt, comment son esprit ou sa P.E.S. rudimentaire ou ce que vous voudrez

s'était mis à réagir au mode de comportement de cette race. Il savait seulement, avec la certitude absolue que donne l'expérimentation immédiate, que cela s'était produit.

Son esprit logique, non encore affecté, cherchait de façon distraite et rêveuse un élément rationnel. L'amplificateur seul pouvait difficilement être tenu pour responsable. Mais peut-être le souvenir de sa fable spéculative avait-il fourni le stimulant nécessaire ? Si c'était le cas, son sort était alors un accident improbable. D'autres pourraient continuer à étudier les phénomènes de P.E.S. tant qu'ils voudraient, apprendre beaucoup, utiliser leurs découvertes en toute sécurité, sans jamais se douter qu'à un niveau plus élevé de ces phénomènes, le Supérieur réalisait d'immenses projets...

Lui, cependant, était plongé dans un océan gris sur un monde gris. Il acceptait de rester ainsi. Jamais il n'avait imaginé une telle paix, pas plus que ces vagues ou ces algues caressantes ; et quant aux éclairs orageux, il pouvait se cacher quand ils fulguraient. Il descendait alors, dans un puits de silence vert dont le toit vibrait sous les flèches lumineuses ; plus bas l'éclairage se réduisait à un simple point au-dessus de lui (si cela signifiait quelque chose, dans ce lieu où il n'y avait ni poids, ni pesanteur, ni force, ni courant, ni poursuite) et ensuite l'obscurité l'enveloppait. Sur le fond, il faisait toujours nuit.

Dans la vase, qui était fraîche bien que l'eau restât chaude, il drapait la chère obscurité autour de lui comme une seconde peau ; fermant les paupières qui avaient poussé pour le protéger de la lumière, il pouvait goûter le sel et sentir les marées traversant ses molécules. Très haut, roulaient les nuages, le tonnerre grondait d'un horizon à l'autre, le ciel n'était qu'un embrasement de grands éclairs ; le vent sifflait, écrêtant les vagues qui écumaient, grognaient et faisaient frémir la charpente du monde. Même dans les grandes profondeurs...

Quelle tempête ce devait être ! La frayeur le saisit. Il ne voulait pas se souvenir des éclairs, qui zébraient le ciel de toute leur longueur et sifflaient comme des reptiles en fuite. Il s'enfonça dans la vase, toucha enfin la couche de roc et... et... et la sentit trembler.

La tempête elle-même ne pouvait être aussi horrible que la vibration de ce tremblement de terre. Il gémit muettement et se sauva vers le haut. Les autres grouillaient autour de lui, chassés de leurs grottes par le cataclysme grandissant. Des mâchoires claquaient, des yeux sans paupières brillaient comme des lampadaires jumelés. Certains avaient été mis en pièces ; il perçut dans l'eau le goût du sang.

Un nouveau fracas, puis un autre le traversèrent, aussi profondément que l'avaient fait les marées, mais en le blessant. Il creva la surface. La pluie, les embruns le cinglèrent. Ballotté sur le dos

ridé d'une vague, il regarda directement la foudre. Le tonnerre emplit son crâne.

Un bruit plus profond y répondit. Au loin dans la mer déchaînée, il vit la montagne surgir de l'eau. Elle montait, noire et énorme ; l'eau cascadaït sur ses flancs, le feu et le soufre bouillonnaient dans sa gorge. Les chocs succédaient aux chocs, le secouant ça et là. Il sentit – plutôt qu'il ne vit – le fond entier de la mer se soulever.

Il se débattit dans l'écume et se mit à fuir, cherchant les profondeurs, cherchant un endroit d'où il ne verrait pas la montagne. Le sommet avait déjà traversé les nuages. Dans ce ciel blessé, les étoiles brillaient singulièrement.

Il se dit qu'il devait être capable de se libérer, de parvenir en quelque lieu à l'abri des explosions. L'océan n'était sûrement pas totalement convulsé. Mais un pic basaltique le heurta par-dessous. L'eau s'échappa de ses ouïes ; il fut étourdi et malade. Porté à l'air libre, il sentit les délicates membranes des ouïes se ratatiner, et aspira une bouffée qui lui brûla la gorge et les poumons jusqu'à la dernière cellule. Le récif noir continua de se soulever, et ferait bientôt partie de la montagne. Il fit un dernier effort, au prix de ses dernières forces : il glissa du roc, retomba à la mer. Mais une vague le happa entre ses dents blanches et le secoua.

Il repoussa la main qui était sur son épaule.

« Ça va, ça va, ça va, marmonna-t-il. Laissez-moi.

— On ferme, je vous l'avais dit, fit le barman. Vous êtes sourd, ou quoi ? Il faut que je ferme.

— Laissez-moi. »

Il se couvrit les oreilles pour ne plus entendre le fracas.

« M'obligez pas à appeler un flic. Rentrez chez vous, m'sieur. Vous avez besoin de vous reposer. »

Le barman était maigre mais expert. Il appliqua ses mains aux endroits sensibles, mit son client sur pied, et lui fit franchir le seuil.

« Rentrez chez vous, maintenant. Bonne nuit. Je dois fermer, vous savez. »

La porte se referma, comme pour nier l'existence du barman. D'autres personnages vides déambulaient dans la rue, les uns cherchant un café, les autres montant dans l'autobus qui attendait le long du trottoir opposé.

Mon bus, pensa-t-il. Celui qui va – ou ne va pas – jusqu'à la Septième Rue. Cette pensée était irréaliste. Toute pensée l'était. La réalité, c'était une montagne noire qui s'élevait et descendait, c'était lui-même pris au piège dans une flaque où la vague l'avait rejeté, aspirant l'air râpeux, battu par la pluie, assourdi par le vent et le tonnerre, et soulevé en direction des terribles étoiles.

Transi dans sa misère, il suppliait l'océan de revenir, mais en



même temps il crachait à l'adresse du feu, du vent, et de l'écueil sulfureux ; « si vous ne me lâchez pas, je vous détruirai. Vous verrez ! »

Mû par la force de l'habitude, il avait traversé la rue jusqu'à l'autobus. Il s'arrêta devant les portes de la voiture. Que faisait-il ici ? Cette chose était une caisse enfer. Non, il ne devait pas entrer dans la caisse. Les gens vides y étaient assis en rangs, et l'attendaient. Mais au lieu de cela, il fallait qu'il détruise la montagne.

Quelle montagne ?

Dans le secteur pensant de lui-même, il savait que, quelque part dans l'espace et dans le temps, il y avait une existence qui n'était pas toute de mal et de haine. La nuit était trop bruyante à présent, sous les étoiles d'hiver, pour qu'il y revînt. Il devait abattre cette montagne pour pouvoir regagner l'océan... Mais ses facultés de logique fonctionnaient librement, suivant un tracé hyperbolique décroissant. Elles considéraient l'hypothèse abstraite et irréaliste selon laquelle il ne serait pas vide s'il pouvait redevenir humain. Et ensuite il serait heureux, bien qu'à présent il ne souhaitât pas être humain : il voulait détruire la montagne et retourner dans la mer. Mais à titre d'exercice de logique pour la portion inutilisée de son cerveau : pourquoi avait-il souffert, lutté, été pourchassé, depuis l'instant où il avait été sensibilisé au... au mode de comportement de l'Être Supérieur ?

Il ne pouvait pas plus comprendre raisonnablement la situation, qu'un chien pouvait se servir de son instinct pour comprendre la mécanique de cet autobus ou le pourquoi de son existence. (Non, il n'entrerait pas dans cette caisse. Il ne savait pas pourquoi, sauf que la caisse était vide, et qu'elle l'attendait. Mais il était certain qu'elle se rendait à la Septième Rue.) Malgré tout, la raison n'était pas absolument inutile. Les activités de l'Être Supérieur lui étaient toujours – et pour toujours – incompréhensibles, mais il était capable de décrire leur tendance générale. Violence, cruauté, destruction. Ce qui n'offrait aucun sens ! Nulle espèce utilisant ses pouvoirs à de telles fins ne pouvait survivre.

Donc, le Supérieur n'agissait pas ainsi. La plupart du temps, il/elle se contentait d'être l'Être Supérieur et, en tant que tel, était complètement au-delà de la perception humaine. Pourtant, occasionnellement, il y avait conflit. Par analogie, l'humanité – tous les animaux – agissait constructivement dans l'ensemble, mais s'engageait parfois dans des luttes internes. Et le Supérieur ? Eh bien, évidemment l'Être Supérieur ne connaissait pas la guerre dans le sens humain du mot. Impossible de spéculer sur ce qu'il connaissait : des conflits d'une certaine espèce, en tout cas, dont l'issue ne dépendait pas de la raison ou du compromis, mais de la force. Et la force employée relevait (pour lui donner un nom) de la P.E.S.

Une souris était incapable de comprendre la science ou l'art humains. Dans un sens, elle ne pouvait même pas les voir. Mais une souris était susceptible d'être affectée par la manifestation humaine la plus basse, la plus animale : le combat physique. Un théorème mathématique n'existait pas pour la souris : une balle, si.

Par analogie encore, lui, l'humain, était une souris qui s'était égarée sur un champ de bataille. Par accident il avait été sensibilisé au plus bas mode de comportement de l'Être Supérieur et, en conséquence, s'en trouvait affecté ; il était pris entre les flux opposés d'un combat à mort.

Non qu'il ressentît directement ce qu'accomplissait réellement l'Être Supérieur. Tout ce qui était arrivé était seulement la façon dont les forces, les courants, agissaient sur lui. Cherchant frénétiquement un équilibre, son esprit interprétait ces stimulations surnaturelles dans les termes humains les plus proches.

Il songea que ses sensations devaient vaguement refléter le déroulement de la bataille. Un parti, ou une entité, ou... Aleph... avait pris le dessus et, en un certain sens, poursuivi l'adversaire jusqu'à ce que ce dernier trouvât un abri provisoire. Zayin avait alors eu loisir de souffler, puis Aleph l'avait découvert de nouveau, et pourchassé. Acculé, Zayin avait lutté si féroce, qu'Aleph avait dû battre en retraite à son tour. À présent Zayin, s'étant ressaisi durant l'accalmie qui avait suivi, reprenait le combat... Mais rien de tout ceci ne faisait, de différence. Les actes des Supérieurs étaient, en eux-mêmes, incompréhensibles à l'homo sapiens. Il était la souris sur le terrain de bataille, pas autre chose.

Avec de la chance, une souris pouvait échapper à l'éclatement des obus et à la brûlure des balles traçantes avant d'être anéantie. Un homme pouvait échapper à cet autre conflit avant d'avoir l'esprit ravagé : en se désensibilisant, en cessant de percevoir les énergies transcendantes qui l'environnaient, tout comme on peut éviter un éclairage trop vif en fermant les yeux. Mais quelle était la bonne méthode de désensibilisation ?

Plus loin des nuages s'ouvrirent et il aperçut la lune flottant au milieu des étoiles, dont l'éclat était aussi glacial que le vent. Sa chair frémit sous la morsure du froid et des secousses sismiques. Mais l'océan, blanchâtre sous la lune, bouillonnait à proximité : il en sentait l'impact vibrer à travers la montagne. Il commença à ramper hors de sa petite flaque.

Comment m'échapper ?

« Hé, m'sieur, vous montez dans l'autobus, oui ou non ?

Les courants m'ont emporté d'abord dans une direction, puis dans une autre. Vers les profondeurs de la mer, puis vers les étoiles. Que j'aille en avant ou en arrière, vers la mer ou vers le ciel, je suis encore

pris dans les courants.

« J'ai dit : vous montez ? Ne restez pas là, vous bloquez la porte. »

Un éclair lui brûla les yeux. Il sentit le tonnerre jusque dans ses os. Mais plus forte maintenant était sa haine : envers la montagne qui avait ravagé sa mer, et envers l'océan qui l'avait jeté sur la montagne. Je les détruirai tous.

Et alors la peur l'étreignit, car au milieu du fracas et des éclairs blancs gigantesques il s'entendit demander :

« Vous vous arrêtez à la Septième Rue ? »

Le conducteur dit, à travers des années-lumière :

« Oui, c'est mon terminus. Vite, montez. J'ai un horaire à respecter.

— Non... », gémit-il, en reculant maladroitement vers l'océan. Ses dents claquaient sous le froid. Les vagues s'écartèrent devant lui. *Je n'irai pas à la Septième Rue dans une caisse !*

« Où voulez-vous descendre, alors ? fit le chauffeur, volontairement sarcastique.

— Descendre ? répéta-t-il d'une voix hébétée. Mais... chez moi. »

Je vous en supplie, cria-t-il aux vagues. Mais la marée, monstrueux grondement creux, se retirait toujours. Il se retourna, cracha haineusement vers la montagne qui crépitait au-dessus : Très bien. Il se mit à ramper sur les rocs humides et noirs. Très bien, puisque tu ne veux pas me montrer le chemin de mon logis, je passerai par-dessus ton pic.

Mais tu ignores le chemin de ton logis, dit sa faculté humaine de logique.

Quoi ? Il s'arrêta. Le vent hululait et le fouettait. S'il cessait de remuer, il allait geler.

Bien sûr. Examine le processus. En avant ou en arrière, tu te déplaces encore avec les courants. Mais si tu restais immobile...

Non ! hurla-t-il et, dans sa frayeur, il leva les bras vers les étoiles pour leur demander secours.

Cela ne prendra pas longtemps.

Oh ! Seigneur, non, j'ai trop peur. Nul homme ne peut accomplir cela deux fois.

Le froid, la foudre, le séisme le frappèrent. Il s'aplatit sur la plage, au pied de la montagne, trop effrayé pour être à même de haïr. Non, je dois grimper. Je ne peux rester ici.

Le conducteur d'autobus grommela et lui ferma la porte au nez.

Où il trouva le courage, il ne le sut jamais. Un instant, il fut capable d'évoquer les yeux de sa femme qui l'attendait. Il leva la main et frappa contre la porte. Le chauffeur jura.

S'il démarre en me laissant – s'il perd une demi-minute à me faire monter – je ne pourrai jamais y entrer. Je n'en serai plus capable.

La porte se rouvrit.

Il regroupa autour de lui les derniers lambeaux de lui-même, grimpa la marche et franchit le seuil.

Quelque chose le cingla. Le vent s'insinua entre ses côtes, la foudre le frappa, il n'avait jamais conçu une telle souffrance. Il ouvrit la bouche pour hurler.

Non ! Cela fait partie du processus. Ne crie pas.

Il réussit à conserver le silence, s'accrocha à la barre tandis que l'autobus démarrait, et sentit les galaxies exploser. Les rocs détachés du flanc de la montagne roulèrent sous lui, le projetant plus haut. Il assura ses pieds sur le sol et dit :

« Septième Rue. »

Le monde s'évanouit.

Quand l'obscurité se dissipa de nouveau, il se trouva allongé sur l'une des banquettes transversales, à l'avant.

« Écoutez, mon pote, dit le conducteur, soûl ou pas, vous payez, compris ? J'veux pas d'grabuge, mais passez la monnaie. »

Il remplit goulûment ses poumons avides. L'autobus était bruyant et le moteur puait des gens fatigués étaient affalés tout le long, sous d'éclatantes publicités aux couleurs impossibles. De chaque côté, il aperçut les fenêtres éclairées des immeubles.

Comme la nuit était calme !

« Ça fait combien ? » demanda-t-il.

Ridicule, le tança son esprit logique, avec lassitude mais sans colère. Après tout, le reste de son corps s'était montré à la hauteur aussi, au moment critique. J'ai pris cette ligne des centaines de fois. Mais je ne peux me souvenir du prix. C'est une sensation si nouvelle que d'être humain.

« Vingt-cinq cents.

— Oh ! c'est tout ? J'aurais donné plus. » Ses genoux étaient faibles, mais il réussit à se lever et à extraire une pièce de sa poche. Elle tinta dans la boîte avec une clarté métallique qu'il savoura.

Peut-être par sympathie, ou peut-être par sens du devoir, le conducteur lui demanda :

« Vous allez à la Septième Rue, disiez-vous ? Non. » Il s'assit de nouveau. « Pas ce soir, tout compte fait. Chez moi, ce n'est pas aussi loin. »

Traduit par P. J. IZABELLE.

*Night piece.*

## ON N'EMBÊTE PAS GUS – Algis Budrys

*Être doté de pouvoirs dont le contrôle échappe aux hommes ordinaires, cela excite la jalousie, la haine. La différence visible n'est jamais facile à vivre et l'histoire humaine est ponctuée de pogroms sanglants.*

*Certes, la mère Nature veille et elle peut ; à sa manière ; protéger la nouvelle espèce contre la violence de l'ancienne. En lui accordant, par exemple, un don qui la mettra à l'abri des coups. Mais parfois, elle en fait un peu trop.*

Cela se passait deux ans plus tôt. Ce jour-là, Gus Kusevic roulait lentement le long de l'étroite route menant à Boonesboro.

C'était une agréable région où l'on pouvait rouler sans se presser, particulièrement à la fin du printemps. Il n'y avait personne d'autre que lui sur la route. Les bois, dont le feuillage n'était pas encore brûlé par le soleil de l'été, étaient d'un vert riche et profond, et les soirées étaient toujours d'une agréable fraîcheur.

Juste avant d'atteindre les premières habitations de Boonesboro, il avait aperçu le cottage à vendre, fermé et décoloré, planté au milieu de son terrain de dix ares.

Il avait ralenti et s'était arrêté. Puis, pivotant sur son siège, il l'avait regardé.

La maison avait besoin d'un bon coup de peinture ; le sol de la voie privée qui y menait avait viré du blanc au gris, et son tracé élégant était à peine visible. Il manquait des bardeaux çà et là à la toiture, les tuiles présentaient quelques solutions de continuité et, inévitablement, des carreaux étaient cassés aux fenêtres. Mais la charpente était toujours horizontale, le toit ne s'était pas affaissé et la cheminée se tenait toujours bien droite.

Gus regarda les bouquets d'arbres épars et les hautes herbes qui étaient tout ce qui subsistait de la plantation et de la pelouse. Son dur visage sans beauté s'éclaira d'un sourire qui fit ressortir ses traits couturés de cicatrices. Ses mains se contractèrent comme si elles serraient une bêche.

Il descendit de voiture, traversa la route, marcha vers le cottage et nota le nom du marchand de biens qui était inscrit sur une carte épinglée à la porte d'entrée.

\*

\*\*

Près de deux années s'étaient écoulées. On était au début d'avril, et Gus était occupé à fignoler sa pelouse.

De bonne heure ce jour-là, il avait tamisé le tas de bonne terre derrière la maison ; puis, après l'avoir mélangée à de la tourbe broyée, il l'avait transportée sur une brouette jusqu'à la pelouse où il l'avait répartie en petits tas. Maintenant, il l'épandait soigneusement au râteau sur le jeune gazon en une fine couche qui recouvrait seulement les racines et laissait apparaître les minces brins d'herbe.

Il projetait de terminer avant le début du match de base-ball qui opposait les Géants aux Kodiaks. Il désirait particulièrement voir cette partie parce que Halsey lançait pour les Kodiaks, et qu'il éprouvait envers lui quelque chose comme un intérêt avunculaire.

Il travaillait sans mouvements violents ni gaspillage excessif d'énergie. À deux ou trois reprises, il s'arrêta pour aller boire à une bouteille de bière couchée dans l'ombre du rosier qu'il avait planté près de la porte d'entrée. Le soleil était chaud et, au tout début de l'après-midi, il avait retiré sa chemise.

Au moment même où il allait achever sa tâche, un tacot délabré descendit du ciel et se posa devant la maison. Il s'immobilisa dans une brusque rafale de vent provoquée par ses pales de rotor et un homme à la démarche dansante, vêtu d'un complet de serge usé, dont les cheveux rares ramenés sur le sommet du crâne étroit dissimulaient mal la calvitie, en descendit et regarda Gus d'un air incertain.

Gus avait jeté un bref regard au tacot tandis qu'il descendait silencieusement, et remarqué l'inscription difficilement lisible tracée sur la peinture fanée de sa portière : Bureau du Préfet du Comté de Falmouth. Il avait haussé les épaules et s'était remis à son travail.

Gus était une manière de colosse. Ses épaules étaient solides et massives, sa poitrine large, couverte d'une épaisse toison gris fer. Il avait pris un peu d'estomac avec les années, mais les muscles étaient toujours là sous leur enveloppe de chair. Ses biceps étaient plus gros que beaucoup de cuisses, et ses avant-bras étaient impressionnants.

Son visage était couvert d'un réseau de plis et de crevasses. Ses joues plates étaient creusées de deux profonds sillons qui naissaient aux ailes de son nez écrasé, encadraient sa large bouche comme des parenthèses, et convergeaient vers l'arrondi de son menton. Ses yeux

bleu pâle clignaient au-dessus de pommettes hautes couvertes de fines rides. Ses cheveux coupés très courts avaient la blancheur du coton.

Seule l'exposition répétée et ennuyeuse de son corps au soleil lui hâlait le corps, mais son visage était perpétuellement bronzé. La roseur de son corps était rompue en plusieurs endroits par des cicatrices blanchâtres. La mince ligne d'une blessure causée par un coup de couteau émergeait du haut de son pantalon, courait sur son ventre et mourait sur le côté droit de son estomac. Une autre zone significative de blessures se trouvait en travers des articulations rugueuses de ses mains aux doigts épais.

Le clerc du Préfet du Comté regarda la boîte aux lettres afin de s'assurer du nom, puis il le compara à la suscription d'une lettre qu'il tenait à la main. Il s'immobilisa et fixa Gus à nouveau, inexplicablement nerveux.

Gus réalisa soudain qu'il ne présentait probablement pas une apparence rassurante. Avec tout le tamisage et le pelletage qu'il avait effectués, il avait soulevé beaucoup de poussière. Mêlée à la sueur, elle recouvrait son visage, sa poitrine, ses bras et son dos. Gus savait qu'il n'avait pas très bonne mine même quand il était propre et convenablement habillé. Et en ce moment précis, il ne pouvait pas blâmer le clerc pour son hésitation.

Il essaya d'étirer ses lèvres en un sourire désarmant.

Le clerc passa sa langue sur ses propres lèvres, s'éclaircit la gorge en une toux brève, puis tendit le menton vers la boîte aux lettres.

« C'est exact ? Vous êtes bien Mr. Kusevic ? »

Gus fit oui de la tête.

« C'est bien moi. Que puis-je faire pour vous ? »

Le clerc tendit l'enveloppe.

« J'ai ici pour vous une note du Conseil du Comté, murmura-t-il – mais il était visiblement plus absorbé par son effort en vue d'identifier Gus avec le rosier, les parterres de fleurs nettement délimités et amoureuxment soignés, les haies, le sentier dallé, le petit bassin aux poissons rouges sous le saule pleureur, le cottage peint en blanc avec ses pots de fleurs placés sur les fenêtres, ses volets pimpants et les rideaux visibles derrière les vitres étincelantes.

\*

\*\*

Gus attendit que l'homme en ait terminé avec ses pensées évidentes, tandis que quelque chose au plus profond de lui soupirait tranquillement. Il avait rencontré ce moment d'embarras chez tant d'autres personnes qu'il y était parfaitement habitué – ce qui ne

signifiait pas qu'il pouvait l'oublier.

« Eh bien, entrez, dit-il après avoir observé une pause convenable. Il fait très chaud dehors, et j'ai de la bière dans le réfrigérateur. »

Le clerc eut une nouvelle hésitation.

« Eh bien, tout ce que j'ai à faire, c'est de délivrer cette note... dit-il, regardant toujours autour de lui. Vous avez drôlement bien arrangé cet endroit, dites donc. »

Gus sourit.

« C'est ma maison. Un homme aime vivre dans un endroit agréable. Vous êtes pressé ? »

Quelque chose dans ce qu'il avait dit parut troubler le clerc. Puis il leva soudainement les yeux, réalisant seulement alors et d'une manière visible qu'on lui avait posé une question directe.

« Pardon ?

— Vous n'êtes pas pressé, n'est-ce pas ? Entrez. Venez boire une bière. Personne n'a envie de devenir une boule de feu un après-midi de printemps. »

Le clerc eut un sourire gêné.

« Non... Bien sûr que non. » Puis son visage s'éclaircit. « D'accord. J'ai tout mon temps. »

Avec un sourire de plaisir, Gus le fit entrer chez lui. Personne n'avait vu l'intérieur depuis qu'il l'avait aménagé, et le clerc était le premier visiteur qu'il eût jamais eu. Pas même un livreur n'avait franchi le seuil de la porte. Boonesboro était une si petite ville qu'il fallait s'y rendre en personne pour taire ses courses. Il n'y avait naturellement aucun service postal – non que Gus eût jamais reçu de courrier.

Il introduisit le clerc dans le living-room.

« Asseyez-vous, dit-il. Je reviens. » Il se dirigea vivement vers la cuisine, prit des bouteilles dans le réfrigérateur, mit des verres sur un plateau avec une soucoupe pleine de pommes chips et une autre de bretzels et revint vers son visiteur.

Le clerc était debout, regardant les rayonnages chargés de livres qui recouvraient entièrement deux des murs de la pièce.

\*

\*\*

En voyant son expression, Gus réalisa avec un regret véritable que l'homme n'était pas du genre à se demander si un lourdaud évident comme Kusevic avait lu l'un quelconque de ces livres. On pouvait toujours parler à un homme comme ça, une fois dissipées les méprises de ce genre. Non, le clerc était trop visiblement intrigué par le fait



qu'un adulte fût fou des livres, et particulièrement un homme comme Gus. De la part d'un de ces jeunes gars qui font de l'agitation politique au sein de l'université, c'eût été normal. Mais un adulte ne doit pas se comporter ainsi.

Gus se rendit compte que ç'avait été une erreur de sa part que d'attendre quelque chose du clerc. Il aurait dû s'en douter, qu'il ait eu ou non faim de compagnie. Il avait toujours été affamé de compagnie, et le moment était venu où il réalisait, une fois et pour toujours, qu'il était certain qu'il n'en trouverait jamais.

Il posa le plateau sur la table, décapsula vivement une bouteille de bière et la tendit à l'homme.

« Merci », marmonna le clerc.

Il avala une gorgée de liquide, soupira profondément et essuya sa bouche avec le revers de sa main.

Il promena à nouveau son regard autour de la pièce. « Je suppose que tout cela vous a coûté cher », dit-il. Gus haussa les épaules.

« J'ai presque tout fait moi-même. J'ai fabriqué les étagères, les meubles et tous les autres trucs. Les seules choses que j'aie achetées, ce sont les tableaux, les livres et les disques. »

Le clerc émit un grognement. Il donnait l'impression d'être considérablement mal à l'aise, peut-être à cause de la note qu'il avait apportée. Gus se demanda ce que cela pouvait être mais, maintenant qu'il avait commis l'erreur d'offrir une bière à l'homme, il lui fallait attendre poliment qu'il ait fini de boire avant de le questionner.

Il se dirigea vers le poste de télévision.

« Vous aimez le base-ball ? demanda-t-il.

— Oh oui ! répondit le clerc.

— Ça va être l'heure du match Géants-Kodiaks. »

Gus mit le poste en marche et s'assit sur un pouf afin de ne pas salir une chaise. Le clerc erra un peu dans la pièce puis s'immobilisa pour regarder l'écran, tout en avalant de petites gorgées de bière.

\*

\*\*

Le deuxième jeu avait commencé, et l'image familière de Halsey apparut sur l'écran. Le souple jeune gaucher lançait avec son mouvement mou habituel, apparemment sans forcer le moins du monde, mais la balle atterrit au-delà des batteurs avec un sifflement que les micros rendirent parfaitement.

Gus regarda le clerc et hocha la tête.

« C'est un sacré bon lanceur, n'est-ce pas ? » dit-il. Le clerc haussa les épaules.

« D'accord, répondit-il. J'estime toutefois que Walker est leur meilleur joueur. »

Gus soupira, réalisant qu'il s'était une nouvelle fois oublié. Le clerc ne prêtait guère attention à Halsey, naturellement. Il sentait l'irritation le gagner vis-à-vis de l'homme, avec ses idées préconçues sur ce qui était bon et sur ce qui ne l'était pas, et sur qui avait le droit de faire pousser des roses et sur qui ne l'avait pas.

« À propos, dit Gus, savez-vous quel a été le record de Halsey l'an dernier ? »

Le clerc haussa les épaules.

« Je ne saurais le dire. Ce n'était pas mauvais – c'est tout ce dont je me souviens. 13-7, quelque chose comme ça. »

Gus hocha la tête pour lui-même.

« Hmm ! hmm ! Et combien a fait Walker ?

— Walker ? Mais, mon vieux, Walker a gagné quelque chose comme trente-cinq jeux. Dont trois *no-hitters*<sup>[3]</sup>. Combien Walker a fait ? Hmm ! »

Gus secoua la tête.

« Walker est un bon lanceur, d'accord, mais il n'a jamais réussi de *no-hitter*. Et il n'a gagné que dix-huit parties. »

Le clerc plissa le front. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis la referma. Il ressemblait à un parieur-à-coup-sûr qui vient soudain de réaliser que sa mémoire lui a joué un tour.

« Écoutez. Je pense que vous avez raison. Hmm ! Nom de Dieu, qu'est-ce qui m'a fait penser que Walker était le meilleur ? Vous savez, on en a discuté tout l'hiver avec les copains, et personne ne m'a jamais contredit. » Le clerc se gratta la tête. « Maintenant, il y a un vrai lanceur à ce jeu. » La concentration lui fit froncer les sourcils.

Gus regarda en silence Halsey qui, sous les vivats du public, contraignait son troisième batteur, et un léger sourire fit se plisser son visage. Halsey était toujours jeune et au mieux de sa forme. Il s'engageait dans le jeu avec toute l'énergie et toute la joie qu'un homme ressent quand il réalise qu'il a atteint le sommet de son art et que là, à l'emplacement du lanceur, sous le soleil, il est aussi talentueux que n'importe lequel des champions qui l'ont précédé.

Gus se demanda à quel moment Halsey prendrait conscience du piège qu'il avait préparé pour lui-même.

Parce que ce n'était pas une compétition. Pas pour Halsey. Pour Christy Mathewson, ç'avait été une compétition. Pour Lefty Grove et pour Dizzy Dean, pour Bob Feller et pour Slat Gould, ç'avait été une compétition. Mais pour Halsey, c'était simplement une forme compliquée de jeu de patience qui réussit à tous les coups.

Très tôt, il réaliserait qu'on ne peut se handicaper soi-même en demeurant un solitaire. Si vous savez où toutes les cartes se trouvent ;

si vous savez qu'à moins d'être délibérément tricheur vous ne pouvez vous empêcher de gagner – quel bien cela fait-il ? Un jour prochain, Halsey se rendrait compte qu'il n'y avait pas un jeu sur Terre où il ne pourrait vaincre, qu'il s'agisse d'une compétition physique organisée et formellement reconnue comme un jeu ou du flipper à milliards de gâchettes appelé la Société.

Et après ça, Halsey ? Après ? Si vous trouvez le nom de la fraternité à laquelle vous appartenez, quel qu'il soit, s'il vous plaît, dites-le-moi.

Le clerc ouvrit la bouche et grommela :

« Eh bien, cela n'a pas d'importance, je suppose. Je puis toujours trouver ça à la maison, dans mon catalogue des records. »

« Oui, vous le pouvez, commenta silencieusement Gus. Mais vous ne saisissez jamais ce que cela signifie ; et si vous le faites, vous l'oublierez et vous ne réaliserez jamais que vous l'avez oublié. »

Le clerc acheva sa bière, posa la bouteille sur le plateau et se retrouva libre de se rappeler pour quelle raison il était venu. Il regarda à nouveau autour de lui, comme si ce souvenir était une sorte d'indication.

« Des tas de livres », commenta-t-il.

Gus hocha la tête, tout en regardant Halsey qui se dirigeait une nouvelle fois vers le point de lancer.

« Et... vous les avez tous lus ? »

Gus fit oui de la tête.

« Qu'est-ce que vous pensez de celui qui a été écrit par un certain Miller ? J'ai entendu dire qu'il était bon. »

C'était ainsi. Le clerc manifestait un certain intérêt étroit vis-à-vis d'une certaine littérature.

« Je suppose qu'il l'est, répondit Gus avec sincérité. J'ai lu une fois les trois premières pages. » Et l'ayant fait, il avait deviné ce que serait le reste – qui ferait quoi et quand, et il avait perdu tout intérêt pour l'histoire. La bibliothèque avait été une erreur, tout comme une douzaine d'expérimentations similaires. S'il désirait se familiariser académiquement avec la littérature humaine, il aurait pu tout aussi bien le faire en bouquinant chez les libraires plutôt qu'en achetant des livres et en faisant la même chose à la maison. Quoi qu'il fût, il ne pouvait espérer en extraire les moindres empathies émotionnelles.

Il fallait cependant se rendre compte : les rangées de livres sans usage valaient mieux qu'un mur nu. Les caparaçons de culture constituaient un rempart, même s'il s'agissait d'une culture apprise et non sentie, qui ne signifiait pas plus pour lui que la culture des Incas. Même en essayant de toutes ses forces, il ne pourrait jamais être un Inca. Ni même un Maya ou un Aztèque, ni quoi que ce soit, excepté par la plus ténue des extensions.

Il n'avait pas de culture propre – là était le problème. La vacuité qui néanmoins fait souffrir ; le déracinement, l'absence totale d'un endroit où se tenir et dire : ceci est à moi.

En trois coups, Halsey mit le premier batteur hors circuit. Puis il lança une balle doucement ascendante vers l'endroit précis où l'homme suivant pouvait obtenir le meilleur effet avec sa batte, et ne leva même pas les yeux quand la balle sortit du terrain en sifflant. Il mit hors circuit les deux hommes suivants avec un total de huit.

Gus secoua lentement la tête. C'était le premier symptôme – quand vous ne vous préoccupez plus d'être rusé en ce qui concerne votre handicap.

\*

\*\*

Le clerc tendit l'enveloppe. « Voici », dit-il brusquement, ayant finalement amené son indécision au point d'action en dépit de sa nervosité évidente à la réaction probable de Gus.

Gus ouvrit l'enveloppe et lut la note. Puis, exactement comme le clerc l'avait fait, il jeta un regard à la pièce autour de lui. Une sombre expression dut envahir son visage, car le clerc devint encore plus hésitant. « Je... je voudrais que vous sachiez que je regrette ceci. Je suppose que nous le regrettons tous deux. »

Gus hocha vivement la tête. « Bien sûr. Bien sûr. » Il se leva et observa l'extérieur à travers la fenêtre de la façade. Il eut un sourire un peu tordu en regardant la pelouse soigneusement entretenue qui prenait doucement forme à l'emplacement où, l'année précédente, après avoir ramassé les cailloux et passé la charrue, il avait ensemencé et placé des lits de fleurs... Ah ! ce n'était pas le moment de penser à ça. Le terrain, avec le cottage, était condamné. C'était ainsi.

« Ils... ils ont l'intention de faire une autoroute à douze voies à la place de la route actuelle », expliqua le clerc.

Gus hocha la tête d'un air absent.

Le clerc s'approcha de lui et baissa la voix.

« Écoutez... on m'a chargé de vous dire quelque chose, qui ne sera pas écrit. »

Il s'approcha encore, regarda autour de lui et posa sa main en confidence sur l'avant-bras nu de Gus.

« Quel que soit le prix que vous demanderez, murmura-t-il, il sera accepté, dans la mesure où vous ne serez pas trop gourmand. Ce n'est pas le Comté qui paie. Ni même l'État, si vous voyez ce que je veux dire. »

Gus savait ce que l'homme voulait dire. Il n'y a que les

gouvernements nationaux qui soient capables de construire des autoroutes à douze voies. Il savait même plus que cela. Les gouvernements nationaux n'agissent pas ainsi sans avoir de bonnes raisons de le faire.

« Une autoroute entre Hollister et Farnham ? » demanda-t-il.

Le clerc pâlit. « Je n'en suis pas sûr », murmura-t-il.

Gus eut un faible sourire, et il laissa le clerc se demander comment il avait deviné. Cela ne pourrait pas être un grand secret, de toute manière – pas après que la pente aurait été aplanie et que le but serait devenu de lui-même évident.

Un éclair d'obstination totale traversa Gus. Il reconnut sa source dans la colère qui naquit en lui à la pensée de perdre le cottage, mais il n'y avait aucune raison pour qu'il ne se permette pas de se laisser aller.

« Quel est votre nom ? demanda-t-il abruptement au clerc.

— Euh... Harry Danvers.

— Eh bien, Harry, si nous supposons que je puisse empêcher la construction de cette autoroute quand je le voudrai ? Supposons que je vous dise qu'aucun bulldozer ne pourra s'approcher de cet endroit sans se renverser, qu'aucune excavatrice ne pourra creuser ce sol, que les bâtons de dynamite n'exploseront pas. Supposons que je vous dise que s'ils réussissent malgré cela à construire l'autoroute, elle deviendra aussi molle que de la crème si je le désire et se mettra à couler comme une rivière.

— Hein ?

— Passez-moi votre stylo. »

\*

\*\*

Danvers fouilla machinalement dans sa poche et tendit son stylo. Gus le prit entre ses deux paumes et le façonna en forme de balle qu'il laissa tomber sur le tapis doux et épais et rattrapa alors qu'elle rebondissait. Il roula alors la balle entre ses doigts et le stylo reprit sa forme cylindrique première. Il dévissa le capuchon, l'aplatit entre deux doigts, écrivit dessus, en refit un capuchon et, utilisant un ongle pour en détacher l'encre qui maintenant en faisait partie, inscrivit indélébilement le nom de Danvers juste sous la surface du métal. Puis il revissa le capuchon et rendit le stylo au clerc du Préfet du Comté.

« Souvenir », dit-il.

Le clerc regarda le stylo.

« Eh bien ? demanda Gus. N'êtes-vous pas curieux de savoir comment j'ai fait et qui je suis ? »

Le clerc secoua la tête.

« Joli tour. Je suppose que vous, les prestidigitateurs, vous devez passer beaucoup de temps à vous entraîner. Je ne me vois pas moi-même dépenser tout ce temps pour la satisfaction d'un hobby. »

Gus hocha la tête. « Ceci est une bonne explication d'un bon point de vue logique et pratique », dit-il. Particulièrement quand chacun de nous projette autour de lui, automatiquement, un champ qui étouffe la curiosité, pensait-il. Quel autre point de vue auriez-vous pu avoir ?

Par-dessus l'épaule du clerc, il regarda la pelouse, et un côté de sa bouche se tordit avec tristesse.

Seul Dieu peut faire un arbre, pensa-t-il, en regardant les arbustes et les parterres de fleurs. Devons-nous tous alors trouver notre épanouissement dans le dessin de jardins potagers ? Devons-nous devenir les jardiniers des riches humains dans leurs maisons coûteuses, roulant dans nos vieux camions rouillés, graissant nos tondeuses à gazon, nous agenouillant devant les pelouses avec nos sécateurs, venant à la porte de la cuisine les chauds jours d'été pour demander un verre d'eau ?

L'autoroute. Oui, il pouvait empêcher la création de l'autoroute. Ou la faire passer à l'extérieur de sa propriété. Il n'y avait pas moyen d'arrêter l'atténuateur de curiosité, non plus qu'il n'est possible d'ordonner au cœur de s'arrêter. Mais il pouvait en accroître l'efficacité. Il pouvait forcer son esprit à travailler à la limite de la surcharge, et personne alors ne verrait plus le cottage, la pelouse, le rosier, ni le vieil homme usé buvant sa bière. Ou plutôt, les voyant, nul ne leur prêterait la moindre attention.

Mais la première fois qu'il irait en ville, ou quand il mourrait, le champ de force disparaîtrait, et alors après ? Alors il y aurait la curiosité, l'investigation, puis, peut-être, un fragment de théorie ici ou là que l'on ajusterait à un autre quelque part ailleurs. Et ensuite, qu'y aurait-il ? Un pogrom ?

Il secoua la tête. Les humains ne pouvaient pas gagner et, dans l'aventure, ils perdraient énormément. C'était la raison pour laquelle il ne pouvait pas laisser un seul indice aux humains. Il n'avait aucun goût pour l'abattage des moutons, et il ignorait s'il en allait de même pour ses égaux.

Ses égaux. Gus étira sa bouche. Le seul dont il fût assuré de l'existence était Halsey. Il y en avait d'autres, mais il n'y avait aucun moyen de les localiser. Ils ne provoquaient aucune réaction parmi les humains ; ils ne laissaient aucune piste à suivre. C'était seulement s'ils se montraient, comme Halsey, qu'ils pouvaient être détectés. Malheureusement, il n'y avait pas de ligne télépathique privée entre eux.

Il se demanda si Halsey espérait que quelqu'un le remarquerait et

entrerait en contact avec lui. Il se demanda si Halsey se doutait même qu'il y en avait d'autres comme lui. Il se demanda si lui-même avait été remarqué par quelqu'un, lorsque le nom de Gus Kusevic s'était trouvé occasionnellement cité par les journaux.

C'est l'aurore de ma race, pensa-t-il. La première génération – ou est-ce la première, et quelle importance cela a-t-il ? – et je me demande où sont les femelles.

\*

\*\*

Gus se tourna vers le clerc.

« Je demande l'équivalent de ce que cet endroit m'a coûté, dit-il. Pas plus. »

Les yeux du clerc s'agrandirent légèrement puis redevinrent normaux. Il haussa les épaules.

« C'est vous que ça regarde. Mais si c'était moi, je pomperais l'argent du gouvernement. »

Oui, se dit Gus, sans aucun doute il le ferait. Mais moi je ne veux pas le faire – simplement parce qu'on ne vole pas des bonbons aux enfants.

Ainsi, le superman faisait ses valises et débarrassait le chemin de l'humain. Gus étouffa un petit rire. Le champ imperméable. Le champ imperméable. Le champ imperméable trois fois maudit, toujours bienveillant, indétraquable, inébranlable, autonome et protecteur.

Malheureusement, l'évolution n'avait pas encore réalisé qu'il existait une chose telle que la société humaine. Cela produisait un être modifié par rapport à la race humaine, atteignant le psi pratique. Afin de protéger ces faibles nouvelles espèces, dont les membres étaient si terriblement clairsemés, cela leur procurait le camouflage parfait.

Résultat : quand le jeune Augustin Kusevic fut enregistré à l'école, on découvrit qu'il n'avait pas de bulletin de naissance. Aucun hôpital ne se souvenait qu'il y eût vu le jour. Et en manière de fait brutal, à ce moment-là, ses parents, où qu'ils fussent, avaient oublié son existence depuis longtemps.

Résultat : quand le jeune Gussie Kusevic essaya d'entrer à l'école secondaire, on découvrit qu'il n'était jamais allé au collège. Peu importait qu'il pût citer les noms des maîtres, les titres des livres scolaires et les numéros des salles de classe. Peu importait qu'il pût produire des bulletins de notes. Ils n'étaient pas enregistrés et les entretiens mouvementés avec ses parents au sujet des notes avaient été oubliés. Personne ne connaissait son existence. C'est-à-dire que les gens se rappelaient le fait de son existence et le fait qu'il eût agi en

fonction de cette existence, mais seulement comme s'ils avaient lu cela dans un livre infiniment ennuyeux.

Il n'avait pas de camarades, pas de petite amie, pas de passé, pas de présent, pas d'amour. Il n'avait pas d'endroit où vivre. Les fantômes eussent-ils existé, c'est parmi eux qu'il aurait trouvé l'amitié.

Au moment de son adolescence, il avait découvert en lui une absence absolue d'implication avec la race humaine. Il étudia cela, car c'était la caractéristique saillante de son environnement. Il ne vivait pas avec. Son environnement ne signifiait rien qui eût pour lui une valeur quelconque : ses motivations, ses manières et sa morale ne déclenchaient pas en lui de réactions sensibles. Et quant aux siennes propres, naturellement, elles n'exerçaient absolument aucun effet sur cet environnement.

La vie du paysan de l'ancienne Babylone ne présente d'intérêt que pour quelques anthropologues, mais aucun d'entre eux ne désirerait vraiment être un paysan babylonien.

Ayant résolu l'équation sociale humaine de son point de vue impartial, et ne s'en souciant pas plus que le naturaliste qui découvre que les bêtes sauvages sont extrêmement friandes de feuilles vertes de tremble, il plongea dans la relaxation physique. Il découvrit le sentiment excitant de provoquer des bagarres et de gagner, de faire que quelqu'un lui prête attention lorsqu'il lui tapait sur le nez.

Il aurait pu devenir une personne installée à demeure sur les docks de Manhattan, si un autre Manhattanien ne l'avait pas tailladé avec un couteau. Le besoin culturel chez lui avait été absolu. Il lui avait fallu tuer l'homme.

Cela avait marqué la fin de cette période de combats sans règles. Il découvrit, non avec dégoût mais avec horreur, qu'il pouvait commettre un meurtre en toute impunité. Aucune enquête n'eut lieu, et aucune recherche ne fut entreprise.

Ainsi, cela avait été la fin de quelque chose, mais ça l'avait conduit à la seule évasion possible du piège vers lequel il avait été conduit depuis sa naissance. La compétition intellectuelle étant sans signification, les sports organisés étaient devenus la seule réponse. Régulant ses efforts et, simultanément, les comparant à une pile de comptes rendus journalistiques, il obtint la première continuité officielle que sa vie eût jamais connue. Les gens continuaient à oublier ses accomplissements, mais quand ils se tournaient vers les archives, son nom était indéniablement là. Un dossier peut être mal classé ; des archives scolaires peuvent disparaître. Mais il faut quelque chose de plus qu'un champ d'oubli pour neutraliser la montagne de journaux et de statistiques qui traînent, comme un boulet, à la cheville d'un athlète même médiocre.

Il semblait à Gus – et il y pensait beaucoup – que cette chaîne de



progression était inévitable pour n'importe quel mâle de son espèce. Quand, trois ans auparavant, il avait découvert Halsey, son hypothèse s'en trouva renforcée. Mais de quel bien Halsey pouvait-il être pour un autre mâle ? Pour tenir avec lui des sessions mutuelles de consolation ? Il n'entrait pas dans son intention de rencontrer l'homme.

\*

\*\*

Le clerc s'éclaircit la gorge. Surpris, Gus tourna vivement la tête pour le regarder. Il l'avait oublié.

« Eh bien, je crois que je vais m'en aller. Rappelez-vous, le délai est de deux mois. »

Gus fit un geste qui ne l'engageait en rien. L'homme avait délivré son message. Pourquoi ne convenait-il pas qu'il avait servi son but et ne s'en allait-il pas ? Puis il eut un sourire triste. Quel but servait l'homo indscriptus, et où allait-il ? Halsey était déjà en train de descendre la colline le long du sentier bien marqué. Y en avait-il d'autres ? Si oui, alors ils étaient dans une autre ornière, quelque part, et pas même le sommet de leur tête ne se montrait. Lui et ceux de son espèce ne pouvaient se reconnaître que grâce à un procédé d'élimination élaboré ; il leur fallait surveiller les gens que personne ne remarquait.

Il ouvrit la porte au clerc, vit la route, et découvrit que ses pensées étaient retournées vers l'autoroute.

L'autoroute partirait de Hollister, qui était un nœud ferroviaire, pour atteindre la Base aérienne militaire de Farnham, où ses calculs de sociomathématiques avaient depuis longtemps prédit que le premier navire spatial serait construit et lancé. Les camions gronderaient sur l'autoroute, alimentant en hommes et en matériel un appétit insatiable.

Il s'essuya les lèvres. Quelque part là-haut dans l'espace – quelque part au-delà du Système solaire, il y avait des êtres d'une autre race. Les traces de leurs visites étaient évidentes. Les humains les rencontreraient, et là encore il pouvait prédire le résultat – les humains vaincraient.

Gus Kusevic ne pouvait aller sur place résoudre les problèmes qui, il en était persuadé, gisaient parmi les étoiles. Même avec des albums pleins de notices et de coupures de journaux, il était à peine arrivé à faire pénétrer sa carrière dans la conscience publique. Halsey, qui avait avec exubérance battu tous les records de base-ball, n'était connu que comme un très bon lanceur de province.

Quelles lettres de créance pourrait-il présenter à l'appui de sa demande d'admission dans l'Armée de l'Air ? Et s'il en possédait, qui s'en souviendrait le lendemain ? Que deviendraient les enregistrements de ses vaccinations, de ses bilans physiques, de ses stages ? Qui se soucierait de lui réserver une couchette, de lui fournir du ravitaillement, ou de tenir compte de sa consommation lorsque le temps serait venu d'allouer l'oxygène ?

Passager clandestin ? Rien de plus facile. Mais encore : qui mourrait afin qu'il puisse vivre dans le système hermétique de l'économie du navire ? Quel mouton lui faudrait-il égorger, et pour quel but utile, en dernière analyse ?

« Eh bien, au revoir, dit le clerc.

— Au revoir », dit Gus.

Le clerc s'engagea sur le chemin dallé et se dirigea vers son tacot.

\*

\*\*

Je pense, se dit Gus, qu'il aurait mieux valu pour nous que l'Évolution ait été un peu moins protectrice et un peu plus attentive. Un pogrom occasionnel ne nous aurait causé aucun préjudice. Dans un ghetto, au moins, le problème de la recherche des femmes est résolu. Notre graine a été répandue sur le sol.

Soudain, Gus se précipita hors de la maison, poussé par quelque chose à quoi il ne se souciait pas de donner un nom. Il regarda par la portière ouverte du tacot, et le clerc lui lança un regard inquiet.

« Danvers, vous êtes un amateur de sport, dit Gus hâtivement, réalisant que sa voix était trop pressante, et que son intensité effrayait le clerc.

— C'est exact, répondit l'homme en s'appuyant nerveusement contre le dossier de son siège.

— Quel est le champion du monde de boxe toutes catégories ?

— Mike Frazier. Pourquoi ?

— Qui a-t-il battu pour le titre ? Qui était champion avant lui ? »

Le clerc gonfla ses joues.

« Euh... Il y a des années de cela... Eh bien, je ne sais plus. Je ne me souviens pas. Je pourrai vérifier. »

Gus expira l'air lentement. Il se tourna à demi et regarda le cottage derrière lui, la pelouse, les parterres de fleurs, le sentier, les arbres, et le bassin à poissons rouges sous le saule.

« Ça n'a pas d'importance », dit-il, et il revint vers la maison tandis que le tacot du clerc s'élevait lentement dans les airs.

Du son provenait du téléviseur. Il vérifia la position du jeu.

Cela était allé vite. Halsey avait réussi un point, et le lanceur des Géants avait fait presque aussi bien. Le score était de 1 à 1, c'était aux Géants de tenir la batte, et c'était la dernière balle du dernier jeu. La caméra se braqua sur le visage de Halsey.

Il regarda le batteur, avec dans les yeux un désintérêt total, se tendit, et lança la balle de match.

Traduit par MARCEL BATTIN.

*Nobody bothers Gus.*

Algis Budrys : ON N'EMBÊTE PAS GUS (Nobody Bothers Gus)

© 1955. Publié avec l'autorisation de SCOTT MEREDITH LITERARY AGENCY.

© Librairie Générale Française, 1972, pour la traduction.

## DÉLIVREZ-NOUS DU MAL – Daniel F. Galouye

*Après l'homo indescriptus, le mutant socialement invisible, voici une autre sorte de surhomme inédit. La plupart des mutations décrites par les inventeurs de surhommes correspondent à la maîtrise de pouvoirs que l'homme a toujours souhaités et qui l'égaleraient, plus ou moins, aux dieux de ses mythologies.*

*Mais il y a bien d'autres traits que l'homme désirerait acquérir et bien d'autres choses qu'il souhaiterait, à l'entendre, changer en lui. Pourquoi, par exemple, n'y aurait-il pas de mutant moral ?*

Quidam (mot latin signifiant : un certain). 1 : Mutant humain d'une conduite morale irréprochable et dépourvu de tous vices. 2 (langage populaire) : Personne méprisable.

Nouveau Dictionnaire  
interplanétaire, 2<sup>e</sup> édition, 2143.

Tel un feu de mousqueterie, des voix véhémentes crépitaient dans l'air calme du matin :

« Un quidam ! Un quidam !

— C'est un quidam !

— Sale quidam ! Cochon de quidam ! »

La main de Wayne Conover se crispa sur le volant et il fit obliquer brutalement la voiture vers le bord de la route.

« Hé, Joe ! Nous avons pris un quidam !

— Réglons-lui son compte une bonne fois !

— Ne le lâchez pas, ce salaud ! »

Les voix haut perchées, les cris perçants des enfants servaient de contrepoint aux braiements plus graves des adolescents.

Conover ravala sa peur. Après tout, ce n'était pas à lui que ces épithètes étaient destinées. Il arrêta sa voiture près du terrain vague

envahi d'herbes folles et laissa le flot de voitures s'écouler dans un sifflement continu et indifférent.

Le terrain grouillait littéralement de gosses. Ils accouraient comme un raz-de-marée plein de fureur. Ils fonçaient à travers les herbes, laissant dans leur sillage des tourbillons de poussière et des nuages de spores. Ils brandissaient des bâtons, lançaient des cailloux et de grosses mottes de terre.

Devant eux, en pleine panique, fuyait le quidam.

C'était un homme d'âge mûr, tout crotté, en loques. Le sang ruisselait de ses joues et son visage portait l'expression hagarde d'un animal traqué.

Il courait en boitillant. De toute évidence, ce n'était pas la première fois que la populace juvénile avait forcé à la course l'infortuné gibier, au cours d'une matinée dont le calme contrastait ironiquement, par ailleurs, avec ce déchaînement de furie.

Impuissant, Conover se tenait sur le bord de la route, partageant malgré lui la terreur sans espoir du misérable quidam. À plusieurs reprises, il fit un mouvement pour s'élancer. Mais il ne pouvait rien contre cette horde.

Une colonne de l'impitoyable avalanche se détacha du groupe principal pour couper la retraite au fugitif. Au même moment, un nouveau renfort de galopins hurlants se répandit sur le terrain, accourant d'un lotissement voisin.

Le quidam s'effondra soudain et s'étala sur un robuste garnement qui avait fait un crochet pour venir plonger dans ses genoux. Poussant des cris de triomphe, la horde fonça sur la victime.

\*

\*\*

Conover s'élança vers la scène du drame. Bien sûr, il pouvait faire quelque chose ! Offrir aux garnements une seconde cible et attirer sur lui une partie des attaquants !

Mais soudain l'air fut agité de violentes pulsations et le mugissement perçant d'une sirène retentit au-dessus des têtes. Il vit les enfants se disperser dans toutes les directions, semblables aux herbes qui courbaient leurs tiges sous la poussée du vent vertical chassé par les pales de l'hélicoptère.

Le véhicule de police se posa à proximité du quidam et plusieurs agents de police en sortirent au pas de course, qui feignirent de donner la chasse aux galopins. Parvenus aux limites du terrain, ils manifestèrent jovialement leur impuissance à rejoindre les délinquants et revinrent bientôt bredouille.

L'homme se releva lentement, essuyant ses joues souillées d'un revers de sa manche en loques. Une demi-heure plus tôt, il avait sans nul doute été un citoyen respectable, décentement vêtu, et nul à le voir n'aurait pu deviner qu'il n'était qu'un quidam.

L'un des agents de police s'approcha de Conover.

« Vous avez participé à cette chasse au quidam ? »

— Non, je...

— Dommage, vous avez manqué une belle occasion de vous distraire ! »

L'agent lui donna une bourrade dans les côtes. « Vous aurez plus de chance la prochaine fois – à moins que l'un de ces maudits défenseurs des quidams ne s'avise de porter plainte trop tôt. »

Conover le suivit jusqu'à l'hélicoptère.

Un lieutenant tenait le quidam par le bras.

« Vous, là ! Comment vous appelez-vous ? »

La tête humblement inclinée, l'homme répondit d'une voix douce et tremblante.

Très bien, Monsieur-je-suis-meilleur-que-les-autres, dit le policier entre ses dents, je vous arrête pour scandale sur la voie publique et incitation à l'émeute. » Le quidam ne souffla mot. L'un des agents le poussa rudement et l'envoya s'étaler sur le plancher de l'hélicoptère.

Conover, dont la chevelure blonde fouettait le front dans le souffle impétueux des pales, regardait l'engin monter dans le ciel. Il nota le nom du quidam dans sa mémoire et compta mentalement les économies qu'il venait placer à la ville.

L'argent devait en principe servir à meubler la chambre d'enfant. Il se rendit compte, avec quelque regret, qu'en faisant don de cette somme, il rendrait Alice malheureuse. Mais bien que normale, elle éprouvait à l'égard de son prochain presque autant de compassion qu'un quidam. Elle comprendrait que le prisonnier avait un besoin plus désespérément pressant de cet argent qu'eux-mêmes.

\*

\*\*

Il était bien près de midi lorsque Conover, conseiller en itinéraires à l'agence de voyages *Au Long Cours*, en eut terminé avec la file de touristes en puissance qui faisaient la queue devant son bureau. Il passa en revue les randonnées enregistrées au cours de la matinée : trois croisières des grandes profondeurs dans l'Atlantique avec escale à Bubble City ; deux réservations pour le Pôle Nord ; quatre pour les stations de haute montagne de l'Everest ; deux pour les plages de la Riviera des U.S.A. et six pour le Carlsbad souterrain à 16 kilomètres

de profondeur.

C'était là un résultat confortable, mais insuffisant néanmoins pour déborder cinq autres conseillers terrestres et trois célestes. Il rassembla les billets de banque et les chèques, et quitta sa place pour les remettre entre les mains du caissier.

À son retour, il fut arrêté par Ed Beaumont, du premier bureau terrestre. « N'est-ce pas vous que j'ai aperçu ce matin sur le bord de la grand-route, Wayne ? »

Conover eut un hochement de tête incertain.

« Vous assistiez à la chasse au quidam, hein ? » Beaumont était un homme massif, brun, au sourire immuable. « Ils lui en ont fait voir de toutes les couleurs, si je ne m'abuse ? »

— Le spectacle n'était pas joli, joli », dit Conover. Une expression de doute se peignit sur les traits de Beaumont.

« À mon avis, la scène était extrêmement drôle. » Puis : « Oh ! je vois ce que vous voulez dire ! Du point de vue du quidam, c'était beaucoup moins réjouissant ? »

Voyant que Conover ne participait en aucune façon à sa gaieté, Beaumont cessa de rire.

« À vous voir planté sur le bord de la route, continua-t-il, on aurait juré que vous brûliez d'envie de participer à l'hallali. Mais je vous vois mal en chasseur de quidam. À y bien réfléchir, vous m'avez toujours donné l'impression d'un gaillard parfaitement placide. »

Tandis que Beaumont ruminait ses propositions contradictoires, Conover comprit qu'une conversation prolongée pourrait semer de graves soupçons dans l'esprit de son collègue. Il fit un mouvement pour s'éloigner.

« En réalité, cette chasse au quidam ne vous amusait pas le moins du monde, n'est-ce pas, Wayne ? » s'informa Beaumont, d'un ton de défi.

Un simple mensonge suffirait à le libérer des soupçons. Quelques invectives bien choisies lancées avec un mépris convaincant à l'adresse des quidams administreraient la preuve irréfutable qu'il était un homme normal.

Mais Conover se contenta de dire : « Il faut que je range des papiers sur mon bureau. » Ce qui n'était d'ailleurs pas un mensonge.

Avec un regard amusé et quelque peu alléché, Beaumont se pencha en avant.

« Vos totaux sont toujours exacts lorsqu'on fait le relevé des recettes, n'est-ce pas ? Et je vous ai vu au moins une douzaine de fois vous présenter comme volontaire pour faire des heures supplémentaires. Vous gagnez un confortable salaire et pourtant vous ne vivez pas très bien. Je le sais. J'ai été chez vous.

Conover s'agitait, fort mal à l'aise sous l'œil taquin mais

inquisiteur du personnage.

« Je vois un client à mon bureau, Ed », dit-il, saisissant avec soulagement un prétexte pour s'enfuir. À présent, il ne pouvait plus douter que Beaumont le suspectait.

Celui-ci se leva, souriant.

« La malchance m'a poursuivi cette semaine, mon vieux. L'un de mes gosses est tombé malade ; le tacot est en panne. Je n'ai pas pu payer quelques traites ici et là. Pourriez-vous m'avancer une centaine de dollars ? »

Conover tendit la main vers son portefeuille. Il était parfaitement conscient que Beaumont le soumettait à un test, qu'en faisant droit à sa requête dans les circonstances présentes, il ne ferait qu'avouer son identité de quidam. Et pourtant il était vrai que l'enfant d'Ed avait été malade.

« Vous auriez l'argent sur vous ? » Beaumont regardait avidement la main de Conover ressortir de sa poche en tenant le portefeuille. « En fait, ajouta-t-il en donnant à sa voix une inflexion de tristesse, cent cinquante dollars me tireraient complètement d'embarras. »

Conover retira la somme de l'enveloppe portant l'inscription : « Meubles pour le bébé ».

« À vrai dire, Wayne, je ne sais pas quand je pourrai vous rendre cette somme.

— Je vous en prie ! » Beaumont se mit à rire.

« Ou même si je pourrai vous rembourser un jour.

— N'en parlons plus ! »

\*

\*\*

Alice était assise, accablée, sur le lit de la chambre. C'était une femme aux cheveux châtons, attirante en dépit de l'expression anxieuse et harassée de son visage. Malgré une grossesse avancée, elle gardait une allure nette et dégagée qui était une sorte de défi à son état.

À la fin, elle leva les yeux vers son mari.

« Et tu lui as donné l'argent ? » Conover hocha la tête, l'air misérable.

« Mais tu n'y perdras rien, chérie. Je m'arrangerai pour me procurer tout ce dont l'enfant aura besoin.

— Ce n'était pas la question, Wayne ! Beaumont *sait la vérité* à présent. Que va-t-il nous arriver maintenant ? »

Il s'assit près d'elle sur le lit.

« Je suis désolé, ma chérie.



— Comment se fait-il que tu n'aies pas pu dire non, au moins pour cette fois ?

— Je... eh bien, peut-être avait-il *réellement* besoin de cet argent.

— Plus que nous ? Ne comprends-tu pas qu'il voulait simplement s'assurer que tu es un... que tu es différent des autres ?

Conover croisa les mains.

« De deux choses l'une : ou il divulguera la nouvelle, ou il gardera la chose pour lui, prouvant ainsi qu'il conserve après tout des sentiments humains.

— Il est plus probable qu'il en tirera avantage pour te saigner à blanc, répondit-elle avec amertume.

— Je ne crois pas qu'Ed soit taillé de cette étoffe. Cela l'amusait simplement de se trouver en présence d'un quidam. Il voulait vérifier jusqu'à quel point notre réputation était fondée – si nous étions aussi désarmés qu'on le prétend. Il me remboursera probablement l'argent dès demain.

— Oh ! Wayne ! » Alice laissa échapper un soupir. « Je ne connais rien de plus exaspérant que ton perpétuel souci d'équité rigoureuse, si ce n'est la foi et la confiance que tu mets en tout le monde. Comment se fait-il que tu ne doutes jamais des bonnes intentions d'autrui ? »

Il se leva et se mit à faire les cent pas dans la chambre.

« Je savais bien que j'allais te causer de nouveaux soucis ! » dit-il plein de remords.

Le visage de la jeune femme s'adoucit instantanément.

« Je ne t'en veux pas, Wayne !

— Mais tu es déçue.

— Je savais parfaitement ce qui m'attendait. Tu m'avais prévenue. Je n'ignorais pas à quoi je m'exposais en devenant la femme d'un... homme différent des autres. J'ai cru en toi, sans réserve. Je ne regrette rien. »

Elle l'embrassa sur la joue.

Pas entièrement rassuré, il leva les mains avec hésitation.

« Qu'allons-nous faire à présent ? Nous enfuir encore, comme nous l'avons fait il y a deux ans ?

— J'en doute. » Elle examina sa silhouette et se mit à rire. « Je ne serai pas au mieux de ma forme avant quelques semaines, pour faire de la course à pied. »

C'était sa grossesse qui rendait la situation inextricable. Il avait connu d'autres quidams avant lui-même. Ils avaient traversé de rudes épreuves dans leurs efforts pour celer leur identité. Chaque fois que la vérité se faisait jour, il leur fallait fuir comme des bêtes traquées. Mais jamais il n'avait connu un seul quidam qui fût père d'un enfant. Et il ne savait trop ce qu'il pouvait attendre de l'avenir.

« Tout se passera très bien, grand nigaud, » s'écria Alice

joyeusement, en l'entourant de ses bras. « Et d'être femme, cela comporte pas mal de compensations – je n'ai pas à craindre de rivale et lorsque tu me dis que je suis jolie ; je suis parfaitement sûre que tu le penses.

— Mais... »

Elle plaça un doigt sur ses lèvres.

« Mais rien du tout. Je vais préparer le repas. Promets-moi d'oublier toute cette histoire. »

Il la regarda disparaître derrière la porte et se demanda s'il se rendait compte à quel point elle était merveilleuse. Elle était prompte au pardon. Elle comprenait et acceptait ses anomalies de mutant. Elle était même résignée à son irresponsabilité extravagante en matière d'argent. Pourtant la vie n'était pas facile pour elle. La charité, la franchise, l'honnêteté, telles étaient les vertus qu'il lui fallait acquérir en menant une lutte de tous les instants contre les instincts ancestraux de l'humanité. Elle devait leur livrer un combat sans merci, tandis que, chez le quidam, ces vertus étaient innées, irrésistibles.

\*

\*\*

« Eh bien, fiston, une fois encore, tu as mis les pieds dans le plat, à ce que je vois ! »

Le père d'Alice, secouant sa tête presque chauve, se tenait sur le pas de la porte, appuyé sur son bâton. C'était un homme de grande taille, mince et robuste pour son âge. Quant à la canne qui ne le quittait jamais, Conover la considérait plutôt comme une sorte de coquetterie à rebours qu'un instrument destiné à faciliter sa marche.

« Vous êtes au courant, père ? demanda-t-il décontenancé.

— Je sais tout ! » répartit le vieil homme. « Et je n'ai nullement l'intention de m'excuser pour avoir écouté aux portes.

— Non, bien sûr. Pas lorsqu'il s'agit d'une chose qui nous concerne tous.

— Eh bien, que vas-tu faire ? »

Conover prit un air désabusé. « Je ne vois pas à quoi je pourrais me résoudre. Je vais attendre simplement et voir comment agira Beaumont. »

Le vieux leva une canne menaçante.

« Je sais comment il faut traiter ce coquin – je lui passerai la crosse de ma canne autour du cou et je le mettrai au défi d'ouvrir sa grande g... J'irai le voir si tu le désires.

— À quoi cela servirait-il ? Si ce n'est Beaumont ce mois-ci, ce sera un autre le prochain. J'ai passé deux ans sans être découvert, ce doit

être un record dans le genre. »

Le vieillard demeura silencieux pendant quelques instants. Finalement il reprit :

« Alice ne te dit pas tout.

— Des factures ?

— Oui, des factures. Les dépenses s'accroissent de plus en plus. Les deux dernières traites sur la maison sont demeurées impayées. Cela ne doit pas t'étonner ! Tu gagnes de l'argent, mais pas assez pour te permettre de le distribuer à la ronde comme un philanthrope milliardaire. Mort de ma vie, fiston, tu dois te souvenir que tu as une famille !

— Je fais mon possible. Pourquoi faut-il toujours que je me trouve nez à nez avec des gens qui ont besoin d'aide ? Si seulement je n'étais pas aussi poire.

— Ce n'est pas une obligation. Le mot « non » existe toujours dans le dictionnaire.

Conover s'adossa au mur et mit ses mains dans ses poches. Le grand-père ne comprenait pas. Pas plus qu'Alice d'ailleurs. Ce n'est pas qu'ils ne fissent de louables efforts pour y parvenir. Grâce au ciel, ils avaient le cœur aussi compatissant que tout être humain normal. Mais il fallait être soi-même un mutant pour comprendre l'impulsion irrésistible qui poussait un quidam à faire le bien.

Le père d'Alice s'éclaircit la gorge.

« Le problème immédiat, c'est que tu as donné la moitié de tes économies à Beaumont et, l'autre moitié à quelque pauvre diable qui se trouve dans la situation où tu vas toi-même être plongé dans quelques jours. Je pourrai vous venir partiellement en aide avec ma pension.

— Ce ne sera pas nécessaire. J'ai mon bonus à toucher.

— Pas avant six mois. Par conséquent, fiston, il faudrait que tu te décides à jeter quelqu'un à la porte de temps en temps !

\*

\*\*

À ce moment, Conover se rendit compte à quel point il se trouvait désarmé, et combien lui et ses pareils étaient inadaptés à la lutte pour la vie. Dans un monde où tous seraient quidams, il se pourrait que les choses fussent différentes.

« En quoi consiste en somme un quidam, père ?

— Ils ont toujours existé à notre insu. Certains étaient appelés des saints et on les brûlait sur le bûcher. D'autres trouvaient leur voie dans des communautés religieuses, où ils recevaient une sorte de droit

d'asile. En renonçant aux biens terrestres, ils rassuraient les gens normaux épouvantés à la perspective d'une compétition sur le terrain de la vertu.

— Ils épouvantaient les gens ?

— Bien entendu. Les gens normaux ont peur de vous. C'est pourquoi ils vous haïssent. C'est pourquoi ils édictent des lois qui vous interdisent de vous rassembler. C'est pourquoi ils font tous leurs efforts pour vous étiqueter sous l'appellation de quidams et vous contraindre à porter des marques d'identité.

— *Ils* ont peur de *nous* ?

— Les gens ne peuvent supporter des hommes qui, sous des apparences identiques aux leurs, sont au fond tellement différents d'eux. Ils flairent une menace dans leur manière de vivre – une menace d'autant plus inquiétante qu'elle est voilée.

— Ce sont eux qui nous contraignent à nous cacher !

— C'est logique. Vous êtes également leur conscience. Vous êtes la perfection spirituelle dont ils ne cessent de nous rebattre les oreilles hypocritement depuis des milliers d'années. Vous ne servez qu'à leur montrer à quelle distance ils se trouvent de cette perfection spirituelle. Les gens détestent les hommes supérieurs. »

Cette nuit-là, Conover demeura longtemps éveillé, écoutant les sanglots presque inaudibles d'Alice. Ses remords furent encore plus poignants lorsqu'il comprit qu'elle avait retenu ses larmes jusqu'au moment où elle l'avait cru plongé dans un profond sommeil.

Pendant toute la journée suivante, Beaumont se conduisit comme si rien d'anormal ne s'était passé. À deux reprises, il passa devant le bureau de Conover pour discuter de modifications d'itinéraires. Ni en l'une ni en l'autre de ces occasions, il ne fit allusion à l'argent emprunté ni au fait que Conover était un quidam.

Puis, au moment où il se dirigeait vers la sortie à l'heure de la fermeture des bureaux, il s'approcha et déposa plusieurs billets sur le buvard avec un sourire chaleureux.

« Voici les cent cinquante dollars, dit-il. Je me suis aperçu que je n'en avais pas besoin. »

Tout en regardant machinalement ses collègues gagner la sortie, Conover se sentit envahi par un sentiment d'intense satisfaction. Ce n'était pas de recouvrer son argent qui lui importait le plus. Il était heureux que la confiance qu'il avait mise en cet homme fût justifiée.

\*

\*\*

Beaumont s'approcha de son bureau et lui donna une bourrade

dans le dos.

« Et n'ayez pas d'inquiétude pour votre secret. Il se trouve en de bonnes mains.

— Je... je... ne sais que vous dire, Ed.

— Il n'y a rien à dire. Venez donc boire un pot... Hé, Bob ! » Il s'interrompit pour héler Snyder, le caissier, qui franchissait justement la porte. « Je n'ai pas encore vérifié mes reçus. Ni Conover, d'ailleurs.

— Je suis pressé, répondit le caissier. Vous êtes le chef des conseillers. Vous avez accès à la caisse, alors débrouillez-vous tout seul. Mais laissez les talons sur mon bureau. »

Beaumont maintenait ouverte la boîte des dépôts appartenant à Conover tandis que ce dernier remplissait son bordereau et disposait à l'intérieur les espèces et les cartes de crédit. À présent, ils étaient seuls dans les bureaux.

Au premier bureau terrestre, Beaumont rédigea hâtivement son propre bordereau, glissa son coffret sous son bras et conduisit Conover jusqu'à la cage du caissier. Il ouvrit le coffre-fort, y déposa son coffret parmi les autres et y joignit celui de Conover. Puis il se mit en devoir de compléter ses entrées.

« J'avais oublié les certificats de crédit de Barstow, dit-il. Voudriez-vous me les passer pendant que je termine ces paperasses ? Elles se trouvent dans le tiroir supérieur. »

Conover ne les trouva pas à l'endroit prévu. Il demanda de nouvelles instructions et s'entendit indiquer les tiroirs latéraux de droite, puis, les recherches s'avérant de nouveau infructueuses, ceux de gauche.

« Excusez-moi, Wayne ! dit enfin Beaumont. Ils se trouvaient dans ma poche depuis le début.

Lorsque Conover revint à la cage du caissier, Beaumont inscrivait la dernière entrée sur son bordereau.

« Fermez la porte du coffre et donnez un tour à la serrure. Ensuite nous partirons.

— À propos de ce verre..., commença Conover, nous attendons le bébé d'un jour à l'autre maintenant et...

— ... et vous voulez rentrer chez vous, termina Beaumont, compréhensif. Je comprends. Je ne me suis pas posé la question : un quidam peut-il accepter un verre ? Mais je vous verrai demain. »

Devant l'immeuble, Conover, ému de reconnaissance devant la générosité et la compréhension de Beaumont, le regarda se perdre dans la foule qui encombrait les trottoirs.

Puis voyant s'allumer les lampadaires, il boutonna son pardessus et se rendit au bout du pâté de maisons où sa voiture se trouvait garée.

« Une petite seconde, Conover, je voudrais vous parler. »

Il se retourna pour voir Bob Snyder sortir de la porte de

l'établissement et la refermer derrière lui. Si le caissier se trouvait dans les bureaux après le départ de Beaumont et de lui-même, réfléchit Conover, intrigué, c'est qu'il avait dû se cacher. Mais pour quelle raison ?

« Je vous offre un verre moi aussi, dit Snyder en réglant son pas sur le sien. Mais moi, je n'accepterai pas de refus. »

Le caissier était un gringalet qui arrivait à peine au niveau de l'œil de Conover. Son visage avait une expression intense.

« Alors vous êtes un quidam ? dit-il. Cela explique tout ! »

\*

\*\*

Ils n'avaient pas ouvert la bouche depuis que Snyder avait commandé un double scotch et Conover un porto.

Le caissier engloutit une longue rasade, reposa lourdement son verre sur le bar et dit :

« Non seulement vous êtes un quidam, mais une poire de première grandeur.

— Pourquoi êtes-vous revenu dans les bureaux après avoir feint de partir ? s'enquit Conover avec étonnement.

— Beaumont, débuta Snyder d'un ton égal, arrive habituellement le dernier chaque matin. Aujourd'hui, il est entré le second, ce qui a éveillé ma curiosité. Bien entendu, il ignorait que je me trouvais déjà à mon poste. Vous pensez si ça m'a mis la puce à l'oreille lorsque je l'ai vu dissimuler dans un tiroir un objet qui ressemblait à brie torche électrique. Devinez-vous de quoi il s'agissait ? »

Conover secoua silencieusement la tête.

« Un neutralisateur de capacité, lui confia Snyder. C'est un dispositif bien connu dans les milieux du crime. Lorsqu'un individu vient à proximité d'un objet métallique, un coffre-fort, par exemple, il imprime un écho de sa propre capacité électrique sur la structure moléculaire externe de l'objet en question. Ces impressions s'évanouissent avec le temps. Mais tant qu'elles durent, elles révèlent que telles personnes, dans tel ordre, se sont approchées de l'objet.

— Cela n'a pas de sens, objecta Conover.

— À votre point de vue, peut-être. Un quidam, de par sa nature même, n'est pas soupçonneux. Quoi qu'il en soit, lorsque Beaumont vous a demandé de lui ramener les certificats de Barstow, il a transféré le contenu des coffrets dans ses poches, effacé toutes les empreintes digitales qui se trouvaient sur le coffre et s'est servi du dispositif électronique pour effacer l'écho de sa capacité sur le métal. Puisque c'est vous qui avez fermé la porte du coffre, vous serez le seul accusé

lorsqu'on découvrira la disparition de l'argent. Beaumont prétendra probablement que vous l'avez vu ouvrir le coffre, que vous avez noté mentalement la combinaison, trouvé un prétexte pour demeurer au bureau après son départ, et emporté l'argent. » Conover étreignit le pied de son verre. La duplicité de Beaumont était pour lui une révélation décevante. Il se demandait jusqu'à quel point cet homme avait besoin d'argent pour s'abaisser à de pareils procédés. « Allons le trouver, dit-il d'un ton pressant. Nous le persuaderons de remettre l'argent où il l'a pris.

— Vous tendez l'autre joue, hein ? railla Snyder. Vous autres, quidams, vous êtes vraiment d'incorrigibles poires.

— Qu'allez-vous faire ? Le dénoncer ? »

Conover pensait à la femme et aux enfants de Beaumont.

Snyder termina son verre et répéta la question d'un air songeur.

« Vais-je le dénoncer ? Laissez-moi vous demander une chose tout d'abord : un quidam serait-il vraiment prêt à couvrir la faute de Beaumont ? Accepterait-il d'être accusé à sa place ? »

\*

\*\*

Le visage du caissier avait pris une expression avide, féroce.

« Un quidam ne veut voir souffrir personne – pas même un Beaumont. »

Conover déclara franchement :

« Il se ferait probablement passer pour un coupable qui cherche à établir son innocence. Ce serait une façon de cacher son identité et de protéger sa famille. Celle-ci pâtirait, vous le savez, si l'on apprenait qu'il est un quidam. »

Snyder sourit.

« C'est probablement ce que Beaumont a prévu. Et il est suffisamment informé sur les quidams pour savoir qu'il marche sur un terrain solide. »

Conover étudia l'expression de son interlocuteur. Son sourire était plutôt un rictus... c'était le visage d'un homme qui risque une plaisanterie d'un goût douteux et sent qu'il frôle le coup de poing en pleine figure.

« Nous allons aider Beaumont à sortir de ce pétrin, n'est-ce pas ? » dit Conover.

Snyder vida son verre.

« Jamais de la vie !

— Pourquoi ?

— Parce que je joue sur le velours. Il a pris un joli magot dans ce

coffre. Du liquide, des crédits négociables. Et je suis le seul à pouvoir lui tirer dans les jambes. Il donnera jusqu'au dernier sou pour éviter une peine de prison. »

Le pied du verre se rompit dans la main de Conover. Mais son regard demeura rigide.

« Pourquoi me dites-vous cela ? Vous auriez pu le faire chanter après mon arrestation... et je ne me serais douté de rien. »

L'expression avide et impatiente était toujours sur le visage de Snyder. Conover n'avait aucune idée de sa signification.

« Pourquoi ? » répéta Snyder en le prenant par le bras et en se laissant glisser de son tabouret. « Venez, je vais vous le montrer.

Il le conduisit par une porte latérale, derrière le bar jusqu'à l'allée. Dans la pénombre, la figure du caissier paraissait encore plus tendue qu'à l'intérieur du bar.

Conover avait déjà vu cette expression une fois – sur le visage d'un enfant arriéré qui s'amusait à martyriser une nichée de chiots d'un jour et qui se délectait à les voir se tordre dans les affres de l'agonie.

Il leva les bras pour se protéger des coups qu'il vit déferler sur lui, mais il n'avait pas prévu le coup de pied dans l'aine.

\*

\*\*

Ce soir-là Conover rentra chez lui plus tard que de coutume. L'un de ses yeux était fermé, c'est pourquoi il devait conduire lentement. Il avait dû se ranger sur le bord de la grand-route à plusieurs reprises pour étancher le sang qui coulait de sa lèvre ouverte.

Il chercha un moyen d'éviter Alice et son père. Mais ils l'attendaient dans la salle de séjour.

Vacillant sur le seuil de la porte, il entendit le juron étouffé du père et le bref halètement de sa femme lorsqu'ils aperçurent son visage tuméfié et ses vêtements en lambeaux.

Alice se précipita à sa rencontre et le fit asseoir sur un fauteuil.

« Qu'est-il arrivé ? demanda le père. Beaumont ?

— Non.

— Ne reste pas planté là, père, dit Alice. Va chercher une serviette et de l'eau chaude. »

Elle ne dit mot jusqu'à son retour. Puis elle appuya le linge contre la joue de son mari et lui demanda, en dominant sa peur :

« On a découvert la vérité, Wayne ?

— Tu as servi de gibier dans une chasse au quidam ? insista le père.

— Non. J'aime mieux que nous parlions d'autre chose.



— Laisse-le tranquille, papa, dit Alice, il nous dira tout s'il le désire.

— C'est inutile, grommela son père, j'imagine ce qui s'est passé. Quelqu'un a découvert son identité. Sans doute un freluquet qui serait incapable de tenir le coup dans un match de buveurs. Un laissé-pour-compte qui, las de jouer les invertébrés, a voulu extérioriser sa virilité, une fois dans sa misérable vie. Si seulement j'avais été là !

— Est-ce bien cela, mon chéri ? » demanda Alice. Conover hocha la tête.

« Qui était-ce ? demanda le père.

— N'en parlons plus pour le moment. Je suis fatigué.

— Je comprends », dit Alice en plaçant le bras de son mari autour de ses propres épaules et en le conduisant vers la chambre à coucher.

Conover se sentait misérable. Il voulait lui parler de ses autres infortunes – le cambriolage du coffre-fort et les incidents qui avaient suivi. Mais à quoi bon ? Ni elle ni son père n'y pouvaient rien. Du moins pouvait-il leur donner un jour ou deux de sécurité supplémentaire avant que le plafond ne s'écroulât sur leurs têtes.

Lorsque Alice revint à la chambre à coucher quelques heures plus tard, elle évita son regard tandis qu'elle passait sa chemise de nuit et se glissait dans le second lit. Elle se tourna contre le mur.

« Je vais te quitter, Wayne », dit-elle enfin.

Il continuait à contempler le plafond.

« Si tu étais capable d'éprouver de l'irritation à l'égard de quiconque, tu penserais probablement que je fais preuve d'égoïsme en choisissant ce moment pour rompre, continua-t-elle. Mais si je puis te quitter maintenant – alors que tu es dans le malheur – je saurai si je suis à même de me séparer de toi pour de bon. »

Il se rendit compte que, pour le moment, c'était la seule solution. Il n'y avait qu'une façon d'expier le crime de Beaumont : se laisser dénoncer comme quidam. Il ne pouvait exiger d'Alice qu'elle partageât avec lui ces deux stigmates infamants.

« Wayne ? » En dépit du malaise que lui causait son silence obstiné, elle ne pouvait se résoudre à le regarder. « Tu sais pour quelle raison je te quitte, n'est-ce pas ? Ce n'est pas que je sois incapable d'affronter ces épreuves. Ce n'est pas que j'aie cessé de t'aimer. Je ne prends pas la fuite parce que tu te trouves en proie à l'adversité.

— C'est pour l'enfant, dit-il.

— C'est exact. Tu es le plus gentil garçon et le meilleur mari qui soit au monde. Mais tu constitues un luxe que l'enfant ne peut se permettre. Nous savons tous deux que notre enfant mérite autre chose de la vie que d'être le fils d'un... être différent des autres. »

Maintenant que la chose n'avait plus d'importance, Conover se rendit au travail, le lendemain, avec deux heures de retard. Comme il s'y attendait, deux hélicoptères de la police avaient pris position sur le toit de l'immeuble, et une voiture officielle était rangée devant la porte.

Il avait presque rejoint sa place lorsqu'un inspecteur en civil le rejoignit.

« Vous êtes bien Conover ? »

Avant de répondre, il jeta un regard à travers la pièce. Beaumont était occupé par un client. Derrière le guichet de la caisse, Snyder penchait la tête profondément au-dessus de sa table.

« Oui, je suis Conover.

— Le capitaine veut vous voir dans le bureau de Mr Markey. »

L'inspecteur l'accompagna en entourant son bras d'une poigne solide.

Dans son bureau privé, Markey leva un œil sévère vers le prévenu.

« C'est bien lui ? » demanda un officier de police, debout près de la fenêtre.

« Oui. Mais je voudrais lui parler en tête-à-tête pendant une minute, capitaine. » L'officier haussa les épaules. « Vous êtes le président de la compagnie. Et c'est votre argent qui est en cause. »

Markey offrit une chaise à Conover après le départ des autres. « Je ne sais pas si la chose est nécessaire, Conover, mais je vais vous exposer les faits. Quatorze mille dollars en espèces et en lettres de crédit ont disparu du coffre ce matin. Le détecteur de capacité de la police a démontré que Snyder a ouvert le coffre à huit heures moins cinq. C'est à ce moment qu'il a constaté la disparition de l'argent. Le seul écho détecté en dehors du sien était le vôtre – lequel s'est imprimé aux environs de six heures trente, hier soir. La police a également relevé vos empreintes digitales sur le coffre. Qu'avez-vous à dire ? »

Conover inclina la tête.

« Rien. »

Markey tambourina sur son bureau avec de gros doigts impatients.

« Vous êtes bien un quidam, n'est-ce pas ? »

Conover releva brusquement la tête.

« Qui vous l'a dit ? Beaumont ? Snyder ? »

Le président sourit.

« C'est très bien, capitaine, appela-t-il, vous pouvez rentrer à présent. »

Le capitaine revint, suivi de plusieurs hommes.

« C'est exactement ce que vous aviez prévu, expliqua Markey, c'est

un quidam. Deux hommes dans ce bureau sont au courant de son identité. Je crois pouvoir dire que ce fait éclaire tous les points demeurés obscurs. »

L'officier, les inspecteurs en civil et un autre homme qui prenait des notes sur un calepin dévisagèrent Conover avec une antipathie non dissimulée.

« Vous désirez faire peser des charges sur lui ? »

Le capitaine tendait un pouce vengeur vers Conover.

« Non, dit Markey fermement. Je ne suis pas un mangeur de quidams. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais demeurer seul dans mon bureau. Vous, Conover, ne bougez pas. »

Lorsque toute la troupe se fut retirée, Conover prit la parole. « De quelles obscurités parliez-vous ? »

— La police a pensé qu'il s'agissait d'un coup monté. Beaumont ou Snyder, je ne saurais préciser lequel des deux, avait l'intention de supprimer son propre écho de la veille sur le coffre. Mais il a tellement forcé la dose que le métal avait retrouvé sa pureté virginale. Votre écho nous a sauté à la figure avec une telle clarté que vous étiez le *dernier* sur qui nos soupçons pouvaient se porter.

— Comment avez-vous appris que j'étais un quidam ?

— Seul un quidam est assez naïf pour se laisser jouer aussi grossièrement. »

Markey souriait amicalement depuis plusieurs secondes. Soudain son expression se fit de nouveau sérieuse.

« Comme je l'ai déclaré au capitaine, poursuivit-il d'un ton hésitant, je ne mange pas du quidam. Je suis partisan de la devise : vivre et laisser vivre. S'il existe des gens qui sont incapables de faire le mal et qui insistent pour nous rendre l'existence plus facile, je n'y vois aucun inconvénient. » Il contourna son bureau et posa sa main sur l'épaule de Conover. « Mais je suis un homme d'affaires doué de sens pratique, Wayne. Je suis contraint de me séparer de vous. La présence d'un quidam dans mes services n'arrangerait pas les choses.

— Mais les autres n'ont pas besoin de connaître mon identité, répliqua Conover sans espoir.

— Vous vous trompez. Vous avez vu le journaliste qui prenait des notes dans ce bureau. Toute cette histoire chevauche probablement les ondes à l'heure qu'il est. J'ai tenté de lui interdire l'entrée de mon établissement. Vous savez ce qui se passe en pareil cas. Sitôt que l'on essaie d'étouffer une nouvelle de ce genre, chacun vous traite aussitôt de défenseur de quidams. »

Conover se dirigea vers la porte.

« Je suis désolé, Wayne », dit Markey. Et Conover savait qu'il était sincère.

Il arrêta sa voiture à une centaine de mètres de son domicile et demeura pétrifié par le spectacle.

Des vingtaines de personnes s'étaient rassemblées – parmi elles des amis et des voisins ; elles allaient et venaient sur la pelouse comme autant de charges d'explosifs attendant l'étincelle insignifiante qui les fera sauter. Quelqu'un avait planté en travers de la porte d'entrée l'habituel écriteau. Les mots étaient nets et cruels :

UN QUIDAM HABITE ICI !

Il vit deux hommes, portant chacun un seau, s'écarter de la foule et gravir le perron. Ils balancèrent les seaux et éclaboussèrent la façade blanche de goudron fumant. Plongeant des bâtons dans le liquide visqueux, ils tracèrent des mots orduriers sur les volets. Puis ils battirent en retraite devant une grêle de pierres qui fracassèrent les vitres des fenêtres et de la porte.

Conover étreignait son volant avec angoisse. Alice ! Grands dieux ! Pourvu qu'elle soit partie !

Il lança la voiture en avant mais bloqua les freins presque aussitôt en voyant son beau-père émerger d'une haie, devant la maison voisine. Son pull-over était déchiré et grotesquement déformé. Son menton portait une ecchymose. Une canne brisée dont il étreignait farouchement la moitié supérieure montrait clairement qu'il n'avait pas été le seul à pâtir de la rencontre.

Il monta dans la voiture.

« Eh bien, fiston, cette fois tu n'as pas manqué ton coup et tu nous as mis dans un joli pétrin.

— Où est Alice ? demanda-t-il, craignant la réponse que son beau-père allait lui donner.

— Elle va bien. Elle a fait une valise et s'est enfuie une heure avant la diffusion de la nouvelle. »

Conover fit avancer lentement la voiture et tourna au premier carrefour.

« Que puis-je faire ?

— Je ne vois pas très bien. La nature s'est trompée en fabriquant des gens de ton espèce. Ce n'est pas la première fois qu'elle opère des mutations inutiles, et je dirai même fatales. C'est probablement sa façon de plaisanter, je suppose.

— J'imagine qu'il est inutile de vous demander où se trouve Alice ? »

Son beau-père se renversa sur les coussins.

« En effet. Elle m'a obligé à lui donner ma parole. »

Conover avala péniblement sa salive.

« Mais, ajouta le vieil homme, je me suis laissé dire que l'hôpital St James est un endroit fort convenable pour mettre au monde un bébé. »

\*

\*\*

Ils attendirent tandis que l'infirmière de salle suivait du doigt une liste de patients. Mais elle s'interrompit et leva sur eux des yeux troublés.

« Alice Conover ? dit-elle en fronçant les sourcils. Conover... Conover... *Wayne* Conover ! C'est vous le fameux quidam !

— Dépêchez-vous, ma fille, dit le vieillard avec impatience. Nous voulons la voir. »

Les traits de l'infirmière se firent durs et fermés. « Les visites commencent à sept heures. Mais il est inutile de revenir. Elle ne pourra voir personne. »

Un garçon de salle qui avait entendu la conversation s'avança. « Si ce quidam vous cause des ennuis, Miss Davis, dit-il, je suis disposé à lui faire passer le goût du pain.

— Non, monsieur Johnson. Nous ne voulons pas de bagarres ici. Il va s'en aller.

— Alice..., implora Conover, a-t-elle déjà eu son bébé ? »

Son beau-père bondit sur le bureau et s'empara de la liste. Mais Johnson le saisit par le poignet et l'écarta d'une secousse.

« Oh ! docteur Dorfmann. » Soulagée, l'infirmière tournait ses regards vers le fond du corridor où venait d'apparaître un homme en blouse blanche qui sortait justement de la pouponnière.

« Je vous en prie, docteur. Par ici. »

Le vieux médecin, l'air jovial, s'approcha. Sa présence parut jeter un charme qui rendit immédiatement leur sang-froid à l'infirmière et au garçon de salle. Les expressions de colère et de haine firent place à des sourires bienveillants.

Le père d'Alice lui-même, remarqua Conover intrigué, était visiblement subjugué par la bouleversante personnalité du nouveau venu et le fixait avec fascination et respect.

« Que se passe-t-il ? » demanda le docteur Dorfmann.

L'infirmière parut en proie à une crise d'affection muette. Une expression de gratitude et d'estime éclairait son visage d'une douce lumière.

Conover recula, ahuri par l'étrangeté de la scène.

« Oh... » Miss Davis venait brusquement de retrouver l'usage de la parole. « Voici le mari de Mrs. Conover. C'est ce... quidam. »

Dorfmann eut un rire léger.

« Qu'y a-t-il là de tellement important ?

— Je viens de lui dire qu'il ne pouvait pas la voir.

— Mais au contraire. Néanmoins, je crois qu'il serait plus convenable de lui présenter son fils le premier. Avez-vous vu le bébé, Miss Davis ? Nous finissons à peine de le nettoyer. »

Elle s'agita, embarrassée.

« Je... Non... je suis tellement occupée...

— Je crois que vous devriez jeter un coup d'œil sur cet enfant », insista doucement le docteur.

Elle hésita mais seulement l'espace d'un instant. Il l'éblouit de son sourire et elle descendit le couloir docilement.

« Vous aussi, Johnson », dit le docteur au garçon de salle.

Johnson trotta avec empressement sur les talons de l'infirmière, comme si on venait de lui révéler qu'une surprise l'attendait.

\*

\*\*

Après leur départ, le docteur entoura de son bras les épaules de Conover en un geste chaleureux. Incrédule, celui-ci le regardait bouche bée.

« Mais... je suis un quidam ! »

Dorfmann fut pris d'une crise de fou rire qui lui tira les larmes des yeux.

« Moi aussi, mon fils. »

Un soupçon commençait à se former dans l'esprit de Conover. Il le repoussa. C'était trop invraisemblable pour qu'il pût y croire.

« Ce n'est pas possible ! On vous aime... et tout le monde déteste les quidams !

— Les mutants originels, peut-être, acquiesça promptement Dorfmann. Mais pas les quidams de la seconde génération, comme votre fils et moi-même. Il y a une nette différence, vous savez. »

Miss Davis sortit toute énervée de la pouponnière.

« Oh ! docteur, c'est le bébé le plus adorable que nous ayons jamais vu ici ! Il y a en lui quelque chose qui vous fait... »

Elle s'interrompt, cherchant en vain des mots dont elle n'avait jamais eu à se servir jusqu'à présent.

Elle y renonça et se retourna vers Conover.

« Je suis sûre que vous en serez très fier. S'il est quelque chose que nous puissions faire pour Mrs. Conover et pour vous, dites-le simplement. »

Le garçon de salle revint dans le couloir.

« Oh ! docteur, j'aimerais bien emmener ma femme pour voir ce

bébé. Me le permettez-vous ? » Et avant que Dorfmann ait pu répondre, Johnson saisit la main de Conover et la secoua énergiquement. « On peut dire que vous avez de la chance d'avoir un tel enfant ! »

Le médecin cessa de sourire et hocha la tête d'un air confiant après que le garçon de salle les eut quittés. « Vous en avez peut-être vu de dures jusqu'à présent, dit-il, mais, avec un tel bébé, je puis vous assurer que vos épreuves sont terminées. Voyez-vous, les quidams de la seconde génération ont ce don très simple : celui de « déteindre » par contagion sur ceux avec qui ils sont en contact... »

Johnson s'arrêta à l'entrée de la pouponnière...

« Hé là, vous deux, n'oubliez pas de voter pour le Dr Dorfmann à la prochaine élection.

— Vous briguez donc un poste quelconque ? demanda le beau-père de Conover.

— Sénateur pour le sixième district. Je serai peut-être en mesure d'y faire quelque bien, ajouta-t-il facétieusement. Je crois que j'ai quelques chances d'être élu, qu'en pensez-vous ? »

Johnson passa la tête par la porte de la pouponnière pour lancer le mot de la fin.

« Dites donc, Conover, peut-être votre fils sera-t-il un jour candidat à la présidence !

Traduit par PIERRE BILLON.

*Soft touch.*

© Galaxy Publishing Corporation, 1959.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

## ABSALON – Henry Kuttner

*Les parents aiment leurs enfants, en général, ne serait-ce que parce qu'ils sont faibles et démunis. Mais la psychanalyse nous a appris que les enfants haïssaient inconsciemment leurs parents parce que ceux-ci leur paraissaient détenir un écrasant pouvoir affectif, physique et mental. Et si, à la suite d'une mutation, cet ordre de choses était renversé ? Si l'enfant se montrait plus puissant que son père ou menaçait de le devenir, le complexe d'Œdipe serait-il remplacé par celui d'Absalon ?*

Il faisait déjà presque nuit quand Joël Lock rentra chez lui, revenant de l'université où il occupait la chaire de psychonamique. Il entra d'un pas tranquille par la porte latérale et s'arrêta une seconde pour écouter. C'était un homme de grande taille, d'une quarantaine d'années. Le regard gris était froid et perçant et les lèvres minces dessinaient un perpétuel sourire quelque peu sardonique. Il entendit le ronronnement du precipitron, ce qui signifiait qu'Abigail Schuler, la gouvernante, devait être occupée à ses travaux ménagers. Lock sourit furtivement et s'avança vers un panneau dans le mur qui s'ouvrit à son approche.

Le petit ascenseur l'emporta sans bruit jusqu'à l'étage supérieur.

Là, curieusement, sa démarche se fit furtive comme celle d'un voleur. Il traversa le vestibule sur la pointe des pieds et s'arrêta devant une porte. La tête baissée, les yeux clos, il écouta attentivement, mais aucun son ne lui parvint de la chambre. Alors il ouvrit la porte et entra.

Et tout aussitôt son allure changea. Il se redressa brusquement et se figea, les lèvres fermées ; le regard gris se ranima et fit lentement le tour de la pièce.

La chambre aurait très bien pu être celle d'un jeune homme normal de vingt ans, mais pas celle d'un garçon de huit. Des raquettes de tennis s'appuyaient dans le plus grand désordre contre des piles de cassettes d'études. Lock, d'un geste instinctif, arrêta le vitaminiseur



qui était branché. Il pivota presque en même temps sur lui-même. Il aurait juré que quelqu'un l'observait, et pourtant l'écran du téléviseur était absolument vide.

Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait.

Il se détendit finalement et se pencha pour examiner les cassettes entassées les unes sur les autres. Une d'entre elles portait comme titre : *Traité de Logique entropique*. Lock la prit et la retourna en tous sens, comme s'il avait voulu lire sur la bande de plastique. Il se releva enfin, jeta un dernier coup d'œil songeur sur le téléviseur et sortit.

En bas, Abigail Schuler était en train de composer le programme domestique sur la Console ménagère. Sa bouche pincée était tout aussi austère que le petit chignon qui retenait prisonniers ses cheveux gris.

« Bonsoir, dit Lock. Où est Absalon ? »

— Il joue dehors, Frère Lock, répondit-elle d'un ton guindé. Vous rentrez bien tôt. Je n'ai pas encore fini de nettoyer le salon.

— Eh bien, branchez le ionisateur. Il n'y en aura pas pour longtemps. D'ailleurs, j'ai des textes à corriger. »

Il lui tourna le dos. Les toussotements insistants de la gouvernante l'arrêtèrent.

« Qu'y a-t-il ? »

— Votre fils a l'air pâlichon en ce moment.

— Alors il lui faut de l'exercice physique, dit-il sèchement. Je vais l'envoyer dans un camp de vacances...

— Frère Lock, l'interrompt-elle. Pourquoi ne le laissez-vous pas aller à l'université de Baja California ? Il en meurt d'envie. Jusqu'à présent vous l'aviez toujours laissé étudier les matières qu'il voulait, même les plus dures. Maintenant vous lui refusez. Ce n'est pas moi que ça regarde, bien sûr, mais je peux vous assurer qu'il en souffre beaucoup.

— Il souffrirait encore plus si j'accédais à son désir. J'ai mes raisons pour ne pas vouloir qu'il étudie la logique entropique. Savez-vous d'ailleurs ce dont il s'agit ?

— Non... vous savez bien que je ne le sais pas. Je ne suis pas une femme instruite, Frère Lock. Mais Absalon, lui, il est brillant comme un astre ! »

Lock eut un mouvement d'agacement.

« Vous avez vraiment le don des euphémismes ! persifla-t-il. Brillant comme un astre ! »

Il haussa les épaules et s'approcha de la fenêtre. Son fils jouait au ballon sur la pelouse. Absalon ne leva pas les yeux, entièrement occupé par son jeu, mais Lock éprouva soudain un atroce picotement de terreur qui le glaça. Derrière son dos, ses mains se nouèrent et se crispèrent nerveusement.

Un enfant de huit ans qui en paraissait dix et dont l'âge mental

correspondait à celui d'un homme de vingt ans ! Quelle charge pour un père. Lock n'était pas le seul dans son cas. Beaucoup d'autres parents connaissaient les mêmes problèmes – quelque chose était arrivé qui, depuis un certain temps, avait brusquement fait grimper la courbe représentant la proportion d'enfants prodiges. C'était comme si petit à petit quelque chose était apparu dans les cerveaux des nouvelles générations – le but, semblait-il, était l'éclosion à longue échéance d'une nouvelle espèce. Lock n'ignorait pas ce phénomène. Lui aussi avait été en son temps un enfant génial.

Les autres parents pouvaient bien faire face à leurs étranges rejets comme ils le voulaient, mais lui refusait de se plier à ce qu'il considérait comme une démission. Il savait ce qui était bon pour Absalon. Que les autres envoient les leurs s'ils le voulaient dans ces fameuses écoles où ils vivaient et étudiaient entre eux ! Mais pas Absalon !

« Sa place est ici, dit-il à voix haute. Avec moi. Là où je peux... » Il rencontra le regard de la gouvernante posé sur lui et haussa à nouveau les épaules. Il reprit d'un ton irrité la conversation interrompue.

« Bien sûr, il est très intelligent, mais pas encore assez pour aller à l'université de Baja California et y étudier la logique entropique. La logique entropique ! C'est beaucoup trop complexe pour lui. Même vous devriez réaliser cela. Ce serait un cadeau empoisonné à lui faire ! Absalon n'est pas encore suffisamment mûr. Vous ne comprenez donc pas à quel point ce pourrait être dangereux pour lui de se retrouver là-bas et d'étudier avec des gens qui ont trois fois son âge ? Cela provoquerait un véritable surmenage intellectuel au-dessus de ses moyens actuels. Je ne veux pas en faire un psychopathe. »

Abigail eut une moue amère.

« Vous l'avez pourtant autorisé à étudier le calcul infinitésimal.

— Tsstt. Fichez-moi la paix. » Lock se retourna et regarda à nouveau l'enfant qui louait. « Je pense, dit-il, lentement, qu'il est temps que j'établisse un nouveau type de rapports avec Absalon. »

La gouvernante le considéra fixement. Ses lèvres minces s'ouvrirent comme si elle allait parler, mais elles se refermèrent dans un claquement ouvertement désapprobateur. Bien sûr, elle ne comprenait pas tout à fait le pourquoi et le comment d'un rapport. Elle savait seulement qu'il existait des moyens grâce auxquels il était possible – l'hypnotisme y jouait une grande part – de se frayer un chemin dans un cerveau bon gré mal gré et de mettre au jour les pensées les plus profondément enfouies. Elle hocha la tête. Droite, le visage sévère et fermé, elle était l'expression même du reproche.

« N'essayez pas de vous mêler de choses que vous ne comprenez pas, lui dit Lock. Je vous le répète, je sais ce qui est préférable pour Absalon. Il est exactement ce que j'étais il y a trente et quelques

années. Qui pourrait le connaître mieux que moi ? Appelez-le, s'il vous plaît. Je serai dans mon bureau. Qu'il m'y rejoigne. »

Abigail, les sourcils froncés, le regarda partir. Comment savoir ce qui était préférable ? Les mœurs d'aujourd'hui étaient strictes et austères, mais il était quelquefois difficile de décider en son âme et conscience ce qui était le mieux. Dans l'ancien temps, à l'époque qui avait suivi les guerres atomiques, quand toutes les licences et les fureurs étaient autorisées, quand tout un chacun pouvait faire ce qui lui plaisait, la vie devait être plus facile. Maintenant après la violente réaction vers une éthique puritaine, on était obligé de réfléchir à deux fois et de fouiller sa conscience avant d'entreprendre la moindre action.

Elle n'avait de toute façon pas le choix. Elle brancha le microphone mural.

« Absalon ? appela-t-elle.

— Oui, Sœur Schuler ?

— Voulez-vous venir, je vous prie. Votre père veut vous voir. »

\*

\*\*

Dans son bureau, Lock resta pensif pendant quelques instants.

« Sœur Schuler ? appela-t-il. Je vais être occupé un moment. Dites à Absalon d'attendre un peu. »

Il coupa et composa rapidement un numéro sur le clavier du téléviseur.

« Je voudrais le docteur Ryan, à l'École des Surdoués du Wyoming. De la part de Joël Lock. »

Il se leva pour aller prendre un vieux livre relié de toile, sur une étagère encombrée d'une collection d'objets antiques.

Et Absalon, lut-il, envoya des émissaires dans toutes les tribus d'Israël pour proclamer : Quand se fera entendre le son des trompettes, alors vous saurez qu'Absalon règne sur Hébron.

« Frère Lock ? »

Un visage aux traits agréables, auréolé de cheveux blancs, était apparu sur l'écran. Lock reposa le livre et leva la main en signe de salut.

« Docteur Ryan. Je m'excuse de vous déranger encore.

— Ce n'est rien. J'ai tout mon temps. Vous savez, je suis censé être le directeur de l'École, mais ce sont les enfants eux-mêmes qui la dirigent en réalité. » Il haussa les épaules en souriant. « Comment va Absalon ?

— Je suis dans une impasse avec lui, expliqua Lock, d'un ton amer.

Je lui avais préparé un très vaste programme d'études, et maintenant il veut étudier la logique entropique. Or, il n'existe que deux universités où cette matière est enseignée, et la plus proche est celle de Baja California.

— Ne pourrait-il prendre un abonnement sur la ligne d'hélicoptères ? » demanda Ryan.

Lock poussa un grognement de dénégation.

« Cela lui prendrait trop de temps. Et de plus, ils n'acceptent que des internes. Le régime y est très strict. On considère là-bas qu'une discipline rigide mentale et physique est nécessaire pour maîtriser la logique entropique. C'est de l'abrutissement pur et simple. J'ai quelques traités chez moi – je dois confesser qu'il m'a fallu utiliser le lecteur tridimensionnel pour arriver à visualiser les principes de base. »

Ryan éclata de rire.

« Les enfants ici s'y font très bien. Euh... à propos... êtes-vous sûr d'avoir bien compris ?

— En gros, oui. Suffisamment pour réaliser que les études pour un enfant ne signifient rien tant qu'il n'a pas élargi ses propres horizons.

— Pourtant nous n'avons aucune difficulté chez nous. N'oubliez pas, Lock, qu'Absalon est un génie, pas un enfant ordinaire.

— Je le sais. Je connais aussi les responsabilités que j'ai vis-à-vis de lui. Je veux qu'il se sente en sécurité dans un environnement familial normal. C'est pourquoi je refuse qu'il aille à Baja California pour le moment. Je veux être en mesure de le protéger.

— Nous avons déjà discuté de cela et nous n'étions pas d'accord. Mais, vous savez, les surdoués se suffisent parfaitement à eux-mêmes ; ils n'ont besoin de personne d'autre qu'eux.

— Absalon est un génie, c'est un fait, mais il est aussi un enfant. Et comme un enfant, il manque du sens des proportions. Il court encore plus de dangers qu'un enfant normal. En ce qui me concerne je pense que c'est une grave erreur de laisser cette liberté totale aux surdoués, comme vous le faites. J'ai refusé d'envoyer Absalon dans votre école pour une excellente raison ; c'est que votre façon de rassembler tous ces génies et les laisser se concurrencer entre eux m'apparaît comme la fabrication d'un environnement totalement artificiel. »

Ryan l'apaisa d'un geste.

« Je ne veux pas en discuter, dit-il. C'est votre affaire. Il semble toutefois que vous refusez d'admettre cette augmentation régulière du taux de génies ces dernières années. D'ici une génération...

— J'étais un enfant prodige moi-même, le coupa Lock d'une voix énervée. Et je m'en suis sorti. J'ai eu assez de problèmes avec mon père. C'était un véritable tyran. Si je n'avais pas eu de la chance, il m'aurait complètement perturbé. J'ai réussi à m'adapter mais cela n'a

pas été sans de graves difficultés. Je ne veux pas qu'il en soit de même avec Absalon. C'est pourquoi j'utilise la psychonamique avec lui.

— Les narco-analyses ? Et les séances d'hypnotisme forcé ?

— Pas forcé ! gronda Lock. C'est une catharsis mentale extrêmement valable. Sous hypnose, Absalon me dit tout ce qu'il pense ; à partir de quoi je peux l'aider.

— Je ne savais pas que vous pratiquiez ainsi avec votre fils. » Ryan parlait lentement comme s'il cherchait à se dominer. « Je ne suis pas sûr que ce soit une très bonne idée.

— Je ne me mêle pas de vous donner des conseils pour diriger votre école !

— Non, mais c'est ce que font nos enfants. Une grande majorité d'entre eux sont bien plus intelligents que moi.

— Cette intelligence dont vous parlez est encore sans maturité. Elle est dangereuse. Un enfant ira patiner sur une couche de glace sans prendre la précaution de tester la solidité de la glace. Ne croyez pas que je veuille retarder ou ralentir Absalon. Je m'occupe simplement de faire les essais pour lui – je m'assure que la glace est assez solide pour le supporter. *Je* comprends la logique entropique, mais lui... pour l'instant... en est encore incapable. Il faudra donc qu'il attende.

— Bon. Qu'y a-t-il d'autre que vous vouliez me dire ? »

Lock hésita.

« Euh... sauriez-vous si quelques-uns de vos enfants auraient communiqué avec Absalon ?

— Je l'ignore, répondit Ryan. Je ne me mêle pas de leur vie.

— Parfait. Alors, qu'ils ne se mêlent pas de celle d'Absalon. Vous serait-il possible de savoir s'ils sont entrés en contact avec lui ? »

Il y eut un long silence.

« Je vais essayer, répondit finalement Ryan. Mais si j'étais à votre place, Frère Lock, j'autoriserais Absalon à aller à l'université de Baja California, s'il le veut.

— Je sais ce que je fais », conclut sèchement Lock, et il coupa. Son regard revint sur la Bible posée devant lui.

Logique entropique !

Quand Absalon arriverait à maturité, ses caractéristiques somatiques et psychologiques anormales se stabiliseraient petit à petit vers une normale, mais, entre-temps il fallait s'attendre à de grands accès brutaux, dangereux pour tous. Absalon, pour son propre bien, avait besoin d'un contrôle strict.

Et, pour une raison inconnue de Lock, il avait essayé ces derniers temps d'échapper aux communications hypnotiques. Il devait se passer quelque chose...

Toutes sortes de pensées sans aucun lien apparent se bousculaient dans la tête de Lock. Devenu inconscient du temps, il avait

complètement oublié qu’Absalon l’attendait, et il fallut que la voix d’Abigail retentisse dans le haut-parleur mural pour qu’il réalise que c’était l’heure du dîner.

Pendant les repas, Abigail Schuler s’asseyait telle Atropos entre le père et le fils, prête à interrompre toute discussion qui risquait de tourner mal. Elle estimait que son devoir était de protéger Absalon contre son père, et cette attitude énervait Lock prodigieusement.

C’est peut-être à cause de cela, par provocation, qu’il décida d’amener sur le tapis le sujet qu’il redoutait le plus.

« Il m’est apparu que tu as étudié la logique entropique ces temps-ci. » Absalon ne manifesta aucune surprise. « Cela t’a-t-il convaincu que c’est trop ardu pour toi ?

— Non, Père, répondit Absalon. Je n’en suis pas du tout convaincu.

— Les rudiments du calcul infinitésimal ne sont rien en comparaison. Tu sais, Fils, je me suis attaqué à la logique entropique, et cela n’a pas été facile... même pour moi. Et pourtant, intellectuellement, je suis arrivé à maturité.

— Je sais, Père. Je sais aussi que je ne suis encore qu’un enfant. Mais je ne pense toujours pas que cela me soit inaccessible.

— Le véritable danger n’est pas là, mais plutôt que l’étude d’une matière tellement complexe risque de provoquer chez un cerveau encore jeune certains troubles psychotiques que tu pourrais très bien ne pas déceler à temps. Si nous pouvions être en rapport chaque soir, ou tous les deux jours, pendant que tu étudierais...

— Mais c’est à Baja California !

— C’est cela le problème. Si tu voulais attendre mon congé sabbatique, je pourrais y aller avec toi. Ou même tu pourrais commencer dans une université plus proche d’ici. Je ne cherche pas à te contrecarrer, Fils. La logique devrait te montrer que mes raisons sont justes.

— Oui, je le sais, répondit Absalon. La véritable difficulté repose sur une donnée intangible, n’est-ce pas ? Je veux dire que vous pensez que je ne peux pas affronter les difficultés de la logique entropique sans courir de risques psychiques, alors que moi, je suis convaincu du contraire.

— Exactement. Tu as, bien sûr, l’avantage de te connaître mieux que je ne le pourrais jamais. Mais d’un autre côté tu as contre toi ton immaturité et le manque du sens des proportions. J’ai aussi l’avantage de mon expérience.

— Votre expérience *personnelle*, Père. Mais jusqu’à quel point peut-elle s’appliquer à moi ?

— C’est moi, Fils, qui suis seul juge de cela.

— Peut-être, admit Absalon. Quoi qu’il en soit, j’aurais aimé que vous me mettiez dans une école pour surdoués.

— N'es-tu pas heureux ici ? sursauta Abigail, blessée.

— Mais si, Abbie, tu le sais bien, répondit l'enfant avec un regard affectueux et tendre pour la vieille femme.

— Et crois-tu que tu serais plus heureux si tu étais atteint de démence précoce ? demanda Lock d'un air ironique. La logique entropique, par exemple, présuppose la compréhension de variations temporelles appliquées à des problèmes concernant la relativité.

— Oh ! vous me donnez mal à la tête, grinça Abigail. Vous qui vous préoccupez tant de sa santé morale, vous ne devriez pas lui parler de choses pareilles. »

Elle programma la suite du repas et fit glisser les plats métalliques dans le compartiment nettoyeur.

« Café, Frère Lock... du lait pour Absalon... et moi je prendrai du thé. »

Lock fit un clin d'œil à son fils, mais l'enfant ne lui répondit pas. Abigail prit sa tasse et se leva pour s'approcher de la cheminée. Elle repoussa quelques cendres avec un petit balai, puis elle s'assit sur un tas de coussins, ses jambes maigres tournées vers le feu de bois. Lock étouffa un bâillement.

« Tant que nous n'aurons pas réglé cette affaire, Fils, nous en resterons là. Ne recommence pas à fouiner dans ce traité de logique entropique, ou à tout ce qui touche à ce sujet. D'accord ? »

Pas de réponse.

Lock insista.

« D'accord ? »

— Je ne peux pas vous l'assurer, dit finalement Absalon. En fait, cette cassette m'a déjà donné quelques idées. »

C'était presque incongru, cette opposition entre le cerveau incroyablement développé et ce petit corps encore tout à fait infantile. Lock contempla avec stupéfaction son fils assis en face de lui, de l'autre côté de la table.

« Tu es encore très jeune, dit-il. Quelques jours de plus ou de moins, quelle importance ? Et n'oublie pas que j'ai légalement autorité sur toi, bien que je n'agisais pas ainsi si je n'avais pas profondément conscience de mon honnêteté.

— Être honnête vis-à-vis de vous n'est peut-être pas être honnête vis-à-vis de moi, répondit Absalon, les yeux baissés sur la nappe sur laquelle il dessinait avec son ongle.

— Nous reparlerons de cela jusqu'à ce que nous nous soyons mis d'accord. Pour l'instant, j'ai du travail à faire. »

Lock sortit.

« Il agit pour le mieux, Absalon, dit Abigail.

— Bien sûr, Abbie... bien sûr. » Mais Absalon restait songeur.

Le lendemain, Lock se montra préoccupé et absent, même pendant

ses cours. À midi, il appela le docteur Ryan à l'École des Surdoués du Wyoming. Ryan répondit de façon évasive, sans donner trop de précisions. Il avait demandé aux enfants s'ils avaient communiqué avec Absalon, et leur réponse avait été non.

« Mais ils mentiraient encore la main dans le sac, s'ils le jugeaient bon, ajouta-t-il, avec un sourire qui parut inconvenant à son interlocuteur.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? grogna Lock.

— Je ne sais pas. Peut-être la façon qu'ils ont de me tolérer. C'est peut-être parce que de temps en temps je leur suis utile. Mais je ne perds pas de vue qu'à l'origine c'était moi qui étais censé les superviser. Maintenant ce sont eux qui me supervisent.

— Êtes-vous sérieux ? »

Ryan redevint grave.

« J'ai un immense respect pour ces enfants surdoués. Et je pense que vous commettez une très grave erreur en ce qui concerne l'éducation de votre fils. Il y a à peu près un an je suis venu vous voir chez vous, vous en souvenez-vous ? Eh bien, c'est chez vous... et chez vous *seul* ! Absalon n'a droit qu'à une seule pièce. Il est obligé de se cantonner dans le seul espace qui lui soit alloué. Il n'a le droit d'aller nulle part ailleurs. Vous exercez une domination terrible sur votre fils.

— J'essaie de l'aider.

— Croyez-vous que ce soit la meilleure manière de l'aider ?

— J'en suis certain ! gronda Lock. Et même si je me trompais, ce n'est pas pour cela que l'on pourrait m'accuser de fi... de filici... d'infanticide.

— Votre hésitation est pleine d'intérêt, releva Ryan. Tout le monde connaît parfaitement le matricide ou le parricide ou le fratricide, mais il est rare que quelqu'un tue son propre enfant. Le mot juste ne vient pas tout de suite à la bouche. »

Lock foudroya du regard l'image sur l'écran, devant lui.

« Que diable cherchez-vous à insinuer ? »

Ryan ne se démonta pas.

« Simplement que vous devriez vous montrer prudent. Vous savez, après quinze années passées parmi ces étranges enfants, je suis de plus en plus persuadé du bien-fondé de la théorie des mutations.

— Mais j'ai été *moi aussi* un enfant génial !

— Bien sûr... bien sûr », admit Ryan, mais ses yeux semblaient tout à coup animés d'un éclat inhabituel chez lui. « Savez-vous que l'on suppose que les mutations sont cumulatives ? Il y a trois générations, le pourcentage d'enfants géniaux parmi la population était de deux pour cent. Une génération plus tard, il était grimpé à cinq pour cent. Une autre génération... La courbe monte, Frère Lock. Et le Q.I. augmente proportionnellement. Votre père n'était-il pas un



génie, lui aussi ?

— Oui, reconnu Lock. Mais mal adapté.

— C'est bien ce que je pensais. Les mutations sont longues à arriver à maturité. En théorie, la transition de l'homo sapiens vers l'homo superior est déjà en cours de route.

— Je sais cela. C'est parfaitement logique. Chaque génération de mutations – celle-ci du moins – constitue une étape vers l'homo superior. Qu'en sera-t-il... »

Ryan l'interrompit tranquillement.

« Je ne pense pas que nous le saurons jamais. Nous ne comprendrions pas. Combien de temps faudra-t-il pour en arriver là ? Je ne crois pas que ce soit pour la prochaine génération. Peut-être dans cinq générations, ou dix, ou vingt. Chacune constituera, comme vous l'avez dit, un nouveau palier, découvrant et réalisant un nouvel aspect de toutes les ressources humaines encore oubliées et enfouies. Jusqu'à ce qu'un jour le sommet soit atteint. Et ce sommet, Joël, c'est le surhomme.

— Absalon n'est pas un surhomme, rectifia Lock. Il n'est pas non plus un surenfant.

— En êtes-vous sûr ?

— Mon Dieu ! Vous pensez que je ne connais pas mon propre fils ?

— Je ne répondrai pas à cette question. Quant à moi, je suis certain de ne pas tout connaître des enfants de mon école. Beltram, le directeur de l'École de Denver, m'a dit exactement la même chose. Ces surdoués sont la prochaine étape de la mutation. Vous et moi, Frère Lock, appartenons à une espèce en voie de disparition. »

Le visage de Lock blêmit. Sans dire un mot, il éteignit l'écran.

La cloche sonna, annonçant que les cours reprenaient, mais Lock sembla ne pas l'entendre. Le visage luisant de sueur, la bouche tordue en un rictus déplaisant, il secoua plusieurs fois violemment la tête et se détourna du téléviseur.

\*

\*\*

Il revint chez lui à cinq heures du soir. Il entra par la porte latérale et l'ascenseur l'emporta directement à l'étage supérieur. La porte de la chambre d'Absalon était fermée, mais des bruits de voix filtraient doucement de l'intérieur. Lock écouta un moment, puis il se releva et frappa violemment contre le panneau.

« Absalon, descends. Je veux te parler. »

Dans le salon, il demanda à Abigail de se retirer quelques instants, puis, le dos tourné vers le feu, il attendit l'entrée de son fils.

Les ennemis de mon Seigneur qui se lèveront pour le vaincre et le détruire seront semblables à ce jeune homme.

Absalon arriva d'un pas tranquille, sans le moindre signe de gêne. Il s'avança et s'arrêta face à son père, le visage calme et serein. Cet enfant ne manquait pas d'aplomb, pensa Lock.

« J'ai entendu quelques bribes de conversation là-haut, Absalon, commença Lock.

— C'est sans importance, répondit froidement le petit garçon. J'avais l'intention de vous en parler ce soir de toute façon. Père, il faut que je m'attaque à la logique entropique. »

Lock fit comme s'il n'avait pas entendu.

« Avec qui parlais-tu, tout à l'heure ?

— Un garçon que je connais. Malcolm Roberts. Il est à l'École des Surdoués de Denver.

— Vous parliez de logique entropique, n'est-ce pas ? Après ce que je t'ai dit hier soir ?

— N'oubliez pas que je n'étais pas d'accord avec vous. »

Lock joignit ses mains dans son dos et noua ses doigts.

« Alors tu devrais te souvenir aussi que je t'ai fait remarquer que j'avais légalement autorité sur toi.

— Légalement, oui. Moralement, non !

— La morale n'a rien à voir là-dedans.

— Si. Absolument. Ceci est une affaire de morale et d'éthique. Beaucoup d'enfants de mon âge – et même des plus jeunes que moi – dans les écoles de surdoués, étudient la logique entropique. Ils n'en ont pas été abîmés pour autant. Il faut que j'aille dans une de ces écoles, ou sinon à Baja California. Il le faut. »

Lock baissa la tête, et fixa le bout de ses chaussures.

« Une seconde, je te prie. Pardonne-moi, Fils, je me suis pendant une seconde senti émotionnellement ébranlé. Revenons sur le terrain de la logique pure.

— Très bien », accepta Absalon, mais il marqua un imperceptible mouvement de recul.

« Je suis convaincu que l'étude de cette matière très particulière risque d'être dangereuse pour toi. Je ne veux pas que tu sois abîmé. Je veux que tu aies toutes les possibilités qui m'ont été refusées.

— Non », refusa Absalon. Dans sa voix encore haut perchée de petit garçon perçait une curieuse note de maturité. « Ce n'étaient pas les possibilités qui vous ont manqué. C'était de l'incapacité.

— Comment ? sursauta Lock.

— Vous n'accepterez jamais l'idée que je puisse étudier impunément la logique entropique. Je le sais. J'en ai parlé avec d'autres enfants comme moi.

— Tu as parlé avec eux de problèmes personnels ?

— Ils sont de la même race que moi. Vous, non. Et je vous en prie, ne me parlez pas d'amour filial et de semblables balivernes. C'est vous-même qui avez depuis longtemps rendu tout cela vain et caduc.

— Continue. » Ses lèvres pincées démentaient le ton tranquille de la voix. « Mais surtout, sois logique.

— Je serai logique, n'ayez crainte. Je ne pensais pas que le jour viendrait si tôt, mais aujourd'hui le moment est venu. Vous m'empêchez d'accomplir ce que je dois accomplir.

— Ah ! la théorie des mutations... le caractère cumulatif... je vois. »

Le feu chauffait trop fort dans son dos ; Lock avança d'un pas pour s'écarter de la cheminée, ce à quoi Absalon répondit par un léger mouvement de recul. Lock considéra son fils avec une curiosité toute nouvelle.

« Oui. Une mutation. Réellement, dit l'enfant. Ce n'est pas encore le stade ultime, bien sûr. Grand-père a été un des premiers échelons, vous en avez été un autre, et moi je suis encore différent de vous. Mes enfants seront encore plus proches de la mutation finale. D'ailleurs, les seuls experts psychodynamiques ayant un tant soit peu de valeur sont ceux de votre génération qui ont été des enfants géniaux.

— Merci.

— Vous avez peur de moi, continua Absalon. Vous avez peur de moi et vous êtes jaloux de moi. »

Lock essaya de rire.

« Et la logique ? Tu n'es plus du tout logique. » L'enfant continua, toujours aussi imperturbable.

« Je suis logique. Quand vous avez pris conscience du caractère cumulatif de cette nouvelle mutation, il vous a été impossible d'accepter l'idée que je vous remplacerai un jour. C'est un aspect psychologique fondamental chez vous. Grand-père lui aussi était plus ou moins comme cela. C'est pourquoi vous avez choisi la psychodynamique. Là, vous étiez un petit dieu, piochant et creusant dans les recoins les plus secrets du cerveau de vos élèves, modelant leur esprit comme il est dit que Dieu modela Adam. Vous craignez que je ne vous surpasse et vous avez raison de le craindre, car je vous surpasserai.

— Alors, pourquoi t'aurais-je laissé étudier tout ce que tu voulais jusqu'à présent ?

— Parce que vous savez comme moi que beaucoup d'enfants géniaux étudient tellement qu'ils se consomment et finissent par perdre entièrement leurs capacités intellectuelles. À propos de la logique entropique, par exemple, vous n'auriez pas autant parlé des dangers que je courrais si cela n'avait pas été votre idée fixe. Bien sûr, c'est de vous que j'ai hérité mon intelligence, mais inconsciemment vous

espérez que je me *détruirais* moi aussi. Comme cela je n'aurais plus été un rival possible pour vous.

— Je vois.

— Vous m'avez autorisé à étudier les mathématiques, la géométrie, le calcul infinitésimal et le calcul non euclidien, mais vous ne me perdiez pas de vue. Si jamais je travaillais sur une matière que vous ne connaissiez pas, vous vous empressiez de l'étudier d'abord, afin de vous assurer que vous étiez aussi intelligent que moi. Vous vouliez vous assurer que je ne vous dépasserais pas, que je ne pouvais accéder à un savoir qui vous aurait été inaccessible. Voilà pourquoi, maintenant, vous refusez de me laisser aller là où je pourrais étudier la logique entropique. »

Le visage de Lock était fermé, neutre, comme si ce discours ne le concernait pas.

« Pourquoi ? demanda-t-il froidement.

— Parce que vous ne pouvez pas la comprendre. Vous avez pourtant essayé, mais vous n'y êtes pas arrivé. Vous n'êtes pas assez flexible. Votre sens de la logique n'est pas assez flexible – il est basé sur le postulat qu'une minute doit absolument faire soixante secondes. Vous avez perdu la faculté de vous surprendre vous-même. Pour vous, toute abstraction doit devenir concrète... or, c'est faux ! Je *peux* assimiler la logique entropique. Je le *peux* !

— C'est la semaine dernière qu'on t'a soufflé toutes ces sornettes ? demanda Lock.

— Si vous vous référez à nos pseudo-rapports, je vous réponds non ! Il y a longtemps que j'ai appris à fermer une partie de mon cerveau à vos fouilles et à vos investigations.

— C'est impossible ! »

Lock refusait d'admettre une telle éventualité.

« Impossible pour vous, mais n'oubliez pas que je suis l'échelon ultérieur dans la mutation. Je possède des facultés dont vous ignorez tout. Il y a aussi quelque chose que je sais : c'est que je ne suis pas trop en avance pour mon âge. Ceux qui sont dans les écoles de surdoués sont plus avancés que moi. Leurs parents à eux se plient aux lois naturelles – c'est le rôle de l'homo sapiens de protéger l'homo superior, comme tout parent doit aider et protéger son enfant. Seuls les parents immatures comme vous refusent cette voie pourtant inéluctable. »

Lock ne bougeait toujours pas.

« Ainsi je suis immature ? Et je te hais ? Et je suis jaloux de toi ? Tu en es persuadé ?

— Est-ce vrai ou non ? »

Lock ne répondit pas à la question posée.

« Tu es encore mentalement inférieur à moi et tu le seras pendant

quelques années encore. Disons, pour reprendre tes termes, que ta supériorité réside dans ta flexibilité et tes facultés d'homo superior – quelles qu'elles soient. Mais en revanche je suis physiquement un adulte. Je pèse au moins le double de toi. Je suis plus fort que toi, et, selon la loi, tu me dois obéissance. »

Absalon avala difficilement sa salive, mais il ne broncha pas. Lock se redressa de toute sa hauteur comme s'il avait voulu dominer encore plus l'enfant devant lui. Sa main descendit à sa taille, mais n'y trouva pas ce qu'il cherchait. Il haussa les épaules et s'avança vers la porte.

« Je vais te montrer que tu m'es inférieur, dit-il d'un ton glacial et uni au moment de sortir. Tu vas être obligé de l'admettre, là, devant moi. »

Absalon le regarda partir sans dire un mot.

Lock monta à l'étage. Dans le tiroir de son bureau il prit une ceinture en plastique transparent. Il la fit lentement glisser entre ses doigts – elle était longue, froide et souple. Ses lèvres exsangues esquissèrent un sourire cruel.

Il redescendit.

Il ouvrit la porte du salon et entra. Absalon n'avait pas bougé d'un pouce, mais maintenant Abigail Schuler était là elle aussi, se tenant, droite et fière, à côté de l'enfant.

« Sœur Schuler, sortez ! lui ordonna Lock.

— Vous ne le fouetterez pas ! » dit-elle. La tête redressée, les mâchoires serrées, elle était un monument de volonté farouche et inébranlable.

« Sortez !

— Non. J'ai tout entendu. Tout ce qu'a dit Absalon est vrai.

— Sortez, je vous dis ! » hurla-t-il.

Il bondit en avant, la ceinture à la main. C'est alors seulement à cet instant que les nerfs de l'enfant le lâchèrent. Il hoqueta de frayeur et recula précipitamment, à la recherche d'une cachette qui n'existait pas.

Lock se précipita derrière lui.

Avec une rapidité déconcertante, Abigail attrapa le balai à cendres et le jeta dans les jambes de Lock. Un cri inarticulé jaillit de sa gorge, tandis qu'il perdait l'équilibre. Il tomba lourdement à terre, ses bras désespérément tendus en avant pour amortir sa chute. Ses mains dérapèrent sur les bras du fauteuil devant lui, et sa tête vint durement frapper le dossier avec un bruit mat.

Il resta étendu sur le sol.

Abigail et Absalon échangèrent un long regard par-dessus son corps inerte.

Les yeux de la gouvernante s'emplirent de larmes, et elle fut bientôt prise de tremblements. Ses jambes s'affaissèrent sous elle et

elle tomba à genoux.

« Je l'ai tué ! sanglota-t-elle. Je l'ai tué... mais je ne pouvais pas le laisser te fouetter. Oh ! Absalon, je ne pouvais pas... »

L'enfant mordillait sa lèvre inférieure. Il se baissa lentement pour examiner son père.

« Il n'est pas mort », dit-il.

Un long soupir s'échappa des lèvres d'Abigail.

« Monte à l'étage, Abbie, dit Absalon, le regard sévère. Je vais lui procurer les premiers soins. Je sais ce qu'il faut faire.

— Mais je ne peux pas te laisser...

— Je t'en prie, Abbie. » Le ton était nettement autoritaire maintenant. « Tu vas t'évanouir d'une seconde à l'autre. Étends-toi, et ne t'inquiète de rien. »

Elle obéit finalement. Quand elle eut fermé la porte derrière elle, Absalon jeta un dernier regard sur le corps de son père et s'approcha du téléviseur.

Quand il fut en communication avec l'École de Denver, il exposa la situation d'une voix calme et précise.

« Qu'ai-je de mieux à faire, Malcolm ? » demanda-t-il finalement.

« Attends une minute. » Il y eut un blanc et un autre visage, tout aussi juvénile, apparut sur l'écran. « Voici ce qu'il faut que tu fasses », annonça une petite voix chantante, mais déjà pleine d'assurance. « Tu as bien compris ? » ajouta-t-elle en dernier, quand la longue série de recommandations fut épuisée.

« Très bien. Cela ne lui fera pas de mal ?

— Ne t'inquiète pas, il vivra. Mais, tu sais, il est déjà mentalement *faussé*. Cela le fera... comment dire... bifurquer, mais dans un sens qui te sera favorable. Il se projettera sur toi. Il extériorisera sur toi tous ses désirs, ses sentiments, ses rêves. Tu seras sa seule source de joie, mais il n'aura plus aucune possibilité de te contrôler. Tu connais la clef psychonamique de son cerveau. Occupe-toi essentiellement du lobe frontal. Fais attention aux zones de Broca – tu risquerais de le rendre aphasique. Ce qu'il faut, c'est qu'il soit inoffensif pour toi, c'est tout. Le tuer risquerait de t'attirer de trop gros ennuis, et de plus, je ne crois pas que ce soit ce que tu veux vraiment.

— Non, répondit Absalon. C'est... c'est mon père.

— Très bien, conclut la voix enfantine. Ne coupe pas. Je resterai devant l'écran. Comme ça je serai là, si tu as besoin de moi. »

Absalon se retourna et s'avança vers le corps inanimé de son père.

Une sorte d'écran nuageux semblait s'être interposé depuis quelque temps déjà entre Lock et la réalité autour de lui. Il s'y était habitué maintenant.

Il n'était absolument pas fou, dans aucun sens du terme, grâce à quoi il remplissait toujours ses fonctions.

Il avait découvert la vérité, mais il ne pouvait la dire à personne. Ils avaient créé en lui une sorte de bloc psychique. Il allait encore chaque jour à l'université où il enseignait toujours la psychonamique, puis il rentrait chez lui, et là il attendait avec ferveur l'appel d'Absalon.

Et quand il appelait, Absalon condescendait parfois à lui faire part de quelques détails sur ses travaux à l'université de Baja California. Sur ses recherches... sur ses succès aussi. Parce que maintenant, c'était cela, et cela seul, qui avait de l'importance pour Lock.

Il se projetait totalement sur son fils.

Absalon s'était montré un bon fils, pas un ingrat. Il appelait chaque jour, quoique parfois leurs communications fussent brèves quand il était surchargé de travail.

Et puis il y avait aussi l'immense album que Lock enrichissait quotidiennement de coupures de presse et de photos d'Absalon.

Il écrivait aussi la biographie de son fils.

Cette barrière nuageuse ne se dissipait que dans les rares moments où le visage d'Absalon apparaissait sur l'écran. Alors Lock existait à nouveau totalement, chair et sang, vibrant de bonheur.

Pourtant il n'avait rien oublié.

Il haïssait Absalon.

Il haïssait cet horrible lien incassable qui le retiendrait toute sa vie prisonnier de l'enfant de sa chair. D'ailleurs Absalon n'était pas vraiment son enfant, il n'était que le maillon suivant sur la longue chaîne de la nouvelle mutation.

Assis, là, dans le crépuscule de l'irréalité, son album ouvert devant lui et cet écran qui ne s'allumait que pour dessiner les traits d'Absalon, Joël Lock berçait et nourrissait sa haine. Car depuis peu un espoir était né dans son cœur, déchirant le voile de ténèbres.

Un jour... un jour... un jour, Absalon aurait un fils.

Traduit par MICHEL RIVELIN.

*Absalom.*

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.  
© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## PROJET – Henry Kuttner et Catherine Moore

*L'un des principaux problèmes posés par l'apparition du surhomme, qu'elle soit progressive ou qu'elle survienne brutalement, est celui de la survie de la nouvelle espèce.*

*L'Homo sapiens, son histoire ne le montre que trop, n'aime rien moins que céder une parcelle de son pouvoir, et ne le fait que s'il s'y trouve contraint. En tant que concurrent mieux armé, le mutant ne peut lui apparaître que comme une menace à détruire.*

*Mais ne peut-on imaginer que quelques hommes, par idéalisme ou par raison, choisissent de protéger la nouvelle espèce ?*

*Parce qu'elle porte l'avenir ?*

L'unité de recherches Mar Vista fonctionne depuis quatre-vingt-quatre ans. Techniquement elle est classée comme service, mais en fait il en est tout autrement.

C'était vers la moitié du XXe siècle que cet ancien hôpital avait reçu son affectation actuelle. Jamais, depuis lors, aucun étranger n'y avait pénétré. En effet, si quelqu'un y entrait, c'était Mill avait été élu au Conseil. Et seul le Conseil savait ce que cela impliquait.

Mary Gregson écrasa sa cigarette. « Nous devons surseoir à cette visite ! dit-elle. Mitchell ne doit pas mettre les pieds ici ! »

Samuel Ashworth, un jeune homme mince, sombre, d'allure banale, secoua la tête d'un air réprobateur.

« Impossible. Il règne déjà un climat trop anti-Conseil. Encore heureux que nous n'ayons pas toute une commission d'enquête sur le dos.

— Un homme ou une commission, c'est la même chose, répliqua sèchement Mary. Vous savez aussi bien que moi ce qui va se passer. Mitchell parlera, et alors...

— Et alors ?

— Comment nous défendrons-nous ? »



Ashworth jeta un coup d'œil circulaire sur les autres membres du Conseil. Peu étaient présents et, pourtant, l'Unité Mar Vista comprenait trente hommes et autant de femmes. La plupart étaient occupés à leur tâche.

« Eh bien, c'est notre propre survie qui est en jeu. Et nous n'ignorons pas que cela détruirait la civilisation actuelle. Seule Mar Vista jusqu'à présent a su la préserver. Tout ce dont nous sommes sûrs c'est que nous serons en mesure de nous défendre et imposer nos vues une fois que les stations d'Énergie centrale seront mises en marche.

— Mais elles ne le sont pas encore », fit amèrement remarquer Bronson. C'était un chirurgien, aux cheveux blancs. Son pessimisme foncier semblait grandir d'année en année. « Nous avons toujours repoussé l'heure de la vérité. Maintenant nous y voilà. Mitchell nous a menacés : laissez-moi entrer *maintenant*, ou sinon... si nous l'autorisons...

— Existe-t-il un moyen de le tromper ? demanda quelqu'un.

— Reconstruire l'Unité entière en quelques heures ? ricana Mary.

— Quand Mitchell sera entré, il y aura des milliers de personnes attendant devant leurs postes pour le voir ressortir, expliqua tranquillement Ashworth. Il règne un tel climat contre nous que nous ne pouvons même pas essayer de tricher. Je persiste à croire que nous devons dire la vérité à Mitchell.

— Vous êtes fou ! grogna Bronson. Nous serions lynchés.

— Nous avons violé une loi, d'accord, admit Ashworth, mais nous avons la preuve que c'était bénéfique. Cela a sauvé l'humanité.

— Dites à un aveugle qu'il marchait au bord d'un précipice ; il peut vous croire ou ne pas vous croire. Surtout si vous lui demandez une récompense pour l'avoir sauvé. »

Ashworth sourit.

« Je ne prétends pas que nous pouvons convaincre Mitchell. Je dis que nous pouvons le retarder quelque peu. La réalisation du projet d'Énergie centrale avance résolument. Quelques heures peuvent faire toute la différence. Une fois les stations en activité, c'est nous qui serons en position de force. »

Mary Gregson hésitait à allumer une nouvelle cigarette.

« Je commence à pencher de votre côté, Sam. Mitchell doit communiquer tous les quarts d'heure par visionneur avec le monde extérieur.

— C'est une précaution pour s'assurer qu'il est bien sain et sauf. Cela vous montre à quel point nous sommes suspects, et, en conséquence, la gravité de notre situation.

— En ce moment, il se trouve dans l'Institut inférieur, dit Mary. L'Institut n'a jamais été *top secret*. Il ne va pas y rester longtemps. Il va bientôt arriver ici. Combien de temps nous reste-t-il ?

— Je ne sais pas, reconnut Ashworth. C'est un quitte ou double. Nous sommes coincés. Nous ne pouvons envoyer des ordres pour activer la mise en marche des stations d'Énergie. Nous serons avertis quand elles démarreront – mais jusqu'alors, c'est à nous de gagner du temps en embrouillant Mitchell. À mon avis, rien ne l'embrouillera ni ne le confondra plus que la vérité. Je suis spécialiste en psychologie, vous le savez. Je crois que je peux m'en charger.

— Vous n'ignorez pas ce que cela signifie ? » demanda Mary.

Ashworth lui rendit calmement son regard.

« Oui, dit-il, hochant la tête. Je sais exactement ce que cela signifie. »

\*

\*\*

Unité Mar Vista était une immense construction de couleur blanche, dépourvue de toute fenêtre. Le bloc lisse se dressait comme une sorte d'autel au milieu d'un gigantesque complexe technique. Des centaines de bâtiments, chacun abritant sa propre spécialité, couvrant toutes les disciplines scientifiques, formaient un véritable archipel dont Unité Mar Vista constituait l'île centrale. Cet archipel était navigable ; c'est ce qu'on appelait l'Institut inférieur. Il était accessible au public qui avait le loisir de venir contempler les techniciens travaillant sur des plans et des procédés élaborés dans le secret d'Unité Mar Vista.

Une unique ouverture dans la façade blanche : une petite porte métallique sur laquelle était gravée une devise : NOUS SERVONS. En dessous, un caducée anachronique, rappelant que ceci avait été autrefois un hôpital.

Le bâtiment blanc était isolé, mais des lignes de communication le rattachaient à l'Institut inférieur. Des tubes pneumatiques souterrains, des téléviseurs, des relais de toutes sortes transmettaient les photocopies, graphiques et autres plans. Mais aucun étranger jamais n'avait passé cette porte de métal, tout comme aucun membre du Conseil, homme ou femme, ne quittait jamais Unité Mar Vista pendant les quinze ans que durait chaque contrat. Et même alors...

Le rôle et l'objet d'Unité Mar Vista étaient secrets eux aussi... En fait, une grande partie de l'histoire de ces étranges quatre-vingts dernières années était restée secrète. Les bandes magnétiques relataient avec précision et fidélité la deuxième guerre mondiale et l'explosion atomique, mais l'époque troublée qui avait suivi et avait culminé avec la Seconde Révolution américaine était subtilement déformée afin que les étudiants ne puissent en déceler les implications

réelles. Le cratère radioactif, là où autrefois s'étendait Saint Louis, centre ferroviaire et port fluvial, subsistait tel un monument funéraire aux défunctes ambitions des révolutionnistes, conduits par Simon Vankirk – l'ex-professeur de sociologie devenu meneur émeutier – tandis que l'actuel gouvernement mondial centralisé et autocratique consacrait leur défaite. À présent le pouvoir appartenait à la Haute Chambre, cette coalition des gouvernements des anciennes grandes puissances.

Le temps avait repris son rythme ; l'évolution se faisant en rapport direct avec les progrès technologiques. C'est justement quand l'humanité ne peut plus suivre les sciences et les techniques qu'il y a risques de guerres et de chaos. Mais l'avancée vers l'Est de Vankirk et sa Seconde Révolution avait été stoppée avant qu'ils ne traversent le Mississippi. C'est alors que la Haute Chambre avait été créée – et depuis lors elle avait fait respecter très fermement ses propres lois.

En huit décennies, plus de progrès avaient été réalisés qu'en cinq siècles. Un voyageur venu de la moitié du XXe siècle n'aurait pu reconnaître le monde actuel. Ce visiteur, grâce aux bandes magnétiques contenant les chartes, les graphiques et autres textes, aurait pu se faire une vision assez précise des arrière-plans historiques qui avaient présidé à la naissance de ce nouvel état de choses, mais...

Mais les bandes magnétiques auraient menti.

\*

\*\*

Le sénateur Rufus Mitchell aurait tout aussi bien pu être un boucher qu'un politicien. Avec son visage joufflu et rubicond, ses multiples mentons, son ventre rebondi, et la bouche sceptique mordant perpétuellement un énorme cigare, il semblait appartenir à une vieille bande dessinée. Cruikshank[4] avait dessiné de pareils personnages, mais pas sous les traits d'hommes politiques. En fait, Rufus Mitchell était un iconoclaste entêté doté d'une brillante intelligence. Il possédait aussi le don de pressentir l'approche d'une fission nucléaire avant qu'il soit trop tard, du moins l'espérait-il. C'est pourquoi il avait créé la Commission en dépit de l'opposition du Bloc *laissez-faire*[5] de la Haute Chambre.

« Ce qui mérite la lumière se fait en pleine lumière », cria-t-il, espérant confondre son adversaire sous le flot de décibels et d'ambiguïté sémantique. Mais on ne venait pas à bout aussi facilement du sénateur Quinn. C'était un vieillard mince, aux cheveux argentés. Il but son cocktail et se renversa en arrière, contemplant les motifs lumineux qui dansaient paresseusement sur le plafond.

« Savez-vous bien ce que vous dites, Rufus ? murmura-t-il, de sa voix onctueuse.

— La Haute Chambre ne travaille pas à huis clos, à ce que je sache, répondit Mitchell. Pourquoi en serait-il autrement pour Unité Mar Vista ?

— Parce que tout le savoir s'en échapperait instantanément, sitôt les portes ouvertes. »

Les deux hommes se reposaient dans un petit salon après leur visite de l'Institut inférieur. Mitchell aurait préféré un autre partenaire ; il sentait que Quinn était prêt à abandonner.

Celui-ci poursuivit, après une courte pause.

« En ce qui me concerne, je suis satisfait. Je ne vois vraiment pas après quoi vous en avez. »

Mitchell baissa la voix.

« Vous savez, aussi bien que moi, que les gens d'ici ne se sont pas contentés d'obéir à leur devise ; qu'ils ne se contentent pas de servir. Personne d'étranger à l'Unité n'y a pénétré depuis la création de la Haute Chambre.

— Et alors ? Le monde ne s'en porte pas plus mal. »

Mitchell pointa son cigare vers son confrère.

« Qui gouverne la planète ? La Haute Chambre... ou Mar Vista ?

— Supposons que ce soit Mar Vista, dit Quinn. Accepteriez-vous de vous emmurer entre quatre murs, de vivre dans des conditions parfaitement anormales, rien que pour le plaisir de gouverner ? C'est un peu comme les moines franciscains. Ils devaient faire don de tous leurs biens matériels, et faire vœu de pauvreté avant d'être ordonnés. Personne ne les enviait. Comme personne n'envie les membres du Conseil.

— Oui, mais nous ignorons ce qu'ils fabriquent là-dedans.

— Les Mille et une Nuits – dans le pire des cas. »

Mitchell changea de ton.

« Écoutez, je me fiche de leurs amusements. Je veux, savoir ce qu'ils *préparent*. Ils gouvernent le monde. Eh bien, c'est le moment pour eux de se montrer. Je ne vois toujours aucune raison à ce projet d'Énergie centrale.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander ; je ne suis pas électrophysicien. Je crois comprendre que cela permettrait des réserves d'énergie tirée de n'importe où. Une énergie illimitée.

— Illimitée, grogna Mitchell. Mais pourquoi ? C'est dangereux. L'énergie atomique a été très sévèrement contrôlée depuis quatre-vingts ans. Grâce à quoi, notre planète existe encore. Si n'importe qui peut tirer de... peut s'amuser avec les neutrons, vous savez ce que cela signifierait. »

Quinn pianota nerveusement sur sa jambe.

« Nous détenons tous les moyens de faire respecter la loi. Les tests psychologiques – les systèmes d'espionnage – nous avons supprimé l'habeas corpus – sans parler de tous nos autres moyens de contrôler La Haute Chambre détient le pouvoir absolu et peut contrôler pratiquement l'existence de tout individu sur terre.

— Oui, mais Unité Mar Vista détient l'autorité absolue sur la Haute Chambre, déclara triomphalement Mitchell. Nous avons vu l'Institut inférieur. Il n'y a rien à voir excepté une armée de techniciens et leurs instruments.

— Bah !

— Restez assis comme vous l'êtes, et buvez votre cocktail ; quand les stations d'Énergie centrale seront mises en marche, n'importe qui pourra s'y servir. Pendant que vous vous soûlerez confortablement, il pourra y avoir une autre guerre atomique... d'autres mutants. Et cette fois-ci, ils pourront se développer.

— Non, ils ne pourront pas se développer, expliqua Quinn. Ceux dotés d'intelligence ne sont pas viables.

— Bah ! plagia Mitchell.

— Vous savez parfaitement, dit Quinn d'un ton soucieux, que les mutations réellement dangereuses sont tellement apparentes qu'elles sont discernables avant le développement définitif. Ils deviennent bleus, ou il leur pousse des mains supplémentaires ou ils essaient de voler – il est alors aisé de les repérer et les détruire. Mais de toute façon, il n'y a plus de mutants ; et vous, vous êtes un alarmiste. Je ne peux, bien sûr, vous empêcher de pénétrer dans Mar Vista puisque vous le voulez, mais je n'en vois pas la raison. En tant que sénateur doyen, vous avez...

— Je représente le peuple », l'interrompit Mitchell. Il hésita, puis se mit à rire. « Je sais, c'est un cliché. Mais j'ai conscience d'une certaine responsabilité.

— Pour avoir votre photo sur les bandes des quotidiens ?

— J'ai fait des recherches. Il y a des choses troublantes.

— Le *statu quo* est préservé, non ?

— Croyez-vous ? Tiens, voici notre guide. Préférez-vous m'attendre ou...

— Je vous attendrai ici », dit Quinn s'enfonçant confortablement dans son fauteuil, un verre plein à la main.

\*

\*\*

Un peu partout, à différents endroits de la planète, des hommes travaillaient à des tâches compliquées. Les stations d'Énergie centrale

étaient des hémisphères de métal, aussi lisses et polies que du verre à l'extérieur, tandis que l'intérieur était un labyrinthe embrouillé et complexe. On en était à la phase terminale. Les progrès fantastiques accomplis dans les techniques de construction avaient permis de réaliser en trois mois ce qui eût nécessité dix ans en 1950. Maintenant il restait à mettre au point et à intégrer avec précision de délicats équilibres. C'est ce à quoi s'employaient les techniciens.

La Haute Chambre avait autorisé l'installation de l'Énergie centrale. Mais c'était Unité Mar Vista qui en avait fait la suggestion et avait fourni les plans détaillés.

Les stations avaient éclos un peu partout dans le monde. Un monde bien changé. Un monde différent, tout à fait différent de celui qui existait quatre-vingts ans plus tôt.

Différent physiquement.

Et mentalement aussi.

Le sénateur Quinn sous-estimait Mitchell. Il le considérait comme un gros bonhomme, agité et imbu de sa propre personne, se mêlant de tout. En fait, ce dont il ne se rendait pas compte, c'est que Mitchell obtenait toujours ce qu'il désirait, même si ce n'était que par pure satisfaction, ou par souci d'être informé. Car, en dépit de son apparence de hâbleur, Mitchell était extrêmement intelligent et ne manquait pas de sens pratique. Ces deux qualités en faisaient certainement la personne la plus apte à enquêter sur Unité Mar Vista.

La conseillère Mary Gregson, elle, ne sous-estimait pas le visiteur. Elle avait consulté le dossier de Mitchell, ses bilans psychiques et ses graphiques de Q.I. Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver des doutes quant au plan élaboré par Ashworth.

Ashworth était là, à côté d'elle, devant la porte intérieure transparente ; la trentaine, mince, avec son sourire timide et le regard noir intense.

« Inquiète ? demanda-t-il.

— Oui.

— C'est à vous de jouer – vous devez expliquer le côté biogénétique au sénateur. Tenez, le voici. »

Devant eux, dans le rai de lumière s'élargissant au fur et à mesure de l'ouverture des lourdes portes métalliques, se dessinait la lourde silhouette de Mitchell. Il avançait lentement, comme s'il avait du mal à s'habituer à l'obscurité intérieure, alors qu'il venait de quitter le jour.

Les lumières s'allumèrent. Mitchell fit quelques pas en avant. Les portes métalliques glissèrent et se refermèrent silencieusement, tandis que la porte intérieure s'ouvrait.

Ashworth soupira et toucha la main de sa collègue. « Maintenant.

— Nous serons avertis dès que les stations seront mises en marche,

chuchota-t-elle rapidement. Il sera...

— Bonjour, sénateur, prononça Ashworth à haute voix, se pliant légèrement. Entrez. Je vous présente la conseillère Mary Gregson. Je suis Samuel Ashworth. »

Les lèvres fermées, Mitchell s'avança et leur serra la main.

« Je ne sais pas à quoi vous vous attendez, commença Ashworth, mais je crois que vous serez surpris. Je suppose que vous réalisez que vous êtes le premier... étranger à pénétrer dans l'Unité Mar Vista.

— Je sais cela, dit Mitchell. C'est pourquoi je suis venu. Est-ce vous qui êtes le patron ici, conseiller ?

— Non. Notre Conseil est parfaitement démocratique. Personne n'en est le patron. Nous avons été désignés pour être vos guides. Êtes-vous prêt ? »

Mitchell sortit un petit appareil de sa poche et parla dedans.

« Je ferai un rapport toutes les quinze minutes, dit-il, poussant une manette. Cet appareil est réglé sur ma voix, et possède une combinaison de codage spéciale. Oui, je suis prêt. »

Il remit l'appareil en place.

« Nous voudrions d'abord vous montrer Mar Vista, dit Mary, puis nous vous donnerons les explications et répondrons à toutes les questions que vous nous poserez. Mais aucune question tant que vous n'aurez pas une vision globale de l'Unité. Cela vous convient-il ? »

Le Conseil avait décidé que c'était la meilleure façon de gagner du temps. Mary ignorait si cela prendrait avec Mitchell ; elle fut soulagée quand celui-ci approuva d'un hochement de tête distrait.

« Cela me convient. Nous ne mettons pas de tenues protectrices ? Ou bien... » Il contempla attentivement Ashworth et la jeune femme. « Vous avez l'air normal.

— Nous sommes normaux », répondit sèchement Ashworth. Donc, pas de questions ? »

Mitchell hésita, jouant avec son cigare. Son regard circonspect fit lentement le tour de la petite pièce nue. Il hocha finalement du chef.

« Ceci est un ascenseur, expliqua Mary. Nous avons grimpé jusqu'au sommet. Il nous a semblé plus logique de partir du haut vers le bas.

Un battant glissa silencieusement, ouvrant une trouée dans le mur. Mary s'y engouffra.

Ashworth et Mitchell la suivirent.

\*

\*\*

Trois heures plus tard, ils se trouvaient dans un petit salon enfoui

dans les profondeurs du bâtiment. Les nerfs de Mary étaient tendus à craquer. S'il en était de même pour Ashworth il ne le montrait pas. Il prépara quelques cocktails qu'il fit passer à la ronde. « C'est l'heure de votre communication, sénateur », dit-il.

Mitchell prit son appareil, mais ne le brancha pas.

« J'ai d'abord quelques questions à poser, dit-il. Je ne suis pas satisfait du tout.

— D'accord. Questionnez et nous répondrons. Mais en attendant nous ne voudrions pas être bombardés.

— Je ne sais pas s'ils iraient jusque-là, marmonna Mitchell. Je reconnais que beaucoup de soupçons pèsent sur Unité Mar Vista – et si je ne fais pas mon rapport, ou si vos réponses ne me paraissent pas satisfaisantes, il se peut que nous passions aux actes. En attendant... »

Il dit quelques mots dans le microphone, éteignit l'appareil et le remit en place. Puis il se renfonça dans son siège, allumant un nouveau cigare.

« Oui, je ne suis pas du tout satisfait », répéta-t-il.

\*

\*\*

La communication de Mitchell fut prise en charge par des relais vers des émetteurs de télévision bâtis sur des pics et des sommets d'où elle partit couvrir la totalité du globe.

Dans des centaines de milliers de demeures et de bureaux des hommes et des femmes s'arrêtèrent pour allumer de la voix ou du geste leur poste récepteur.

Mais leur regard restait neutre.

Ce n'était qu'une communication de routine. Rien encore de très intéressant.

Les hommes et les femmes reprirent le train-train coutumier de leur vie – un train-train qui avait énormément changé depuis quatre-vingts ans.

\*

\*\*

« Voici ce qu'on raconte, commença Mitchell. Unité Mar Vista est une fondation destinée à la recherche où des spécialistes travaillant dans des conditions particulières et idéales grâce auxquelles ils sont théoriquement à même d'obtenir les meilleurs résultats. À Mar Vista vous avez la possibilité de recréer les conditions de vie existant sur d'autres planètes, ou même d'en créer d'originales. Pour éviter les



mille et une distractions qui nous assiègent chaque jour, les gens d'Unité Mar Vista consacrent leurs vies à servir l'humanité et se retranchent du monde normal. Après quinze ans, chaque membre est automatiquement remplacé, mais jamais aucune conseillère ni aucun conseiller n'a réintégré la place qu'il occupait avant dans la société. Tous ont choisi de se retirer dans le monastère de Shasta.

— Vous savez tout cela par cœur, dit Mary d'une voix unie, sans rien trahir de la nervosité qui l'habitait.

— Bien sûr, grogna Mitchell. Je serais impardonnable de ne pas le savoir. Tout cela est enregistré sur les bandes. Mais je viens de visiter Mar Vista de fond en comble, et je n'ai rien vu de semblable. C'est un bureau de recherches tout ce qu'il y a de plus ordinaire, bien moins compliqué que l'Institut inférieur. Le personnel y est normal, et y travaille dans des conditions normales. *Alors, qu'est-ce que ça cache ?* »

Ashworth arrêta Mary d'un geste de main.

« Attendez », dit-il. Il but une gorgée. « Sénateur, il va falloir que je fasse un peu d'histoire. Tout s'explique très simplement...

— Eh bien, conseiller, j'aimerais bien qu'on m'explique !

— J'y viens. L'explication tient en un mot : équilibre. »

Mitchell ouvrit de grands yeux.

Ce n'est pas une réponse.

— Si, c'est toute la réponse. Théoriquement, à tout dans la nature correspond un moyen naturel de contrôle. Quand la première explosion atomique eut lieu, il apparut que cet équilibre était rompu. Il n'existait pas de défense contre cela.

— Il n'existe *pas* de défense contre cela, rugit Mitchell. Sauf... d'arrêter la fabrication des bombes.

— Oui, ce serait un moyen de contrôle, si cela était réalisable. Mais il n'y a pas que cela. On peut envisager d'autres moyens de défense que la balistique ou les champs de force protecteurs – une défense... je dirais, mentale. Ne serait-ce pas la meilleure des garanties si on arrivait à conditionner tous les êtres humains de façon à les empêcher de penser à la fission atomique ?

— Ce serait parfait, mais impossible. La seule solution valable...

— Le contrôle autocratique, l'interrompt Ashworth. D'accord, mais revenez quatre-vingts ans en arrière, voulez-vous ? La bombe a été mise au point. Les nations étaient épouvantées les unes devant les autres. En fait, nous avons découvert l'énergie atomique avant d'y être préparés. Donc il y eut quelques guerres... appelons-les avortées par gentillesse, mais elles furent suffisantes pour démarrer une réaction biologique en chaîne qui ne pouvait aboutir qu'à un contrôle naturel.

— La Haute Chambre ? Unité Mar Vista ?

— Non. Les mutations. »

Mitchell retint son souffle.

« Vous n'avez pas...

— Dotée d'un peu plus de savoir et de conscience, l'humanité serait tout à fait apte à maîtriser l'atome, expliqua rapidement Ashworth. Mais qui possède ce petit supplément ? Seul un mutant... »

Le sénateur glissa sa main dans la poche où se trouvait l'appareil de transmission. Mary Gregson intervint :

« Sam, permettez que je vous remplace. C'est ma spécialité. Sénateur, que savez-vous en réalité des mutants ?

— Je sais qu'il y eut une prolifération après les bombardements atomiques. Quelques-uns étaient particulièrement dangereux. À cause de quoi eurent lieu les Émeutes anti-mutants.

— Exactement. Quelques-uns étaient potentiellement dangereux, mais ils furent tous anéantis avant leur développement définitif. Comme il était possible de les repérer, ceux qui représentaient une menace contre l'humanité ont été tués avant d'avoir la possibilité de développer complètement leurs pouvoirs. Comme un fait exprès, ce furent des mutations atypiques. Les bombes n'étaient pas programmées biogénétiquement. La majorité des mutants n'étaient pas viables, et parmi ceux qui l'étaient, très peu étaient des *homo superior*. En fait, il y avait différents types d'*homo superior*. Apparemment du moins. Nous n'en avons pas examiné beaucoup. Par exemple quand un enfant commençait à hypnotiser les adultes, ou se livrait à de semblables pratiques interdites à des enfants normaux, il était découvert et nous l'examinions. Plus tard, au moment de l'adolescence, il existe d'autres moyens de détection. L'appareil gastro-intestinal diffère, le métabolisme aussi... »

\*

\*\*

Des lynchages, des charniers, l'éclair rapide d'une lame tranchant dans un cou mince et juvénile. Des bandes déchaînées sillonnant Philadelphie, Chicago, Los Angeles. Des enfants terrés, barricadés – quelques-uns, trop jeunes, n'ayant pas eu le temps de forger leurs inimaginables pouvoirs en une arme terrifiante et mortelle. Mais attachés – avec ce prodigieux instinct de conservation – attachés à survivre coûte que coûte, tandis que les hordes forçaient les portes et massacraient et brûlaient sans répit.

Les mutants. Les pères et les mères se joignant au massacre des enfants monstres.

Une mère vomissant d'horreur devant son enfant au moment où apparaissaient les bras supplémentaires ou quand éclatait un troisième œil sur le front comme une tumeur bourgeonnante.

Des enfants – horribles, monstrueux – hurlant dans l'agonie... et des parents qui écoutaient, qui regardaient ces créations, se souvenant que quelques mois plus tôt ils avaient chéri ces petits êtres, en apparence parfaitement normaux.

\*

\*\*

« Regardez », dit Ashworth, montrant de la main. Sous leurs pieds, le sol devint transparent, formant comme une énorme lentille. Mitchell baissa la tête.

La pièce en dessous était très grande, encombrée de machines et d'instruments dénotant, estima Mitchell, des techniques très avancées par rapport à la science actuelle. Mais ce n'étaient pas les machines ni les instruments qui intéressaient Mitchell. Les yeux écarquillés, il fixait la grande cuve dans laquelle flottait le surhomme.

« Espèce de... traîtres ! » proféra-t-il, lèvres serrées.

Une arme apparut dans la main de Mary Gregson.

« Ne touchez pas à votre appareil, l'avertit-elle.

— Qu'attendez-vous de cela ? demanda Mitchell. Le jour où un *homo superior* arrivera à maturité, ce sera la fin de l'*homo sapiens*. »

La bouche d'Ashworth se tordit de mépris.

« Encore une phrase toute faite ! Digne des Émeutiers. Espèce d'imbécile, regardez ce surhomme ! »

Mitchell se pencha, presque à son corps défendant. « Eh bien ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas un surhomme. C'est un *homo superior*... retardé.

— Le sénateur doit bientôt faire son rapport, Sam, dit Mary.

— Alors je parlerai vite », répondit Ashworth, jetant un coup d'œil sur une pendule murale. « Ou peut-être serait-il préférable que ce soit vous. Oui, c'est à vous de jouer, Mary. »

Il s'assit, contemplant le sénateur.

Une fois que les stations d'Énergie centrale, pensa-t-elle, seront en marche. Si nous arrivons à gagner du temps jusque-là – si nous pouvons retenir Mitchell jusqu'à ce que l'énergie arrive, alors nous serons inattaquables. Mais ce n'est pas encore le cas. Nous sommes vulnérables, autant que les enfants mutants.

« Le fameux équilibre, dit-elle. C'était un hôpital ici, le savez-vous ? La femme du directeur accoucha, et dès la naissance il soupçonna la mutation. Il était impossible de l'affirmer avec certitude, mais lui et sa femme avaient été exposés à des radiations pendant la période critique. C'est pourquoi l'enfant fut élevé ici dans le plus grand secret. Ce ne fut pas facile, mais il était le directeur, et il y

réussit ! À l'époque des Émeutes anti-mutants, le garçon commença à présenter des stigmates. Le directeur réunit un groupe de spécialistes, tous des visionnaires, en lesquels il pourrait avoir confiance. Il leur fit jurer de garder le secret. Cela ne fut pas difficile, la difficulté fut de les convaincre. C'est là que j'intervins. J'avais déjà fait des expérimentations sur le mutant avec un endocrinologue. Nous avons découvert comment le retarder. »

Le cigare de Mitchell tressauta, mais il ne dit rien.

Mary continua.

« La thyroïde et la glande pinéale d'abord. Les glandes endocrines contrôlent l'esprit et le corps. Et bien sûr, les facteurs psychologiques. Nous avons ainsi appris à retarder la croissance de cet enfant extraordinaire afin d'empêcher le développement de ses trop dangereuses facultés – l'agressivité, le sens d'initiative, etc. C'est un simple problème hormonal. La machine est là, mais c'est nous qui contrôlons le courant qui passe à travers.

— Quel âge avez-vous ? demanda soudain Mitchell.

— Cent vingt-six ans, répondit-elle.

— Nous avons dû user de subterfuges, expliqua Ashworth. Chaque année deux membres du Conseil sont mis à la retraite et deux nouveaux sont élus parmi les spécialistes les plus capables. Par exemple si c'est un chimiste qui s'en va, le choix portera parmi les chimistes. Ainsi, nous conservons notre quota. Mais le nouvel élu est supprimé dès son arrivée ici et le véritable titulaire s'empare de son identité et de sa personnalité. Nous avons atteint une grande dextérité en chirurgie esthétique. Il y a six ans, Samuel Ashworth – le vrai Ashworth – fut élu au Conseil parmi un lot de psychologues. Moi, je subis une opération qui me procura son visage, son corps et ses empreintes digitales. J'appris son histoire, ses habitudes, ses structures mentales. Avant cela, pendant quinze ans je m'étais appelé Roger Parr. Bien entendu, Sénateur, tout cela est toujours resté secret. Nous ne prenons pas de risques inutiles. »

La voix de Mitchell n'était qu'un souffle.

« Mais c'est absolument illégal ! c'est une véritable trahison.

— Pas envers l'humanité, dit Mary. Il est impossible de former un véritable conseiller en cinq ou quinze ans. Ici nous sommes tous parfaitement adaptés à l'œuvre que nous poursuivons, et nous avons l'avantage de travailler dessus depuis le tout début. C'est une œuvre fantastique. Nous ne pouvons accepter que des nouveaux... Nous n'avons pas besoin de nouveaux. Les informations que nous avons obtenues grâce à notre mutant ont... vous savez parfaitement ce qu'elles ont apporté au monde !

— À vous aussi apparemment, grogna Mitchell.

— Oui, nous avons augmenté notre longévité. Notre intelligence

aussi. Souvenez-vous de notre devise : nous servons. C'était notre devoir de devenir les meilleurs ouvriers possibles. »

Le sénateur se pencha pour contempler à nouveau la salle en dessous de lui.

« Ce... cette chose-là peut détruire le monde.

— Non, il ne peut échapper à notre contrôle, expliqua Mary. Il parle et pense seulement sous narcoanalyse. Nous le dirigeons comme une machine, avec des substances endocriniennes. Nous lui donnons des problèmes à résoudre, et il les résout. »

Mitchell secoua plusieurs fois la tête, comme assommé. Ashworth se leva et prépara d'autres boissons.

« Vous devez entrer en communication avec l'extérieur dans trois minutes, dit-il. Je parlerai le plus vite possible. L'humanité n'était pas prête à la découverte de l'énergie nucléaire, mais celle-ci apporta avec elle sa propre force d'équilibre : ces mutants surhumains capables de faire face à cette nouvelle situation. Ce qui est possible pour l'*homo superior* ne l'est pas pour l'*homo sapiens*. Vous avez parfaitement raison de dire que les mutants étaient dangereux. C'est vrai ils l'étaient – tout à fait dangereux, même. Mais l'énergie née de la fission atomique est trop énorme pour l'*homo sapiens*. Il n'est pas assez *sapiens*, pas assez sage. C'est d'ailleurs pourquoi il a fallu inventer une nouvelle forme de gouvernement autocratique telle que la Haute Chambre. Eh bien, c'est nous qui l'avons créée en provoquant la Seconde Révolution américaine.

— Comment ?

— Il le fallait. Il fallait que les gens réalisent le danger. Déjà on voyait l'apparition de guerres mineures un peu partout. Nous avons appuyé secrètement Simon Vankirk, conseillé et financé la Révolution, tout en nous assurant que Vankirk finirait par échouer. Nous l'avons laissé arriver le plus près possible de la victoire, et quand Saint Louis fut rayée de la carte les gens réalisèrent à quel point ils étaient passés près de la destruction. Alors, quand la situation fut bien mûre, nous avons laissé filtrer l'idée d'une administration unique, seule capable de détenir la puissance atomique. C'est ainsi qu'est née la Haute Chambre.

— Et c'est vous qui la dirigez, n'est-ce pas ?

— Du moins nous la conseillons. Grâce à la seule intelligence au monde capable d'envisager sainement cette fantastique puissance. C'est cela l'équilibre dont je vous parlais – le super-cerveau d'un surhomme, contrôlé et maîtrisé par des hommes. »

Le sénateur ôta le cigare de sa bouche et le considéra.

« Comment des hommes pourraient-ils contrôler un être aussi supérieur qu'un surhomme ? questionna-t-il.

— Ce serait impossible dans le cas d'un surhomme arrivé à

maturité, expliqua Mary, mais celui-ci n'est pas un spécimen normal. Il ne peut se développer totalement.

— Mais les dangers... non ! Vous ne m'avez pas convaincu !

— Vous devriez l'être, dit Mary, bougeant légèrement l'arme qu'elle tenait. Regardez les progrès qui ont été réalisés depuis que nous avons pris les choses en main. »

Mitchell glissa la main dans sa poche.

« Et si je donnais l'ordre de vous bombarder ? » Un panneau dans le mur s'illumina soudain. Ashworth tourna brusquement la tête.

« C'est trop tard maintenant, dit-il. Les stations d'Énergie centrale sont en marche. »

\*

\*\*

Des flots d'énergie vinrent brusquement irriguer un monde à nouveau changé. La nouvelle fut annoncée sur tous les écrans. Et...

Mary Gregson, Ashworth et Mitchell étaient assis immobiles. Dans la pièce une voix résonna – une voix silencieuse qui portait en elle la promesse de miracles à venir.

« Équilibre, disait-elle. Vous aviez tort, Mary Gregson. Je... »

La silhouette flottant dans la cuve devint incandescente !

« ... Je suis totalement développé. Je suis arrivé à maturité complète. Il y a longtemps que vos substances synthétiques et vos antihormones n'ont plus d'effet sur moi. Mon organisme s'est automatiquement adapté et a élaboré des résistances qu'il vous était impossible de détecter. Vous dites que Unité Mar Vista a conseillé la Haute Chambre pour que celle-ci reconstruise le monde – mais sachez que c'est moi qui l'ai voulu ainsi. »

La voix silencieuse poursuivit.

« La faculté d'adaptation n'est pas le seul critère de l'homo superior, mais aussi et surtout sa faculté d'adapter son environnement pour qu'il convienne mieux à ses besoins. Cela a été fait. Le monde a été remodelé à ma convenance. Les fondations existent maintenant. Le projet d'Énergie centrale a constitué la phase terminale.

« Oui, l'équilibre, comme vous disiez, continua la voix. La fission nucléaire a été cause des mutations. Les hommes ont détruit les mutants sauf un – pour servir l'homo sapiens. Et jusqu'à présent j'étais... »

L'incandescence s'intensifia !

« J'étais vulnérable. Mais je ne le suis plus. L'Énergie centrale n'est pas ce que vous croyiez. Elle l'est apparemment, mais elle est aussi et surtout un moyen pour atteindre mes fins. »

Soudain la silhouette rougeoyante commença à se dissoudre.

« Cela était un robot, dit la voix. Je n'en ai plus besoin. Rappelez-vous, un des critères de la surhumanité est la faculté d'adaptation à son environnement, jusqu'à ce que cet environnement soit remodelé afin de convenir à ses besoins. C'est alors qu'il peut assumer sa forme la plus efficiente.

« Bien sûr, aucun humain ne peut imaginer cette forme », conclut la voix.

\*

\*\*

Et puis il n'y eut plus rien dans la cuve.

Le silence emplit la pièce. Mary Gregson passa sa langue sur ses lèvres et agita désespérément son arme devant elle à la recherche d'un invisible ennemi.

Mitchell, le souffle court, serrait convulsivement son petit appareil émetteur, à tel point que la carcasse de plastique se fendilla et craqua.

Ashworth toucha un bouton, et le sol redevint opaque.

Puis ils restèrent assis, sans oser proférer un mot. Pourquoi se seraient-ils dépêchés de partir ? Quand le séisme est arrivé et a tout détruit, il est trop tard pour placer des avertisseurs sismiques. Dans leur esprit résonnaient les mots que leur avait dits la voix – des mots qu'ils n'avaient compris qu'en partie, mais qui les faisaient encore trembler.

Mitchell rompit finalement le silence, d'une voix curieusement terne.

« Mais nous devons faire quelque chose... lutter. Oui, il le faut. »

Mary remua sur son siège.

« Lutter ? Mais nous avons déjà perdu. »

Elle avait raison, Mitchell le savait. Il frappa tout à coup son poing contre son genou.

« J'ai eu l'impression d'être un pauvre chien bâtard ! grogna-t-il.

— Oui. Je suppose que c'est l'impression que tout le monde aura, dit Mary. Ce n'est pas tellement humiliant, une fois qu'on a réalisé...

— Mais... n'y a-t-il rien que nous puissions... ? »

Mary Gregson toucha une manette et le sol devint transparent. La cuve était vide. La silhouette avait disparu. Le symbole qui avait représenté l'incroyable réalité avait disparu.

À l'extérieur d'Unité Mar Vista, tout autour du monde, l'Énergie centrale s'écoulait de station en station, formant une gigantesque toile où l'humanité viendrait se prendre au piège. Et quelque part, invulnérable et omnipotent selon les critères humains, rôdait l'homo

superior, modelant un monde à la mesure de sa monstruosité.

« L'homo sapiens était lui aussi à l'origine un mutant, dit Mary, un atypique. Il y a bien dû y avoir des dizaines de différents types d'homo sapiens, nés parmi les sous-hommes. Comme notre espèce a donné naissance à plusieurs types d'homo superior après les radiations. Je me demande... »

Mitchell la fixait, ses yeux exprimant une appréhension glaciale.

Mary continua, imperturbablement.

« Je ne sais pas. Peut-être ne saurons-nous jamais – je veux dire, nous les hommes. Mais il y eut certainement au départ de mauvaises branches parmi notre espèce qui furent détruites par la meilleure, par la plus adaptée à survivre. Cet équilibre chez l'homo sapiens, je me demande s'il existe aussi chez les surhommes ? Souvenez-vous, nous avons tué avant maturation tous les spécimens d'homo superior sauf un. »

Leurs regards se rencontrèrent, chacun posant à l'autre la question à laquelle peut-être aucun homme jamais ne saurait répondre.

« Peut-être n'est-il pas le bon surhomme, ajouta Mary. Peut-être est-il une des erreurs. »

Ashworth sembla enfin se réveiller.

« C'est possible, Mary, mais qu'est-ce que cela peut faire ? Le seul point qui compte... » Sa voix s'affermait tandis que son esprit s'attachait à forger une idée à laquelle il pût s'accrocher. Il semblait que le désir de passer à l'action bousculait les mots dans sa bouche. « Et alors, sénateur, maintenant ? Qu'allez-vous faire ? »

Mitchell tourna vers lui un regard noyé.

« Faire ? Pourquoi, je... »

Il ne put poursuivre.

Ashworth était lancé. Il refusait l'impossible, il reprenait confiance.

« Ce qu'il nous faut en premier, c'est du temps pour réfléchir. Mary a raison. Mais elle n'a pas raison quand elle dit que nous avons déjà perdu. Ce n'est que le commencement. Nous devons garder cela pour nous – il ne faut pas que le monde l'apprenne. Cet *homo superior* n'est pas comme les autres ; il ne peut être détruit, que ce soit par une bande, une nation ou l'univers entier. Pour l'instant, il n'y a que nous trois qui savons la vérité.

— Et pourtant nous sommes toujours en vie, dit Mitchell, l'air de ne pas y croire. Qu'en pensez-vous ? Voudriez-vous que je garde cela pour moi ?

— Pas exactement. Je vous demande de ne pas commettre d'erreur. Si la vérité était révélée, ce serait la panique. Pensez à ce qui arriverait, sénateur. Le surhomme est invulnérable, mais Mar Vista ne l'est pas. La peur et la haine se retourneraient contre nous. Vous imaginez ce que cela signifierait ? »



Mitchell se frotta la joue.

« L'anarchie, oui... Je suppose que vous avez raison.

— Mar Vista détient le pouvoir réel depuis si longtemps. Tout changer trop précipitamment amènerait le chaos et la destruction. »

Mary intervint. La tension rendait son débit rapide et haché.

« Même sans le surhomme, nous avons encore sur place une équipe parfaitement entraînée, capable de garder le contrôle de la situation... Si nous devons lutter contre lui... si l'humanité a la moindre chance... c'est en restant unis. Parce qu'il se peut que cet homo superior soit un... une erreur. »

Le regard de Mitchell alla de l'un à l'autre. Un observateur aurait pu croire que la colère qui empourprait son visage était le prélude à l'explosion d'une féroce diatribe contre la conclusion qui lui était proposée. Sa grosse tête semblait sur le point d'exploser.

Mais l'accès de colère n'eut pas lieu. La révolte décrut sur ses traits, pour bientôt disparaître.

« Notre seul espoir est de rester unis », répéta-t-il finalement d'une voix mécanique qui semblait ne pas lui appartenir. Puis reprenant à son compte l'idée de Mary, il la formula en un tonnant : « Les hommes doivent faire front ensemble. » Cette fois, la voix avait retrouvé toute sa vigueur oratoire.

« Nous avons beaucoup appris ici, à Unité Mar Vista, dit Mary. De nouvelles méthodes, de nouvelles armes conçues par une intelligence supérieure – nous pouvons les utiliser contre cette même intelligence qui les a créées ! »

Le sénateur quitta Mar Vista d'un pas alerte, l'esprit tout enflammé par l'idée d'une nouvelle croisade.

\*

\*\*

Mary Gregson et Ashworth, immobiles, le regardèrent partir. Il semblait que derrière Mitchell se soit refermé l'impalpable mur qui les enfermait dans le silence. Soudain dans le silence un souffle parut agiter le vide.

« Mary Gregson, appela une voix muette. Quel âge avez-vous ? »

Mary resta un long moment, bouche bée, les yeux exorbités.

« Vingt-six ans, répondit-elle finalement.

— Quel âge avez-vous, Samuel Ashworth ?

— Vingt-huit ans. »

L'air bruissa imperceptiblement comme mû par un trop subtil amusement.

« Et jusqu'à présent, aucun de vous n'a rien soupçonné ? Rappelez-

vous, mes enfants... »

La voix se tut. Alors Mary Gregson parla – lentement, très lentement, comme quelqu'un qui découvre petit à petit une vérité jusque-là enfouie.

« Je... il y a cinq ans... j'ai été élue au Conseil. J'étais... quelqu'un d'autre... la vraie Mary Gregson a été... détruite... pour... pour que je prenne sa place... son visage et sa personnalité ont été plaqués sur... moi. »

Ashworth prit le relais.

« Je suis venu... il y a six ans... Samuel Ashworth a été... détruit... pour que je prenne son visage et sa personnalité.

— À partir de maintenant vous aurez toutes vos personnalités à la fois, expliqua la voix silencieuse. J'ai tout prévu. D'autres membres du Conseil sont pareils à vous. Et d'autres encore disséminés un peu partout dans le monde. Vous êtes encore peu nombreux, mais les choses vont changer. Grâce aux stations d'Énergie centrale je serai moins limité. Je pourrai continuer mon œuvre. Vous Mary et vous Samuel, vous êtes des expériences – des expériences biogénétiques commencées il n'y a même pas trente ans. Et dans trente ans... » La voix s'éteignit un instant comme perdue dans de lointains rêves, puis elle reprit avec un enthousiasme renouvelé. « Vous vouliez tous deux détruire le sénateur Mitchell. Cela ne convenait pas à mes desseins. J'ai aiguillé vos pensées vers d'autres voies, tout comme j'ai guidé les siennes. Mitchell est un inoffensif *homo sapiens*, mais il peut m'être utile. Vous voyez, l'instinct de perpétuation de l'espèce est encore plus fort que celui de préservation. Même quand le fondateur de l'espèce est une erreur... comme moi. »

On pouvait déceler une certaine résignation dans la voix, mais absolument aucune humilité.

« Vous l'aviez deviné, n'est-ce pas ? Comment avez-vous fait ? Vous êtes si jeunes tous les deux. »

Mary Gregson cessa pour un temps d'écouter. Son esprit lui parut s'évader de son crâne. Tout cela était nouveau – si nouveau – trop nouveau. Comment appréhender cette révélation ? Elle se sentait nue, seule, sans défense. Toute l'armature de ce à quoi elle avait cru jusqu'alors se démembra subitement. Elle suffoqua et agrippa désespérément la main d'Ashworth. Et quand ses doigts touchèrent les siens elle prit soudain conscience que plus jamais elle ne serait aussi aveugle qu'avant.

Ni la femme ni l'homme ne parlèrent. Seule la voix :

« Maintenant nous sommes entrés dans la seconde phase de mon plan. Les chasses aux mutants eurent lieu parce que les enfants supérieurs n'étaient pas encore aptes à utiliser efficacement leurs immenses pouvoirs. N'étant pas arrivés à maturité, ils n'étaient pas...

civilisés. Quelques-uns parmi eux, s'ils avaient vécu, auraient été des spécimens véritablement réussis. Seulement, ils ne vécurent pas. Moi seul vécus... et je suis une des aberrations. »

Le silence se fit un moment dans l'esprit de l'homme et la femme, traversé par une vibration d'amusement venu du super-cerveau.

« Pourquoi aurais-je honte d'être ce que je suis ? Je ne pouvais agir sur les forces qui m'ont créé. Maintenant, par contre, je peux agir sur tout ce que je veux. » La vibration enfla et explosa en un rire muet. « De peur que je conquière leur planète, les hommes me combattront sans relâche. Mais je l'ai déjà conquise. Elle m'appartient. Mais ce n'est pas là la véritable conquête ; celle-ci est encore à venir. Parce que l'espèce capable d'en hériter n'existe pas encore. Mes enfants, purifiés de mes tares, seront la nouvelle humanité.

« Il y a longtemps que je le sais. Les moyens me furent donnés, alors je les ai utilisés. Et depuis je n'ai pas arrêté de faire des expériences, de jeter, de recommencer encore et encore – et finalement vous voilà, vous deux et vos quelques autres frères et sœurs, prêts à recevoir votre héritage : la Terre. »

Sous les pieds de Mary, le sol, la planète toute entière se mettent à trembler. Ses doigts glissent contre la paume de la main d'Ashworth. Elle s'accroche désespérément, ses ongles plantés dans la chair.

« Vous êtes des homo superior », proféra la voix – et soudain le sol se déchira, découvrant l'abîme, et pendant un instant terrifiant le chaos vint hurler sous leurs pieds, et l'homme et la femme ne purent supporter la vision de ce trop effroyable futur. La déchirure s'ouvrit de plus en plus...

... et se referma.

Et quelque chose d'infiniment soulageant, d'infiniment protecteur vint les baigner de tendresse, tandis que la voix se faisait douce.

« Vous serez des homo superior, mais pour l'instant vous êtes des enfants. Il est temps que vous sachiez la vérité. Votre adolescence sera longue, très longue, mais vous ne portez pas les stigmates à cause desquels les autres furent qualifiés de monstres et subséquemment détruits. Cela constitue la première pièce de votre camouflage. Il faut qu'il soit parfait pour tromper les hommes. Or, aucun humain ne vous soupçonnera ni l'un ni l'autre, pas plus que les autres de mes enfants qui circulent en ce moment sur cette terre. Et quand ils s'en rendront compte, il sera trop tard pour eux. » Une pause. « La seconde phase commence. Vous êtes les premiers à connaître la vérité à propos de votre espèce ; vos frères et sœurs l'apprendront bientôt. Car vous avez une œuvre à accomplir. Mais n'oubliez pas que vous êtes encore des enfants. Les dangers qui vous guettent sont immenses. L'homme possède l'énergie atomique ; une arme terrible entre les mains d'une espèce barbare – barbare en ce sens qu'elle ne pourra jamais être

totalelement civilisée. Vous non plus n'êtes pas encore civilisés – et vous ne le serez qu'en arrivant à maturité. C'est alors que vous connaîtrez vraiment vos pouvoirs. En attendant cette heure, vous m'obéirez. »

La voix était dure et ferme. L'homme et la femme surent qu'ils obéiraient.

« Jusqu'à présent, j'avais pensé dans le secret. Mais à partir de maintenant il va y avoir trop de changements. De plus en plus d'enfants supérieurs naîtront et cela risque de nous trahir si nous ne faisons pas diversion. Or, cela a été prévu. Le monde va devoir lutter contre un immense danger, contre une terrible menace : moi. L'humanité se regroupera pour me combattre. Tout homme plus grand que ses congénères sera sacré champion. Les hommes te sacreront champion, Samuel. Et toi aussi, Mary. Et aussi mes autres enfants.

« Sachant ma puissance, l'homme ne cherchera pas l'homo superior dans ses propres rangs. Son égotisme est trop grand.

« Et petit à petit, je me laisserai conquérir.

« Cela prendra longtemps, très longtemps. Et pendant ce temps la mutation se multipliera. L'homme croira que c'est grâce à sa guerre contre moi si tant de génies naissent parmi son espèce. Et alors, un jour, le bel équilibre sera rompu. Au lieu que ce soient les génies qui se trouvent en minorité, ce seront alors les faibles d'esprit.

« Et ce jour, quand l'homo sapiens ne sera plus la majorité, alors la bataille sera réellement gagnée.

« Les enfants de vos enfants le verront, ce jour. Eux constitueront la majorité dominante. Et ce sera l'homo superior qui me vaincra, non l'homo sapiens.

« Et un jour mourra le dernier homme de la terre mais il ne le saura pas.

« En attendant, la guerre est commencée. La guerre ouverte contre moi, mais la vraie est celle que mèneront mes enfants contre l'homo sapiens. À présent vous savez la vérité. Vous apprendrez vos pouvoirs. Et moi, je vous guiderai. Un guide en qui vous pouvez avoir confiance, parce que justement je suis une erreur. »

L'homme et la femme (pourtant encore enfants !) restaient main dans la main devant cette voix qu'eux seuls pouvaient percevoir. Cette voix porteuse d'une sagesse et d'une finalité pures de toute faiblesse humaine, qui avait su repousser et tenir à distance l'abîme et le chaos – même si ce n'était pas très loin, ni même pour toujours.

« Vous êtes les premiers de la nouvelle espèce, leur dit le silence. Et ceci est un autre Eden, mais raconté autrement. Peut-être est-ce dans cette vieille histoire que se cache la source de l'échec de l'humanité – l'homme modelant un dieu à sa propre image. Vous n'êtes pas à mon image. Je ne suis pas un dieu jaloux. Je ne vous tenterai pas au-delà de vos forces. Et vous ne mangerez pas à l'arbre

de la connaissance du bien et du mal – du moins pas encore. Mais un jour je déposerai le fruit de cet arbre entre les mains de mes enfants. »

Traduit par MICHEL RIVELIN.

*Project.*

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## LE PATIENT – Edna Maine Hull

*Tout ce que nous savons des lois de l'évolution indique que l'apparition d'une nouvelle espèce n'est pas chose aisée. Ni nécessairement agréable pour qui la vit. La nature procède par essais et par erreurs sur des millions ou des milliards d'individus. Et pour nombre d'entre eux, la tentative avortée ressemble surtout à un horrible fléau.*

*À une maladie, par exemple, qu'il convient de supprimer à tout prix.*

*Mais si le prix à payer pour faire faire un bond à la vie, c'était, justement, la souffrance...*

### LE CANCER ENFIN VAINCU

Londres, 23 août 1943. – On annonce de source autorisée qu'un traitement universel pour le cancer vient d'être mis au point par l'hôpital de la Côte ouest pour cancéreux. Depuis la guerre, cet hôpital a été dans sa plus grande partie reconverti à des fins militaires, mais l'un de ses services est toujours placé sous la direction du brillant chercheur de la recherche sur le cancer, le docteur Lyall Brett, qui fera sous peu une déclaration officielle.

Dans le soir tombant, l'avion était à peine plus qu'une tâche indistincte : et il devait avoir coupé le moteur car Bill Dobbs, garde à l'hôpital, n'entendit rien. À côté de lui, son compagnon remua puis se leva.

« Merde alors ! entendit Bill, un parachute. Regarde ! »

Bill scruta la pénombre, mais au bout d'un moment, il dit d'une voix nerveuse :

« C'est toi qu'as les projos, Pikes. Braque-les sur eux. »

Le faisceau lumineux déchira la nuit et, tout d'un coup, embrassa de ses feux l'objet blanc.

« Nom de Dieu ! il est vide.

— Encore un coup des nazis ! dit vivement Bill. Ouvre l'œil

pendant que je vais voir ce que c'est. »

Le parachute disparut derrière une colline à cinquante mètres d'eux. Bill traversa la lande en courant et arriva au sommet de la colline juste comme la lune, sortant de derrière les nuages, baignait de lumière l'étroit vallon s'étendant à ses pieds.

Rien. Attendez ! Il vit clairement le chien. Il passa près de lui, ventre à terre et silencieux, et disparut dans une ravine embroussaillée.

Pas de parachute ; aucun mouvement. Prenant son téléphone de campagne :

« On a dû rêver, dit Bill, parce qu'y a rien du tout, sauf des traces de klebs. »

C'est dix minutes plus tard que la forme indistincte d'un chien apparut sur le pavé de la cour de l'hôpital, distendit ses éléments et se transforma en homme, vêtements et tout ; un homme costaud qui entra résolument dans l'hôpital et dit tranquillement à la réceptionniste :

« Je me présente : Peter Grainger. Puis-je parler à l'assistant du docteur Brett, le docteur Carstairs ? »

\*

\*\*

Le docteur Lyall Brett leva les yeux d'un air las quand le docteur Carstairs ouvrit la porte de son bureau et entra.

« Lyall, dit Carstairs en un souffle. Ça y est. Il est là. »

Brett le regarda avec tristesse.

« Qui est là ? Dites donc, je croyais que vous étiez parti vous coucher.

— J'y allais, mais je n'aurais pas voulu rater ça pour un empire. Je crois que je ne pourrai pas fermer l'œil de la nuit ! Lyall, il faut absolument que vous lui parliez tout de suite, à la minute !

— Harry, dit Brett, de quoi parlez-vous ? Qui est ici ?

— Je viens d'admettre Peter Grainger parmi nos malades.

— Je ne comprends toujours pas », commença Brett. Puis il s'interrompit : « Un malade de plus ? Vous êtes fou ? On n'aurait pas de place pour mettre une sardine, ici, encore moins un malade. Où l'avez-vous mis ?

— J'ai mis la surveillante de jour et celle de nuit dans la même chambre. Si leurs yeux étaient des pistolets, je serais mort. Mais, Brett, je vous assure que nous ne pouvions pas rater cet homme. Vous vous souvenez que je vous ai parlé d'un patient arrivé à l'Institut du cancer Carl Flamber de New York l'année dernière – l'homme qui a consulté

tous les charlatans et tous les instituts du cancer du monde ? C'est *le* cancéreux perpétuel. On l'opère pratiquement tous les ans. On lui a enlevé des tumeurs dans la gorge, dans les poumons, dans la tête – et il vit toujours. C'est le cancéreux, célèbre dans le monde entier. Si vous pouvez le guérir... »

Brett fronçait les sourcils.

« En effet, en y repensant, je me souviens d'avoir entendu parler de lui. Voulez-vous dire qu'Hammer n'a pas pu le guérir ? D'après ce que vous m'aviez dit de son procédé, lui et moi nous étions sur la même piste, mais il avait de l'avance sur moi. Et s'il n'avait pas été tué aussi tragiquement...

— Voilà la réponse à votre question, Lyall, dit doucement, Carstairs. L'explosion qui l'a tué et a ravagé son laboratoire s'est produite le soir même de l'arrivée de Grainger ; j'ai quitté New York dans la nuit qui suivit pour venir travailler avec vous. J'avais fait la connaissance de Grainger à l'époque, et d'ailleurs, il m'a demandé en arrivant. Il en sait probablement plus que personne sur le cancer et sur les savants qui s'en occupent. » Il se mit à rire d'un air sombre, et termina ironiquement : « Après tout, l'enjeu est encore plus gros pour lui que pour vous. Je le fais entrer ? »

Brett hésita et dit enfin :

« Faites-le entrer. Mais vous, allez vous coucher. »

\*

\*\*

L'homme était différent, totalement différent de ce qu'attendait Brett. Sa silhouette emplissait l'embrasure de la porte. Dans la faible lumière de la lampe de bureau, il rayonnait de vitalité ; il dit d'une voix chaude et vibrante :

« Docteur Brett, votre système est-il basé sur le régime ?

— Il l'est.

— Ah ! Une combinaison de vitamines. Puis-je vous demander quelles proportions de vitamines A, B, C et D vous utilisez ? Quel est votre nombre magique ? »

Brett eut l'étrange impression que c'était lui qui était sur la sellette. Cela ne l'agaça pas ; il avait déjà rencontré des malades aussi pleins d'assurance, quoique moins énergiques. Il eut un petit sourire nerveux et dit :

« Vous ne voulez pas vous asseoir, Mr. Grainger ? Je vous ferai bien volontiers un court exposé de mon système. »

De plus en plus stupéfait, il regarda l'homme s'avancer avec une grâce féline. Brusquement, malgré sa fatigue, Brett réalisa qu'il



l'admirait ; il dit :

« Mr. Grainger, vous m'étonnez. La plupart des cancéreux sont pliés en deux par la souffrance ; leur moral est au plus bas...

— Je vous réserve d'autres surprises », répliqua l'homme avec calme.

Et Brett, conscient du sens caché de ses paroles, le regarda avec attention. L'impression s'estompa, et Brett commença lentement :

« Peu après avoir quitté l'école de médecine, je décidai que je devais avoir des bases aussi larges que possible pour attaquer le cancer. Laisser les autres construire des appareils coûteux afin de soulager les gens dont le cancer est trop avancé pour être opérable, pensais-je. Ce que je voulais, c'était quelque chose qui pourrait enrayer la maladie à n'importe quel stade de son développement, et dont n'importe quel médecin, quelles que soient ses connaissances, pourrait dire : « Bon, vous allez faire ceci et cela, et « vous serez guéri en un rien de temps. »

« Qu'est-ce que font tous les humains et qu'est-ce qui a un effet vital sur leur santé ? – voilà la question que je me posai à moi-même. Et, bien entendu, la réponse était aussi simple et facile que la question : ils mangent. Des tonnes et des tonnes de nourriture. Le monde entier est organisé pour satisfaire ce besoin fondamental. »

Se laissant emporter par l'enthousiasme, il se leva et baissa les yeux sur Grainger.

« Ce qu'il nous fallait, c'était pouvoir mesurer les besoins quotidiens du corps en vitamines par une méthode suffisamment simple pour que tout le monde puisse l'employer, quelque chose qui détruirait les potentialités cancéreuses de chaque cellule. Le cancer, comme vous le savez, n'est qu'une prolifération anarchique de cellules et...

— Je vois, l'interrompit-il d'une voix dure comme l'acier, que vous êtes sur la bonne voie. En conséquence, vous devez mourir, vous et tous ceux qui connaissent votre secret.

— Hein ? » dit Brett.

Et c'est alors seulement, quand les paroles de son visiteur eurent pénétré jusqu'à sa conscience, qu'il s'immobilisa et le fixa.

Le silence s'abattit sur eux. À pas feutrés, Brett revint à son fauteuil et s'y laissa tomber. Il n'avait pas peur, mais il se sentait oppressé, sans espoir.

Brett soupira et dit :

« Pourquoi voulez-vous me tuer ? Je suis probablement le seul au monde qui puisse vous guérir. »

L'étranger secoua la tête. Dans la pénombre, ses yeux luisaient :

« Je ne suis pas un fou, docteur Brett ; et, malheureusement pour vous, l'ampleur même de votre réussite m'oblige à vous tuer.

Permettez-moi de vous poser une question : arrivez-vous à imaginer un individu physiquement parfait ? »

L'idée vint à Brett que s'il pouvait faire traîner la conversation en longueur... Il dit avec prudence :

« Un tel être devrait posséder le don d'adaptation universelle. Autrement dit... l'amorphisme... le changement de forme à volonté... qui exigerait une croissance radicale des cellules et des tissus comme... »

Il s'interrompit, les yeux dilatés. Avant qu'il ait pu reprendre la parole, Grainger dit doucement :

« Oui, docteur Brett, comme le cancer ; et vous détruiriez la potentialité de croissance libre de la cellule, l'espoir de l'homme d'atteindre la perfection, une puissance d'adaptation si complète qu'il pourra nager, voler et vivre dans un espace sans air, dans n'importe quelles conditions. »

Brett resta bouche bée :

« Vous êtes fou, mon vieux ! C'est impossible ? Ne voyez-vous pas ce qui vous est arrivé ? Pendant des années vous avez vécu dans la menace constante d'une mort causée par le cancer. Et c'est devenu une obsession. Vous... »

La voix de l'étranger, forte et vibrante, l'interrompt :

« L'homme est sur le seuil d'un destin extraordinaire. Il n'y a jamais eu autant de cas de cancer dans le monde. L'étonnant, c'est que personne ne se soit douté de rien, car enfin, de toutes les maladies existantes – j'exclus les faiblesses organiques –, c'est la seule qui ne soit pas causée par un microbe.

« Vous commencez à comprendre pourquoi vous devez être détruit. Vous le devez ! Aucune des promesses que vous pourriez me faire ne me convaincrait. Pour des tas de raisons, vous vous opposeriez à l'amorphisme. L'idée elle-même est insupportable, et opposée à toute religion – c'est ce que vous penseriez. Ou bien vous vous diriez que l'entrevue que nous avons en ce moment n'a été que le rêve d'un cerveau surmené. Ou que toute promesse faite sous la contrainte n'est pas contraignante.

« Vous devez mourir, comme Hamber est mort, et d'autres avant lui, parce que vous n'avez pas limité vos recherches à soulager la douleur, ou à inventer des appareils propres à guérir certains cas de cancer. À une époque, je volais de mes propres ailes, mais c'est un moyen de transport trop lent dans un monde où les nouvelles sont toujours en retard. Aujourd'hui, pour arriver jusqu'à vous, j'ai pris l'avion le plus rapide qu'on ait jamais construit, je me suis brièvement transformé en parachute, puis en chien. Ça ne m'a pris que trois heures pour venir... d'où je viens.

« Mais vous comprenez maintenant pourquoi je suis sur la Terre –

pour protéger la race humaine contre une phase de son génie scientifique.

— *Sur la Terre ?* croassa le docteur Brett.

— Ne craignez rien, docteur Brett ; vous avez une âme immortelle. Vous aurez d'autres vies, où votre grand esprit aventureux restera inchangé ; seulement, bientôt, votre corps aussi sera éternel. »

Brett réfléchissait comme en rêve : il y avait des boutons sur son bureau. Mais les presser n'aurait pour résultats que de faire venir des infirmières. Et il ne pouvait pas attirer des femmes dans ce...

Il arracha son esprit à ces pensées désespérantes. Car l'homme était en train de se transformer. Il se transformait. Son visage se transformait, et luisait. Tout d'un coup, il y eut une bombe luisante sur le sol.

« Attention ! pensait Brett avec une terrible acuité, docteurs, attention à ce malade, attention... »

Le monde s'anéantit dans une explosion violente.

Il fallut une heure aux cellules dynamiques de l'homme, dans leur aveugle volonté de cohésion, pour se rassembler. Lentement, dans les ténèbres, Peter Grainger reprit forme. Il resta un moment immobile, fixant les décombres du service ; puis il s'éloigna dans la nuit.

\*

\*\*

Le lendemain, le ministère de l'Intérieur publia le communiqué suivant :

« ... Légère activité aérienne au-dessus de la côte ouest. Un hôpital a été endommagé. On déplore plusieurs blessés et tués, dont deux médecins. Aucune perte militaire. »

Traduit par SIMONE HILLING.

*The patient.*

© Street and Smith Publications, Inc. 1943.  
© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## L'AMOUR DU CIEL – Theodore Sturgeon

*L'homme, on l'a déjà vu, ne se laissera pas détrôner sans protester. Et il est douteux que le conflit entre l'Homo sapiens et l'Homo superior se limite à des affrontements psychiques.*

*Pour échapper à cette guerre, il est concevable que les mutants décident de quitter le territoire de l'homme.*

*Peut-être gagneront-ils les étoiles ?*

*Peut-être l'ont-ils déjà fait, il y a très longtemps ?*

Warner marcha le long de l'affleurement baigné de lune et s'orienta vers la piste Danby. Fellow le dépassa en trottant, s'arrêta, renifla l'air sombre et chaud et regarda son maître de bas en haut.

Warner se pencha et tapota l'épaule du berger écossais.

« Tu sais où c'est, petite tête de chien, grommela-t-il. Cesse de ralentir. Allons-y. »

Le chien attendit et, quand Warner fit un pas en avant, il s'élança vers la bouche noire de la piste forestière.

« Mi-chien courant, mi-pigeon voyageur », murmura Warner en le suivant.

Il s'immobilisa dans l'ombre et hésita un moment, en clignant des yeux et en soulevant la courroie de sa carabine pour soulager son épaule raide.

« Fellow ! »

Un bruyant grondement du chien lui répondit.

Warner était parfaitement familiarisé avec le vocabulaire de Fellow ; il comportait des aboiements, des jappements, des gémissements et des grognements, avec toutes leurs variations. Il avait déjà entendu cette sorte d'aboiement auparavant. Pas souvent, mais il ne pouvait l'oublier. Une fois, c'était parce qu'un chat sauvage était tapi sur une grosse branche sous laquelle son maître allait passer. À une autre occasion, il avait annoncé un glissement de glace imminent.

Et une autre fois c'était un homme, accroupi dans l'ombre du porche de sa maison, qui l'attendait après une de ces chasses nocturnes. Le chat sauvage, la glace et l'homme étaient des tueurs. Et Warner était toujours bien vivant.

Les yeux largement ouverts, ses pupilles rondes dans l'obscurité de velours, Warner continua à progresser du grand pas glissant et silencieux du forestier. Le bout de son pied toucha le chien. Silencieusement, il s'agenouilla à demi et tendit sa main vers l'échine frémissante de Fellow. Le berger, tendu, était aplati sur le sol. La main de Warner toucha ses oreilles pendantes, sa gueule entrouverte.

« Qu'y a-t-il, vieux ? »

À nouveau, le grondement de mauvais augure se fit entendre. Warner tendit son regard dans la direction indiquée par la truffe sensitive du chien. Il n'y avait rien d'autre que l'obscurité et, quelque part hors de la piste, un faible ovale de lumière lunaire.

Fellow avança de quelques centimètres, puis il s'immobilisa à nouveau. Warner tourna inutilement son regard vers lui puis, comme c'était la seule autre chose à faire, vers la tâche lumineuse.

Elle bougea.

Les cheveux de Warner se hérissèrent sur sa nuque. Sa langue toucha les dents de sa mâchoire inférieure, ses narines s'ouvrirent et une boule glacée de terreur vint se pelotonner sous son cœur.

Le clair de lune n'a pas de visage. Le clair de lune ne s'avance pas vers vous silencieusement, prenant des formes lorsqu'il passe sous les branchages. Le clair de lune ne se tient pas debout devant vous, pareil à un homme nu.

Cela s'immobilisa en regardant Warner, tout en luisant doucement. Cela avait deux mètres de haut, était trop large aux épaules, trop étroit aux hanches, avait des bras et des jambes trop minces et une tête d'une largeur normale mais beaucoup trop haute.

Quant au visage...

Il avait une expression de douleur indescriptible. Ce visage exprimait une peine trop lourde à porter, la fin incontestable de quelque espérance immense et fortifiante. C'était le visage d'un conquérant et d'un sage modelé dans l'argile de la puissance et de l'intelligence. Et il était complètement défait.

Warner n'était pas un homme doté d'imagination, et il avait été à l'école du danger. Son esprit un moment glacé se libéra presque instantanément et lui souffla : « C'est un fantôme ! » car le temps manquait pour une analyse approfondie et un test d'improbabilité.

« Contrôlez ceci », dit le fantôme, en montrant le chien qui grondait.

L'esprit de Warner était plus libre que sa langue. Il forma une question, mais sa bouche ne réussit à émettre qu'un grognement

interrogatif. Et avant qu'il ait pu lécher ses lèvres et parler, Fellow était loin de lui, suspendu en l'air, ses longues mâchoires cherchant à agripper la gorge du fantôme.

L'apparition para aisément l'attaque en effaçant ses hanches et Fellow dégringola rudement sur le sol, ses mâchoires s'entrechoquant avec un bruit de castagnettes. Impavide, il s'approcha en se tortillant du fantôme qui le regardait calmement. Fellow grogna sourdement – c'était comme un ronronnement – et joignit ses pattes. Le fantôme tendit ses jambes, dans l'éventualité d'un autre saut. Mais Fellow ne bondit pas. Aplati sur le sol, il se contracta puis attaqua les longues jambes grêles. Le fantôme para l'attaque des dents du chien, mais il ne put se déplacer assez rapidement pour éviter son flanc poilu, qui heurta violemment son mollet.

Fellow pivota pour attaquer à nouveau – mais il s'interrompit net dans son mouvement. Il glapit et, brusquement, happa féroce son propre flanc. Assez près de la silhouette lumineuse pour être visible dans sa lumière étrange, il se banda comme une chenille brûlée par une fourmi de feu et griffa l'obscurité en se mordant sauvagement, la gueule pleine d'écume. Puis il gémit comme un enfant malade et torturé.

« Fellow ! »

Le chien aboya, quelque part dans l'obscurité. Warner bondit dans la direction du son, se prit le pied dans une racine et chuta lourdement. Curieusement, sa main droite se tourna vers lui et se trouva dirigée vers son plexus solaire tandis qu'il tombait sur elle. Ses poumons se vidèrent d'air et durant plusieurs secondes il demeura impuissant, effrayé et furieux, émettant des « Uh ! Uh ! » à travers sa trachée-artère nouée.

Puis il put voir à nouveau, car le spectre s'était déplacé et se trouvait maintenant entre lui et le chien. Fellow gisait sur le dos en agitant faiblement les pattes. Puis le chien se coucha à nouveau sur le flanc, mordit une de ses pattes antérieures et demeura immobile. Ses yeux ouverts roulaient dans ses orbites, et sa langue mordue, sanglante, pendait sur le côté de sa gueule.

Warner se mit sur ses genoux.

« Ne le touchez pas », avertit le fantôme.

Warner le regarda.

« Vous l'avez tué », murmura-t-il, et dans un mouvement sans heurt il dégagea sa carabine de son épaule et la leva.

Le fantôme disparut.

« Je suis devenu aveugle », pensa Warner. Il se leva, les genoux fléchis, la tête baissée, la carabine à l'horizontale, prêt à tirer sur quoi que ce soit ou au bruit de quoi que ce soit.

Sa poitrine lui fit soudain mal, et il se rappela qu'il lui fallait

respirer.

Il y eut le silence, l'obscurité, la peur et la fureur, et le canon chaud contre la face latérale de son pouce gauche, et trois des doigts de sa main droite enserrant la naissance de la crosse de l'arme. Il tourna lentement la tête, attendant, tendu, accompagnant le mouvement d'un pivotement de la taille, des hanches, des chevilles. L'obscurité était trop intense, trop rigoureuse. Il leva les yeux, puis les leva plus haut, jusqu'à ce qu'il puisse voir la seconde réflexion lunaire fantomatique sur le toit de feuilles au-dessus de lui. C'était une lumière faible et fuyante, mais une lumière réconfortante.

Il y eut un faible bruit sur sa droite. La crosse de la carabine sauta à son épaule. Silence.

Il expulsa l'air avec ses narines.

« Bougez, bon Dieu ! »

Quelque chose bougea. Quelque chose tournoya et battit dans le sous-bois. Warner tira trois fois, l'arme se pelotonnant un peu plus affectueusement contre son épaule à chaque coup.

Silence à nouveau. Il abaissa l'arme pour être libre de tourner la tête. Elle fut arrachée de ses doigts qui ne se doutaient de rien. Il essaya sauvagement de la retenir puis de l'agripper, ne saisit rien, et tituba. Il tournoya, tournoya encore, puis plongea vers le sol et roula – tout, tout plutôt que voir l'inévitable petite flamme crachée par l'arme, qu'entendre la déflagration assourdissante, que sentir la balle déchirer sa chair. Il roula puis demeura immobile, tout comme il avait fait à Tulagi.

\*

\*\*

Il y avait une lumière au-dessus de lui, un peu en arrière. Il rampa pour s'en éloigner, haleta, plongea vers un tronc d'arbre à peine deviné et s'accroupit derrière, sans regarder la lumière jusqu'à ce qu'il soit à l'abri.

Le fantôme se tenait à six mètres de lui, tenant aisément sa carabine et le regardant. Warner recula vivement, mais rien ne se passa. La lumière demeura immobile.

Il regarda à nouveau, furtivement. Le fantôme demeurait là, le regardant avec ses yeux sérieux et tragiques. Il tenait la carabine à la hauteur de sa hanche, ne le visant pas directement, ne visant certainement rien du tout. Warner savait que cela le voyait, mais il ne fit aucun mouvement. Regardant l'étrange et mélancolique silhouette, il sentit qu'elle attendrait là toute la nuit – toute la semaine. Le temps semblait n'avoir rien à faire avec ce visage ni vieux ni jeune,

infiniment patient.

Warner serra les lèvres et s'éclaircit la gorge.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il d'une voix rauque.

Le fantôme dit : « Je suis... » puis il s'interrompit, cherchant le visage de Warner, hésitant, comme s'il cherchait et choisissait le mot qui convenait. « Je suis... regret. »

« Regret ? » Des références insensées, sans aucun rapport, tournoyèrent dans l'esprit de Warner. « Je suis le fantôme du Noël passé » – les masques de la Comédie et de la Tragédie peints sur le proscenium de l'auditorium de son collègue. Quelle était cette mascarade ?

Le fantôme fit une nouvelle tentative – Warner pouvait sentir son effort de recherche pour l'exactitude du terme.

« Pas regret. Je suis... désolé. Je suis désolé votre chien est mort. Votre chien est mort.

— Qui êtes-vous ? » aboya Warner.

Le fantôme chercha à nouveau son visage.

« Je suis vous », dit-il, et il attendit. « Non », ajouta-t-il, et il murmura pour lui-même : « Moi, vous, lui, cela. » Il regarda Warner. « Ceci est moi », dit-il, et il frappa sa poitrine avec le canon de la carabine.

Warner s'humecta les lèvres. Il ignorait ce qu'était cette chose lumineuse, mais elle était de toute évidence démente. Il demanda :

« Est-ce que vous allez tirer sur moi ? »

\*

\*\*

« Tirer, dit le fantôme. Tirer sur moi. » Il regarda soudain la carabine, comme s'il venait seulement de comprendre. « Pas tirer. Pas vous mort. Pas... tirer... vous... mort. »

« C'est bon à savoir, pensa sardoniquement Warner. Ce serait encore meilleur s'il abaissait l'arme. »

« Oui », dit le fantôme. Il fit demi-tour, appuya soigneusement la carabine contre le tronc d'un arbre puis s'éloigna d'un ou deux pas. « Maintenant vous... » et il montra le sol à proximité de l'arbre derrière lequel se tenait Warner.

« Vous voulez que je sorte ?

— Sortez.

Warner réfléchit soigneusement à la question. Il n'avait aucune idée des capacités de cette créature surnaturelle, mais elle semblait humaine ou suffisamment proche de la nature humaine et il était sans doute possible de la berner. S'il pouvait faire durer la conversation



suffisamment longtemps, peut-être lui serait-il possible d'avancer tout doucement et de mettre la main sur la carabine et, dans les deux sens du terme, d'en finir avec ce cauchemar. Il quitta son abri. « Vous non. Vous non... pouvoir... prendre fusil, prendre le fusil. Un, une, le, quelque, eux, ceux-ci », dit le fantôme. « Quoi ceux-ci ? Qui sont ceux-ci ?

— Quoi ?

— Un, une, le, et ceux-ci.

— Oh ! Les articles. Je vois ce que vous voulez dire. Vous ne parlez guère notre langue ? »

La créature eut à nouveau cette étrange recherche de son regard.

« Spécifiques, dit-elle. Précisez. Que sont un, une, le, chien, fusil ?

— Des mots, dit Warner après une pause étonnée.

— Des mots, dit le fantôme. Bien. Des mots. Dites à moi... Dites-moi... Apprenez des mots à moi. »

Warner jeta un bref regard à la carabine appuyée contre l'arbre. Quatre ou cinq mètres... un bond soudain en avant pouvait lui permettre de la récupérer. Il se pourrait qu'il soit contraint de lutter durant une seconde, mais ensuite...

« Ne touchez pas au fusil », dit le fantôme.

En dépit de la situation, Warner faillit sourire.

« Qui êtes-vous ? Vous lisez dans les pensées ?

— Je lis. J'entends-vois-lis. Dans l'esprit, oui. Je lis dans l'esprit. Je lis dans le vôtre. Vous faites... faites... » Il regarda le visage de Warner. « Vous pensez, je lis. Oui.

— Télépathie ? aida Warner.

— Oui. La télépathie. Vous émettez, je... je...

— Vous recevez ?

— Oui. Vous émettez, je reçois. J'émet, vous ne recevez pas.

— Pourquoi ?

— Vous ne... ne... vous ne pouvez pas. Vous... homme ? Oui. Vous êtes un homme. Je suis... suis... je ne suis pas un homme. »

\*

\*\*

L'inextinguible sens de l'humour de Warner revint à la surface. « Vous plaisantez », dit-il, et à son grand étonnement, la créature se mit à rire bruyamment.

« Donnez-moi le mot général, homme.

— Le mot gén... Oh ! je vois. Humain.

— Oui. Vous êtes humain. Je ne suis pas humain.

— Qu'êtes-vous ? »

À nouveau, cette étrange recherche.

« Différent, dit finalement l'être. Humain, mais de différente... sorte. » Il se tourna soudain, arracha une branche d'un arbuste et en enleva adroitement les rameaux pour ne garder qu'un bâton fourchu. Il chercha à nouveau le regard de Warner – cela ne procurait d'ailleurs aucune sensation à ce dernier – et, montrant le morceau de bois, il dit : « Ceci est primaire. » Un long doigt lumineux caressa l'un des éléments de la fourche. « Ceci est humain, vous. »

Indiquant l'autre branche : « Ceci est humain, moi.

— Oh ! Vous êtes une mutation.

— Oui. Non.

— Peut-être ?

— Peut-être. Peut-être êtes-vous une mutation.

— Je ne comprends pas. »

La créature mit son doigt sur la fourche de la branche.

« Quinze... quinze centaines de générations passées... en arrière.

— Vous voulez dire que la race s'est ramifiée il y a quinze cents générations de cela ?

— Oui. Mes générations. De longues générations. Une des miennes est trois des vôtres. »

Warner traduisit pour lui-même : « Il y a quatre mille cinq cent de nos générations, la race humaine s'est divisée pour former votre espèce et la mienne. C'est cela ?

— C'est cela.

— Alors, où sur Terre avez-vous été tout ce temps ?

— Pas sur la Terre.

— Oh ! Oh ! L'homme de Mars !

— Pas Mars, dit le spectre d'un ton sérieux. Pas une planète de ce soleil. L'humain ne peut pas vivre sur une planète de ce système autre que celle-ci.

— Où, alors ? »

L'être essaya ; Warner pouvait voir qu'il essayait. Soudain, il comprit la scrutation, le processus de cette recherche en lui-même. La créature pouvait extraire plus facilement de lui un mot ou une idée s'il l'amenait à la surface de son esprit. Il visualisa une carte céleste ; le fantôme émit un son exprimant l'impatience. Les lèvres de Warner se contractèrent ; il avait toujours eu une très mauvaise mémoire. Il visualisa le ciel nocturne.

« Oui », dit l'homme lumineux.

Warner pensa aux constellations ; à la Croix, à la Lyre, au Scorpion, à Sirius et aux Hyades. Et quand il visualisa les Sept Sœurs, les Pléiades, le fantôme poussa une exclamation. Warner ne se rappelait pas exactement l'endroit du ciel où se trouvaient les Pléiades, mais il savait que cinq des étoiles qui les composaient étaient

parfaitement visibles, la sixième un peu moins, et la septième imperceptible sauf à une vue très puissante.

« Oui. La plus faible, dit le fantôme. Mais il n'y a pas qu'une étoile. Plusieurs. Pas dans un groupe d'étoiles ; vous voyez à travers les étoiles près d'une ligne d'ici à là. Ma planète n'appartient pas à la moins perceptible des Sœurs Pléiades ; elle est au-delà d'elle, loin sur l'autre côté. Vous pensez à nouveau au fusil. N'y touchez pas. »

Warner jura.

« Votre chien est mort, dit l'homme lumineux. Je ne voulais pas mourir... faire mourir votre chien. Vous êtes le premier homme pour moi ici. Je ne pas... Je ne sais pas comment vous pouvez... comment il se fait que vous ne puissiez pas me capter-entendre. Je vous entends. Je vous ai parlé-pensé. Je vous ai dit de vous approcher de moi. Je vous ai dit de ne pas me toucher. Votre chien s'est jeté sur moi. Je pas... Je ne voulais pas que votre chien me touche. Il serait mort rien qu'en me touchant. Vous mourrez vous-même si vous me touchez. Votre chien est mort. Je suis désolé. Je ne veux pas que vous soyez mort. Quand je comprends que vous ne pouvez pas m'entendre excepté moi... je parle, je deviens... sombre et je prends votre fusil. Un humain avec une arme ne pense jamais. »

\*

\*\*

« Maintenant j'ai droit à des vérités sociologiques », pensa Warner avec un sourire forcé.

« Pourquoi voulez-vous me tuer si je vous touche ? demanda-t-il.

— Tuer, dit l'autre, qui regarda son visage. Tuer, mourir, assassiner, exécuter, massacrer. Non. Je ne vous tuerai pas si vous me touchez. Tuer est ce que vous faites avec... avec désir, oui. Je dis une chose différente. Je dis que si vous me touchez vous mourrez. Je suis désolé que votre chien soit mort. Je suis encore plus désolé si vous êtes mort. Je ne désire pas vous êtes mort. Je... Moi... Je suis...

— Du poison ?

— Oui, du poison. Du poison. J'empoisonne presque toutes les choses de la Terre. Très... vite. » À nouveau surgit soudainement le masque de tragédie sur l'étrange et énorme visage. « Toutes les choses de la Terre. Toutes les choses vivantes. » L'être tenait toujours le bâton fourchu ; il le regarda avec tristesse et, sans le jeter, avec un geste sans volonté, le laissa glisser de ses doigts sur le sol. « Cela serait mort maintenant sans... même... même si je ne l'avais pas cassé et arraché les feuilles. Juste le toucher... Mes... mes pieds... Les marques laissées par mes pas sont des endroits de mort.

— Mais pourquoi ? Pourquoi faites-vous cela ?

— Pourquoi ? Mais je ne le fais pas ! Je ne fais pas du poison et ne le répands pas. Je *suis* du poison !

— Je ne comprends pas. Que faites-vous ici ? Pourquoi demeurez-vous ici si vous tuez tout ce que vous touchez ?

— Je... je vais essayer. Si vous ne me comprenez pas, dites-moi de... de m'arrêter.

« Nous sommes des humains différents, et ceci est l'endroit où nous avons commencé... ceci, cette planète, cette... votre Terre. Nous avons crû vite et sommes devenus... avons gagné...

— Vous avez évolué ?

— Évolué très vite, oui. Nous avons fait un... des outils, des machines... Pensé aux constructions des hommes. Pensé à ce que les hommes doivent avoir à construire. Oui ! Oui. Intelligence. Logique. Intuition ? Oui, intuition aussi. Nous nous comprenons l'un l'autre bien. Vous ne vous comprenez pas l'un l'autre. Vous travaillez avec vous, il travaille avec lui. Si vous travaillez ensemble, vous construirez, mais vous êtes... important. Ou il est important. Pour nous, construire était important. Trente générations nous ont libérés de... des choses extérieures à nous.

— De l'environnement ?

— Oui. Libres. Avoir un... problème, c'était découvrir la façon... la façon de le résoudre. C'était... une évolution différente. L'évolution dans les plantes, dans les animaux, c'est essayer ceci, essayer cela, ceci est bon, cela n'est pas bon, ce qui n'est pas bon meurt. Nous sommes différents. Nous avons essayé seulement ce qui serait bon, ce qui serait créateur. Vous me comprenez ?

— Je pense que oui, dit Warner. Nous avons créé plus au cours des trois cents dernières années que durant les trois mille années qui les ont précédées.

— Oui. C'était cette façon, la façon dont nous avons commencé. Nous vivions dans une vallée. Nous vivions longtemps, chacun de nous, et très concentrés. Nous sommes toujours peu nombreux. Nous ne nous sommes pas répandus sur toute la Terre, comme vous les hommes. Nous sommes demeurés dans le creux chaud de notre vallée et nous avons construit. Nous n'avons pas construit des villes comme vous les hommes. Nous n'en avons pas besoin. Nous avons construit à l'intérieur » – il toucha sa tête – « et aussi quelques machines, quand nous en avions besoin. Alors vint un temps où nous sûmes que notre vallée serait engloutie par la mer. Elle était en dessous du niveau de l'eau. Il y avait une petite montagne à une extrémité, et elle se briserait et la mer s'engouffrerait par là.

« Certains ne s'en inquiétèrent pas. Certains se retirèrent à l'intérieur croyant se sauver, et nous n'entendîmes plus jamais parler

d'eux. Plusieurs fabriquèrent une machine et quittèrent la planète, la... Terre.

— Un navire spatial !

— Pas un navire. Pas comme l'image à laquelle vous pensez. Il serait bon que vous puissiez entendre... voir mes pensées. Non, c'était une machine. Elle permettait de... de rendre non-solides les choses solides, puis de les rendre à nouveau solides à un autre endroit. Les moi-hommes, et quelques femmes allèrent dans la machine et la machine quitta la planète.

« La machine était construite pour... pour chercher une planète comme celle-ci ; lourde, chaude, avec cet air. Elle alla loin.

— Est-ce que cela prit beaucoup de temps ?

— Cela n'est pas prenant-longtemps dans une telle machine. Cela n'est pas compris de vous. Aucun homme n'est allé dans la machine pour une petite route. Seulement une longue route. Je suis le premier à être parti et revenir. Être dans la machine est de contrôler la partie qui cherche, et de démarrer la machine. Ensuite la machine est là. Être hors de la machine est la regarder... disparaître. On ne sait pas si elle reviendra bientôt, ou vite. Ou si elle reviendra. Je puis revenir quand et d'où je m'en vais. Ou plus tard... beaucoup plus tard.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Quand les moi-hommes ont quitté cette planète, la machine en a trouvé une autre. Elle était comme celle-ci et pas comme celle-ci. Elle était plus chaude. Elle était plus sombre. Le soleil avait plus de... de...

— Radiations ?

— Pas plus. Différentes. Nous avons eu une mutation, quelque sorte de mutation. Pas trop. Ceci... » – D'une manière bouleversante, la lumière s'éteignit à nouveau. Puis revint. « Comme un petit animal, un insecte... comme une luciole. De la lumière froide. À notre volonté. Mais il y eut plusieurs générations.

« Une chose se produisit. La machine vint sur cette planète et se brisa. Il n'est pas compris ce qui arriva. Certains moururent alors. Les autres s'arrangèrent un endroit où vivre. Plusieurs autres moururent. Les plantes n'étaient pas bonnes. Les plantes étaient de la même construction... de la même... composition chimique que celles d'ici. Les animaux étaient les mêmes. » Il y eut une pause de recherche. « Colloïdes. Hydrates de carbone. Oui. Mais légèrement différents...

« Pensez à une chose, pour me donner les mots... à une chose que vous mangez, ou que vous mettez à l'intérieur de vous, et qui vous rend heureux, ou qui vous fait déplacer vite, ou c'est un poison, ou vous dormir.

— Des drogues ?

— Oui. Des drogues. Pas des drogues. Comme des drogues. Qu'est-ce que vous pouvez mettre à l'intérieur de vous qui fait ces choses ?

— Je ne vois pas... Oh ! attendez ! Des hormones ?

— Oui, oui, des hormones. Les plantes fabriquent des poisons pour rendre les animaux malades, aussi les animaux ne mangeront pas les plantes. Certaines plantes sont toujours du poison parce qu'aucun animal ne peut faire le même poison ou... l'antidote ? Oui, l'antidote, mais aussi la chose qui fait que l'animal résiste au poison.

— Vous voulez dire que l'animal obtient une tolérance au poison suffisamment forte pour le rendre inoffensif ?

— Oui. La plante fabrique des poisons hormonaux ; les animaux font des hormones pour la tolérance. Oui. Quand les moi-hommes vivaient au début sur cette planète, ils n'avaient pas de tolérance. Beaucoup moururent. L'herbe, les arbres, juste comme ceci » – la main lumineuse décrivit un arc de cercle – « étaient du poison. Les animaux qui mangeaient ces plantes étaient empoisonnés. La plupart des moi-hommes moururent. Certains, non.

— La survivance des adaptés, dit Warner, sans nécessité.

— Pas une loi », dit la créature, comme si elle avait découvert une cigarette bleue dans une boîte de blanches. « Un équilibre. Un équilibre dans la transformation continue.

« Ceux qui survécurent étaient peu nombreux, malades, faibles. Il était nécessaire de lutter dur pour vivre. Ils devinrent de moins en moins nombreux à chaque génération durant trop longtemps. Ils perdirent le... les... choses, la manière de faire des machines, les grandes choses simples qui étaient derrière la manière de faire des machines. Il y eut un long temps avant qu'ils redeviennent forts, et quand ils furent forts ils étaient différents.

« Ils savaient qu'ils avaient changé. Mais ils savaient d'où ils étaient venus, et qu'ils avaient été autrefois forts, et ils désiraient retrouver la force. Durant les nombreuses générations pendant lesquelles ils étaient faibles et malades et peu nombreux, ils possédaient une grande chose – cette planète, cette Terre. C'était elle le Commencement, elle était la Source. Durant longtemps, longtemps, ils ne possédèrent rien de grand sinon cette seule chose. Ils s'attachèrent fortement à elle. Ils...

— Une religion ? »

L'autre étudia le mot comme s'il coulait des circonvolutions du cerveau de Wramer.

« Comme la religion. Vous avez en vous quelques... choses – pensez aux choses que vous ne pouvez pas toucher avec vos mains, des choses qui sont grandes. Oui. Oui – la religion, et plus. L'amour. La fierté. Le courage. Quelle est cette autre ? Le respect de soi-même ? Oui, nous avons cela aussi, mais pas de... soi-même. La chose que les moi-hommes avaient était comme tous ceux-là dans un sentiment central, et tous le ressentaient et pouvaient partager. La Terre était

notre grandeur, et elle serait notre but. Un homme, n'importe quelle sorte d'homme, bâtit sur une chose simple et forte – une idée ou un roc ou une force naturelle. La Terre était pour nous la chose de grandeur, la source de notre force et la force que nous tenions quand nous étions faibles. Nous sommes à nouveau forts ; nous construisons fort, et nous construisons autour de l'idée de la Terre. La chose pour laquelle nous travaillions était d'être à nouveau suffisamment instruits pour construire une autre machine à voyager. Nous le fîmes. Une petite. Grande pour un. Suffisamment grande pour... moi.

— Nous avons eu des civilisations semblables, dit Warner d'une voix pensive. Des civilisations dans lesquelles le gouvernement et la religion n'étaient qu'une seule et même chose, où toutes les coutumes et toutes les lois naissaient d'un culte.

— Culte. Ceci n'était pas un culte.

— Non ? Pour moi, cela ressemble au shintoïsme, dit brutalement Warner. Le culte des ancêtres.

— Faux, dit l'autre, aussi brutalement. Quand nous étions faibles, nous étions grands, car nous étions grands quand nous étions forts. Faibles ou forts, nous sommes la même chose, avant ou maintenant. Nous étions... sommes grands. Le culte des ancêtres est tout dans le passé. Nous étions... sommes... seront grands. Et la Terre est au commencement, et la Terre est à la fin. » Et à nouveau le masque de la tragédie déforma l'étrange visage.

\*

\*\*

« Nous avons eu des ennuis avec les races qui pensaient qu'elles étaient meilleures que les autres, dit Warner avec un dégoût visible.

— Meilleures ? Vous comprenez seulement les petites choses. Les moi-hommes ne peuvent être comparés à aucun autre groupe. Un arbre est un grand arbre parce qu'il fait tout à fait ce qu'un arbre doit faire, et il n'est pas plus grand qu'une grande herbe. J'entends... vois une chose en vous. Oui, je la vois. Nous ne nous battons pas les uns contre les autres. C'est la différence entre nous. »

La peur qu'éprouvait Warner avait depuis longtemps été remplacée par la curiosité, et ensuite par l'étonnement. Pour la première fois, il commençait à éprouver du respect. Au bout d'un moment il demanda :

« Qu'allez-vous faire ?

— Je vais retourner là-bas et leur dire que cette Terre est ici, et que c'est comme le disent les légendes et les récits, et que nous pourrons ne jamais revenir là-bas. Quand je leur dirai cela, ça dissoudra les... os de nos constructions. »

Warner dit :

« Durant des années, beaucoup d'entre nous ont observé un culte qui impliquait un paradis, un ciel ; convaincus en même temps que nous ne pourrions jamais l'atteindre en chair et en os. Nous ne l'atteindrons que quand nous serons morts.

— Ceci n'est pas pour nous. La Terre est notre paradis, je pense ; mais il doit être atteint par nous avec nos mains et nos jambes et nos épaules, marché dessus, vécu dedans, en être une part. Et si nous venons nous le tuerons. »

La bouche de Warner était sèche.

Le poison – est-ce qu'il n'agit pas dans les deux sens ? Les plantes de votre planète vous tuaient. Maintenant vous êtes différents. Est-ce que la Terre ne vous tuera pas ?

— Non. Nous étions inoffensifs pour nos plantes, mais elles nous tuaient. Nous tuons les choses de la Terre, mais elles ne peuvent pas nous faire de mal.

— Alors, pourquoi ne pouvez-vous venir ?

— Parce que la Terre est la Terre, et nous ne pouvons pas la tuer.

— Voulez-vous dire que vous n'êtes pas assez forts pour la tuer ?

— Non. Nous sommes suffisamment forts. Nous sommes un ennemi terrible. Nous sommes comme vous, mais nous sommes comme vous pensant la même chose, et ensemble. Nous pourrions venir et tuer tout, puis apporter nos plantes et nos animaux et posséder la Terre.

— Je ne comprends pas. Vous semblez être difficiles à arrêter une fois que vous désirez quelque chose. Pourquoi ne venez-vous pas ? »

L'étranger lumineux regarda Warner durant un long moment, tranquillement.

« Nous dirigeons notre planète, et nous la dédaignons. Quand nous vivions sur la Terre, nous étions une partie de la Terre. Nous ne voulons pas la Terre comme une partie de nous ; et nous ne pouvons l'avoir d'une autre manière.

— Votre tradition est-elle puissante ?

— Les os de notre construction, répéta la créature. La base, le centre, le commencement, la fin et le but. »

Warner haussa les épaules.

« Alors, il vous faudra trouver quelque chose de nouveau.

— Nous mourrons d'abord. »

Et Warner sut qu'il ne s'agissait pas là d'une simple façon de parler.



Warner revint le lendemain matin pour enterrer son chien. Il se concentra sur les choses qu'il était en train de faire ; les pas qu'il faisait, l'enfoncement de la pelle dans le sol, l'enlèvement de la terre et son rejet sur le côté, la méticulosité gantée avec laquelle il nettoyait sa carabine avec un chiffon imbibé du produit décolorant qu'il avait apporté avec lui. Il était conscient du fait qu'il avait donné et reçu un adieu la nuit précédente, et qu'on lui avait tout dit au sujet du décolorant, et que, pour l'étranger, cela n'avait aucune importance qu'il racontât ou non l'histoire. Aucune importance.

Ces choses étaient partie intégrante de cette autre expérience, de cette chose qui était arrivée après que la lumière de l'étranger se fut éteinte, après cinq minutes paisibles durant lesquelles Warner était demeuré assis dans l'obscurité sans penser à rien, à rien du tout, son esprit regardant simplement l'image du visage lumineux et affligé.

Il y avait eu alors cet éclat rouge, et il avait marché vers la lueur en trébuchant, pour voir l'étranger assis sur un simple fauteuil, aux lignes nettes, muni d'une sorte de capote, et avec comme des contrôles simplement entrevus sur un de ses accoudoirs plats. L'étranger était distordu, étiré, aplati et – courbé, courbé comme la surface d'une sphère, en arrière et à l'extérieur, mais dans des directions impossibles à suivre. Puis la lumière s'était transformée en un tourbillon sanglant incandescent, sa surface intérieure se réduisant comme une perspective dalinoise, sa convergence éloignée étant constituée par une petite tâche écarlate scintillante ayant la même forme que l'étranger et son fauteuil, minuscule ou distante. Warner était secoué, engourdi, anéanti par l'énormité de cette direction indescriptible.

Et, pour cette raison, il se concentrait sur les choses solides et simples qu'il avait à faire : enterrer, nettoyer, marcher. L'intervalle de quelques heures qui le séparait de cette vertigineuse distance rouge n'était pas du tout une séparation, et peut-être ne le serait-elle jamais. Au moment où il la regardait, il savait que sa conscience pouvait y avoir pénétré, à l'intérieur ou à l'extérieur. Et maintenant, au matin, il sentait qu'il pourrait toujours s'y perdre s'il laissait faire.

Marchant lentement dans le bois sombre en direction de la piste, il atteignit l'endroit où il avait fait cette étrange rencontre. Là, sur la mousse, à proximité d'un arbuste et d'affleurements de roc où gisait tordu le corps d'une souris morte, il y avait comme des tâches de rouille. Certaines d'entre elles ressemblaient au travail d'un lance-flammes, d'autres à de vraies tâches de rouille ; mais quoi que ce fût, quelque chose était mort.

Il s'immobilisa. Quelque chose était mort. Fellow était mort, cette souris était morte, cette mousse et ces feuilles étaient mortes. Un homme pouvait mourir, une culture pouvait mourir. Il essaya de comprendre une civilisation construite à partir d'un concept

métaphysique, et ne le put. Il essaya de comprendre comment une civilisation pouvait mourir quand ce concept était nié, et ne le put. Il savait cependant que ces choses pouvaient être, qu'il comprît ou non. Il le savait parce que, pendant un moment, il avait regardé vers une direction qu'il ne comprenait pas.

Il ferma les yeux et fronça les sourcils. « Ne pas compliquer les choses », murmura-t-il. Ces autres hommes, ces créatures – il leur avait fallu trouver quelque chose de différent. « Nous mourrons d'abord. » Que serait cette mort ? Et qu'y aurait-il après la mort ?

La vie après la mort.

Il rit. Ils mourraient et ils iraient au ciel.

Puis il se rappela ce qu'était le ciel pour ces êtres, et il n'eut plus envie de rire. Ce n'était pas amusant. Il regarda les traces de brûlures autour de lui. Ce n'était pas amusant du tout.

Il s'assit sur un roc d'où il pouvait voir la souris morte, mit son menton dans ses mains et se demanda comment, comment, au nom du Ciel, il pourrait raconter tout cela à quiconque.

Traduit par MARCEL BATTIN.

*The Love of heaven.*

© Street and Smith Publications, Inc. 1948.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## LIMITE NATURELLE – Theodore R. Cogswell

*La plupart des mutants décrits par les auteurs de science-fiction sont au fond des hommes normaux dotés de pouvoirs qui, eux, sont inhabituels. Comme de s'élever dans les airs par lévitation, ou celui de communiquer par télépathie. Il y a certes là de quoi rendre les normaux jaloux et inquiets, au point de décider les supra-normaux à l'exil.*

*Mais un pouvoir, même surprenant, suffit-il à faire un surhomme ? Ou ne s'agit-il que d'un gadget mental ?*

La fille – elle était jolie – claqua la porte derrière elle et, pendant un moment, le silence régna dans l'appartement. Le jeune homme blond dans son vieux veston de tweed regarda la porte fermée, fit un mouvement comme pour la suivre, puis abandonna.

« Bravo ! commenta une voix venant de la fenêtre ouverte.

— Qui est là ? »

Le jeune homme se retourna et essaya de percer les ténèbres.

« C'est moi, Ferdie.

— Inutile de m'espionner. J'avais dit à Karl que je romprais.

— Je ne t'espionnais pas, Jan. C'est Karl qui m'envoie. Je peux entrer ? »

Jan émit un grognement inintelligible, et un homme petit et trapu flotta par la fenêtre. Lorsque ses pieds touchèrent le plancher, il eut un soupir de soulagement. Il fit volte-face et, par la fenêtre, regarda la rue, dont le séparait la hauteur de huit étages.

« C'est haut, fit-il observer. La lévitation, c'est pas mal, mais ça ne remplacera jamais les bons vieux ascenseurs. Dans mon opinion, si l'homme avait été destiné à voler, il serait né avec des ailes.

— L'homme, dit Jan, peut-être. Mais pas les surhommes. Tu bois quelque chose ? »

Ferdie fit un signe d'assentiment.

« Peut-être cela paraîtra-t-il normal à nos gosses, mais, pour moi, ça ne va pas de soi. Je suis tendu ; en flottant, j'ai toujours peur de me

claquer un neurone, ou Dieu sait quoi, et de me casser la figure. »

Il frissonna, puis avala d'un trait le contenu de son verre.

« Alors, comment ça s'est-il passé ? Elle l'a pris très mal ? »

— Demain, ce sera pire. Pour le moment, elle est en colère, et ça agit comme une sorte d'anesthésique sur les émotions. C'est après qu'elle souffrira vraiment. Moi aussi, ça m'a fichu un coup. On allait se marier au mois de mars.

— Je sais, sympathisa Ferdie. Mais si ça peut te consoler, tu vas avoir tellement de boulot que tu n'auras guère le temps d'y penser. Karl m'a envoyé te chercher parce qu'on part ce soir. Ça me rappelle que je ferais bien de donner un coup de fil à Kleinholz pour lui annoncer qu'il devra se chercher un nouveau technicien labo. Je peux me servir de ton téléphone ? »

Sans un mot, Jan lui désigna l'entrée :

Deux minutes plus tard, Ferdie était de retour.

« Ouf ! Ça n'a pas été facile. Le vieux voulait savoir pourquoi je le lâchais juste au moment où l'appareil était prêt pour les essais. Je lui ai dit que j'avais une brusque crise de démangeaisons aux pieds et qu'il fallait attendre que ça se passe. Enfin ! Le gros boulot est fait, en tout cas ; restent les calculs et les vérifications, qui ne sont de toute façon pas de mon ressort. C'est rigolo, tu sais. J'ai passé une année entière à l'aider à mettre ce gadget au point, et je ne sais toujours pas à quoi ça sert. Je viens encore juste de le lui redemander, et le vieux bouc s'est contenté de rigoler et de me dire que si je savais où se trouvait mon intérêt, je ferais bien de retourner au boulot sans tarder. Ça doit être important. Dommage que je ne sois pas là pour voir ce qui en sortira. » Il se tourna vers la fenêtre, et poursuivit : « On ferait bien de se mettre en route, Jan. Les autres doivent nous attendre. »

Jan hésita, puis secoua la tête.

« Je ne viens pas.

— Quoi ?

— Tu m'as très bien compris. Je ne viens pas. » Ferdie alla vers lui et le prit doucement par le bras. « Allons, mon vieux. Je sais que c'est dur, mais maintenant que tu as pris ta décision, tu ne peux plus reculer. »

Jan se dégagea.

« Vous pouvez tous aller au diable ! C'est elle qui m'intéresse !

— Ne fais pas l'imbécile. Aucune femme au monde ne vaut *cela*.

— Pour moi, si. J'ai agi stupidement, mais maintenant, je mets un point final. J'étais heureux avant que vous n'arriviez. J'avais un travail qui me plaisait et une fille que j'aimais ; l'avenir était plein de promesses. Si je me dépêche de faire marche arrière, j'arriverai peut-être à sauver quelque chose. Dis aux autres que j'ai changé d'avis et qu'il est inutile de compter sur moi.

L'homme court et trapu alla se resservir à boire.

« Non, Jan. Tu n'es pas suffisamment surhomme pour être capable d'oublier ces pauvres diables. » D'un geste ample, il montra la ville paisible qui s'étendait à leurs pieds.

« Il ne se passera rien de notre vivant, dit Jan.

— Ni de celui de nos enfants, je sais. Mais après, cela ira mal, et alors, il sera trop tard. Une fois que la bagarre commencera, tu sais ce qui en sortira. Tu as un petit quelque chose en plus dans la cervelle — sers-t'en ! »

Jan regarda la nuit, puis se retourna pour répondre. Mais une voix rageuse éclata soudain dans sa tête :

Qu'est-ce qui vous retient là-haut, tous les deux ! On n'a pas toute la nuit, que diable !

« Allez, viens, dit Ferdie. On discutera plus tard. Si Karl est monté au point de se servir de la télépathie, c'est que ça doit être urgent. Moi, je préfère le téléphone. À quoi bon avoir un émetteur-récepteur interne si ça vous donne un terrible mal de crâne chaque fois qu'on s'en sert ? » Il grimpa sur l'appui de la fenêtre, « Tu es prêt ? »

Jan hésita, puis, avec des gestes lents, alla le rejoindre.

« Je vais de toute façon aller parler à Karl, dit-il. Tu as peut-être raison, mais ça fait quand même bigrement mal.

— Quoi ? La tête ?

— Non, le cœur. Tu es prêt ?

Ferdie fit un signe d'assentiment. Ils fermèrent les yeux, tendirent leur volonté, puis s'envolèrent lentement dans la nuit.

Karl était étendu sur le sofa, la tête sur les genoux de Miranda, qui lui massait doucement les tempes. Son visage avait une expression d'intense souffrance.

« La prochaine fois, sers-toi du téléphone », lui dit Ferdie, qui arrivait avec Jan.

Karl se redressa.

« Pourquoi avez-vous été si longs ?

— Comment, si longs ? Un aérocar aurait été plus rapide, c'est certain, mais nous sommes des surhommes, quoi ! Nous nous devons de léviter.

— Ça ne me fait pas rire, dit Karl. Vous êtes prêts ?

— Fin prêts, dit Ferdie. Tous les liens sont rompus, tout est préparé pour une disparition nette et sans bavures.

— Et lui ? demanda Karl en regardant Ferdie à travers ses paupières mi-closes.

— Ça va.

— Oui, oui, tout va bien, dit Jan. La fille et le boulot ont passé au vide-ordures. Vous voulez les détails ? Le patron de Ferdie pensait qu'il reviendrait ; il lui a dit qu'il devait savoir où se trouvait son

intérêt. Quant à moi, la fille n'a pas dit un mot ; elle m'a simplement claqué la porte au nez. Et maintenant que c'est fini, ça serait gentil à vous de m'assigner une femelle, et je me mettrais à procréer de petits surhommes. Pourquoi pas Miranda ? Elle est une des élues.

— Change de disque, lui dit Karl avec brusquerie. Nous savons que ce n'est pas facile, mais ça n'ira pas mieux en dramatisant les choses. »

Jan se laissa tomber avec lassitude dans un fauteuil trop confortable et fixa le plafond d'un air morose.

Karl se leva et parcourut la pièce des yeux.

« Trente-sept... trente-huit, oui, tout le monde est là. Allez, Henry, c'est à vous de parler. »

Un homme grand, aux cheveux prématurément gris, prit la parole sans se lever :

« Il faut partir cette nuit. D'épais nuages couvrent le col d'Alta, jusqu'à sept mille mètres. Si nous sommes prudents, nous devrions pouvoir décoller sans être détectés. Je suggère que nous partions immédiatement. Nous mettrons un certain temps pour sortir le vaisseau de la grotte, et il faudrait décoller avant que le temps ne s'éclaircisse.

— D'accord », dit Karl. Il se tourna vers Miranda : « Tu sais ce que tu as à faire. Le vaisseau reviendra chercher la nouvelle récolte dans environ dix mois.

— Quand même, objecta-t-elle, je pense que tu devrais laisser quelqu'un avec moi. Je ne peux pas rester à l'écoute vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— C'est simplement que tu as envie de compagnie, dit Karl avec impatience. Les signaux mentaux subconscients qui accompagnent la modification persistent pendant au moins une semaine avant que l'individu lui-même ne se rende compte qu'il se passe quelque chose. Tu auras largement le temps d'établir le contact.

— Bon, bon, mais n'oublie pas de m'envoyer chercher. Ça sera bien vide ici, quand vous serez tous partis. »

Karl lui donna un baiser rapide mais affectueux.

« Bien, les gars. On y va ! »

\*

\*\*

La salle des machines du vaisseau consistait simplement en une grande table ovale entourée de dix sièges-baquets. Pour le moment, un seul était occupé, par Ferdie, les yeux fermés, le visage pâle et tendu. Lorsqu'une main toucha son épaule, il sursauta vivement ; un instant durant, jusqu'à ce qu'un nouvel esprit ait pris la relève, le vaisseau

frémit légèrement.

Ferdie se passa les mains dans les cheveux, puis se serra les tempes. Ensuite, il se leva, et d'un pas mal assuré, monta l'échelle menant à la salle d'observation avant.

« Ton tour a été dur ? lui demanda Jan.

— Comme toujours, grogna Ferdie. Si j'avais su tout le travail qu'exigeait cette histoire de surhommes, je me serais arrangé pour avoir d'autres parents. Tu trouves peut-être très romantique de traîner cette arche de fer-blanc à travers l'hyper-espace uniquement par un effort mental ; moi, ça me rappelle plutôt l'époque des charrettes à chevaux. Muscle physique, muscle mental... je ne vois pas bien la différence. Du rude travail, d'un côté comme de l'autre. Je préfère de loin une de ces vieilles machines où on n'a qu'à prendre place et appuyer sur des boutons.

— C'était peut-être ton dernier tour pour cette fois. » Jan jeta un coup d'œil au néant grisâtre dont les séparait le hublot. « Karl dit que nous devrions regagner l'espace normal ce soir.

— Et quand on aura bien vérifié qu'Alpha du Centaure n'a aucune planète habitable, ça sera à mon tour de nous ramener là-bas. »

\*

\*\*

Tard dans la soirée du même jour, une sonnerie retentit à travers le vaisseau. Un instant plus tard, les dix sièges de la salle des machines étaient occupés.

« Allez, les gars, dit Karl sans perdre un instant. Il va falloir en mettre un drôle de coup ! »

Ce fut le cas. Trois hommes s'évanouirent, et durent être remplacés par ceux qui attendaient derrière eux. Mais ils finirent par regagner l'espace normal. Les hommes eurent un soupir de soulagement. Karl brancha l'intercom :

« Alors, Ferdie, de quoi ça a l'air, là-haut ?

— Alpha du Centaure brille de tous ses feux devant nous. » Après une courte pause, il ajouta : « Il y a également un petit homme avec un chapeau melon, juste devant le hublot. »

Ils se levèrent comme un seul homme et se précipitèrent vers la salle d'observation. Cloué sur place par la stupéfaction, Ferdie regardait intensément par le hublot. Quand Karl arriva, il pointa un index tremblant vers le hublot :

« Regarde ! »

Karl regarda. Un petit homme rondelet, portant un costume foncé à la coupe sévère, un chapeau melon, et des chaussures vernies avec

guêtres, flottait à quelques mètres du hublot d'observation. Il les salua joyeusement de la main et, ouvrant sa serviette, en sortit une grande feuille de papier. Il leva cette dernière vers eux, leur montrant ce qui y était imprimé en grosses majuscules noires.

« Qu'est-ce que ça dit ? demanda Karl. J'ai l'impression que mes yeux me jouent des tours. »

Ferdie loucha vers le hublot.

« C'est de la folie !

— C'est ce qu'il y a marqué ?

— Non, je parlais de moi. Il y a marqué : « Puis-je « monter à bord ?

— Qu'en penses-tu ?

— Qu'on est fous tous les deux, et que, s'il veut vraiment monter à bord, pourquoi pas ? »

Karl fit un geste d'assentiment au bonhomme flottant dans l'espace, et lui désigna le sas. L'autre secoua la tête, et déboutonna son veston. Il trifouilla à l'intérieur, puis disparut. Une seconde plus tard, il faisait son apparition au beau milieu de la salle d'observation. Il ôta son chapeau melon et s'inclina cérémonieusement.

« Serviteur, messieurs. Permettez que je me présente : Thwiskumb, Ferzial Thwiskumb, de la firme Gliterslie, Quimbat & Swench, export-import. J'étais juste en route pour Fomalhaut, où un client m'avait appelé, lorsque, remarquant une curieuse perturbation sub-etherique, je m'arrêtai un moment pour voir ce qui se passait. Vous êtes de Sol, n'est-ce pas ? »

Karl, incapable de dire un mot, se contenta d'incliner la tête.

« C'est bien ce que je pensais, dit le petit homme. Puis-je me permettre de vous demander quelle est votre destination ? »

Il dut répéter sa question avant d'obtenir une réponse cohérente, que lui donna Ferdie, le premier à se remettre du choc :

« Nous espérons trouver une planète habitable dans le système d'Alpha du Centaure. »

Mr. Thwiskumb fit la moue :

« Il y en a bien une, mais cela pose des problèmes. Elle est réservée aux Primitifs, voyez-vous, et je me demande comment le Conseil Galactique réagirait devant une tentative de colonisation. Évidemment, la population a fortement baissé ces derniers temps ; – en fait, il ne reste pratiquement plus personne sur le continent sud. » Il s'interrompit pour réfléchir. « Écoutez, j'ai une idée. Arrivé à Fomalhaut, je passerai un coup de fil à l'Administrateur du Secteur pour voir ce qu'il en dit. Mais je vous demande de m'excuser, car je ne voudrais pas être en retard à mon rendez-vous. Gliterslie, Quimbat & Swench mettent la ponctualité avant tout. »

Il entrouvrait déjà son veston lorsque Karl l'empoigna par le bras,



qui était d'une solidité rassurante.

« Sommes-nous devenus fous ? lui demanda-t-il sur un ton implorant.

— Mais quelle idée ! Pas le moins du monde ! dit Mr. Thwiskumb en libérant doucement son bras. Vous êtes simplement quelques milliers d'années en retard sur l'évolution. La migration des Supérieurs de nos planètes d'origine a eu lieu alors que vous en étiez encore à inventer le feu.

— Migration ? répéta Karl cupidement.

— Ce que vous êtes en train de faire ! » Le petit homme ôta ses lunettes et les nettoya méticuleusement avant de poursuivre : « La mutation qui suit la libération de l'énergie atomique se termine presque toujours par l'évolution d'un groupe doué d'un certain contrôle sur la force *terska*. Il en découle inévitablement un problème de relations avec les Normaux, et les Supérieurs effectuent souvent, alors, une migration secrète afin d'éviter des conflits futurs. C'est, toutefois, une erreur. Lorsque vous aurez jeté un coup d'œil sur Centaure III, vous verrez ce que je veux dire. Je crains bien que vous ne trouviez cela assez déprimant.

Se recoiffant de son chapeau melon d'un geste sans réplique il les salua d'un geste cordial et disparut.

Karl leva la main pour demander le silence. Il y avait une lueur égarée dans son regard.

« J'aimerais savoir une seule chose, dit-il. Ai-je, oui ou non, parlé à un petit homme portant un chapeau melon, pendant ces cinq dernières minutes ? »

\*

\*\*

Quarante-huit heures plus tard, ils s'arrachèrent à la gravité de Centaure III et se mirent en orbite d'attente pour décider de ce qu'ils allaient faire. Déprimés et confus, ils se réunirent dans la salle d'observation pour discuter de leur avenir.

« Inutile de perdre notre temps en parlant de ce que nous avons vu sur Centaure III, commença Karl. Nous devons avant tout décider si nous continuons vers d'autres systèmes solaires jusqu'à ce que nous trouvions une planète qui corresponde à nos exigences, ou si nous retournons sur Terre. »

Une petite rousse leva la main pour demander la parole.

« Oui, Marthe ?

— Je pense que nous *devons* parler de ce que nous avons vu. Si notre départ de la Terre signifie que nous la condamnons à un avenir

semblable à *cela*, alors, il *faut* retourner ! »

Un jeune homme aux traits énergiques, portant des lunettes cerclées d'écaille, fit immédiatement objection :

« Que nous continuions ou que nous revenions, cela ne changera pas grand-chose de notre vivant ; on ne peut donc pas nous accuser d'égoïsme si nous ne retournons pas sur Terre. Cela ne fera une différence que pour nos descendants. Ce petit homme qui s'est matérialisé dans notre vaisseau il y a deux jours est une démonstration concrète de ce qu'ils peuvent devenir, si nous nous séparons d'eux et développons les nouveaux pouvoirs qui nous ont été donnés. Pour moi, le bien-être de la nouvelle super-race est plus important que celui des ordinaires que nous laissons derrière nous ! »

Lorsqu'il se rassit, il y eut quelques murmures d'assentiment.

« Qui demande la parole ? » dit Karl.

Une demi-douzaine de bras se levèrent au même moment, mais Ferdie réussit à se faire désigner.

« J'affirme que nous devons retourner ! affirma-t-il. Et puisque notre ami vient de parler d'accusations, laissez-moi commencer par dire que l'on ne peut pas m'accuser de parti pris personnel. En ce qui me concerne, j'aimerais autant passer les années qui viennent dans l'espace, à voir un tas de coins nouveaux. Mais, plus longtemps nous serons restés absents, plus il nous sera difficile de nous réintégrer dans la société normale.

« Nous avons, après tout, quitté la Terre parce que nous pensions que c'était la meilleure solution pour l'humanité. Et lorsque je dis l'humanité, j'entends les Normaux, la race qui nous a donné naissance. Ce que nous venons de voir sur Centaure III est une preuve dramatique que nous avons tort. Il semble que la présence de Supérieurs disséminés en son sein est nécessaire à la société humaine ; autrement, elle s'effondre. Peut-être jouons-nous un rôle de catalyseurs, ou quelque chose d'analogue. En tout état de cause, l'homme a besoin de nous. Si nous lui faisons défaut, nous ne pourrons jamais vivre en paix dans notre belle utopie. »

Karl était visiblement ennuyé.

« Je pense, dit-il après un moment, que je suis d'accord avec toi. Mais, si nous revenons, nous nous retrouverons face au même problème, celui de nos relations futures avec les Normaux. Actuellement, nous sommes si peu nombreux que, si l'on nous découvrait, on nous considérerait comme une curiosité sans conséquence. Mais qu'advient-il lorsque notre nombre se multipliera ? Tout groupe doté de pouvoirs supérieurs est suspect, et la pensée de condamner nos descendants à une existence où ils devront tuer ou être tués ne m'enchanté nullement.

— Si vraiment les choses en venaient au pire, répondit Ferdie, ils

pourront toujours partir, comme nous l'avons fait. J'aimerais aussi faire remarquer que la migration est la seule solution que nous ayons examinée sérieusement ; il doit en exister d'autres, si l'on se donne la peine de les chercher. Il me paraît évident qu'il faut essayer. » Il se tourna vers le jeune homme aux lunettes à monture d'écaille : « Alors, Jim, qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas trop... » À contrecœur, il ajouta : « Mais cela vaut peut-être la peine d'essayer, et de revenir, comme tu l'as dit. Mais à une condition ! Si les Normaux commencent à nous embêter, nous repartons immédiatement !

— Je suis absolument d'accord, dit Ferdie. Qu'en pensez-vous, les autres ?

— Faisons cela dans les règles, intervint Karl. Qui est en faveur d'un retour sur Terre ? »

Il y eut une forte majorité de oui.

Derrière eux, ils entendirent quelqu'un applaudir poliment. Mr. Thwiskumb était revenu.

« Une sage décision, dit-il. Très sage. Elle révèle une maturité sociale digne d'éloges. Je suis certain que vos descendants vous en seront reconnaissants.

— Je me demande de quoi, répondit Karl tristement. Nous leur dérobons tout ce que vous possédez. La téléportation instantanée, par exemple. Pour nous, ce n'est pas un bien grand sacrifice – nous avons à peine commencé à développer les pouvoirs qui sont en nous – mais pour eux, c'en sera un. Je me demande si nous avons le droit de leur infliger cela.

— Mais quelle est l'alternative ? intervint Ferdie. As-tu oublié cette bande de types crasseux et décharnés de Centaure III, restant assis apathiquement sous un soleil de plomb à se gratter toute la journée ? Nous n'avons pas davantage le droit de condamner les Ordinaires à cet avenir-là !

— Que dites-vous ? s'étonna Mr. Thwiskumb en souriant. Cela me paraîtrait bien difficile. Ces gens ne sont pas des Ordinaires.

— Comment !

— Mais non, voyons ! Ce ne sont pas ceux qui sont restés, mais les descendants des migrants. Ces pauvres diables que vous avez vus sont des Supérieurs pur sang ! Lorsqu'ils se sont trouvés face au Facteur de Limitation, ils ont tout simplement laissé tomber.

— Mais vous ? Vous êtes de toute évidence un Supérieur !

— Vous êtes trop aimable, dit le petit homme, mais je suis tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Nous sommes tous des Ordinaires, là où je vis. Nos Supérieurs sont partis il y a très, très longtemps. » Il gloussa un petit rire. « C'est drôle, vous savez ; à l'époque, nous ignorions qu'ils étaient partis, et ils ne nous ont donc pas manqué. Nous avons

continué comme si de rien n'était ; les affaires sont les affaires. Par la suite, nous les avons retrouvés, mais il était déjà trop tard. Voyez-vous, la différence essentielle était que nous avions des possibilités de développement illimitées, mais pas eux. Il n'existe pas de limite à la machine, mais pour l'organisme humain, il y en a définitivement une. Vous aurez beau vous entraîner toute votre vie durant, il y a une limite à la force de votre voix. Vous ne crierez jamais plus fort qu'un niveau donné. Après cela, vous devrez vous servir d'un amplificateur.

« Une légère modification neurale vous a permis de capter et de contrôler certaines sources d'énergie physique qui ne sont pas directement accessibles aux hommes normaux de votre planète, mais il s'agit encore et toujours de forces naturelles... et de limites organiques naturelles. Il existe un point que vous ne pourrez jamais dépasser sans l'aide de la machine : c'est le facteur de limitation organique. Après avoir, pendant plusieurs générations, lutté pour maîtriser ce qui se trouve à l'intérieur de votre tête, au lieu de vous efforcer de dominer le monde qui vous entoure, viendra le moment où vous aurez atteint vos limites naturelles. Mais vous aurez également oublié le concept même de machine. Et que ferez-vous, alors ? »

Il attendit une réponse, mais personne ne se manifesta.

« On raconte une vieille histoire chez nous, reprit-il. C'est celle d'un jeune garçon qui avait acheté un animal ressemblant fort à votre veau terrestre. Il pensait que, s'il le soulevait dix fois par jour au-dessus de sa tête, ses forces augmenteraient graduellement jusqu'au point où il serait capable de soulever l'animal adulte. Mais il découvrit bientôt la réalité de ses limites naturelles. Comprenez-vous la morale de l'histoire ? Quand ces gens eurent atteint leur limite naturelle, ils ne purent plus que régresser. Nous, toutefois, nous avons la machine, et la machine peut toujours être améliorée, miniaturisée, perfectionnée, sans aucune limite. »

Il fouilla dans la poche intérieure de son veston et en sortit un petit objet brillant, de la taille d'un étui à cigarettes.

« Cet appareil est relié par rayon cohérent aux grands générateurs d'Altair. Je ne le ferais évidemment pas mais, si je le voulais, je pourrais déplacer des planètes avec cela. Il s'agit simplement d'utiliser un levier suffisamment long... et, comme vous vous en souvenez certainement, le levier est une machine extrêmement simple. »

Karl paraissait complètement hébété, et il n'était pas le seul.

« Oui, murmura-t-il, oui, je vois ce que vous voulez dire. » Il se tourna vers les autres. « Je crois qu'il serait temps de retourner à la salle des machines. Nous avons un long vol devant nous.

— Combien de temps mettez-vous ? demanda le petit homme.

— Quatre mois, en forçant un peu.

— Quelle perte de temps déraisonnable !

— Vous pouvez faire mieux, sans doute ? s'enquit Karl agressif.

— Oh ! oui, cela ne fait pas de doute, répondit Mr. Thwiskumb sans se formaliser. Cela me prendrait environ une minute et demie. Les Supérieurs sont toujours si lents... Je suis bien content d'être un Ordinaire. »

Jan dansait gaiement à travers son appartement lorsqu'on sonna à la porte. Il alla ouvrir ; c'était Ferdie :

« J'ai pris l'ascenseur, cette fois. C'est bien moins éprouvant pour les nerfs. Dis, mais tu sembles bien heureux de vivre ! Je sais pourquoi, d'ailleurs. Je l'ai vue sortir de l'immeuble en arrivant. Elle marchait comme sur des nuages. »

Jan exécuta une joyeuse pirouette.

« Nous nous marions la semaine prochaine, et j'ai retrouvé mon travail.

— Mois aussi. Le vieux Kleinholz m'a longuement sermonné pour l'avoir laissé tomber au moment crucial, mais il était trop heureux pour devenir vraiment désagréable. Quand il m'a emmené au labo, j'ai tout de suite compris pourquoi. Il avait enfin réussi à faire fonctionner son gadget.

— Ah oui ! Et qu'est-ce que c'était, en définitive ?

Une machine à voyager dans le temps ? »

Ferdie eut un sourire mystérieux :

« Non, mais presque aussi bien. Ça soulève des choses.

— Quel genre de choses ?

— N'importe quoi. Même des gens. Kleinholz a une petite boîte de commandes qu'il peut fixer autour de son torse. Il a branché l'appareil et s'est mis à voler comme un oiseau à travers tout le labo. »

Jan en était bouche bée.

« Exactement comme nous ?

— Exactement, mon vieux : Il a trouvé un moyen pour capter la force *terska*. Réellement la *capter*, pas en détourner quelques petites gouttes, comme nous le faisons. D'ici dix ans, les Ordinaires seront capables de faire tout ce que nous faisons, mais *mieux*. Heureusement. La télépathie donne des maux de tête, et la lévitation est un agréable passe-temps pour le dimanche après-midi, mais pas une donnée sur laquelle on puisse bâtir une civilisation. Comme l'a si bien dit Mr. Thwiskumb, la machine ne connaît pas de limites naturelles ; je pense donc que nous n'avons plus à nous inquiéter de l'avenir. Personne ne sera jaloux de nous voir voler à quarante à l'heure quand tout le monde pourra le faire à la vitesse de l'éclair. J'ai bien l'impression que le surhomme est dépassé avant même d'avoir pris le départ. » Il s'étira et bâilla longuement. « Je crois que je vais rentrer dormir. Va y avoir du travail au labo, demain. »

Il se dirigea vers la fenêtre et regarda dehors.

« Tu rentres en volant ? » lui demanda Jan.

Ferdie secoua la tête, en souriant.

« Je préfère attendre la sortie du nouveau modèle amélioré. »

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

*Limiting factor.*

© Theodore R. Cogswell, 1961.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## UN MONDE DE COMPASSION – Lester del Rey

*Un des thèmes favoris des auteurs de science-fiction est celui du dernier homme sur la Terre. Mais il s'agit d'habitude d'une terre dépeuplée ou désertée.*

*Il pourrait tout aussi bien être question du dernier homme vivant dans un monde de surhommes, un peu comme jadis il a dû exister un ultime néanderthalien errant entre les tribus d'hommes modernes.*

*Un fossile, en somme.*

Un tourbillon de vent paresseux passa près du banc situé dans un endroit reculé du parc. Il joua avec un journal qui traînait par terre et en fit voler les pages, puis il en souleva une partie et la fit dériver, en laissant visibles des bandes dessinées aux couleurs vives. Danny se pencha en avant dans le soleil, en observant la page des enfants qui avait été ainsi mise en évidence.

Mais à quoi bon ? Il ne fit pas l'effort de ramasser le feuillet. Dans un monde où même les bandes dessinées pour enfants avaient besoin d'explications, rien ne pouvait intéresser le dernier Homo sapiens vivant – le dernier homme normal au monde. Il écarta la page du pied et la repoussa sous le banc, où elle ne serait plus devant lui pour lui rappeler ses déficiences. Il y avait eu un temps où il essayait de deviner par le raisonnement les étapes logiques qui manquaient et de découvrir le sens caché derrière les dessins, parfois avec succès, le plus souvent en vain. Mais maintenant il avait renoncé, et il abandonnait cette tâche à la pensée rapide et intuitive de ceux qui l'entouraient. Rien ne tombait plus à plat qu'une blague qui avait besoin d'être minutieusement démontée pour être comprise.

L'Homo sapiens ! Le type d'homme qui avait émergé des cavernes et avait construit le monde de l'énergie atomique, de l'électronique et de ces autres merveilles d'autrefois. L'homme sage, d'après la traduction littérale du latin. L'espèce qui avait dominé la Terre sans trouver de rivaux à sa mesure.

Mais cet homme-là n'avait été qu'un demeuré mental face à

l'Homo intelligens qui avait fini par lui succéder et qui maintenant était le maître du monde. Et Danny n'était qu'un laissé-pour-compte, le dernier homme normal dans une société de surhommes, rempli de haine envers la vie qui lui avait été donnée, envers la solitude qui avait été son héritage depuis que sa mère était morte à sa naissance.

Un jeune couple s'approchait dans le parc et il s'enfonça contre le dossier du banc, en rabattant son chapeau en avant pour éviter d'être reconnu. Mais ils n'étaient préoccupés que d'eux-mêmes et ils passèrent sans lui prêter attention, en laissant quelques bribes de conversation flotter à portée de ses oreilles. Il retourna les phrases dans son esprit, cherchant vainement à en déchiffrer le sens.

Impossible ! Même les paroles les plus courantes éliminaient trop de rapports logiques. L'Homo intelligens avait un nouveau mode de pensée, au-delà du rationnel, qui lui permettait d'aboutir instantanément au but sans passer par toutes les longues et pénibles étapes de la logique. Ils obtenaient un tableau du résultat définitif grâce seulement à quelques informations éparses. De même que l'homme avait inventé la logique pour remplacer les tâtonnements du comportement animal, l'Homo intelligens, lui, avait appris à se servir de l'intuition. Ils pouvaient jeter un coup d'œil à la première page d'un livre de l'ancien temps et en connaître immédiatement tout le contenu, car leur esprit intuitif, en partant des procédés de l'auteur, faisait immédiatement la liaison et reconstituait les chaînons manquants. Ils n'avaient même pas besoin de faire un effort – ils regardaient, et ils savaient. Comme Newton qui, de la chute d'une pomme, avait déduit les lois de la gravitation ; mais ces hommes nouveaux, eux, pensaient ainsi en permanence et non par brefs éclairs comme jadis l'Homo sapiens.

L'homme avait disparu, et il ne restait que Danny ; et lui aussi allait quitter ce monde de surhommes. Bientôt, d'une façon ou d'une autre, il lui faudrait mettre à exécution ses plans d'évasion, avant d'avoir perdu le peu de courage qu'il avait. Il s'agita nerveusement, faisant tinter les pièces de monnaie dans sa poche. Toujours la charité ou la thérapeutique occupationnelle ! Six heures par jour, cinq jours par semaine, il travaillait dans un petit bureau, en accomplissant péniblement une besogne de routine que des machines auraient sans doute beaucoup mieux effectuée. Oh ! ils lui assuraient que son habileté manuelle égalait la leur et que c'était de cela qu'ils avaient besoin, mais il ne pouvait en être sûr. Avec leur infailible bonté, ils avaient probablement décidé qu'il était meilleur pour lui de vivre aussi normalement que possible, et ils avaient créé cet emploi en fonction duce qu'il était capable de faire.

Il y eut un bruit de pas dans l'allée, mais il ne leva pas les yeux. Les pas s'arrêtèrent à sa hauteur.



« Eh bien, Danny ! Tu n'étais pas à la Bibliothèque, et Miss Larsen m'a dit qu'avec le jour de paie et le beau temps je te trouverais sans doute ici. Comment ça va ? »

Physiquement, avec son corps musclé, Jack Thorpe aurait pu être le frère de Danny, et son visage souriant n'arborait aucune caractéristique particulière. La mutation qui avait transformé l'homme en surhomme était interne ; elle se situait au niveau des cellules cérébrales, entre lesquelles s'établissaient des relations plus rapides et plus complexes, et elle n'avait pas laissé de trace extérieure. Danny fit un signe de tête à Jack et se poussa à contrecœur pour laisser de la place sur le banc à cet homme qui avait été son compagnon de jeu, à un âge où ils étaient tous deux trop jeunes pour tenir compte de la différence. Il ne demanda pas comment la bibliothécaire avait pu savoir qu'il viendrait ici ; à sa connaissance il n'avait pas prévu de s'y rendre, mais aux yeux des autres il avait dû y avoir des signes qui l'indiquaient... Il parvint même à sourire de leur faculté de deviner à l'avance ses projets.

« Ça va bien, Jack, merci. Je te croyais sur Mars. »

Thorpe fronça les sourcils, comme s'il lui fallait faire un effort pour se rappeler que son compagnon était différent, et il employa la phraséologie élaborée dont se servaient tous ceux qui s'adressaient à Danny :

« Pour l'instant, j'ai fini là-bas ; bientôt je dois aller sur Vénus. Tu sais qu'ils ont un excédent de population féminine. Tu devrais y venir. Tu n'as jamais été dans l'espace, et je me rappelle que tu as toujours adoré ces vieilles histoires spatiales qu'on écrivait autrefois.

— Je les aime encore, Jack, mais... »

Il avait compris le sens de cette démarche. Ceux qui l'observaient en coulisse avaient décelé son insatisfaction croissante et ils espéraient lui changer les idées, en lui offrant l'occasion de visiter les mondes que ses ancêtres avaient conquis à l'apogée de son espèce. Mais il n'avait pas envie de les voir tels qu'ils étaient maintenant, fourmillant de l'activité des hommes nouveaux ; il préférait les imaginer sous leur aspect ancien plutôt que de connaître la réalité. Et puis l'astronef était ici ; sur les autres planètes, il n'aurait aucune chance de s'échapper.

Jack eut un hochement de tête rapide, avec cette compréhension presque télépathique qu'ils avaient tous :

« Bien sûr, je comprends. C'est comme tu voudras, mon vieux. Tu retournes à la Bibliothèque ? Miss Larsen m'a dit qu'elle avait quelque chose à te montrer.

— Pas maintenant, Jack. Je crois que je préfère aller faire un tour au vieux Muséum.

— Je vois. (Thorpe se leva lentement, en brossant ses vêtements d'une main nonchalante.) Dis-moi Danny...

— Oui ?

— Je te connais probablement mieux que quiconque, alors... (Il hésita, puis haussa les épaules et continua.) Ne t'inquiète pas si je saute aux conclusions ; je ne parlerai pas avant mon tour. Mais bonne chance... et au revoir, Danny. »

Il s'éloigna, laissant Danny le cœur cloué dans la gorge. Quelques mots, un jeu de physionomie, sans doute quelques souvenirs d'enfance, et c'était comme s'il avait crié à haute voix l'espoir secret qu'il chérissait ! Combien étaient-ils à connaître son intérêt pour le vieil astronef du Muséum, son plan minutieux pour s'évader de ce monde de torture rempli de charité et de bonté ?

Il écrasa une cigarette sous son talon, en essayant d'oublier cette pensée. Jack avait joué avec lui étant enfant, les autres non. Il lui fallait baser là-dessus son espérance et se montrer plus attentif que jamais à ne pas songer à son projet en leur présence. Et, dans l'intervalle, il lui fallait rester à l'écart de l'astronef ! En ce sens, peut-être l'avertissement subtil de Thorpe était-il un point en sa faveur... à condition qu'il tînt sa promesse de silence.

Danny chassa ses doutes, en se rendant compte qu'il ne pouvait pas se permettre de perdre l'espoir au cours de cette dernière tentative désespérée pour sauvegarder son indépendance et son amour-propre. Si elle échouait, il n'y avait d'autre perspective que le désespoir et la solitude noyée dans l'apathie, la même mort lente liée à un complexe aigu d'infériorité qui avait frappé les membres en nombre décroissant de sa race, jusqu'au jour où il en était resté, lui, le seul et unique spécimen. Oui, il fallait qu'il réussisse, et d'ici là il continuerait de se rendre normalement à la Bibliothèque, en évitant le Museum.

Il y avait une foule de gens qui partaient de la Bibliothèque au moment où Danny arriva devant l'ascenseur. Mais ils ne le reconnurent pas avec son chapeau baissé, ou bien ils perçurent son désir d'anonymat et le respectèrent. En sortant de l'ascenseur il emprunta un des couloirs les moins fréquentés et se rendit à la section des documents historiques, où Miss Larsen rangeait les bandes de lecture et s'apprêtait à quitter les lieux.

Elle laissa les bandes de côté quand il entra et lui adressa le sourire radieux et chaleureux de ceux de sa race :

« Bonsoir, Danny ! Votre ami vous a trouvé ?

— Oui. Il m'a dit que vous aviez quelque chose à me faire voir.

— C'est exact. »

Avec une expression enjouée, elle se tourna vers le bureau derrière elle et y prit un petit paquet enveloppé dans du papier. Pour la millième fois il se surprit à souhaiter qu'elle fût de sa race et il réprima ce sentiment en se rappelant ce qui motivait en réalité son attitude envers lui. Pour elle, le passé de sa race était un sujet d'intérêt

historique mineur, rien d'autre. Et il n'était, lui, qu'une relique arriérée des anciens temps.

« Devinez ce que c'est ! » fit-elle en lui montrant le paquet.

Malgré lui, son visage s'éclaira :

« Les magazines ! Les numéros perdus de Space Trails ? »

Il n'avait lu que le premier épisode d'une histoire en plusieurs parties, mais ce simple fragment avait suffi à lui faire battre le cœur comme peu de ces anciens récits de la conquête de l'espace au temps de ses ancêtres y étaient parvenus. Maintenant qu'il avait les parties manquantes, sa vie aurait un piment pour quelques heures de plus, pendant qu'il suivrait les exploits fictifs d'un conquérant qui ignorait la peur dont sont remplis les esprits faibles.

« Ce n'est pas tout à fait ça, Danny, mais presque. Nous n'avons pas pu retrouver la trace de ces numéros, mais j'ai donné le premier épisode à Bryant Kenning la semaine dernière, et il a fini l'histoire à votre intention. (Elle avait un ton d'excuse.) Bien sûr, les mots ne seront pas exactement les mêmes, mais Kenning affirme que la structure de l'histoire est absolument identique à ce qu'elle aurait dû être, et il a imité le style presque à la perfection !

Tout simplement ! Kenning avait pris les premières pages d'un roman qui avait demandé des semaines et des mois de travail à un écrivain de jadis, et il avait instantanément décelé la trame entière de l'intrigue ! Sans doute une nuit lui avait-elle suffi pour la rédaction – un morceau fastidieux mais pas difficile à exécuter ! Danny ne mettait pas en doute l'exactitude de cette reconstitution, puisque Kenning était leur plus grand romancier historique. Mais cela lui enlevait tout son plaisir.

Il ouvrit le paquet, en remarquant qu'un illustrateur avait même copié le style des vieux dessins de l'époque et que les fascicules respectaient le format d'origine.

« Merci, Miss Larsen. Je suis désolé de vous avoir donné tout, ce mal. Et Mr. Kenning a été très aimable.

Le visage de la bibliothécaire s'était rembruni en même temps que le sien, mais elle affectait de n'avoir rien remarqué.

« Il a tenu à le faire. C'est lui-même qui l'a proposé quand il a su que nous recherchions les numéros manquants. Et s'il y en a d'autres qui vous manquent, Danny, il veut que vous le lui disiez. Vous êtes à peu près les deux seuls à fréquenter cette section. Pourquoi ne le rencontreriez-vous pas ? Tenez, si vous passiez ce soir...

— Je vous remercie mais je préfère lire ça. Dites-lui que je lui suis très reconnaissant. »

Il se tut en se demandant s'il oserait demander des bandes de lecture sur l'histoire des astéroïdes ; non, il y avait trop de danger qu'elle ne devine la vérité, maintenant ou plus tard. Il ne devait faire

confiance à aucun d'entre eux.

Miss Larsen lui sourit à nouveau :

« Entendu, Danny, je lui ferai la commission. Bonsoir ! »

Dehors la fraîcheur du crépuscule commençait à tomber. Danny marcha dans les allées désertées en se laissant guider par ses pas. Un groupe vint à un certain moment à sa rencontre, et il fit un détour pour l'éviter. Le paquet pesait lourd sous son bras et il le changea de place, partagé entre le désir de savoir ce qui était arrivé au héros et le dégoût de n'avoir pas su, avec son petit cerveau d'Homo sapiens, le deviner. En fin de compte, sans doute se déciderait-il à lire le texte une fois rentré chez lui, mais pour l'instant il préférait déambuler ainsi au hasard, en laissant ses pensées en suspens.

En route il rencontra un autre parc qu'il traversa lentement. Il entendit sans les remarquer vraiment des voix d'enfants, jusqu'au moment où il tomba sur deux petits garçons et une fillette. Leur surveillante, qui aurait déjà dû les ramener au Centre, était une tâche floue dans les ombres au loin, avec une autre forme vague à côté d'elle, et elle laissait les trois enfants de cinq ans s'adonner avec joie au plus vieux des passe-temps : jouer dans le sable et se rendre intéressants les uns aux yeux des autres.

Danny s'arrêta avec un sourire. À leur âge, leur faculté d'intuition commençait tout juste à se développer, et leurs jeux ou leurs mimiques avaient un sens à ses yeux, ce qui exerçait sur lui un effet stimulant. Il se rappelait confusément ses camarades de cet âge quand ils s'étaient mis, un peu maladroitement, à acquérir le don de sembler tout savoir, et sa honte d'être distancé par eux. De temps à autre, les lueurs d'intuition dont avait toujours bénéficié l'Homo sapiens lui redonnaient de l'espoir, mais un jour la surveillante avait bien été forcée de lui dire qu'il était différent, et de lui expliquer pourquoi. Mais il rejeta ces souvenirs pénibles et, avec naturel, il se mêla aux enfants pour participer à leurs jeux.

Ils acceptèrent sa présence avec la nonchalance des jeunes êtres qui n'ont pas de refoulements, et ils jouèrent avec lui à qui construirait le plus haut château de sable. Ayant plus d'expérience qu'eux et connaissant mieux les trahisures du sable humide, il triompha avec un sentiment de satisfaction presque pervers.

Puis les lumières du parc s'allumèrent, dissipant la pénombre du crépuscule. Le plus petit des deux garçons leva les yeux vers lui, en le voyant vraiment pour la première fois :

« Oh ! vous êtes Danny Black, n'est-ce pas ? J'ai vu votre photo. Judy, Bobby, regardez ! C'est l'homme qui... »

Il s'enfuit dans les allées désertes en serrant son paquet contre lui, et les voix des enfants décrourent dans son dos. L'imbécile qu'il avait été ! Prendre plaisir à battre des enfants dans une compétition

ridicule, et s'étonner ensuite qu'ils le connaissent ! Il ralentit sa course et se remit à marcher, en se mordant les lèvres à la pensée que leur surveillante devait maintenant les réprimander pour leur étourderie. Et il continua d'avancer droit devant lui.

Il était inévitable que ses pas le conduisent au Muséum, où étaient concentrés tous ses espoirs, mais ce fut pourtant avec surprise qu'il l'aperçut sur son chemin. Puis il en fut heureux. Ils ne pourraient rien déduire de cette visite non préméditée, juste avant la fermeture. Il reprit son souffle, s'efforça de garder une expression détachée et pénétra à l'intérieur ; là, de longs couloirs le menèrent à la salle de l'astronef.

Il était posé, pointé légèrement vers le ciel, mince et immense même dans une salle conçue pour donner l'impression des lointains de l'espace. Sur une longueur de deux cents mètres, le métal brillant étendait sa surface lisse, et la ligne du vaisseau s'incurvait gracieusement de l'étrave à la poupe.

Cet appareil, Danny le savait, était le dernier et le plus grand des paquebots de l'espace que sa race avait construits au faîte de sa gloire. Avant même qu'il fût achevé, les mutations qui devaient aboutir à la nouvelle race humaine avaient déjà été causées par des radiations spatiales, et leurs résultats se développaient rapidement. Pendant un temps, ainsi que l'indiquait le livre de bord, le vaisseau avait voyagé vers Mars, vers Vénus et d'autres points de l'empire de l'homme, tandis que la tension montait lentement sur la mère planète. Il n'y avait plus jamais eu d'autre astronef de fabrication Homo sapiens, car la nouvelle race se répandait et faisait sentir le poids de son intelligence accrue, en inventant le moteur à inversion de matière pour remplacer le vieux moteur à propulsion ionique, moins efficace, dont était équipé le vaisseau. Incapable de concurrencer les nouveaux modèles, il avait été retiré du service et mis au rebut, puis la guerre entre la nouvelle et l'ancienne race avait passé sur lui, l'ensevelissant sous des tonnes de décombres et ne laissant aucun souvenir de son existence.

Jusqu'au jour où, soigneusement déterré après des fouilles dans les ruines de la cale sèche où il était resté enfoui depuis si longtemps, il avait été, l'année précédente, mis à la place d'honneur dans le Museum d'histoire de l'Homo sapiens. Dès lors, il avait concrétisé les rêves et les espoirs de Danny. C'était toujours avec une sorte d'émerveillement respectueux qu'il s'avancait vers lui, vers sa coque où un sas ouvert permettait d'accéder aux chambres de navigation brillamment éclairées.

« Danny ! »

La voix qui avait prononcé son nom l'interrompit brusquement dans sa marche, et il se retourna avec un sursaut, se sentant fautif.

Mais ce n'était que le professeur Kirk, et il fut rassuré. Le vieil archéologue se dirigeait vers lui, avec un sourire à peine visible dans la demi-lumière qui régnait sous l'immense dôme.

« J'ai failli ne pas vous voir, mon garçon, et je m'apprêtais à partir. Et puis j'ai regardé par hasard derrière moi et je vous ai aperçu. J'ai reçu aujourd'hui une information qui pourrait vous intéresser.

— Une information à propos de l'astronef ?

— Bien sûr. Tenez, entrons à l'intérieur, dans le promenoir... autant profiter des privilèges que je possède, et nous y serons plus à l'aise. Vous savez, en vieillissant, je me mets à apprécier la conception que vos ancêtres avaient du confort, Danny. Dommage que notre civilisation soit encore trop jeune pour s'adonner au luxe. »

Parmi tous les Membres de la nouvelle race, Kirk était celui qui semblait le moins gêné en présence de Danny, en partie à cause de son âge, en partie aussi à cause de l'enthousiasme qu'ils avaient partagé à l'arrivée du grand vaisseau dans les salles du Muséum.

Il s'installait maintenant sur un des vieux canapés de l'astronef, tirant parti de sa liberté vis-à-vis du règlement pour allumer une cigarette et en offrir une à Danny.

« Vous savez que tous ces vivres et tout cet équipement qui se trouvaient dans le vaisseau nous avaient intrigués tous les deux, puisque nous ne trouvions aucune mention de l'usage auquel ils étaient destinés. Le livre de bord s'arrête au moment où l'appareil est allé au rebut, vous vous en souvenez, et nous nous demandions pourquoi il avait été pourvu de tous ces stocks, comme si on avait voulu le préparer à nouveau pour un long voyage. Eh bien, de nouvelles fouilles nous ont fourni la clef. C'est votre race qui a emmagasiné ces réserves, Danny, et elle l'a fait après avoir perdu la guerre contre nous ! »

Danny sentit son dos se raidir. La guerre était une période historique à laquelle il évitait de penser, bien qu'il en connût les grandes lignes. Alors que l'Homo intelligens croissait en nombre et que la sélection naturelle éliminait petit à petit la vieille race, cette dernière avait fait une dernière tentative désespérée pour reconquérir la suprématie. Et quoiqu'elle n'eût pas voulu la guerre, la nouvelle race avait été forcée de contre-attaquer farouchement pour se défendre ; ayant l'avantage de sa pensée intuitive, elle avait manifesté une supériorité écrasante, et à la fin des brèves hostilités il ne restait plus que quelques milliers de survivants de l'ancienne race sur les milliards d'individus qu'elle comptait originellement. Sans doute une telle issue était-elle inévitable depuis la première mutation, mais Danny préférait ne pas y songer. Pour l'instant, il approuva de la tête et laissa son interlocuteur poursuivre.

« Vos ancêtres, Danny, avaient été battus, mais ils n'étaient pas

entièrement écrasés, et ils consacrèrent le restant de leur énergie à remodeler ce vaisseau – le seul navigable qui leur restait – et à le pourvoir en approvisionnement. Ils voulaient quitter la Terre, pour partir ils ne savaient où, peut-être vers un autre système solaire, et faire prendre à l'ancienne race un nouveau départ hors de notre présence. C'était leur dernier atout pour survivre, mais leur plan échoua car les membres de ma race en furent informés et firent sauter les docks où se trouvait le vaisseau. C'était quand même un échec glorieux. J'ai pensé que vous aimeriez savoir cette histoire, mon garçon. »

Danny rassembla lentement ses pensées.

« Vous voulez dire, demanda-t-il, que tout ce qui est sur l'astronef vient de mon peuple ? Mais, après tout ce temps, ces provisions ne sont sûrement plus utilisables ?

— Si, elles le sont ; les tests auxquels nous avons procédé ont été concluants. Vos ancêtres savaient aussi bien que nous comment assurer la conservation des denrées, et ils s'attendaient à faire un voyage long peut-être d'un demi-siècle. En fait ces provisions pourraient aussi bien durer mille ans sans s'altérer. (Il projeta sa cigarette en direction d'un cendrier et eut un petit gloussement de satisfaction en la voyant arriver au but.) J'attendais votre venue ce soir en espérant pouvoir vous mettre au courant, et j'ai gardé tous les documents pour vous les montrer. Voulez-vous venir les voir maintenant ?

— Merci, professeur, pas ce soir. Je crois que je vais rester un peu ici. »

Le professeur Kirk hocha la tête et se leva à contrecœur :

« Comme vous voudrez... Je comprends ce que vous ressentez, et je suis désolé moi aussi qu'on enlève l'astronef. Il nous manquera, Danny !

— On va enlever l'astronef ?

— Vous ne le saviez pas ? Je croyais que c'était pour ça que vous étiez venu ce soir. On le veut dans un musée de Londres et on nous donnera une des vieilles fusées lunaires à la place. Dommage ! (Il regarda songeusement les murs et passa la main sur l'étoffe luxueuse qui recouvrait le canapé.) Bon, ne restez pas trop tard et éteignez en partant. Ce sera fermé dans une demi-heure. Bonne nuit, Danny. – Bonne nuit, professeur. »

Figé sur place, Danny écouta les pas du vieil homme s'éloigner. Les battements de son cœur résonnaient à ses tempes. Ils allaient enlever l'astronef ! Ils allaient réduire ses plans à néant et le laisser abandonné dans ce monde nouveau où même les enfants avaient pitié de lui.

Il s'était tellement accroché à cette parcelle d'espoir, à cette notion qu'un jour, s'il le voulait, il s'enfuirait ! D'un geste impatient, il

éteignit les lumières, préférant rester dans l'ombre du vaisseau, là où personne ne pourrait le voir et observer ses émotions. Pendant un an, cette perspective avait été le seul sens donné à sa vie : l'idée qu'il s'emparerait du vaisseau et qu'il partirait, en laissant la nouvelle race loin derrière lui. Il avait passé de longs mois studieux à s'informer de sa structure, à découvrir l'emplacement des réserves, à piocher des centaines de vieux manuels afin d'apprendre à le manœuvrer.

L'astronef était pratiquement fait sur mesure pour la circonstance ; il avait été conçu pour pouvoir être dirigé par un seul homme, même un infirme, en cas d'urgence, et presque toutes les commandes étaient automatiques. Le seul point nécessitant le choix humain était celui de la destination, puisque les planètes grouillaient les unes autour des autres dans la galaxie, mais même à cela le livre de bord suggérait une réponse.

Jadis sa race avait compté des hommes riches en quête de solitude et de nouveauté, choses qu'ils avaient trouvées sur les plus grands des astéroïdes ; grâce au concours de l'argent et de la science, ceux-ci avaient été pourvus d'une gravité artificielle et d'une atmosphère, et on y avait installé des centrales atomiques qui fourniraient de l'énergie pour une durée à peu près illimitée. Maintenant les riches hommes en question étaient morts, et la nouvelle race avait abandonné ce genre de réalisations inutiles. Sûrement, quelque part parmi, ces astéroïdes, il existait pour lui un refuge que le grand nombre de ces mondes miniatures rendrait introuvable.

Danny entendit marcher un gardien et il se leva lentement, s'apprêtant à retourner dans un univers qui ne lui offrirait même plus cet espoir. Ç'avait été un rêve délicieux, un rêve qui lui était nécessaire. Mais maintenant ce rêve était mort. À ce moment, il perçut le bruit des grandes portes qui se refermaient. Le professeur avait oublié de mettre les gardiens au courant de sa présence ! Et on l'avait laissé seul !

Bien sûr, il ne possédait pas le recensement de tous ces mondes en réduction ; il devrait peut-être les passer en revue, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il en trouve un qui lui convienne. Mais quelle importance ? Pour tout le reste, il était prêt. Un moment encore il hésita ; puis ses mains actionnèrent le contrôle du sas extérieur, et celui-ci se referma doucement dans la pénombre, en isolant complètement les bruits que Danny pouvait faire à l'intérieur du vaisseau.

Des lumières s'allumèrent silencieusement au moment où il s'installa dans le siège de navigation. De petites lumières qui signalaient que l'engin était prêt à décoller. Vaisseau fermé... Air contrôlé... Énergie : automatique... Moteurs : automatique... Une cinquantaine de cadrans et de voyants qui racontaient l'histoire d'un



appareil éveillé d'un long sommeil, prêt à être pris en main. Il déplaça lentement le sélecteur de trajectoire le long de la petite carte atmosphérique, en direction du sommet de la stratosphère ; sur la grande carte du ciel qui se déroulait en coordination, l'aiguille du traceur inscrivait une ligne hachée qui le mènerait quelque part vers les astéroïdes, à grande distance de l'actuelle position de Mars, ce qui lui permettrait de passer inaperçu. Plus tard, il pourrait régler les analyseurs pour trouver l'emplacement d'un astéroïde choisi parmi d'autres, et sa trajectoire serait plus précise, mais tout ce qui comptait désormais, c'était de partir au plus vite, avant qu'on s'aperçoive de son absence.

Quelques secondes après, ses doigts enfonçaient sauvagement la touche de mise à feu, et il y eut une secousse comme le vaisseau se cabrait, suivie d'une autre due à l'écroulement des murs du Muséum sous la poussée violente des grands propulseurs ioniques. Sur la carte était apparu un petit point lumineux désignant la position mouvante du vaisseau. Le monde était déjà derrière lui maintenant, et il n'y avait plus personne pour observer ses efforts avec compassion ou pour lui rappeler toutes ses carences. Seul le destin lui jetait un défi, et c'était un défi que ses ancêtres avaient relevé victorieusement à maintes reprises dans le passé.

Une sonnerie résonna pour indiquer qu'il était parvenu aux limites de l'atmosphère, et le bloc massif du pilote automatique se mit à cliqueter paisiblement, en émettant parfois un son plus aigu à mesure qu'il découvrait les irrégularités dans la trajectoire peu orthodoxe que Danny avait tracée à l'intention du vaisseau. Satisfaite de son bon fonctionnement, Danny l'observait. Ses ancêtres n'avaient peut-être été doués que de raison, mais ils avaient su construire des machines presque intuitives dans leur perfection, comme en témoignait le vaisseau. Sa tête était plus haute quand il se rendit aux soutes, et il y avait de la fierté dans sa démarche.

Les provisions alimentaires étaient en bon état de conservation. Il prit de quoi manger, se rappelant qu'il n'avait pas dîné, et tout en absorbant son repas il parcourut le grand livre de bord qui narrait les longs voyages entrepris par l'astronef, à la recherche de quelque référence concernant les astéroïdes. Certains étaient mentionnés sous des noms : Cérès, Pallas, Vesta ; d'autres sous des numéros. Comment choisir ?

Il finit par prendre une décision et retourna dans la salle de navigation, où il contempla l'immensité de l'espace, piquetée de points colorés qui étaient des étoiles et dont la luminosité était beaucoup plus intense, à travers cette absence d'atmosphère, que dans le ciel de la Terre. Il avait fixé son choix sur un planétoïde identifié par un numéro mais également désigné dans le livre de bord sous le nom « le

Danois ». Cette appellation ne voulait apparemment rien dire, mais il semblait être l'un des plus récemment et des plus complètement adaptés aux conditions terrestres, sans figurer toutefois parmi les tout derniers en date, par lesquels commenceraient automatiquement les recherches.

Il régla l'analyseur automatique à l'aide du numéro de code figurant dans le manuel et le regarda se mettre en marche ; il se déplaçait lentement, retraçant à travers toutes les années qui s'étaient écoulées la position présente de l'astéroïde. Puis il tripota la radio, avant de se souvenir qu'elle captait sur une longueur d'onde tombée en désuétude. Après tout, tant mieux : sa coupure d'avec la nouvelle race serait d'autant plus radicale.

L'analyseur continuait son travail d'approche. L'espace avait perdu sa nouveauté, et les opérations de pilotage avaient cessé d'intéresser Danny. Il déambula à travers le vaisseau, se retrouva dans le promenoir où était resté le paquet que lui avait remis la bibliothécaire et qu'il avait oublié. Il n'avait rien d'autre à faire qu'à lire son contenu.

Une fois qu'il eut commencé, il oublia les doutes qu'il avait éprouvés en apprenant que l'histoire était rédigée par Kenning ; elle avait le même mouvement que l'épisode original, la même vérité dans la peinture des caractères, elle rendait le même hommage à la race qui, si longtemps auparavant, avait maîtrisé la destinée. Rien d'étonnant à ce que les lecteurs de l'époque aient désigné cette œuvre comme l'une des plus grandes épopées de l'espace jamais écrites.

Il s'arrêta une fois dans sa lecture, car l'analyseur avait achevé sa tâche et le signalait par un vrombissement feutré ; Danny brancha alors les commandes automatiques pour que le vaisseau se dirige vers le petit monde qui, avec de la chance, serait son refuge. L'engin continua sa course sans plus changer de direction, en observant la trajectoire légèrement incurvée que les sélecteurs avaient jugée la plus adéquate. Et Danny poursuivit sa lecture, enfoncé dans le siège de navigation, en se sentant du fond du cœur proche des personnages du récit. Il n'était plus un pauvre inadapté, objet de la charité publique, mais un homme et un aventurier, comme eux !

En arrivant à la fin, il avait les nerfs à fleur de peau, et ses doigts las laissèrent tomber les feuillets sur le sol. Devant lui une lumière s'était allumée mais il ne la remarquait pas, tant il était absorbé par le souvenir de ce qu'il avait lu. Puis un signal sonore retentit et le fit sursauter.

Ses yeux se portèrent sur le panneau de contrôle où des lettres flamboyaient de façon accusatrice : RADIATION À 10.00 HORIZONTAL. VAISSEAU SIGNALÉ.

Danny abaissa la manette centrale et toute activité cessa dans le

vaisseau, sauf celle des dispositifs de pseudo-gravité. Il distingua sans peine l'autre astronef par la fenêtre d'observation ; le sillage d'une fusée à inversion de matière était visible, pointé apparemment vers la Terre. Ce devait être le Callisto !

L'espace d'un instant, il eut la certitude qu'ils l'avaient repéré, mais le sillage continua de se déplacer et finit par disparaître, tandis que s'éteignait sur le panneau de contrôle l'inscription qui avait signalé l'approche de l'autre vaisseau. Danny attendit encore, tout en vérifiant que, même à pleine amplification, plus aucune trace n'était captée ; puis il remit les moteurs en marche. À cette distance, la légère radiance des propulseurs ioniques passerait sûrement inaperçue.

Plus rien d'autre ne se produisit ; le pilote automatique continuait de ronronner et le ronflement assourdi des propulseurs de résonner à l'arrière, mais il n'y eut plus de signal d'alarme. Lentement, la tête de Danny s'abaissa sur le tableau des commandes, et sa respiration pesante se mêla aux rumeurs et aux cliquetis des appareillages automatiques. Le vaisseau poursuivait son voyage en direction du but qui lui avait été fixé. Tous les éléments de sa course étaient dûment enregistrés à l'avance, jusques et y compris l'atterrissage, et il n'avait plus besoin qu'on s'occupe de lui.

La chose fut prouvée quand une sonnerie grave réveilla Danny, tandis que le panneau annonçait : DESTINATION ATTEINTE.

Il déconnecta toutes les commandes, frotta ses yeux englués de sommeil et regarda au-dehors. Au-dessus de lui brillait un soleil pâle dans un ciel bleuté parsemé de quelques nuages bas. Le vaisseau s'était posé sur un terrain d'atterrissage envahi par les mauvaises herbes, au-delà duquel s'étendaient des prairies et une forêt touffue. L'horizon très proche rappelait que c'était là un monde aux dimensions minuscules, mais hormis ce détail on eût pu se croire sur Terre. Danny aperçut au bord du terrain un hangar et il appliqua aux moteurs une faible poussée qui propulsa lentement le vaisseau à l'intérieur, à l'abri de toute observation.

Il libéra l'entrée du sas et, à son ouverture, sentit le parfum net des plantes et entendit des chants d'oiseaux à proximité. Un lapin sortit d'un terrier et fit quelques bonds avant de disparaître sous le couvert des herbes. Danny poussa un soupir ; tout avait été presque trop facile dans cette découverte, dès le premier essai, du monde qu'il recherchait.

Des bâtiments s'élevaient en bordure du terrain, leurs façades disparaissant à demi sous la végétation une grande maison de pierre, maintenant en ruine, qui jadis avait été entourée d'un jardin bien dessiné, et un peu plus loin une construction plus petite, rongée par le lierre mais toujours debout, vers laquelle il se dirigea et dont la porte s'ouvrit dès qu'il l'eut effleurée de ses doigts.

Les radiateurs branchés sur la centrale atomique qui donnait à ce monde en réduction des conditions atmosphériques et climatiques semblables à celles de la Terre fonctionnaient encore, mais une couche de poussière recouvrait tout. Toutefois le mobilier était resté en bon état. Il l'examina et reconnut certaines de ses pièces pour en avoir vu l'équivalent au Muséum. C'était là les productions de sa race. Il étudia en détail la maison qui allait être la sienne.

Sur la table un livre était posé comme s'il venait d'être abandonné là, et une feuille de papier y était appuyée, avec quelques lignes d'une écriture qui semblait être celle d'une jeune fille. La curiosité le fit s'approcher, et il dut frotter la poussière qui collait au papier avant de pouvoir le déchiffrer.

*Papa,*

*Charley Summers a trouvé l'épave d'un astronef qui avait appartenu à ces créatures, et il est venu me chercher. Nous allons nous y installer : c'est dans la zone 13. Viens nous voir si tes réacteurs peuvent encore t'emmener. Tu rencontreras ton gendre.*

Il n'y avait pas de date, ni rien qui indique si le père était revenu ou ce qui leur était arrivé. Mais Danny déposa avec respect le feuillet sur la table après l'avoir lu, et il regarda par la fenêtre le terrain d'atterrissage, comme s'il s'attendait à voir surgir un vieux vaisseau délabré dans le bref crépuscule qui tombait sur le monde miniature. Le terme ces créatures ne pouvait désigner que les membres de la nouvelle race, après la fin de la guerre ; et cela signifiait que c'était ici un ultime avant-poste de son peuple. Le billet pouvait remonter à dix ans ou à des siècles, il n'en restait pas moins que les siens avaient vécu ici, qu'ils avaient combattu pour survivre et triomphé des difficultés, après que la Terre eut été perdue pour eux. Et, s'ils avaient réussi, il le pouvait aussi !

Et même, si improbable que cela puisse sembler, peut-être subsistait-il encore quelque part certains membres de la vieille race. Peut-être étaient-ils parvenus à se perpétuer, en dépit du temps et des difficultés, en dépit même de l'Homo intelligens.

Les yeux humides, Danny se détourna de l'obscurité qui grandissait au-dehors, et il entreprit de nettoyer sa nouvelle demeure. S'il en restait encore en vie, il les trouverait. Et sinon...

Eh bien, il était là, lui, et il était un représentant de cette grande race audacieuse qui ne connaîtrait pas de défaite tant qu'un seul de ses individus demeurerait vivant. Et cela, jamais il ne l'oublierait.

Sur Terre, Bryant Kenning fit un signe de tête au petit groupe qui l'entourait et il reposa le communicateur. Il souriait mais ses yeux étaient tristes.

« Le vaisseau éclaireur est de retour et annonce qu'il a effectivement choisi d'aller sur le Danois. Le pauvre garçon ! Je commençais à croire que nous avions trop attendu et qu'il ne se lancerait jamais. Encore six mois, et il aurait dépéri comme une fleur sans soleil ! Mais j'étais sûr que ça marcherait quand Miss Larsen m'a montré cette histoire, avec ses paradis mythiques sur des planétoïdes. Un récit de facture adroite, si on aime la pseudohistoire. J'espère que celui que je lui ai préparé le valait.

— Sur le plan de l'inexactitude historique, certainement ! fit le professeur Kirk, avec dans la voix une trace d'amusement qui n'atteignait pas ses lèvres. En tout cas, il a gobé tous nos mensonges et s'est enfui à bord du vaisseau que nous lui avons construit. J'espère qu'il est heureux maintenant, pour quelque temps au moins. »

Miss Larsen rassembla ses affaires et se prépara à partir.

« Le pauvre ! dit-elle. Il était gentil, et si pathétique en même temps. J'aurais voulu que cette fille sur laquelle nous avons travaillé ait donné un meilleur résultat ; peut-être toute cette comédie n'aurait-elle pas été nécessaire. Vous me raccompagnez, Jack ? »

Les deux hommes plus âgés assistèrent au départ de Miss Larsen et de Jack Thorpe, et la pièce continua d'être remplie par le silence et la fumée du tabac. Finalement Kenning haussa les épaules et se tourna vers le professeur :

« Maintenant il a sûrement trouvé le billet. Je me demande après tout si c'était une bonne idée. Quand elle m'est venue au début en lisant cette vieille histoire, je pensais que oui, car j'avais en tête les rapports préliminaires de Jack sur notre sujet numéro 67 ; mais maintenant, je ne sais plus. Au mieux, cette fille n'est qu'un facteur inconnu. En tout cas, tout ce que j'ai fait m'a été dicté par la compassion.

— La compassion ! La compassion qui consiste à payer quelques millions de crédits et quelques milliers d'heures de travail – avec deux ou trois mensonges fournis en surplus – en échange de tout ce que nous devons à la race de ce garçon ! (Le professeur parlait d'une voix lasse, tout en vidant dans un cendrier le fourneau de sa pipe et en se levant pour aller contempler par la grande baie le ciel nocturne.) Je me demande parfois, Bryant, quelle compassion a rencontrée à sa mort le dernier homme de Néanderthal. Ou si la race qui nous succédera quand notre règne prendra fin aura mieux à nous proposer que ce genre de compassion-là. »

Le romancier secoua la tête avec incertitude, et le silence retomba tandis que les deux hommes contemplaient le monde et les étoiles.

Traduit par ALAIN DORÉMIEUX.

*Kindness.*

© Astounding, 1944.

© Casterman, 1971, pour la traduction. (Extrait de « Après demain, la Terre... »)

## UN MONDE DE TALENTS – Philip K. Dick

*Et si, brusquement, au lieu d'une seule, une douzaine de mutations différentes apparaissaient ? Les différentes variétés de mutants pourraient avoir autant de difficultés à s'entendre entre elles qu'à s'arranger de la menace représentée par des normaux inquiets et jaloux.*

*À moins que le mutant ultime ne vienne mettre tout le monde d'accord.*

*Une nouveauté chasse l'autre.*

# I

Quand il pénétra dans l'appartement, un grand nombre de personnes menaient grand tapage sous des lumières flamboyantes. La cacophonie soudaine l'étourdit. Conscient des vagues de formes, de sons, d'odeurs, de tâches obliques tri-dimensionnelles, mais essayant de regarder avec attention à travers et au-delà, il s'immobilisa dans l'entrée. Par un acte de volonté, il était capable d'éclaircir quelque peu tout ce trouble ; la frénésie dépourvue de sens de l'activité humaine s'établit graduellement en une trame quasi ordonnée.

« Qu'y a-t-il ? demanda sèchement son père.

— C'est ce que nous avons prévu il y a une demi-heure, dit sa mère en voyant que le petit garçon de huit ans s'abstenait de répondre.

— Je voudrais que vous me laissiez aller chercher un Corpsman pour l'examiner.

— Je n'ai pas entièrement confiance dans le Corps. Et nous avons encore douze ans pour résoudre ce problème. Si nous n'y sommes pas parvenus d'ici là...

— Plus tard. » Elle se pencha et ordonna d'un ton acide : « Entre, Tim. Dis bonjour à tout le monde.

— Essaie de maintenir une attitude objective, ajouta doucement son père. Au moins jusqu'à la fin de la soirée. »

Tim traversa silencieusement le salon bondé, ignorant les configurations obliques variées, le corps penché en avant, la tête tournée sur le côté. Ni l'un ni l'autre de ses parents ne le suivit ; ils avaient été interceptés par l'hôte, puis entourés par les invités Norms et Psis.

Dans la mêlée, on oublia l'enfant. Il fit un bref tour de salon, se convainquit que rien n'existait là, puis se dirigea vers un hall latéral. Un serviteur mécanique lui ouvrit la porte d'une chambre à coucher dans laquelle il pénétra.

\*

\*\*

La chambre était vide d'occupants ; la soirée commençait à peine. Il permit aux voix et à l'animation qui le suivaient de se dissoudre en un brouhaha confus. De faibles parfums féminins flottaient dans l'appartement au luxe tapageur, portés par l'air chaud artificiel semblable à celui de Terra, pompé à partir des canalisations



principales de la ville. L'enfant se redressa et inhala les douces odeurs de fleurs, de fruits, d'épices – et aussi quelque chose de plus.

Il dut traverser toute la pièce pour pouvoir l'isoler. C'était là, acide comme du lait caillé – l'avertissement sur lequel il comptait. Et cela était dans la chambre à coucher.

Avec précaution, il ouvrit un placard. Le sélecteur mécanique essaya de lui présenter des vêtements, mais il l'ignora. Avec le placard ouvert, l'odeur était plus forte. L'Autre était quelque part à proximité du placard. Sinon effectivement à l'intérieur.

Sous le lit, peut-être ?

Il s'accroupit et scruta. Il n'y avait rien là. Il s'allongea sur le sol et regarda sous la table de travail métallique, un meuble typique de résidence officielle coloniale. Là, l'odeur était encore plus forte, et la peur et l'excitation l'envahirent. Il sauta sur ses pieds et écarta le bureau de la surface plastique lisse du mur.

L'Autre était là dans l'ombre, collé au mur, à l'endroit où le bureau s'était trouvé.

C'était un Autre Droit, naturellement. Il avait seulement identifié un Gauche, le temps d'une fraction de seconde. L'Autre n'avait pas réussi à se phaser totalement. Il s'en écarta prudemment, sachant que, sans sa coopération, les choses étaient allées aussi loin qu'elles le pouvaient. L'Autre le regardait calmement, conscient de son attitude négative, mais il n'y avait rien qu'il pût faire. Il ne fit aucune tentative pour communiquer, car cela avait déjà échoué.

\*

\*\*

Tim n'avait rien à craindre. Il demeura immobile et passa un long moment à scruter l'Autre. Il tenait sa chance d'en apprendre un peu plus à son sujet. Un espace les séparait, dans lequel il y avait seulement l'image visuelle et l'odeur – de petites particules vaporisées – de l'Autre qui traversait.

Il n'était pas possible d'identifier cet Autre ; beaucoup d'entre eux étaient à tel point similaires qu'ils donnaient l'impression d'être les multiples de la même unité. Mais parfois l'Autre était radicalement différent. Était-il possible que des sélections variées eussent été essayées, des tentatives alternées pour traverser ?

À nouveau, la pensée le frappa. Les gens qui se trouvaient dans le salon, à la fois ceux des classes Norm et Psi – et même la classe Muette à laquelle il appartenait – semblaient avoir réussi à tenir en échec leurs propres Autres. C'était étrange, car leurs Gauches seraient avancés au-delà du sien... à moins que le cortège des Droits ne

diminue tandis que le groupe des Gauches augmentait.

Y avait-il un total déterminé d'Autres ?

Il revint vers la frénésie du salon. Les gens murmuraient et tourbillonnaient en tous sens, et de chaudes odeurs l'accablaient avec leur proximité. Il était clair qu'il lui faudrait obtenir l'information de son père et de sa mère. Il avait déjà épluché les indices de recherches accrochés à la transmission éducationnelle du système de Sol – sans résultats car le circuit ne fonctionnait pas.

« Où étais-tu en train de rôder ? » lui demanda sa mère en s'arrachant à la conversation animée qui s'était instaurée parmi un groupe d'officiels de la classe Norm, qui encombraient tout un côté de la pièce. Elle avait surpris l'expression de son visage.

« Oh ! dit-il. Même ici ? »

Il avait été surpris par la question. Le territoire ne faisait pas de différence. Ne savait-elle pas cela ? En patageant, il se retira en lui-même pour réfléchir. Il avait besoin d'aide ; il ne pouvait pas comprendre sans assistance extérieure. Mais un faible bloc verbal existait. S'agissait-il seulement d'un problème de terminologie ou était-ce plus que cela ?

Tandis qu'il errait dans le salon, la senteur vague et aigre filtrait vers lui à travers le lourd rideau des odeurs corporelles des invités. L'Autre était toujours là, accroupi dans l'obscurité, là où le bureau s'était trouvé, dans les ombres de la chambre à coucher vide. Attendant le moment de traverser et d'envahir. Attendant que l'enfant fasse deux pas de plus.

\*

\*\*

Julie regarda l'enfant avancer, une expression soucieuse sur son petit visage.

« Il nous faudra garder les yeux sur lui, dit-elle à son mari. Je prévois une situation montante évoluant à partir de cette chose qu'il a en lui. »

Curt l'avait également remarqué, mais il continua à parler avec les officiels de la classe Norm qui étaient groupés autour des deux Précogs.

« Que feriez-vous, demanda-t-il, si réellement ils ouvraient le feu sur nous ? Vous savez que Grand Benêt est incapable de contrôler une grêle de projectiles robots lancés depuis une faible distance. Le problème de temps à autre se rapporte à la nature des expériences... et il a nos avertissements d'une demi-heure, à Julie et à moi.

— C'est vrai. »

Fairchild gratta son nez mélancolique et frotta la barbe rude qui se montrait sous sa lèvre.

« Mais je ne pense pas qu'ils se lanceront avec entrain dans des hostilités ouvertes. Cela nous légaliserait en quelque sorte et ouvrirait complètement les choses. Nous pourrions vous réunir, vous les gens de la classe Psi, et... » – il eut un sourire étriqué – « et nous pourrions penser que le Système de Sol est loin au-delà de la nébuleuse d'Andromède. »

\*

\*\*

Curt écoutait sans ressentiment, car les mots de l'homme ne constituaient pas pour lui une surprise. Tandis que lui et Julie roulaient en voiture, ils avaient tous deux prévu la soirée, ses discussions infructueuses, les aberrations croissantes de leur fils. La portée de la préconnaissance de sa femme était légèrement supérieure à la sienne. Elle voyait, en ce moment précis, au-delà de sa propre vision du futur proche. Il se demandait ce qu'indiquait l'expression tourmentée de son visage.

« Je crains, dit-elle fermement, que nous n'ayions une petite querelle avant de rentrer chez nous cette nuit ».

Eh bien, il avait déjà prévu cela.

« C'est la situation, dit-il, rejetant le sujet. Tout le monde ici est énervé. Ce n'est pas seulement vous et moi qui nous apprêtons à nous battre. »

Fairchild écoutait avec sympathie.

« Je constate qu'il y a quelques inconvénients à être un Précog. Mais sachant que vous allez avoir une querelle, ne pouvez-vous altérer les choses, avant qu'elle ne commence ?

— Bien sûr, répondit Curt, de la façon dont nous vous donnons une pré-information et dont vous l'utilisez pour altérer la situation avec Terra. Mais ni Julie ni moi ne nous en soucions particulièrement. Cela demande un immense effort mental pour empêcher quelque chose de ce genre... et ni elle ni moi ne disposons de cette énergie considérable.

— Je désire simplement que vous me laissiez le transférer au Corps, dit Julie d'une voix basse. Je ne peux pas continuer à le laisser rôder ainsi, scrutant les choses, regardant dans les placards à la recherche de je ne sais quoi !

— Cherchant les Autres, dit Curt.

— Quoi que cela puisse être. »

Fairchild, un modérateur-né, tenta une médiation. « Vous avez eu douze ans, dit-il. Ce n'est pas une honte que de voir Tim demeurer

dans la classe des Muets ; chacun de vous commence de cette manière. S'il a des pouvoirs Psi, il le montrera.

— Vous parlez comme un Précog à vision infinie, dit Julie, amusée. Comment savez-vous qu'ils le montrent ? »

Sous l'effort, le visage bienfaisant de Fairchild se tordit, et Curt se sentit désolé pour lui. Fairchild avait trop de responsabilités, trop de décisions à prendre, trop de vies dans ses mains. Avant la Séparation d'avec Terra, il avait été un officiel appointé, un bureaucrate avec un travail et une routine clairement définis. Maintenant, il n'y avait personne pour lui communiquer un mémo inter-système de bonne heure le lundi matin. Fairchild travaillait sans instructions.

« Voyons votre truc, dit Curt. Je suis curieux de voir comment cela fonctionne. »

Fairchild eut l'air étonné.

« Comment diable... » Puis il se souvint. « Bien sûr, vous devez déjà l'avoir prévu. » Il fouilla dans une poche de sa veste. « J'avais l'intention d'en faire la surprise de la soirée, mais aucune surprise n'est possible avec deux Précogs dans les parages. »

Les officiels de la classe Norm les entourèrent tandis que leur patron produisait un carré de papier de soie et en extrayait une petite pierre scintillante. Un silence intéressé s'établit dans la pièce tandis que Fairchild examinait la pierre de très près, comme un joaillier étudiant une gemme.

« C'est une chose ingénieuse, admit Curt.

— Merci, dit Fairchild. Elles vont maintenant commencer à arriver d'un jour à l'autre. L'éclat de la pierre est destiné à attirer les enfants et les gens des classes inférieures qui sont prêts à se battre pour un hochet – la richesse possible, vous comprenez. Et les femmes aussi, naturellement. Tout le monde s'arrête pour ramasser ce qu'il pense être un diamant – n'importe qui sauf les membres des classes Tech. Je vais vous montrer. »

\*

\*\*

Il jeta un coup d'œil dans le salon, où un calme relatif s'était établi, aux invités dans leurs gais vêtements de soirée. Tim se tenait dans un coin, la tête tournée sur le côté. Fairchild hésita, puis lança la pierre sur le tapis où elle roula pour s'immobiliser presque aux pieds de l'enfant. Les yeux du garçon ne cillèrent pas. L'air absent, il regardait sans les voir les gens qui l'entouraient, inattentif à l'objet brillant à ses pieds.

Curt s'avança et sourit.

« Il vous faudra produire quelque chose de la taille d'un transport à réaction si vous voulez l'intéresser », dit-il. Il se pencha et ramassa la pierre. « Ce n'est pas votre faute si Tim ne réagit pas à des choses terrestres telles que des diamants de cinquante carats. »

Fairchild était découragé par l'échec de sa démonstration.

« J'avais oublié », dit-il. Puis il se dérida. « Mais il n'y a plus maintenant aucun Muet sur Terra. Écoutez et voyez ce que vous pensez du discours. J'y suis pour quelque chose. »

\*

\*\*

Dans la main de Curt, la pierre gisait froide. Dans ses oreilles résonnait un bourdonnement pareil à celui d'un moustique, une cadence contrôlée et modulée qui provoquait des murmures dans toute la pièce.

« Mes amis, déclara la voix enregistrée, les causes du conflit entre Terra et les colonies centauriennes ont été grossièrement déformées par la presse.

— Est-ce que ceci est vraiment destiné aux enfants ? demanda Julie.

— Peut-être pense-t-il que les enfants terriens sont plus avancés que les nôtres », dit un officiel de la classe Psi tandis qu'un murmure amusé s'élevait dans la pièce.

Le bourdonnement se poursuivit, débitant sa mouture d'arguments légalistes, d'idéalisme et d'imploration presque pathétique. Le ton de mendicité fut désagréable à Curt. Pourquoi Fairchild éprouvait-il le besoin de se mettre à genoux et de plaider auprès des Terriens ? Tout en écoutant, Fairchild tirait avec assurance sur sa pipe, les bras croisés, son lourd visage exprimant la satisfaction. De toute évidence, il n'était pas conscient de la minceur des mots enregistrés.

Il vint à l'esprit de Curt qu'aucun d'entre eux – y compris lui-même – ne se rendait compte de la réelle fragilité de leur mouvement de Séparation. Il était sans aucune utilité de faire remarquer la faiblesse des mots soufflés par la pseudo-pierre précieuse. Aucune description de leur position n'était susceptible de refléter la demi-peur querelleuse qui dominait les Colonies.

« Il a été depuis longtemps établi, disait la pierre, que la liberté est la condition naturelle de l'homme. La servitude, la mise en esclavage d'un seul homme ou d'un groupe d'hommes par un autre, est un reliquat du passé, un anachronisme. Les hommes doivent se gouverner eux-mêmes. »

« Il est étrange d'entendre une pierre dire cela, dit Julie, à demi

amusée. Un morceau de caillou inerte. »

« On vous a dit que le Mouvement Sécessionniste Colonial compromettrait vos existences et votre standard de vie. Ceci est faux. Le standard de vie de toute l'humanité s'élèvera si toutes les planètes-colonies sont autorisées à se gouverner elles-mêmes et trouvent leurs propres marchés économiques. Le système commercial pratiqué par le gouvernement terrien à l'égard des Terriens vivant à l'extérieur du groupe de Sol... »

« Les enfants apporteront cette chose à la maison, dit Fairchild. Et les parents la leur prendront. »

\*

\*\*

La pierre bourdonna :

« Les Colonies ne peuvent pas demeurer uniquement des bases de ravitaillement pour Terra, des sources de matériaux bruts et de travail à bon marché. Les Coloniaux ne peuvent pas demeurer des citoyens de seconde zone. Les Coloniaux ont autant le droit de déterminer leur propre société que ceux qui sont demeurés dans le groupe de Sol. Aussi, le Gouvernement colonial a-t-il sollicité le Gouvernement terrien pour une rupture de ces liens qui nous empêchent de réaliser nos destinées manifestes. »

Curt et Julie échangèrent un regard. La dissertation académique pendait comme un poids mort dans la pièce. Était-ce là l'homme que la Colonie avait élu pour diriger le mouvement de résistance ? Un officiel appointé, pédant, un bureaucrate et – Curt ne put s'empêcher de le penser – un homme sans pouvoirs Psi ? Un Normal ?

Fairchild avait probablement incité à rompre avec Terra à la suite de quelque banale erreur d'interprétation d'une directive de routine. Nul – excepté peut-être le Corps télépathe – ne savait ses motifs ni combien de temps il pourrait continuer.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Fairchild lorsque la pierre eut achevé son monologue. Il y en a des millions qui tombent en grêle sur le groupe de Sol. Vous savez ce que la presse terrienne dit de nous – de haineux mensonges – que nous voulons nous emparer de la direction de Sol, que nous sommes d'affreux envahisseurs venant de l'espace extérieur, des mutants, des monstres. Il nous faut riposter à une telle propagande.

« Eh bien, dit Julie, un tiers d'entre nous sont effectivement des monstres. Pourquoi ne pas faire face à cela ? Je sais que mon fils est un monstre inutile ».

Curt lui prit le bras.

« Personne n'a le droit d'appeler Tim un monstre, pas même vous.

— Mais c'est la vérité ! Si nous étions de retour sur le système de Sol – si nous n'avions pas été séparés – vous et moi, nous serions dans des camps de détention, attendant d'être... vous savez quoi. » Elle lança un regard féroce en direction de son fils. « Et il n'y aurait pas de Tim. »

Depuis un angle de la pièce, un homme au visage aigu parla :

« Nous ne serions pas dans le système de Sol. Nous aurions rompu de notre propre initiative sans l'aide de quiconque. Fairchild n'a rien à voir avec cela. C'est nous qui l'avons amené. N'oubliez jamais ça ! »

Curt regarda l'homme avec hostilité. Reynolds, chef du Corps télépathe, était à nouveau ivre. Ivre et répandant sa cargaison de haine au vitriol à l'égard des Norms.

« Peut-être, accorda Curt, mais nous aurions voulu pouvoir disposer d'un long temps pour le faire.

— Vous et moi savons ce qui maintient cette Colonie en vie », répondit Reynolds, son visage empourpré arrogant et ricanant. « Combien de temps ces bureaucrates pourront-ils continuer sans Grand Benêt, sans Sally, sans vous deux, les Précogs, et sans nous tous ? Faisons face aux faits – nous n'avons pas besoin de cet étalage légal. Nous ne vaincrons pas en raison de quelques appels pieux à la liberté et à l'égalité. Nous vaincrons parce qu'il n'y a pas de Psis sur Terra. »

\*

\*\*

La gaieté dans la pièce diminua. Des murmures coléreux s'élevèrent parmi les hôtes de la classe Norm.

« Écoutez, dit Fairchild à Reynolds, vous êtes toujours un être humain, même si vous pouvez lire dans les esprits. Avoir un talent ne veut pas dire que...

— Épargnez-moi un cours, coupa Reynolds. Ce n'est pas un idiot qui va m'apprendre ce que j'ai à faire.

— Vous allez trop loin, dit Curt à Reynolds. Quelqu'un vous donnera une gifle quelque jour. Si ce n'est pas Fairchild, peut-être sera-ce moi.

— Vous et votre Corps qui se mêle toujours de ce qui ne le regarde pas, dit un Résurrecteur de la classe Psi à Reynolds, tout en lui agrippant le col. Vous pensez que vous nous êtes supérieur parce que vous avez la faculté de sonder nos esprits. Vous pensez que...

— Lâchez-moi », dit Reynolds d'une voix menaçante.

Un verre se brisa sur le sol, une femme eut une crise nerveuse.

Deux hommes se colletèrent ; un troisième s'en mêla et, en un éclair, un sauvage tumulte de ressentiment se mit à bouillir au centre de la pièce.

Fairchild cria pour remettre de l'ordre :

« Pour l'amour de Dieu, si nous nous battons entre nous, nous sommes finis. Ne comprenez-vous pas ? Il nous faut agir ensemble ! »

Il fallut un moment avant que le tumulte s'apaise. Reynolds dépassa Curt en se frayant un chemin à coups d'épaule et en murmurant entre ses dents. Les autres Télépathes le suivirent, l'air agressif.

\*

\*\*

Tandis que Curt et Julie roulaient lentement en direction de leur maison dans l'obscurité bleuâtre, une partie de la propagande de Fairchild se répétait sans relâche dans le cerveau de Curt.

« On vous a dit qu'une victoire des Colons signifiait une victoire des Psis sur les êtres humains normaux. Ceci est faux ! La Séparation n'a été concertée et réalisée ni par les Psis ni par les Mutants. La révolte a été une réaction spontanée des Colons de toutes les classes. »

« Je me le demande, dit Curt d'un ton rêveur. Peut-être Fairchild a-t-il tort. Peut-être est-il manipulé par les Psis sans le savoir. Personnellement, je l'aime bien, tout stupide qu'il soit.

— Oui, il est stupide », convint Julie.

Dans l'obscurité qui régnait à bord de la voiture, sa cigarette était un brillant charbon brûlant de colère. Sur le siège arrière, Tim dormait en chien de fusil, réchauffé par la chaleur irradiée par le moteur. Le paysage stérile et rocheux de Proxima III s'étendait à l'avant de la voiture, étendue vague, hostile et étrangère. Quelques constructions réalisées de la main de l'homme s'apercevaient de-ci de-là, parmi les silos et les champs.

« Je ne crois pas Reynolds », poursuivit Curt, sachant très bien qu'il était en train d'amorcer la querelle prévue entre eux mais ne désirant pas l'éviter. « Reynolds est intelligent, sans scrupule et ambitieux. Ce qu'il désire, c'est le prestige et la position sociale. Mais Fairchild pense à la prospérité de la Colonie. Il veut vraiment toute cette salade qu'il a dictée à ses pierres.

— Ce radotage ! (Le ton de Julie était méprisant.) Les Terriens n'ont pas fini d'en rire. Écouter cela en gardant un visage impassible était au-dessus de mes forces ; et pourtant Dieu sait que nos vies dépendent de tout cela.

— Eh bien, dit Curt en choisissant ses mots, car il savait dans quoi



il se lançait, il se pourrait que les Terriens aient plus le sens de la justice que vous et Reynolds. » Il se tourna vers elle. « Je puis voir ce que vous vous apprêtez à faire, et vous le pouvez aussi en ce qui me concerne. Peut-être avez-vous raison, peut-être devrions-nous en finir avec cette situation. Dix ans sans sentiment représentent une longue période. Et ce n'était pas notre idée dans le premier endroit.

— Non », accorda Julie. Elle écrasa sa cigarette et en alluma une autre d'une main tremblante. « S'il y avait eu un autre Précog que vous, seulement un ! C'est quelque chose que je ne puis pardonner à Reynolds. C'était son idée, vous savez. Je n'aurais jamais dû donner mon accord. Pour la gloire de la race ! En avant avec la bannière Psi ! L'union mystique des premiers Précogs de l'Histoire... et regardez ce qu'il en est sorti !

— Taisez-vous, dit Curt. Il ne dort pas et il pourrait nous entendre. »

\*

\*\*

La voix de Julie était amère.

« M'entendre, oui. Me comprendre, non. Nous voulions savoir à quoi ressemblerait la seconde génération – eh bien, nous sommes fixés maintenant. Un Précog plus un Précog égale un monstre. Un mutant inutile. Voyons les choses en face. Le M sur sa carte signifie Monstre. »

Les mains de Curt se crispèrent sur le volant.

« C'est un mot que ni vous ni personne ne doit employer.

— Monstre ! » Elle se pencha vers lui, ses dents étincelant à la lumière du tableau de bord, les yeux luisants. « Peut-être les Terriens ont-ils raison – peut-être devrions-nous, nous Précogs, être stérilisés et mis à mort. Écrasés, détruits. Je pense que... »

Elle se tut abruptement, répugnant à achever sa phrase.

« Poursuivez, dit Curt. Vous pensez peut-être que quand la révolte aura réussi et que nous aurons le contrôle des Colonies, nous pourrions abaisser la ligne de démarcation par la sélection. Avec le Corps au sommet, naturellement.

— Séparer le bon grain de l'ivraie, dit Julie. Tout d'abord les Colonies de Terra. Ensuite, nous deux. Et quand il grandira, bien qu'il soit mon fils...

— Ce que vous faites, coupa Curt, c'est juger les gens en fonction de leur utilisation. Tim n'est pas utile, aussi n'y a-t-il aucun intérêt à le laisser vivre, n'est-ce pas ? » La pression de son sang augmentait, mais il avait dépassé le stade de s'en inquiéter. « Engraisser les gens comme du bétail. Un humain n'a aucun droit à vivre ; c'est un privilège que

nous faisons la grâce d'accorder selon notre fantaisie. » Curt lança la voiture le long de la route déserte. « Vous avez entendu Fairchild jaser sur la liberté et l'égalité. Il y croit, et moi aussi. Et je crois que Tim – ou n'importe qui d'autre – a le droit d'exister, que nous puissions ou non faire usage de son talent et même s'il n'a pas de talent du tout.

— Il a le droit de vivre, dit Julie, mais rappelez-vous qu'il n'est pas l'un de nous. C'est une bizarrerie de la nature. Il n'a pas notre pouvoir, notre... – elle grinça triomphalement les mots – pouvoir supérieur.

Curt fit obliquer la voiture vers le bord de la route, l'immobilisa et ouvrit la portière. Un air triste et aride s'engouffra à l'intérieur.

« Conduisez jusqu'à la maison. » Il se pencha vers le siège arrière et toucha Tim pour le réveiller. « Viens, petit. Nous sortons. »

Julie se mit au volant.

« Quand reviendrez-vous à la maison ? Ou avez-vous déjà réglé tout cela dès maintenant ? Il vaut mieux que nous soyons fixés. Elle pourrait appartenir à cette catégorie de gens qui font marcher les autres. »

Curt fit claquer la portière de la voiture. Il prit la main de son fils et s'éloigna avec lui en direction d'une rampe qui se devinait dans l'obscurité nocturne. Tandis qu'ils commençaient à gravir les marches, il entendit la voiture s'éloigner le long de la route.

« Où sommes-nous ? demanda Tim.

— Tu connais cet endroit. Je t'y amène chaque semaine. Ceci est l'école où ils entraînent les gens comme toi et moi – l'endroit où nous, les Psis, nous recevons notre éducation. »

## II

Des lumières s'allumèrent autour d'eux. Des corridors s'étirèrent de part et d'autre de l'entrée principale comme des branches de métal.

« Tu pourrais demeurer ici pendant quelques jours, dit Curt à son fils. Peux-tu rester quelque temps sans voir ta mère ? »

Tim ne répondit pas. Il avait plongé dans son silence habituel alors qu'il marchait au côté de son père. Curt s'étonna à nouveau du fait que l'enfant pouvait être si lointain – comme il l'était visiblement en ce moment – et en même temps si terriblement vigilant. La réponse était écrite sur chaque centimètre du jeune corps raidi. Tim était seulement éloigné du contact avec les êtres humains. Il maintenait une tangence presque contrainte avec le monde extérieur – ou, du moins, un monde extérieur. Mais quoi que ce fût, cela n'incluait pas les humains, bien que cela fût fait d'objets extérieurs bien réels.

Ainsi qu'il l'avait déjà prévu, son fils lui échappa soudain et se mit à courir. Curt le laissa s'éloigner dans un corridor latéral. Il le regarda qui tirait anxieusement sur la poignée d'un distributeur automatique, essayant de l'ouvrir.

« D'accord », dit Curt d'un air résigné. Il le suivit et déverrouilla le distributeur avec son passe, « Tu vois ? Il n'y a rien là-dedans. »

Le flot de soulagement qui envahit le visage de l'enfant montra qu'il manquait totalement de pré-connaissance. Le cœur de Curt défaillit à cette vue. Le précieux talent que Julie et lui possédaient n'avait tout simplement pas été transmis. Quoi que fût l'enfant, ce n'était pas un Précog.

Bien qu'il fût plus de deux heures du matin, les départements intérieurs de la Construction Scolaire débordaient d'activité. Curt salua maussadement deux Corpsmen qui flânaient au bar, entourés de verres de bière et de cendriers.

« Où est Sally ? demanda-t-il. Je voudrais entrer et voir Grand Benêt. »

Un des Télépathes agita paresseusement un pouce.

« Elle est quelque part dans les parages. Par là, dans le secteur des enfants, probablement endormie. Il est tard. » Il regarda Curt, dont les pensées étaient tournées vers Julie. « Vous devriez vous débarrasser d'une femme pareille. Elle est trop vieille et trop maigre, de toute manière. Ce dont vous avez réellement besoin, c'est d'une jeune poulette dodue et... »

Curt fit naître en lui une explosion de dégoût mental et fut satisfait de voir le jeune visage souriant devenir dur d'antagonisme. L'autre Télépathe se leva d'un bond et cria à Curt : « Quand vous en aurez

assez de votre femme, envoyez-la-nous.

— Je dirais que vous recherchez une jeune fille d'une vingtaine d'années », dit un autre Télépathe en faisant pénétrer Curt dans l'aile qui abritait les dortoirs du quartier des enfants. « Des cheveux noirs – corrigez-moi si je me trompe – et des yeux noirs. Vous avez en vous une image complètement formée. Peut-être s'agit-il d'une fille spécifique. Voyons voir. Elle est petite, nettement jolie, et son nom est... »

Curt maudit la situation qui nécessitait qu'il ait affaire aux hommes du Corps. Les Télépathes s'entremêlaient à travers toutes les Colonies et, en particulier, à travers l'École et les bureaux du Gouvernement Colonial. Il resserra sa prise autour du poignet de Tim et le conduisit jusqu'à la porte d'entrée.

« Votre fils, dit le Télépathe alors que Tim passait près de lui, explore certainement le bizarre. Cela vous ennuerait que je le sonde un peu plus profondément ?

— Sortez de son esprit ! » ordonna sèchement Curt. Il referma brutalement la porte sur eux, tout en sachant que cela ne faisait aucune différence, mais en se réjouissant au bruit du lourd métal glissant pour se mettre en place. Il poussa Tim dans un corridor étroit puis dans une petite pièce. Tim tira pour s'écarter, en regardant une porte latérale ; Curt le retint sauvagement.

« Il n'y a rien là-dedans ! réprimanda-t-il avec rudesse. Ce n'est qu'une salle de bain. »

Tim continua à tirer. Il tirait toujours quand Sally apparut, serrant une robe de chambre autour d'elle, le visage bouffi de sommeil.

« Hello, Mr. Purcell ! dit-elle à Curt. Hello, Tim ! » En bâillant, elle alluma un lampadaire et se laissa tomber sur une chaise. « Que puis-je faire pour vous à cette heure de la nuit ? »

\*

\*\*

C'était une fillette de treize ans, grande et maigre, avec des cheveux couleur de blé mûr et une peau criblée de tâches de rousseur. Elle mordilla d'un air endormi l'ongle de son pouce et bâilla à nouveau pendant que l'enfant s'asseyait en face d'elle. Pour l'amuser, elle anima une paire de gants qui traînait sur une table basse. Tim rit de bon cœur en regardant les gants marcher à tâtons sur le bord de la table, agiter leurs doigts aveuglément et entreprendre une descente prudente vers le plancher.

« C'est parfait, dit Curt. Tu t'améliores. Je dirai même que tu atteins la perfection. »

Sally haussa les épaules.

« L'École ne peut rien m'apprendre, Mr. Purcell. Vous savez que je suis le Psi le plus avancé en ce qui concerne le pouvoir d'animation. Ils me laissent travailler seule. En fait, j'instruis un groupe de petits enfants, toujours des Muets, qui pourraient avoir quelque chose... Je pense qu'un ou deux d'entre eux pourraient travailler, avec de la pratique. Tout ce qu'ils peuvent me donner, c'est un encouragement psychologique, des tas de vitamines et de l'air frais. Mais ils ne peuvent rien m'apprendre – rien du tout.

— Ils peuvent t'apprendre à quel point tu es importante », dit Curt.

Il avait prévu cela, naturellement. Au cours de la dernière demi-heure, il avait sélectionné un certain nombre d'approches possibles, et les avait écartées les unes après les autres pour ne conserver que celle-ci.

« Je suis venu pour voir Grand Benêt. Cela signifie qu'il fallait que je te réveille. Sais-tu pourquoi ?

— Bien sûr, répondit Sally. Vous avez peur de lui. Et comme Grand Benêt a peur de moi, vous avez besoin que je vienne ». Elle permit aux gants de retrouver leur immobilité puis elle se leva. « Eh bien, allons-y ».

Il avait vu Grand Benêt à plusieurs reprises dans sa vie, mais il ne s'était jamais habitué à cette vision. Terrifié en dépit du fait qu'il avait prévu cette scène, Curt se tint dans l'espace ouvert en face de la plateforme, regardant vers le haut, silencieux et impressionné comme toujours.

« Il est gros, dit Sally d'un ton pratique. S'il ne maigrit pas, il ne vivra pas longtemps. »

Grand Benêt était affalé comme un pudding gris et écoeurant dans l'immense fauteuil que le Département Technique avait fabriqué pour lui. Ses yeux étaient mi-clos. Ses bras pulpeux pendaient mous et inertes le long de ses flancs. Des bourrelets de graisse s'étaient enlisés sur les accoudoirs et les côtés du fauteuil. Le crâne en forme d'œuf de Grand Benêt était frangé de cheveux humides, filandreux et visqueux, enchevêtrés comme des algues en putréfaction. Ses ongles étaient noyés dans des doigts pareils à des saucisses. Ses dents étaient noires et gâtées. Ses petits yeux papillotèrent lourdement lorsqu'il identifia Curt et Sally, mais son corps obèse demeura immobile.

« Il se repose, expliqua Sally. Il vient juste de manger.

— Hello ! » dit Curt.

De la bouche enflée, entre des lèvres de chair rose, naquit une réponse grommelée.

« Il n'aime pas être ennuyé si tard, traduisit Sally en bâillant. Et ce n'est pas moi qui vais l'en blâmer. »

Elle erra à travers la pièce, s'amusant à animer les appliques lumineuses le long des murs. Les appliques luttèrent pour se désolidariser des supports plastiques dans lesquels elles étaient serties.

« Cela semble si muet, si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je m'exprime ainsi, Mr. Purcell. Les Télépathes empêchent les infiltrateurs terriens de pénétrer ici, et tout votre travail consiste à lutter contre eux. Cela signifie que vous aidez Terra, n'est-ce pas ? Si nous n'avions pas le Corps qui vous surveille pour notre compte...

— J'empêche les Terriens d'entrer, murmura Grand Benêt. J'ai mon mur et je fais tout reculer.

— Tu fais reculer les projectiles, rectifia Sally, mais tu ne peux empêcher les infiltrateurs d'entrer. Un infiltrateur terrien pourrait venir ici à cette minute et tu ne le saurais même pas. Tu n'es qu'une grosse masse de lard stupide. »

La description était exacte. Mais l'énorme montagne de chair était le pivot de la défense de la Colonie, le plus talentueux des Psis. Grand Benêt était le centre du mouvement de Séparation... et le symbole vivant de son problème.

Grand Benêt avait un pouvoir paracinétique presque infini et l'esprit d'un enfant de trois ans. Il était, spécifiquement, un idiot savant. Ses pouvoirs légendaires avaient absorbé toute sa personnalité, l'avaient desséchée et dégénérée plutôt que développée. Il aurait pu détruire la Colonie depuis longtemps si ses désirs et ses peurs physiques avaient été accompagnés de ruse et de finesse. Mais Grand Benêt, inerte et impuissant, dépendant totalement des instructions du Gouvernement Colonial, était réduit à une passivité morose par sa terreur de Sally.

« J'ai mangé un cochon entier. » Grand Benêt lutta pour avoir une position quasi assise, éructa et essuya mollement son menton. « Deux cochons, en fait. Ici même dans cette pièce, il y a juste un petit moment. Je pourrais en avoir plus si je le désirais. » La nourriture des colons consistait essentiellement en protéines artificielles cultivées en réservoirs. Grand Benêt s'amusait lui-même à l'idée de leur prix.

« Le cochon, poursuivit-il avec grandeur, venait de Terra. La nuit dernière, j'ai eu tout un groupe de canards sauvages. Et avant cela, j'ai fait venir un animal de Bételgeuse IV. Il n'a pas de nom ; simplement, il court et il mange.

— Comme toi, dit Sally. À cette différence près que tu ne cours pas. »

Grand Benêt ricana. Durant un instant, sa fierté dépassa sa crainte de la fillette. « Quelques bonbons ? » proposa-t-il. Une pluie de

chocolats tomba dans la pièce comme la grêle. Curt et Sally s'écartèrent tandis que le plancher de la chambre disparaissait sous le déluge. Avec les chocolats tombèrent des fragments de machineries, des boîtes de carton, des morceaux de comptoir d'étalage et un gros bloc déchiqueté de plancher en béton. « Une fabrique de bonbons sur Terra, expliqua joyeusement Grand Benêt. Je l'ai merveilleusement bien localisée. »

Tim sortit de sa contemplation. Il se baissa et avidement ramassa une poignée de chocolats.

« Vas-y, encouragea Curt. Tu fais aussi bien de les prendre.

— Je suis le seul qui sois capable d'obtenir des bonbons », gronda Grand Benêt, outragé. Les chocolats disparurent. « Je les ai renvoyés, expliqua-t-il d'un ton maussade. Ils sont à moi. »

\*

\*\*

Il n'y avait rien de malveillant chez Grand Benêt, rien qu'un égoïsme enfantin infini. À travers son pouvoir, chaque objet de l'Univers était devenu sa propriété. Il n'y avait rien qui fût hors de portée de ses bras enflés ; il pouvait atteindre la Lune et l'avoir. Heureusement, la plupart des choses se trouvaient hors de sa sphère de compréhension. Il était indifférent.

« Cessons ces amusettes, dit Curt. Peux-tu dire si des Télépathes se trouvent à une distance qui leur permette de nous sonder ? »

À contrecœur, Grand Benêt opéra une recherche. Il avait conscience de l'endroit où se trouvaient les choses, où qu'elles fussent. De par son talent, il était en contact avec les contenus physiques de l'Univers.

« Il n'y en a pas dans les environs immédiats, déclara-t-il au bout d'un moment. Il y en a un à une trentaine de mètres... je vais le faire reculer. Je déteste que les Téléps violent mon intimité.

— Tout le monde hait les Téléps, dit Sally. C'est un talent mauvais ; sale. Fouiller dans l'esprit des autres, c'est comme si on les regardait en train de prendre leur bain, ou de s'habiller, ou de manger. Ce n'est pas naturel. »

Curt sourit.

« Qu'y a-t-il de différent chez les Précogs ? dit-il. On ne petit pas appeler ça naturel.

— Les Précogs ont affaire aux événements, pas aux hommes, dit Sally. La connaissance de ce qui va se produire n'est pas pire que le fait de savoir ce qui est déjà arrivé.

— Cela pourrait même être mieux, fit remarquer Curt.

— Non, dit Sally avec insistance. C'est cela qui est à l'origine de nos ennuis. À cause de vous, il faut que je contrôle en permanence ce que je pense. Chaque fois que je vois un Télép, j'ai la chair de poule, et aussi fort que j'essaie, je ne puis m'empêcher de penser à elle, simplement parce que je sais que je suis supposée ne pas le faire.

— Ma faculté de préconnaître les choses n'a rien à voir avec Pat, dit Curt. La préconnaissance n'entraîne pas la fatalité. Repérer Pat était un travail compliqué. C'est un choix délibéré que j'ai fait.

— Ne le regrettez-vous pas ? demanda Sally.

— Non.

— Si ce n'était moi, interrompit Grand Benêt, vous n'auriez jamais fait traverser Pat.

— J'aurais voulu que tu ne le fasses pas, dit Sally avec ardeur. Sans Pat, nous ne serions pas empêtrés dans toute cette affaire. » Elle lança un regard hostile à Curt. « Et je ne pense pas qu'elle soit jolie.

— Que suggères-tu ? » demanda Curt à la fillette, avec plus de patience qu'il n'en éprouvait. Il avait prévu la futilité qu'il y avait à se faire comprendre d'une enfant et d'un idiot à propos de Pat. « Tu sais que nous ne pouvons pas soutenir que nous ne l'avons jamais trouvée.

— Je sais, admit Sally. Et les Téléps ont déjà obtenu quelque chose de nos esprits. C'est la raison pour laquelle il y en a tant qui rôdent par ici. C'est une bonne chose que nous ne sachions pas où elle est.

— Je sais où elle est, dit Grand Benêt. Je sais exactement où.

— Non, tu ne le sais pas, répondit Sally. Tu sais simplement comment parvenir jusqu'à elle, ce qui n'est pas la même chose. Tu ne peux pas l'expliquer. Contente-toi de nous envoyer là-bas et de nous ramener.

— C'est une planète, dit Grand Benêt d'une voix coléreuse, avec des plantes étranges et un tas de choses vertes. L'air y est peu abondant. Elle vit dans un camp. Les gens sortent et travaillent la terre tout le jour. Peu de gens vivent là. Il y a beaucoup d'animaux gras. Il y fait froid.

— Où est-ce ? » demanda Curt.

Les bras pulpeux de Grand Benêt bougèrent légèrement et il débita :

« C'est... c'est à un endroit près de... »

Il renonça, souffla avec ressentiment en direction de Sally et produisit un réservoir d'eau sale qui se matérialisa au-dessus de la tête de la fillette. Alors que l'eau commençait à se déverser sur elle, elle fit quelques brefs mouvements avec ses mains.

Grand Benêt poussa un hurlement de terreur et l'eau disparut. Il demeura pantelant d'épouvante, le corps arqué, tandis que Sally grimaçait en remarquant une tâche humide sur sa robe de chambre. Elle avait bougé les doigts de sa main gauche.



« Il vaut mieux ne pas recommencer, lui dit Curt. Son cœur pourrait lâcher.

— Le gros patapouf ! » Sally fouilla dans un placard, mettant tout sens dessus dessous. « Eh bien, si vous êtes décidé, nous pourrions tout aussi bien en finir. Seulement, ne restons pas trop longtemps. Vous parlerez à Pat, vous vous en irez tous les deux et vous ne reviendrez pas avant des heures ! Quand la nuit tombe, il gèle. » Elle prit un manteau dans le placard. « Moi, j'emporte ceci.

— Nous n'y allons pas, dit Curt. Cette fois-ci, ça va être différent. » Sally cligna des yeux.

« Différent ? Comment cela ? »

Grand Benêt lui-même fut surpris.

« J'étais justement prêt à vous déplacer, se plaignit-il.

— Je sais, dit Curt d'une voix ferme. Mais, cette fois, je veux que tu amènes Pat ici. Dans cette pièce. Compris ? C'est le moment dont nous avons parlé. Le grand moment est arrivé. »

\*

\*\*

Il n'y avait qu'une seule personne avec Curt lorsqu'il entra dans le bureau de Fairchild. Sally était retournée à l'École et dans son lit. Grand Benêt, lui, ne bougeait jamais de sa chambre. Tim était toujours à l'École, entre les mains des autorités de la classe Psi, non Télépathes.

Pat avança en hésitant, effrayée et nerveuse, tandis que les hommes assis autour de la pièce levaient les yeux avec contrariété.

Mince, la peau cuivrée, elle était âgée d'une vingtaine d'années. Elle était vêtue d'une chemise de travail en toile et de jeans et portait aux pieds de lourdes chaussures pleines de boue. Ses cheveux noirs ondulés étaient tirés en arrière et noués avec un foulard rouge. Ses manches roulées dévoilaient de solides bras tannés. À sa ceinture de cuir pendaient un couteau, un téléphone de campagne et une trousse d'urgence contenant des rations et de l'eau.

« Voici la jeune fille, dit Curt. Regardez-la bien.

— D'où êtes-vous ? » demanda Fairchild à Pat, en écartant une pile de dossiers et de mémobandes pour prendre sa pipe.

Pat hésita.

« Je... », commença-t-elle. Elle tourna un regard incertain vers Curt. « Vous m'avez recommandé de ne jamais le dire, même à vous.

— Ça ira, dit doucement Curt. Vous pouvez nous le dire maintenant. » Il expliqua à Fairchild : « Je puis prévoir ce qu'elle va dire, mais je ne l'ai jamais su auparavant. Je ne voulais pas que cela soit extrait de moi par le Corps.

— Je suis née sur Proxima VI, dit Pat d'une voix basse. J'y ai grandi. C'est la première fois que je quitte la planète. »

Les yeux de Fairchild s'agrandirent.

« C'est un endroit sauvage. En fait, l'une de nos régions les plus primitives. »

Ses conseillers Norms et Psis qui se tenaient autour de la pièce s'approchèrent un peu plus près pour regarder. Un vieil homme aux larges épaules, au visage aussi altéré que la pierre, aux yeux aigus et alertes, leva une main.

« Devons-nous comprendre que Grand Benêt vous a amenée jusqu'ici ? » demanda-t-il.

Pat hocha la tête.

« Je ne sais pas. Je veux dire que c'était inattendu. » Elle tapota sa ceinture. « J'étais en train de travailler, de tailler les broussailles... Nous essayons de nous étendre, d'agrandir la surface utilisable de nos terres.

— Quel est votre nom ? demanda Fairchild.

— Patricia Ann Connley.

— Quelle classe ? »

Les lèvres brûlées de soleil de la jeune fille s'entrouvrirent.

« Classe des Muets. »

Il y eut un murmure parmi les officiels.

« Vous êtes une mutante sans pouvoirs Psi ? demanda le vieil homme. Comment exactement différez-vous des Norms ? »

\*

\*\*

Pat regarda Curt, qui s'avança pour répondre à sa place.

« Cette jeune fille aura vingt et un ans dans deux ans. Vous savez ce que cela signifie. Si elle appartient toujours alors à la classe des Muets, elle sera stérilisée et placée dans un camp. C'est notre politique coloniale. Et si Terra nous bat, elle sera pareillement stérilisée, et avec elle nous tous, Psis et Mutants.

— Êtes-vous en train d'essayer de nous dire qu'elle possède un talent ? demanda Fairchild. Vous voulez que nous l'élevions de la classe des Muets à celle des Psis ? » Ses mains fouillèrent dans les documents étalés sur la table. « Nous recevons un millier de pétitions de ce genre chaque jour. Vous êtes venu ici à quatre heures du matin uniquement pour cette raison ? Il y a un formulaire de routine que vous pouvez remplir, une procédure bureaucratique banale. »

Le vieil homme s'éclaircit la gorge et murmura :

« Cette fille est l'un de vos proches ?

— Exact, dit Curt. Elle présente pour moi un intérêt personnel.

— Comment l'avez-vous rencontrée ? demanda le vieil homme. Si elle n'a jamais quitté Proxima VI...

— Grand Benêt m'y a transporté et m'a ramené, répondit Curt : J'ai fait le voyage environ vingt fois. Je ne savais pas qu'il s'agissait de Proxima VI, naturellement. Je savais seulement que c'était une planète coloniale, primitive, encore sauvage. Originellement, j'ai découvert une analyse de la personnalité de la jeune fille et ses caractéristiques neurales dans les dossiers que nous possédons sur les membres de la classe Muette. Dès que j'eus compris, je fournis à Grand Benêt la trame cérébrale d'identification et me fis transporter là-bas.

— Quelle est cette trame ? demanda Fairchild. Qu'y a-t-il de différent en elle ?

— Le talent de Pat n'a jamais été reconnu comme talent Psi, dit Curt. D'une certaine manière, il ne l'est pas, mais il est en voie de devenir l'un des talents les plus utiles que nous ayons découverts. Nous aurions dû savoir qu'il naîtrait un jour. Partout où un organisme se développe, un autre en fait autant pour le dévorer.

— Allons au fait », dit Fairchild. Il frotta la barbe bleue naissante de son menton. « Quand vous m'avez téléphoné, tout ce que vous m'avez dit, c'est que...

— Il fallait considérer les divers talents Psis comme des armes permettant de survivre, dit Curt. Considérer la capacité télépathique comme un développement pour la défense d'un organisme. C'est cela qui fait que le Télépathe dépasse son ennemi de la tête et des épaules. Cela va-t-il continuer ? Habituellement, ces choses ne s'équilibrent-elles pas ? »

Ce fut le vieil homme qui comprit.

« Je vois, dit-il avec un sourire d'admiration forcé. Cette fille est imperméable aux sondes télépathiques.

— C'est cela, dit Curt. Essentiellement, mais il est probable qu'il y en a d'autres qu'elle. Et pas seulement des êtres capables de résister aux sondes télépathiques. Il doit y avoir des organismes qui résistent aux Parakinétésistes, aux Précogs, aux Résurrecteurs, aux Animateurs, à chacun des pouvoirs Psis. Maintenant, nous avons une quatrième classe. Celle des Anti-Psis. Il était mathématique qu'elle naquît un jour.

### III

Le café était artificiel, mais chaud et d'un goût agréable. Comme les œufs et le bacon, il était fabriqué à partir de farines et de protéines obtenues en réservoir et d'un mélange soigneusement dosé de fibres végétales locales. Tandis qu'ils mangeaient, le soleil local, à l'extérieur, s'élevait lentement au-dessus de l'horizon. Le paysage gris et stérile de Proxima III se teintait légèrement de rouge.

« Cela semble agréable, dit timidement Pat en regardant par la fenêtre de la cuisine. Peut-être pourrais-je examiner votre matériel de culture. Vous disposez de tas de choses que nous ne possédons pas.

— Nous avons disposé de plus de temps que vous, lui rappela Curt. Cette planète a été colonisée un siècle avant la vôtre. Vous nous rattraperez. De plusieurs points de vue, Prox VI est plus riche et plus fertile. »

Julie n'était pas assise avec eux à table. Elle se tenait appuyée au réfrigérateur, les bras croisés, le visage dur et froid.

« Va-t-elle réellement demeurer ici ? demanda-t-elle d'une voix faible mais coupante. Dans cette maison, avec nous ?

— Parfaitement, répondit Curt.

— Combien de temps ?

— Quelques jours. Une semaine. Jusqu'à ce que j'aie réussi à faire changer d'avis Fairchild. »

De faibles sons s'élevèrent à l'extérieur de la maison. Ça et là, dans le syndrome résidentiel, des gens s'éveillaient et se préparaient pour la journée. La cuisine était chaude et gaie ; une fenêtre de plastique transparent la séparait du paysage de rochers amoncelés et d'arbres minces et de plantes qui se dressaient au loin. Le vent froid du matin fouettait la rocaille qui recouvrait le champ inter-système qui s'étalait, désert, au bord du syndrome.

« Ce champ constituait le maillon qui nous unissait au Système de Sol, dit Curt. Le cordon ombilical. Il a disparu maintenant, du moins pour un certain temps.

— C'est merveilleux, déclara Pat.

— Le champ ? »

Elle tendit le bras en direction des tours d'un complexe minier à l'architecture tourmentée, en partie visible au-delà des rangées d'habitations.

« Ceci, je veux dire. La terre est comme la nôtre ; nue et terrible. Ce sont toutes ces installations qui signifient quelque chose. Vous avez fait reculer le paysage ». Elle frissonna. « Durant toute ma vie, nous avons lutté contre les arbres et contre les rochers, essayant de rendre

le sol utilisable, essayant de nous faire une place où vivre. Nous n'avons aucun équipement lourd sur Prox VI, seulement des outils manuels et nos dos. Vous le savez, vous avez vu nos villages.

Curt avala une gorgée de café.

« Y a-t-il beaucoup de Psis sur Prox VI ? demanda-t-il.

— Quelques-uns. La plupart ont un talent mineur. Il y a quelques Résurrecteurs et une poignée d'Animateurs. Pas un n'arrive à la cheville de Sally. » Elle rit, découvrant ses dents. « Nous sommes de vrais paysans, comparés à cette métropole urbaine. Vous avez vu de quelle manière nous vivons. Des villages plantés çà et là, des fermes, quelques centres de distribution isolés, une terre misérable. Vous avez vu ma famille, mes frères et mon père, l'intérieur dans lequel nous vivons. Dans la mesure où on peut appeler intérieur cette cabane de rondins. Trois siècles de retard sur Terra.

— Ils vous ont dit au sujet de Terra ?

— Oh oui ! Jusqu'à la Séparation, des enregistrements nous parvenaient directement du système de Sol. Non que je sois désolée que nous nous soyons séparés. Nous aurions dû être dehors à travailler, au lieu de regarder les enregistrements. Mais il était intéressant de voir le monde mère, les grandes cités, tous ces milliards de gens. Et les premières colonies sur Mars et Vénus. C'était stupéfiant. » Sa voix vibra d'excitation. « Ces colonies étaient comme les nôtres autrefois. Il leur a fallu déblayer Mars comme nous l'avons fait pour Prox VI, bâtir des villes et aménager la terre. Et nous continuons tous à faire notre part. »

\*

\*\*

Julie s'écarta du réfrigérateur et commença à relever les assiettes sur la table sans regarder Pat.

« Peut-être suis-je naïve, dit-elle à Curt, mais où va-t-elle dormir ?

— Vous connaissez la réponse, répondit Curt avec patience. Vous avez prévu tout cela. Tim est à l'École, aussi sa chambre se trouve-t-elle libre.

— Que suis-je supposée faire ? La nourrir, la servir, être sa domestique ? Que suis-je supposée dire aux gens lorsqu'ils la verront ? » La voix de Julie s'éleva jusqu'à l'aigu. « Dois-je leur dire qu'elle est ma sœur ? »

Pat, qui jouait avec un bouton de sa chemise, regarda Curt en souriant. Il était visible qu'elle était insensible à la dureté de la voix de Julie. C'était vraisemblablement la raison pour laquelle le Corps ne pouvait pas la sonder. Détachée. Détachée, presque distante, elle ne

semblait pas affectée par la rancœur et par la violence.

« Elle n'a pas besoin d'être supervisée, dit Curt à sa femme. Laissez-la tranquille. »

Julie alluma une cigarette avec des doigts agités.

« Je serai heureuse de la laisser tranquille. Mais elle ne peut pas continuer à porter ces vêtements de travail qui ressemblent à ceux d'un condamné.

— Trouvez-lui quelque chose dans vos affaires », suggéra Curt. Le visage de Julie se tordit.

« Elle ne pourrait pas porter mes vêtements ; elle est trop forte. » À l'intention de Pat, elle ajouta avec une cruauté délibérée : « Je suppose que vous faites cent de tour de poitrine. Mon Dieu, qu'avez-vous donc fait, tiré une charrue ? Regardez son cou et ses épaules... Elle ressemble à un cheval de labour. »

Curt se mit abruptement sur ses pieds et écarta sa chaise de la table.

« Venez », dit-il à Pat. Il était capital de lui faire voir quelque chose d'autre que ce courant secondaire de ressentiment. « Je vais vous montrer les environs. »

Pat sauta sur ses pieds, et ses joues rougirent.

« Je veux tout voir. Tout ceci est si nouveau. » Elle se précipita derrière Curt tandis qu'il décrochait son manteau et marchait vers la porte. « Pourrions-nous voir l'École où vous entraînez les Psis ? Je voudrais voir comment vous vous y prenez pour développer leurs potentialités. Et pourrions-nous voir comment le Gouvernement Colonial est organisé ? Je voudrais me rendre compte de quelle manière Fairchild travaille avec les Psis. »

Julie les suivit jusqu'au porche. L'air froid du matin tourbillonna autour d'eux, porteur du bruit des voitures roulant depuis le syndrome résidentiel en direction de la ville.

« Dans ma chambre, vous trouverez des chemisiers et des jupes, dit-elle à Pat. Prenez quelque chose de léger. Il fait plus chaud ici que sur Prox VI.

— Merci », dit Pat, qui se précipita hors de la maison.

\*

\*\*

« Elle est jolie, dit Julie à Curt. Quand je l'aurai lavée et habillée, je parie qu'elle sera très bien. Elle a une silhouette – dans le genre bien portant. Mais y a-t-il quelque chose dans son cerveau ? Dans sa personnalité ?

— Bien sûr », répondit Curt.

Julie haussa les épaules.

« Eh bien, elle est jeune. Beaucoup plus jeune que moi. » Elle eut un pâle sourire. « Vous vous souvenez de notre première rencontre ? Il y a dix ans... J'étais si curieuse de vous voir, de vous parler. Le seul autre Précog, avec moi. J'avais tant de rêves et tant d'espoirs en ce qui nous concernait. J'avais son âge ; peut-être un peu moins.

— Il était difficile de prévoir comment les choses évolueraient, dit Curt. Même pour nous. Une prévision d'une demi-heure, ce n'est pas grand-chose, en l'occurrence.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ? demanda Julie.

— Pas longtemps.

— Y a-t-il eu d'autres filles ?

— Non. Seulement Pat.

— Quand j'ai réalisé qu'il y avait quelqu'un d'autre, j'ai espéré que la personne en question serait assez bonne pour vous. Si seulement j'étais sûre que cette fille ait quelque chose à vous offrir. Je suppose que c'est sa nature distante qui donne cette impression de vacuité. Et vous avez plus de rapports avec elle que je n'en ai. Probablement ne ressentez-vous pas l'absence, dans la mesure où il s'agit d'une absence. Peut-être cela ne fait-il qu'un avec son talent, son opacité.

Curt enfila les manches de son manteau.

« Je pense qu'il s'agit d'une sorte d'innocence. Elle n'est pas du tout impressionnée par un tas de choses que nous avons ici dans notre société urbaine et industrielle. Quand vous étiez en train de parler d'elle, cela ne semblait pas l'atteindre. »

Julie lui toucha légèrement le bras.

« Alors, prenez soin d'elle. Elle en aura besoin. Je me demande ce que sera la réaction de Reynolds.

— Voyez-vous quelque chose ?

— Rien en ce qui la concerne. Vous partez... Je me trouve seule pendant l'intervalle suivant, aussi loin que je puisse prévoir, travaillant dans la maison. Pour le moment à venir, je vais en ville faire quelques courses, acheter quelques nouveaux vêtements. Peut-être lui trouverai-je de quoi s'habiller.

— Nous aurons ses affaires, dit Curt. Elle récupérera ses propres vêtements. »

Pat apparut, vêtue d'un chemisier crème et d'une longue jupe jaune. Ses yeux noirs étincelaient et ses cheveux étaient humides du brouillard matinal.

« Je suis prête, dit-elle. Partons-nous maintenant ? » La lumière du soleil les inonda tandis qu'ils avançaient sur le sol en palier.

« Nous allons tout d'abord passer à l'École récupérer mon fils », dit Curt.

Tous trois marchaient lentement sur le sentier de gravier qui conduisait au Bâtiment Scolaire, en longeant la pelouse humide et légèrement luisante soigneusement entretenue contre le climat hostile de la planète. Tim courait devant eux, écoutant et scrutant intensément au-delà des objets qui l'entouraient, son corps souple et agile tendu en avant.

« Il ne parle pas beaucoup, fit remarquer Pat.

— Il est trop occupé pour nous prêter la moindre attention. »

Tim s'arrêta pour regarder derrière un arbuste. Curieuse, Pat se rapprocha de lui.

« Que regarde-t-il ? demanda-t-elle. C'est un merveilleux enfant... il a les cheveux de Julie. Et elle a une très jolie chevelure.

— Regarde par là, dit Curt à son fils. Il y a des tas d'enfants de toutes catégories. Va jouer avec eux. »

À l'entrée du Bâtiment Scolaire principal, des parents et leurs enfants étaient rassemblés en groupes agités et anxieux. Des officiels de l'École, en uniforme, se déplaçaient parmi eux, classant, vérifiant, divisant les enfants en sous-groupes divers. Par moments, un petit sous-groupe était admis par le système de contrôle dans le Bâtiment Scolaire. Pleines d'appréhension et d'espoir, pathétiques, les mères attendaient à l'extérieur.

« C'est pareil sur Prox VI, dit Pat, quand les Teams Scolaires viennent opérer leur recensement et leur inspection. Chacun désire obtenir que les enfants non classés soient placés dans la classe Psi. Mon père a essayé durant des années de me faire sortir de la classe des Muets. Il a finalement renoncé. Ce rapport que vous avez vu était l'une de ses requêtes périodiques. Il a été classé quelque part, n'est-ce pas ? Il s'est couvert de poussière dans un tiroir.

— Si ceci marche, dit Curt, il y aura beaucoup plus d'enfants qui auront la chance de sortir de la classe des Muets. Vous ne serez pas la seule. Vous êtes la première d'une longue lignée, nous l'espérons. »

Pat donna un coup de pied à un caillou.

« Je ne me sens pas si nouvelle, si étonnamment différente. Je ne ressens rien du tout. Vous dites que je suis imperméable à l'invasion télépathique, mais j'ai seulement été sondée une ou deux fois dans ma vie. » Elle toucha sa tête avec ses doigts couleur de cuivre et sourit. « Quand aucun Corpsman ne me sonde, je suis exactement comme n'importe qui.

— Votre pouvoir est un contre-talent, fit remarquer Curt. Il faut que le talent originel se manifeste pour qu'il apparaisse. Naturellement, dans votre routine habituelle de vie, vous n'en avez



pas conscience.

— Un contre-talent. Cela semble si... si négatif. Je ne fais rien... de semblable à ce que vous faites. Je ne déplace pas les objets, je ne change pas les pierres en pain, je ne donne pas la vie sans fécondation, je ne ramène pas les morts à la vie. Je me contente de nier les pouvoirs de quelqu'un d'autre. Cela ressemble à une sorte de pouvoir hostile, annulateur – destiné simplement à contrer le pouvoir télépathique.

— Cela pourrait être aussi utile que le pouvoir télépathique lui-même. Spécialement pour tous ceux d'entre nous qui ne sont pas télépathes.

— Supposez que quelqu'un vienne dont le pouvoir compense le vôtre, Curt. » Elle était très sérieuse maintenant, et sa voix avait un ton découragé et malheureux. « Des gens surgiront qui feront contrepoids à *tous* les talents Psis. Nous reculerons jusqu'à nous retrouver au point d'où nous sommes partis. Ce sera comme si nous n'avions pas de talents Psis du tout.

— Je ne le pense pas, répondit Curt. Le facteur Anti-Psi est un rétablissement naturel de l'équilibre. Un insecte apprend à voler, et un autre apprend à tisser une toile pour le prendre. Les palourdes ont développé de dures coquilles pour se protéger ; ensuite les oiseaux ont appris à voler, puis à enlever les palourdes haut dans les airs et à les laisser tomber sur un rocher. Dans un certain sens, vous êtes une forme de vie qui a les Psis pour proie, et les Psis sont une forme de vie qui a les Norms pour proie. Ceci fait de vous une amie de la classe Norm. Équilibre, le cercle qui se ferme, le prédateur et la proie. C'est un cycle éternel et, franchement, je ne vois pas comment il pourrait être perfectionné.

— Vous pourriez être considéré comme un traître.

— Oui, convint Curt. Je suppose que oui.

— Cela ne vous tourmente pas ?

— Ce qui me tourmente, c'est que les gens éprouveront de l'hostilité envers moi. Mais vous ne pouvez pas vivre très longtemps sans susciter l'hostilité. Julie éprouve de l'hostilité envers vous. Reynolds éprouve déjà de l'hostilité envers moi. Vous ne pouvez pas plaire à tout le monde, car les gens désirent des choses différentes. Plaisez à l'un, et vous déplaitez à l'autre. Dans cette vie, il vous faut décider à qui vous voulez plaire. Je préférerais plaire à Fairchild.

— Il en serait heureux.

— S'il a conscience de ce qui se prépare. Fairchild est un bureaucrate surmené. Il peut décider que j'ai outrepassé mon autorité en agissant sur la pétition de votre père. Il se peut qu'il désire qu'elle soit reclassée là où elle était, et que vous retourniez sur Prox VI. Il se peut même qu'il m'inflige une sanction. »

Ils quittèrent l'École et roulèrent le long de l'autoroute en direction de l'océan. Tim poussa des cris de joie à la vue de l'immense plage, alors qu'il courait devant eux en agitant les bras, ses cris se perdant dans le clapotis incessant des vagues. Le ciel teinté de rouge était chaud au-dessus de leurs têtes. Tous trois étaient complètement isolés dans le bol formé par l'océan, le ciel et la plage. Aucun autre être humain n'était visible dans les environs. Il n'y avait autour d'eux qu'une troupe d'oiseaux indigènes qui vagabondaient à la recherche de crustacés des sables.

« C'est merveilleux, dit Pat d'une voix craintive. Je parierais que les océans de Terra sont ainsi, immenses, brillants : et rouges.

— Bleus » corrigea Curt. Il était allongé sur le sable chaud, fumant sa pipe et regardant d'un air maussade les vagues serrées qui venaient mourir sur la plage à quelques mètres de lui. Elles laissaient en se retirant des amas de plantes marines déchiquetées et fumantes.

Tim revint en courant, les bras chargés d'herbes gluantes dégouttantes d'eau. Il laissa tomber son fardeau de végétaux encore frémissants aux pieds de Pat et de son père.

« Il aime l'océan, dit Pat.

— Il n'y a pas d'endroit où les Autres puissent se cacher, répondit Curt. Il peut voir à des milles de distance, et il sait qu'ils ne peuvent pas grimper sur lui.

— Les Autres ? dit-elle d'une voix empreinte de curiosité. C'est un garçon si étrange. Si tourmenté et si occupé. Il prend tellement au sérieux son monde alterné. Ce n'est pas un monde agréable, je suppose. Trop de responsabilités. »

Le ciel se mit à chauffer plus fort au-dessus d'eux. Tim entreprit de construire une structure compliquée avec du sable humide prélevé au bord des vagues.

Pat courut pieds nus pour le rejoindre. Tous deux travaillèrent de conserve, créant une infinité de murs, de constructions latérales et de tours. Dans le chaud étincellement de l'eau, les épaules et le dos nus de la jeune fille étaient luisants de transpiration. Finalement elle s'assit, épuisée, la respiration courte. Puis elle écarta les cheveux de ses yeux et se remit péniblement sur ses pieds.

« Il fait trop chaud, haleta-t-elle en se laissant tomber sur le sable auprès de Curt. Le climat est si différent ici. J'ai sommeil. »

Tim continua à arranger sa structure. Pat et Curt le regardèrent distraitemment, en laissant filtrer du sable sec entre leurs doigts.

« Je parie, dit Pat au bout d'un moment, qu'il ne subsiste pas grand-chose de votre union. J'ai rendu impossible la vie entre vous et

Julie.

— Ce n'est pas votre faute, nous n'avons jamais réellement été ensemble. Tout ce que nous avons de commun, c'est notre talent, et ceci n'a rien à voir avec la personnalité dans son ensemble. L'être total individuel. »

Pat fit glisser sa jupe et marcha vers le bord de l'océan. Elle s'accroupit dans l'écume rose tourbillonnante et se mit à se laver les cheveux. À demi dissimulé par les masses d'écume, son corps lisse et bronzé luisait d'humidité et de santé sous le soleil.

Venez ! cria-t-elle à Curt. C'est si rafraîchissant ! » Curt tapota sa pipe sur le sable sec pour en faire tomber la cendre.

« Il faut que nous rentrions. Tôt ou tard, il faudra que j'aie une explication avec Fairchild. Il est nécessaire qu'une décision soit prise. »

Pat émergea de l'eau, le corps ruisselant, la tête rejetée en arrière, sa chevelure tombant sur ses épaules. Tim attira son attention et elle s'approcha pour étudier la construction de sable.

« Vous avez raison, dit-elle à Curt. Nous ne devrions pas être ici à patauger, à somnoler et à construire des châteaux de sable. Fairchild essaie de maintenir la Séparation, et nous avons de réelles choses à construire dans les Colonies arriérées. »

\*

\*\*

Tandis qu'elle se séchait avec le manteau de Curt, elle lui parla de Proxima VI.

« C'est comme au Moyen Âge sur Terra. La plupart des gens de notre peuple pensent que les pouvoirs Psis sont des miracles. Ils pensent que les Psis sont des saints.

— Je suppose que c'est ce que les saints étaient, convint Curt. Ils ressuscitaient les morts, transformaient la matière inorganique en matière organique et déplaçaient les objets. La capacité Psi a probablement toujours été présente parmi la race humaine. L'individu de la classe Psi n'est pas nouveau ; il a toujours été parmi nous, aidant ici et là, faisant parfois le mal quand il exploitait son talent contre l'humanité. »

Pat enfila ses sandales.

« Il y a une vieille femme non loin de notre village, un Résurrecteur de premier rang. Elle ne quittera pas Prox VI, n'ira pas avec l'Équipe Gouvernementale ni n'acceptera d'être associée à l'École. Elle désire demeurer là où elle est, être une femme sorcière et sage. Les gens vont à elle et elle guérit la maladie. » Pat mit son

chemisier et marcha vers la voiture. « Quand j'avais sept ans, je me suis cassé le bras. Elle a posé dessus ses vieilles mains ridées et la fracture s'est réparée d'elle-même. Apparemment, ses mains irradient une sorte de champ régénérateur qui affecte le taux de développement des cellules. Et je me rappelle qu'une fois, elle a ramené à la vie un enfant qui s'était noyé.

— Prenez une vieille femme qui peut guérir les malades, une autre qui peut prévoir le futur, et votre village est installé. Nous, les Psis, nous avons aidé plus longtemps que nous ne le pensions.

— Viens, Tim ! cria Pat, ses mains bronzées en porte-voix autour de sa bouche. Il est temps de rentrer. »

L'enfant se pencha une dernière fois pour scruter les profondeurs de sa structure, les sections intérieures élaborées de sa construction de sable.

Soudain il poussa un cri, fit un bond en arrière et se mit à courir frénétiquement vers la voiture.

Pat le saisit dans ses bras et il se colla à elle, le visage convulsé par la terreur.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, effrayée. Curt, qu'est-ce que c'était ? »

Curt s'approcha et s'accroupit près de l'enfant.

« Qu'y avait-il à l'intérieur ? demanda-t-il doucement. C'est toi qui l'as créé de tes mains. »

Les lèvres de l'enfant s'entrouvrirent.

« Un Gauche, murmura-t-il d'une voix presque inaudible. Il y avait un Gauche, je le sais. Le premier Gauche véritable. Et il était suspendu. »

Pat et Curt s'entre-regardèrent, mal à l'aise.

« De quoi parle-t-il ? » demanda la jeune fille.

Curt s'assit au volant et leur ouvrit les portières.

« Je ne sais pas. Mais je pense que nous ferions mieux de rentrer en ville. Je parlerai à Fairchild et tirerai au clair cette histoire d'Anti-Psis. Une fois cela réglé, vous et moi nous pourrions nous consacrer à Tim pour le restant de notre vie. »

\*

\*\*

Fairchild était assis à sa table de travail, les mains croisées devant lui, écoutant avec attention. Quelques conseillers de la classe Norm se tenaient autour de lui. Il avait des cercles noirs autour des yeux. Tout en écoutant parler Curt, il avalait de temps à autre une gorgée de jus de tomate.

« En d'autres termes, murmura-t-il, vous dites que nous n'avons pas vraiment confiance en vous, les Psis. C'est un paradoxe. » Sa voix se brisa de désespoir. « Un Psi vient ici et affirme *que tous les Psis mentent*. Que diable suis-je supposé faire ?

— Pas tous les Psis. » Sa capacité de prévoir la scène donnait à Curt un calme remarquable. « Je dis que d'une certaine manière Terra a raison... Il existe des humains dotés de super-talents. Mais la réponse de Terra est mauvaise : la stérilisation est un procédé vicieux et absurde. Mais la Coopération n'est pas aussi facile que vous l'imaginez. Vous dépendez de nos talents pour survivre et cela signifie que nous vous tenons. Nous pouvons vous imposer notre volonté parce que, sans nous, Terra viendrait jusqu'ici et vous enfermerait tous dans une prison militaire.

— Et vous détruirait, vous les Psis, lui rappela le vieil homme qui se tenait près de Fairchild. N'oubliez pas cela. »

Curt regarda le vieil homme. C'était le même individu aux larges épaules, au visage gris, que la nuit précédente. Il y avait quelque chose de familier en lui. Curt regarda plus attentivement et haleta, en dépit de son don de prévision.

« Vous êtes un Psi », dit-il.

Le vieil homme s'inclina légèrement.

« Évidemment.

— Poursuivez, dit Fairchild. Très bien, nous avons vu cette fille et nous acceptons votre théorie de l'Anti-Psi. *Qu'est-ce que vous voulez nous voir faire ?* » Il essuya son front d'un geste pitoyable. « Je sais que Reynolds constitue une menace. Mais, bon sang ! les infiltrateurs terriens seraient partout ici si nous n'avions pas le Corps !

— Je désire que vous créiez une quatrième classe légale, déclara Curt. La classe Anti-Psi. Je désire que vous la placiez dans une position d'immunité vis-à-vis de la stérilisation. Je désire que vous rendiez cela public. De toutes les parties des Colonies, des femmes viennent ici avec leurs enfants, essayant de vous convaincre qu'elles ont des Psis à proposer et non des Muets. Je désire que vous placiez les talents Anti-Psi là où nous pouvons les utiliser. »

Fairchild passa sa langue sur ses lèvres sèches.

« Vous pensez qu'il en existe actuellement un grand nombre ?

— C'est très possible. Je suis tombé sur Pat accidentellement. Mais obtenez que le flot commence à s'écouler. Faites que les mères se penchent anxieusement sur les berceaux à la recherche d'Anti-Psis... Nous aurons besoin de tout ce que nous pourrions trouver. »

Il y eut un silence.

« Considérez ce que Mr. Purcell est en train de faire, dit enfin le vieil homme. Un Anti-Précog peut apparaître, une personne dont les actions dans le futur ne pourront être prévues. Une sorte de particule indéterminée d'Heisenberg... un homme qui sera hors de portée de toute préconnaissance. Et pourtant Mr. Purcell est venu ici pour nous présenter ses suggestions. Il pense à la Séparation, non à lui-même. »

Les doigts de Fairchild s'agitèrent.

« Reynolds va devenir fou furieux.

— Il l'est déjà, dit Curt. Il est sans aucun doute dès à présent au courant de tout ceci.

— Il protestera ! »

Curt rit, et quelques-uns des officiels sourirent.

« Naturellement, il protestera. Ne comprenez-vous pas ? *Vous serez éliminés !* Vous pensez que les Norms vont continuer à demeurer dans les parages ? La charité est bougrement rare dans cet univers. Vous, les Norms, vous béez d'admiration devant les Psis comme des paysans devant un défilé de carnaval. Merveilleux... magique. Vous avez favorisé les Psis, construit l'École, vous nous avez donné notre chance ici dans les Colonies. Dans cinquante ans, vous serez nos esclaves. Vous ferez notre travail manuel – à moins que vous n'ayez assez de bon sens pour créer la quatrième classe, la classe Anti-Psi. Il vous faudra affronter Reynolds.

— Je déteste l'idée de le rendre hostile, murmura Fairchild. Pourquoi diable ne pouvons-nous pas travailler tous ensemble ? » Il en appela aux autres assis autour de la pièce. « Pourquoi ne pouvons-nous pas être tous frères ?

— Parce que nous ne le sommes pas, répondit Curt. Faisons face aux faits. La fraternité est une excellente idée, mais elle se réalisera beaucoup plus tôt si nous créons un équilibre des forces sociales.

— Il est possible, suggéra le vieil homme, qu'une fois que le concept de l'Anti-Psi aura atteint Terra, le programme de stérilisation soit modifié. Cette idée peut effacer la terreur irrationnelle qu'ont les non-mutants, leur phobie, leur croyance que nous sommes des monstres décidés à les envahir et à leur prendre leur monde. À s'asseoir près d'eux dans les théâtres. À épouser leurs sœurs.

— Très bien, accorda Fairchild. Je vais rédiger une directive officielle. Accordez-moi une heure – je désire disposer de toutes les issues possibles. »

Curt sauta sur ses pieds. C'était fini. Comme il l'avait prévu, Fairchild avait donné son accord.

« Nous devrions commencer à obtenir des rapports presque immédiatement, dit-il. Dès qu'un contrôle de routine des dossiers aura commencé. »

Fairchild hocha la tête.

« Oui, presque immédiatement.

— Je suppose que vous me tiendrez informé. »

L'appréhension s'empara de Curt. Il avait réussi... avait-il réussi ? Il sonda la demi-heure à venir. Il n'y avait rien de négatif dans ce qu'il pouvait prévoir. Il saisit une brève scène entre lui et Pat, et une autre entre lui, Julie et Tim. Mais le malaise demeurait, une intuition plus profonde que la préconnaissance.

Tout semblait aller bien, mais c'était une illusion. Quelque chose n'allait pas – quelque chose de fondamental.

## IV

Il retrouva Pat à la lisière de la ville, dans un petit bar écarté. L'obscurité voletait autour de leur table. L'air était épais et rendu aigre par la présence des gens autour d'eux. Des éclats de rire muets jaillissaient, assourdis par le brouhaha continu des conversations.

« Comment cela évolue-t-il ? » demanda-t-elle en le regardant de ses grands yeux sombres tandis qu'il s'asseyait en face d'elle. « Est-ce que Fairchild est d'accord ? »

Curt commanda un Tom Collins pour elle et du bourbon à l'eau pour lui. Puis il résuma à grands traits ce qui s'était passé.

« Ainsi, tout va bien. » Pat tendit le bras au-dessus de la table pour toucher sa main. « N'est-ce pas ? » Curt avala une gorgée de boisson.

« Je l'espère. La classe Anti-Psi est en voie d'être formée. Mais ça a été trop facile. Trop simple.

— Vous pouvez prévoir l'avenir, n'est-ce pas ? Est-ce que quelque chose va arriver ? »

Dans un coin de la pièce, la machine à musique créait de vagues trames de sons, de hasards harmoniques et de rythmes qui étaient emportés en doux bouquets à travers la pièce. En réponse aux trames musicales changeantes, quelques couples s'agitaient languissamment.

Curt offrit une cigarette à Pat et tous deux les allumèrent à la bougie posée au milieu de la table.

« Maintenant, vous avez votre statut. »

Les paupières de Pat battirent.

« Oui, c'est vrai. La nouvelle classe Anti-Psi. Je n'ai plus à me tourmenter. Tout est réglé maintenant.

— Nous attendons les autres. S'il n'y en a pas d'autres qui se montrent, vous serez l'unique membre d'une classe unique. Le seul Anti-Psi de tout l'Univers. »

Durant un moment, Pat demeura silencieuse. Puis elle demanda : Que ferez-vous après cela ? » Elle vida son verre. « Je veux dire, je vais demeurer ici, n'est-ce pas ? Ou est-ce que je retournerai chez moi ?

— Vous demeurerez ici.

— Avec vous ?

— Avec moi. Et avec Tim.

— Et Julie ?

— Nous avons signé tous deux un renoncement mutuel il y a un an. C'est classé quelque part, mais ça n'a jamais été appliqué. C'est un accord que nous avons conclu, aussi ni elle ni moi ne pourra gêner l'autre plus tard.



— Je pense que Tim m'aime bien. Il ne sera pas affecté ?

— Pas du tout, dit Curt.

— Cela devrait être agréable, ne pensez-vous pas ? Nous trois. Nous pourrions travailler avec Tim, essayer d'arriver à connaître son talent, ce qu'il est et ce qu'il pense. Je serais ravie qu'il... me réponde. Et nous disposons de beaucoup de temps ; rien ne nous presse. »

\*

\*\*

Les doigts de la jeune fille s'enroulèrent autour de ceux de Curt. Dans la pénombre changeante du bar, leurs traits se ressemblaient. Il se pencha en avant, hésita un instant tandis que la respiration chaude de la jeune fille caressait ses lèvres, puis ensuite il l'embrassa.

Pat lui sourit.

« Nous avons tant de choses à faire. Ici, et peut-être plus tard sur Prox VI. Je désire retourner un jour là-bas. Le pourrais-je ? Seulement pour quelque temps ; nous n'aurions pas à y demeurer. Je voudrais voir comment les choses évoluent, toutes ces choses auxquelles j'ai travaillé toute ma vie. Je voudrais voir ce que devient mon monde.

— Bien sûr, dit Curt. Nous y reviendrons. »

Non loin d'eux, un petit homme nerveux venait d'achever son pain à l'ail et son vin. Il s'essuya la bouche, regarda sa montre de poignet et se leva. Alors qu'il passait tout contre Curt, il fouilla dans sa poche, fit tinter de la monnaie puis, d'une manière, saccadée, ressortit sa main. Agrippant un mince tube, il se pencha vers Pat et l'abaisse vers elle.

Une simple boulette tomba du tube. Elle adhéra durant une fraction de seconde à la chevelure de la jeune fille, puis disparut. L'écho sourd d'une vibration roula vers les tables voisines. Le petit homme nerveux poursuivit son chemin.

Curt était déjà sur ses pieds, à demi engourdi par le choc. Il regardait toujours vers le bas, paralysé, quand Reynolds apparut près de lui et le poussa fermement en avant.

« Elle est morte, disait Reynolds. Essayez de comprendre. Elle est morte instantanément ; elle n'a pas souffert. Cela touche directement le système nerveux central. Elle ne s'est rendu compte de rien. »

Personne dans le bar n'avait bougé. Les gens demeuraient assis à leur table, le visage impassible, regardant, tandis que Reynolds faisait signe pour réclamer un peu plus de lumière. L'obscurité disparut et les objets dans la pièce devinrent parfaitement visibles.

« Arrêtez cette machine », ordonna sèchement Reynolds. La machine à musique devint silencieuse. « Ces gens ici sont des Corpsmen, expliqua-t-il à Curt. Nous avons sondé vos pensées se

rapportant à cet endroit dès que vous avez pénétré dans le bureau de Fairchild.

— Mais je ne l'ai pas perçu, murmura Curt. Il n'y a pas eu le moindre avertissement. Pas de pré-vision.

— L'homme qui l'a tuée est un Anti-Psi, dit Reynolds. Nous connaissions l'existence de la catégorie depuis un certain nombre d'années ; rappelez-vous, il y a eu une enquête initiale afin de découvrir quel était le bouclier de Patricia Connley.

— Oui, accorda Curt. Elle a été sondée il y a des années. Par l'un d'entre vous.

— Nous n'aimons pas l'idée de l'Anti-Psi. Nous désirions garder la classe hors d'existence, mais nous étions intéressés. Nous avons découvert et neutralisé quatorze Anti-Psis au cours de la dernière décennie. Pour cela, nous avons virtuellement toute la classe Psi derrière nous – excepté vous. Le problème, naturellement, consiste en ce qu'aucun talent Anti-Psi ne peut être prouvé s'il n'est opposé au talent psionique qu'il nie. »

Curt comprit.

« Il vous a fallu tester cet homme contre un Précog. Or il n'existe que deux Précogs, moi et...

— Julie a bien voulu coopérer. Nous lui avons soumis le problème il y a quelques mois. Nous avons une preuve définie à lui fournir concernant votre affaire de cœur avec la jeune fille. Je ne comprends pas comment vous avez pu vous imaginer que les Télépathes demeureraient ignorants de vos plans, mais apparemment vous l'avez espéré. De toute manière, la fille est morte. Et il n'y aura pas de classe Anti-Psi. Nous avons attendu aussi longtemps que nous l'avons pu, car nous n'aimons pas détruire les individus dotés de talents. Mais Fairchild était sur le point de signer la loi le permettant, et nous ne pouvions donc nous abstenir plus longtemps. »

Curt frappa d'une manière frénétique, tout en sachant qu'en agissant ainsi il se conduisait d'une manière futile. Reynolds glissa en arrière, ses pieds s'accrochèrent à la table et il chancela. Curt bondit vers lui, brisa sur la table le grand verre qui avait contenu la boisson de Pat et en leva les bords acérés vers le visage de Reynolds.

Les Corpsmen le tirèrent en arrière.

\*

\*\*

Curt se dégagea. Il se pencha et souleva le corps de Pat. Elle était toujours chaude ; son visage était calme, sans expression, coquille vide brûlée qui ne reflétait rien. Il sortit du bar et l'emporta dans la froide

nuît obscure. Il l'allongea sur le siège arrière de sa voiture et se glissa derrière le volant.

Il roula jusqu'à l'École, gara l'auto et transporta le corps dans le bâtiment principal. Passant devant les officiels étonnés, il atteignit le quartier des enfants et força de l'épaule la porte de la chambre de Sally.

Elle était complètement réveillée et habillée. Assise sur une chaise à dossier droit, la fillette lui fit face d'un air de défi.

« Vous voyez ! s'exclama-t-elle d'une voix aiguë. Vous voyez ce que vous avez fait ! »

Il était trop abasourdi pour répondre.

« Tout est votre faute ! Vous avez obligé Reynolds à le faire ! Il lui fallait la tuer ! » Elle sauta sur ses pieds et courut vers lui en criant hystériquement : « Vous êtes un ennemi ! Vous êtes contre nous ! Vous voulez nous créer des ennuis à tous ! J'ai dit à Reynolds ce que vous étiez en train de faire et il... »

Sa voix le suivit tandis qu'il quittait la pièce avec son lourd fardeau. Alors qu'il longeait pesamment le corridor, la fillette hystérique le suivit.

« Vous voulez traverser – vous voulez que j'obtienne de Grand Benêt qu'il vous fasse traverser ! »

Elle courut devant lui, bondissant à droite et à gauche comme un insecte fou. Des larmes coulaient sur ses joues ; son visage était déformé à un tel point qu'on ne le reconnaissait pas. Elle le suivit tout au long du chemin qui conduisait à la chambre de Grand Benêt. « Je ne vous aiderai pas ! Vous êtes contre nous tous et je ne vous aiderai plus jamais ! Je suis heureuse qu'elle soit morte ! Je voudrais que vous soyez mort, vous aussi ! Et vous mourrez quand Reynolds vous attrapera. Il me l'a dit. Il a dit qu'il n'y aurait jamais plus personne comme vous et que les choses redeviendraient ce qu'elles doivent être. Que ni vous ni aucun de ces idiots ne pourrait nous arrêter ! »

Il déposa le corps de Pat sur le sol et quitta la chambre. Sally courut après lui.

« Vous savez ce qu'il a fait à Fairchild ? Il l'a si bien arrangé qu'il ne nuira plus jamais. »

Curt déverrouilla une porte et pénétra dans la chambre de son fils. La porte se referma et les cris frénétiques de la fillette se muèrent en une vibration assourdie. Tim s'assit dans son lit, surpris et à demi engourdi de sommeil.

« Viens », dit Curt. Il arracha l'enfant du lit, l'habilla et se précipita avec lui dans le hall.

Sally les suivit tandis qu'ils pénétraient une nouvelle fois dans la chambre de Grand Benêt.

« Il ne le fera pas ! cria-t-elle. Il a peur de moi et je lui ai dit de ne

pas le faire. Vous comprenez ? »

\*

\*\*

Grand Benêt gisait affalé dans son fauteuil massif. Il souleva sa grosse tête tandis que Curt s'approchait de lui.

« Qu'est-ce que vous voulez ? murmura-t-il. Qu'est-ce qu'elle a ? » Il montra le corps inerte de Pat. « Elle est évanouie ou quoi ? »

« Reynolds l'a tuée » cria Sally en dansant autour de Curt et de son fils. « Et il va tuer Mr. Purcell ! Il tuera tous ceux qui essaieront de nous arrêter ! » Les traits épais de Grand Benêt s'assombrirent. Les vagues de chair livides de son corps virèrent au cramoisi et se marbrèrent de traînées pourpres.

« Qu'est-ce qui se passe, Curt ? murmura-t-il.

— Le Corps prend le dessus, répondit Curt.

— Ils ont tué votre amie ?

— Oui. »

Grand Benêt prit péniblement la position assise et se pencha en avant.

« Reynolds est après vous ?

— Oui.

Grand Benêt lécha ses lèvres épaisses et eut une hésitation.

« Où voulez-vous aller ? demanda-t-il enfin d'une voix rauque. Je puis vous envoyer n'importe où, jusqu'à Terra, peut-être. Ou... »

Sally agita frénétiquement les mains. Une partie du fauteuil de Grand Benêt se déforma et s'anima. Les accoudoirs se tordirent autour de lui, s'enfonçant vicieusement dans son énorme panse. Il fit des efforts pour vomir et ferma les yeux.

« Je vais te faire souffrir ! siffla Sally. Je puis te faire des choses terribles ! »

— Je ne veux pas aller sur Terra », dit Curt. Il souleva le corps de Pat et fit signe à Tim de venir près de lui. « Je veux aller sur Proxima VI. »

Grand Benêt lutta pour rassembler ses esprits. À l'extérieur de la pièce, des officiels et des Corpsmen se déplaçaient précautionneusement. Un tohu-bohu de sons et d'incertitude se propageait d'un bout à l'autre des corridors.

La voix perçante de Sally s'éleva au-dessus du brouhaha tandis qu'elle essayait d'attirer l'attention de Grand Benêt.

« Tu sais ce que je ferai ! Tu sais ce qui t'arrivera !

Grand Benêt prit sa décision et se concentra avant de se tourner vers Curt. Une tonne de plastique fondu transporté depuis quelque

usine terrienne dégringola sur Sally en un torrent sifflant. Son corps disparut, dissous, et la dernière image que Curt eut d'elle fut celle d'un bras levé et se tordant. Il ne demeura plus de la fillette que l'écho de sa voix suspendu dans l'air.

Grand Benêt avait agi, mais la menace dirigée contre lui par l'enfant mourante existait toujours. Tandis que Curt sentait autour de lui le déplacement d'air provoqué par la transformation de l'espace, il jeta un dernier regard à Grand Benêt et à son tourment.

Il n'avait jamais su exactement ce que Sally avait suspendu au-dessus de la tête, du gros idiot. Maintenant, il le voyait et il comprenait l'hésitation de Grand Benêt. Un cri haut perché jaillit de la gorge de l'idiot et enveloppa Curt, en même temps que la chambre s'estompait. Grand Benêt s'altéra et se liquéfia, tandis que le changement voulu par Sally l'engloutissait.

Curt réalisa alors tout le courage qui gisait dans l'amoncellement de graisse qui avait été Grand Benêt. Il connaissait le risque, l'avait pris et en avait accepté – plus ou moins – les conséquences.

L'énorme corps était devenu une masse grouillante d'araignées. Ce qui avait été un être humain était maintenant un monstrueux amas d'êtres poilus et tremblotants – des milliers d'êtres, des araignées sans nombre, tombant de la masse et y adhérant à nouveau, se formant en grappe, se séparant et se reformant.

Puis la chambre disparut. Curt était passé de l'autre côté.

\*

\*\*

Il était tôt dans l'après-midi. Il demeura allongé durant un moment, à demi enterré dans des vignes enchevêtrées. Des insectes bourdonnaient autour de lui, à la recherche du suc des corolles de fleurs à l'odeur écœurante. Le soleil montait dans le ciel coloré de rouge et cuisait comme un four. Au loin, un animal invisible poussait des appels lugubres.

Non loin de lui, son fils bougea. L'enfant se mit sur ses pieds, erra sans but dans les environs et finalement s'approcha de son père.

Curt se mit lui-même debout. Ses vêtements étaient déchirés. Du sang coulait de sa joue jusque dans sa bouche. Il secoua la tête, frissonna et regarda autour de lui.

Le corps de Pat gisait à quelque distance. Une chose tassée et brisée, sans la moindre trace de vie. Une cosse vide, abandonnée et désertée.

Il s'approcha d'elle. Pendant un certain temps, il demeura accroupi, la fixant d'un regard vague. Puis il se pencha, la prit dans

ses bras et lutta pour se remettre sur ses pieds.

« Viens, dit-il à Tim. Allons-nous-en. »

Ils marchèrent longtemps. Grand Benêt les avait déposés entre deux villages, dans le chaos turgide des forêts de Proxima VI. À un certain moment, Curt s'arrêta dans une clairière et se reposa. Derrière la ligne des arbres rabougris, une fumée bleue vacillante s'élevait. Un four à charbon de bois, certainement. Ou quelqu'un occupé à débroussailler un coin de la forêt. Il souleva à nouveau le corps de Pat et reprit sa marche.

Quand il émergea brusquement des taillis et atteignit la route, les villageois furent paralysés de terreur. Certains d'entre eux s'enfuirent en courant ; un petit groupe demeura là, observant d'un regard sans expression l'homme et l'enfant qui l'accompagnait.

« Qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux en tâtonnant pour prendre le couteau qui pendait à sa ceinture. Qu'est-ce que vous avez là ? »

Ils avaient un camion tous terrains, et ils lui permirent de déposer le corps de Pat sur la plate-forme, au milieu du bois grossièrement coupé. Puis ils le conduisirent ainsi que son fils jusqu'au village le plus proche. Ce n'était pas trop loin, seulement à une centaine de milles. Dans le magasin communautaire du village, on lui donna de grossiers vêtements de travail ainsi que de la nourriture. On lava Tim et on s'occupa de lui, puis une conférence générale fut organisée.

Il s'assit à une table immense et rugueuse, jonchée de ce qui devait être les reliefs du repas de midi. Il connaissait leur décision ; il pouvait la prévoir sans difficulté.

« Elle ne peut pas réparer les corps atteints à ce point, lui expliqua le chef du village. Toutes les glandes supérieures de la fille et son cerveau sont détruits, ainsi que la majeure partie de la moelle épinière. »

Il écoutait, mais il ne dit rien. Plus tard, il s'arrangea pour obtenir un camion délabré. Il y mit Pat et Tim et s'en alla.

\*

\*\*

Ceux du village de Pat avaient été avertis par la radio à ondes courtes. Curt fut arraché du camion par des mains sauvages ; un pandémonium de bruit et de furie l'enveloppa, et des faces excitées, déformées par la colère et par l'horreur, l'entourèrent. Il y eut des cris, des bourrades, des questions, une masse confuse d'hommes et de femmes donnant des coups de poing et poussant jusqu'à ce que, finalement, les frères de Pat lui fraient un chemin jusqu'à leur maison.

« C'est inutile, lui dit le père de Pat. D'ailleurs, je pense que la

vieille femme est morte. C'était il y a des années. » L'homme fit un geste en direction des montagnes. « Elle vivait là-bas – et elle avait l'habitude de descendre au village. On ne l'a plus vue depuis des années. » Il empoigna rudement Curt. « Il est trop tard, nom de Dieu ! Elle est morte ! Vous ne pourrez pas la ramener à la vie ! »

Il écoutait les mots, mais il ne dit toujours rien. Quand ils eurent fini de lui parler, il souleva le corps de Pat, le ramena au camion, appela son fils et reprit sa route.

Le froid et le silence l'enveloppèrent tandis que le camion essoufflé escaladait en cahotant la route menant aux montagnes. L'air glacé le ragaillardit ; la route était rendue indistincte par des nappes denses de brouillard qui roulaient sur le sol crayeux. À un certain moment, un animal qui se déplaçait pesamment lui barra la route, et il réussit à le chasser en lui lançant des pierres. Finalement, le camion se trouva à court de carburant et s'immobilisa. Il descendit de la cabine, resta debout un moment, puis il réveilla son fils, prit le corps de Pat dans ses bras et continua à pied.

Il faisait presque nuit lorsqu'il découvrit la hutte perchée sur une avancée de roc. Une puanteur fétide de détritiques alimentaires et de peaux qui séchaient heurta ses narines tandis qu'il se frayait en titubant un chemin entre des tas de rocaïlle et des amoncellements de cartons d'emballage et de boîtes de conserves vides infestés de vermine.

La vieille femme était en train d'arroser quelques légumes rachitiques. Alors qu'il s'approchait d'elle, elle abaissa la boîte percée de trous qui lui servait d'arrosoir et se tourna vers lui, son vieux visage ridé tendu par l'étonnement et la défiance.

« C'est impossible. Je ne peux pas le faire », dit-elle d'un ton catégorique lorsqu'elle se fut accroupie auprès du corps inerte de Pat. Elle approcha ses mains sèches et parcheminées du visage mort, ouvrit le col de la chemise de la jeune fille et massa la chair froide à la base du cou. Elle écarta les cheveux noirs emmêlés et agrippa le crâne avec ses doigts puissants. « Non, je ne peux rien faire », répéta-t-elle. Sa voix était enrouée et rude dans le brouillard nocturne qui tourbillonnait autour d'eux. « Elle a été brûlée. Il ne reste aucun tissu à réparer. »

Curt fit bouger ses lèvres crevassées.

« Y en a-t-il un autre ? rauqua-t-il. Un autre Résurrecteur dans les parages ? » La vieille femme se mit d'un bond sur ses pieds.

« Personne ne peut vous aider, ne le comprenez-vous pas ? Elle est morte ! »

Il s'obstina. Il posa la question encore et encore. Finalement, il obtint une réponse donnée à contrecœur. On prétendait que quelque part, sur l'autre face de la planète, il y avait un concurrent. Il donna à

la vieille femme ses cigarettes, son briquet et son stylo, puis il ramassa le corps froid et s'en alla. Tim le suivit d'un pas incertain, la tête ballottante, le corps tassé de fatigue.

« Viens », ordonna Curt d'une voix rude.

La vieille femme les regarda en silence tandis qu'ils s'éloignaient dans la lumière jaune et lugubre de Proxima VI.

\*

\*\*

Il ne parcourut que quelques centaines de mètres. De quelque manière, sans avertissement, le corps de la jeune fille avait disparu. Il l'avait perdu, l'avait laissé tomber le long du chemin, quelque part parmi la rocaille et les herbes qui bordaient le chemin. Probablement dans l'une des gorges profondes qui bordaient l'un des côtés de la piste.

Il s'assit sur le sol et se reposa. Il ne lui restait plus rien. Fairchild s'était réduit à peu de chose entre les mains du Corps. Grand Benêt avait été détruit par Sally. Sally était morte elle aussi. Les Colonies étaient ouvertes aux Terriens ; leur mur contre les projectiles s'était dissous quand Grand Benêt était mort. Et Pat.

Il y eut un bruit derrière lui. Haletant de désespoir et de fatigue, il ne se retourna que légèrement. Durant une brève seconde, il pensa que c'était Tim qui le rattrapait. Il se contraignit à regarder ; la forme qui émergea de la semi-obscurité était trop grande, avait un pas trop assuré. Une silhouette familière.

« Vous avez raison », dit le vieil homme, le vieux Psi qui s'était tenu au côté de Fairchild. Il s'approcha, immense et imposant sous le vieux clair de lune jaune. « Il n'y a aucune utilité à essayer de la ramener à la vie. Ce n'est pas impossible, mais ce serait trop difficile. Il y a d'autres choses auxquelles nous aurons à penser, vous et moi. »

Curt lutta pour se redresser et s'écarter. Tombant, glissant, blessé par les pierres sous lui, il reprit aveuglément son chemin le long de la piste, luttant contre le sol, arrachant sauvagement la boue sous ses semelles.

Quand il s'arrêta à nouveau, il ne vit que Tim qui le suivait. Durant un instant il pensa que cela n'avait été qu'une illusion, une fiction née de son imagination. Le vieil homme était parti ; il n'avait jamais été là.

Il ne comprit pas totalement, jusqu'à ce qu'il vît le changement qui s'était opéré en face de lui. Il réalisa qu'il s'agissait d'un Gauche. Et c'était une forme familière, mais d'une manière différente. Une forme du passé, dont il se rappelait.



Là où s'était tenu son garçon de huit ans, il y avait un bébé de seize mois vagissant et agité qui se débattait et marchait en cherchant son équilibre. Maintenant, la substitution était partie dans l'autre direction... et il ne pouvait nier ce que ses yeux voyaient.

« Très bien », dit-il quand le bébé eut disparu et que le Tim de huit ans eut refait son apparition. Mais l'enfant ne demeura là qu'un bref instant. Il disparut presque immédiatement, et cette fois une nouvelle forme apparut sur le chemin. Un homme d'environ trente-cinq ans, un homme que Curt n'avait jamais vu auparavant.

Un homme familier.

« Vous êtes mon fils, dit Curt.

— C'est exact. » L'homme l'évalua d'un regard dans la faible lumière. « Vous réalisez qu'elle ne peut pas être ramenée à la vie, n'est-ce pas. Il nous faut liquider cette question avant de pouvoir aller de l'avant. »

Péniblement, Curt hocha la tête.

« Je sais.

— Parfait. » Tim s'approcha de lui, la main tendue. « Alors, revenons en arrière. Nous avons beaucoup à faire. Nous, les Droits du milieu et de l'extrême, nous essayons de traverser depuis pas mal de temps. Il a été difficile de revenir sans l'approbation de celui du Centre. Et dans des cas semblables, le Centre est trop jeune pour comprendre.

— Ainsi, c'est cela qu'il voulait dire », murmura Curt tandis qu'ils se dirigeaient tous deux le long du chemin en direction du village. Les Autres sont lui-même, le long de sa piste temporelle.

— La Gauche est antérieure aux Autres – un préalable, répondit Tim. Droit, naturellement, c'est le futur. Vous avez dit que Précog et Précog n'avaient rien donné. Maintenant, vous savez. Ils ont donné la pré-connaissance absolue – la possibilité de se déplacer dans le temps.

— Vous, les Autres, étiez en train d'essayer de passer. Il vous avait vu et avait été effrayé.

— C'était très difficile ; mais nous savions en fin de compte qu'il deviendrait suffisamment âgé pour comprendre. Il a construit une mythologie très élaborée. C'est ainsi, nous l'avons fait. Je l'ai fait. » Tim rit. « Il n'existe toujours pas de terminologie adéquate. Il n'y en a jamais lorsqu'il s'agit d'un événement unique.

— Je pouvais changer le futur, dit Curt, car je pouvais le discerner. Mais je ne pouvais pas modifier le présent. Vous pouvez changer le présent en revenant dans le passé. C'est la raison pour laquelle cet extrême Autre Droit, le vieil homme, était toujours non loin de Fairchild.

— Ce fut notre premier passage réussi. Nous fûmes finalement capables d'amener le Centre à faire ses deux pas à Droite. Cela réussit,

mais prit du temps.

— Qu'est-ce qui va arriver maintenant ? demanda Curt. La guerre ? La Séparation ? Et toute cette histoire Reynolds ?

— Comme vous l'avez déjà réalisé, nous pouvons altérer tout cela en revenant en arrière. Mais c'est dangereux. Une simple modification apportée au passé peut altérer complètement le présent. Le talent de voyager dans le temps est le plus critique de tous – le plus prométhéen. Tous les autres talents, sans exception, ne peuvent altérer que ce qui doit se produire. Je pourrais effacer tout ce qui existe. Je précède tout et tous. Rien ne peut être utilisé contre moi. Je suis toujours là le premier. J'ai toujours été là. »

\*

\*\*

Curt demeura silencieux tandis qu'ils passaient devant le camion rouillé abandonné. Finalement, il demanda :

« Et l'Anti-Psi ? Qu'est-ce que vous avez à faire avec ça ?

— Pas grand-chose, dit son fils. Vous pouvez vous flatter de l'avoir découvert, car nous n'avons pas commencé à opérer avant les quelques heures passées. Nous sommes arrivés à temps pour contribuer à cela – vous nous avez vus avec Fairchild. Nous parrainons l'Anti-Psi. Vous seriez surpris de voir certaines des alternatives temporelles dans lesquelles on n'a pas pu pousser en avant les Anti-Psis. Votre préconnaissance était correcte – elles ne sont pas très agréables.

— À tel point que j'ai obtenu de l'aide récemment.

— Nous étions derrière vous, oui. Et à partir de maintenant, notre aide va s'accroître. Nous essayons toujours d'introduire des équilibres. Des « pats » tels que l'Anti-Psi. Pour le moment, Reynolds est légèrement en déséquilibre, mais il peut facilement être gardé sous contrôle. Des mesures sont prises en conséquence. Notre pouvoir n'est pas infini, bien entendu. Nous sommes limités par notre durée de vie, environ soixante-dix ans. C'est un étrange sentiment que d'être hors du temps. Nous sommes hors de tout changement, ne sommes soumis à aucune loi. Cela donne l'impression de se trouver soudainement soulevé au-dessus de l'échiquier et de voir les gens comme s'ils étaient des pièces – de voir tout l'Univers comme un damier noir et blanc, avec chaque être et chaque objet fixé sur sa tâche espace-temps. Nous sommes hors de l'échiquier ; nous pouvons atteindre le bas depuis le haut. Ajuster, altérer la position des hommes, changer le jeu sans que les pièces le sachent. De l'extérieur.

— Et vous ne la ramènerez pas à la vie ? implora Curt.

— Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que j'éprouve trop de sympathie envers la jeune fille, dit son fils. Après tout, Julie est ma mère. Je sais maintenant ce qu'ils voulaient dire par *moulin des dieux*. Je désirerais que nous puissions moudre moins fin... Je voudrais que nous puissions épargner certains qui sont pris dans les engrenages. Mais si vous pouvez voir comme nous voyons, alors vous comprendrez. Nous avons un univers qui pend dans la balance. C'est un échiquier terriblement vaste.

— Un échiquier si grand qu'une simple personne compte pour rien ? » demanda Curt d'un ton angoissé.

Son fils parut soudain soucieux et préoccupé. Curt se rappela qu'il avait lui-même cette expression lorsqu'il essayait de lui expliquer quelque chose – quelque chose qui était au-delà de la compréhension d'un enfant. Il espéra que Tim ferait un meilleur travail que ce qu'il avait réussi à accomplir lui-même.

« Ce n'est pas cela, dit Tim. Pour nous, elle n'est pas morte. Elle est toujours là, à un autre endroit de l'échiquier que vous ne pouvez voir. Elle a toujours été là. Elle y sera toujours. Aucune pièce ne tombe jamais de l'échiquier... même si elle est minuscule.

— Pour vous, dit Curt.

— Oui. Nous sommes hors de l'échiquier. Il arrivera peut-être que notre talent sera partagé par n'importe qui. Lorsque cela se produira, il n'y aura plus aucune conception erronée de la tragédie et de la mort.

— Et en attendant ? » Curt souffrait de la tension de *vouloir* que Tim soit d'accord. « Je n'ai pas le talent. Pour moi, elle est morte. La place qu'elle occupait sur l'échiquier est vide. Julie ne peut pas la remplir. Personne ne le peut. »

Tim réfléchit. Il avait l'air profondément plongé dans ses pensées, mais Curt pouvait sentir que son fils se déplaçait sans trêve ni repos le long des chemins temporels, cherchant une réfutation. Ses yeux se centrèrent à nouveau sur son père et il hocha tristement la tête.

« Je ne puis vous montrer où elle se trouve sur l'échiquier, dit-il. Et votre vie est vacante le long de chaque voie – sauf une.

Curt entendit quelqu'un se frayer un chemin à travers les broussailles. Il se tourna – et soudain Pat fut dans ses bras.

« Celle-ci », dit Tim.

Traduit par MARCEL BATTIN.

*A World of talents.*

© Galaxy, 1954.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## LE MONSTRE – A. E. Van Vogt

*L'homme est une idée.*

*Pourquoi l'opposition serait-elle irrémédiable entre le mutant et l'homme ? Ne peut-on imaginer plutôt une continuité de formes humaines toujours plus achevées et dotées de plus de pouvoirs ? À chacune de ces formes correspondrait l'homme d'une époque.*

*Jusqu'à cet homme assez puissant pour qu'un seul individu soit capable de juguler à lui seul, les mains nues mais l'esprit armé, une invasion d'extra-terrestres.*

Le grand vaisseau s'immobilisa à un mille au-dessus d'une des cités. En bas s'étendait un paysage de désolation cosmique. En descendant à l'intérieur de sa bulle énergisée, Enash nota que les édifices décrépits s'écroulaient.

Une voix désincarnée frôla fugitivement ses oreilles :

« Aucun indice de destructions dues à la guerre. » Enash coupa le son.

Une fois qu'il eut touché le sol, il dégonfla sa bulle. Il se trouvait dans un espace clos de murs et envahi d'herbes folles parmi lesquelles gisaient quelques squelettes épars – des êtres dotés de deux longues jambes et de deux longs bras, dont le crâne était planté à l'extrémité d'une mince épine dorsale. Rien que des squelettes d'adultes qui paraissaient être en parfait état de conservation mais quand, s'étant baissé, le météorologiste en toucha un, tout un morceau de celui-ci tomba en poudre. Au moment où il se redressait, Enash aperçut Yoal qui approchait en flottant. Il attendit que l'historien émergeât de sa bulle pour lui demander :

« Croyez-vous qu'il faille utiliser la méthode de résurrection des morts profonds ? »

Yoal était songeur.

« J'ai interrogé les différentes personnes qui se sont posées. Il y a quelque chose d'anormal, ici. Toute vie a disparu de cette planète, même la vie insectoïde. Il importe de découvrir ce qui s'est passé

avant de nous risquer à entamer le processus de colonisation. »

Enash garda le silence. Une bouffée de vent légère fit bruire les ramures d'un bouquet d'arbres voisin et il les désigna d'un geste. Yoal acquiesça.

« Oui, la vie végétale n'a pas subi de dommages mais, après tout, les plantes ne sont pas affectées de la même façon que les formes de vie actives. »

Une voix tombant de son récepteur l'interrompt : « Un musée a été découvert. Il est approximativement situé au centre de la cité. Une balise rouge a été fixée sur le toit. »

« Je vais avec vous, Yoal, dit Enash. Peut-être y trouverons-nous des squelettes d'animaux et de créatures intelligentes à diverses phases de leur évolution. Vous n'avez pas répondu à ma question. Allez-vous ressusciter ces êtres ?

— J'ai l'intention d'en discuter avec le conseil, répliqua lentement Yoal, mais cela ne me paraît pas douteux. Il faut que nous connaissions la cause de cette catastrophe. » Il agita un suceur comme pour balayer le paysage et ajouta après réflexion : « Naturellement, nous devons agir avec prudence et commencer par les formes d'évolution les plus rudimentaires. L'absence de squelettes d'enfants est la preuve que cette race avait acquis l'immortalité individuelle. »

Le conseil arriva pour procéder à l'examen des pièces à conviction. Enash savait que ces préliminaires étaient purement formels. La décision fut prise : il y aurait des résurrections. Mais ce n'était pas tout. Les membres du conseil étaient poussés par la curiosité. L'espace était vaste, les voyages cosmiques étaient longs et l'on se sentait seul ; atterrir était toujours une expérience excitante car elle offrait la perspective de formes inconnues à étudier.

Le musée n'avait rien que d'ordinaire : de grandes salles en forme de dômes, des reproductions en matière plastique de bêtes étranges, beaucoup d'objets – trop nombreux pour qu'il soit possible de les voir et de les appréhender tous en si peu de temps. Des vestiges disposés par ordre chronologique offraient un tableau panoramique cristallisant tout le développement d'une race. Enash, qui visitait l'édifice avec les autres, fut content quand le groupe arriva devant une rangée de squelettes et de corps embaumés. Il s'assit derrière l'écran d'énergie pour observer les experts en biologie extraire un de ces corps de son sarcophage de pierre. Le cadavre, comme beaucoup d'autres, était enveloppé de bandelettes d'étoffe mais les spécialistes ne prirent même pas la peine de dérouler ces fragments de tissu pourri. À l'aide d'une pince, ils prélevèrent un morceau de la calotte crânienne – c'était la procédure courante. On pouvait utiliser n'importe quelle partie du squelette mais c'était une section bien déterminée du crâne qui assurait les résurrections les plus parfaites, les reconstitutions les

plus complètes.

Hamar le chef de l'équipe de biologie, expliqua la raison qui l'avait incité à faire son choix parmi les cadavres :

« Les produits employés pour la conservation de cette momie révèlent des connaissances rudimentaires en matière de chimie et les sculptures du sarcophage indiquent une culture primitive et non mécanique. Les potentialités du système nerveux ne sauraient être très développées dans une civilisation de ce type. Nos linguistes ont analysé la voix enregistrée qui accompagne chaque pièce d'exposition et, bien que nous ayons affaire à un grand nombre de langues – nous avons la preuve que l'idiome en usage à l'époque où ce corps était en vie a été reconstitué – ils sont parvenus à en traduire le sens sans difficulté. Notre machine vocale universelle est maintenant adaptée grâce à leurs soins. Il suffit de parler dans le communicateur et le discours sera traduit dans la langue de la personne ressuscitée. Naturellement, le système fonctionne dans les deux sens. Ah ! je vois que nous sommes prêts pour le premier. »

Sous le regard attentif d'Enash et de ses compagnons, le couvercle du reconstituteur plastique fut refermé et la procédure de résurrection commença.

Enash éprouvait une certaine tension. Car ce n'était pas une tentative effectuée à l'aveuglette. Dans quelques minutes, un des anciens habitants de cette planète allait se dresser sur son séant et les contempler. La technique à laquelle on avait recours était simple et toujours d'une parfaite efficacité.

... L'existence naît des ombres infinitésimales. Le seuil du commencement et de la fin ; de la vie et de... la non-vie. Dans cette zone obscure, la matière hésite entre les anciennes habitudes et de nouvelles. L'habitude de l'organique et celle de l'inorganique. Les électrons ignorent tout des valeurs de la vie et de la non-vie. Les atomes ne savent rien de l'inanimé. Mais quand les atomes se constituent en molécules, un pas est franchi, un pas infime, celui de la vie – pour autant qu'elle ait germé. Un pas... et les ténèbres. Ou l'avènement à l'existence.

Une pierre. Ou une cellule vivante. Un grain d'or, un brin d'herbe, le sable de la mer ou les animalcules en nombre aussi, incalculable, peuplant les eaux sans limites et, saumâtres. Toute la différence, c'est cette zone de matière crépusculaire. Chaque cellule vivante la détient dans toute sa plénitude. Quand on arrache une patte à un crabe, une nouvelle patte lui repousse. Les deux extrémités de la planaire grandissent et, bientôt, il y a deux vers, deux individus, deux tubes digestifs aussi voraces que l'original – et chacun est une entité intégrale et indemne ; cette expérience ne l'a aucunement mutilé. Chaque cellule peut être le tout. Chaque cellule se souvient de façon si

richement détaillée que la totalité des mots dont on dispose sera à jamais impuissante à décrire la perfection de l'état auquel elle parvient.

Mais le paradoxe est que la mémoire n'est pas organique. Un banal disque de cire se rappelle les sons. Une bande enregistrée reproduit aisément la voix qui a parlé dans le micro des années auparavant. La mémoire est une empreinte physiologique, une marque sur la matière, la modification morphologique d'une molécule de sorte que, lorsque l'on désire obtenir telle ou telle réaction, la forme émet le même rythme en réponse.

Du crâne de la momie avaient jailli les milliards de milliards de formes mémorielles dont on escomptait maintenant une réponse. Comme à l'accoutumée, la mémoire était fidèle.

Un homme cligna des yeux et ses paupières s'ouvrirent.

« C'est donc bien vrai », dit-il à haute voix et, à mesure qu'il parlait, les mots qu'il prononçait étaient traduits en gana. « La mort n'est qu'une porte donnant sur une autre vie. Mais où est ma suite ? » ajouta-t-il sur un ton geignard.

Il s'assit et sortit de la gaine qui s'était automatiquement ouverte à l'instant où il était revenu à la vie. Et il vit ses ravisseurs. Il se pétrifia mais sa transe ne dura qu'un court moment. Il avait un orgueil et un courage très particuliers, qui lui rendirent service. De mauvaise grâce, il tomba à genoux et fit soumission mais le scepticisme devait être profondément enraciné en lui.

« Suis-je en présence des dieux d'Égypte ? fit-il en se relevant. Quelle extravagance est-ce là ? Je ne me prosterne pas devant des démons sans nom.

— Tuez-le ! » ordonna le capitaine Gorsid.

Le monstre à deux jambes disparut en se tortillant quand cracha le fusil à rayons.

Le second ressuscité se mit debout. Il était pâle et tremblait de peur.

« Bon Dieu ! Je jure que je ne toucherai jamais plus à cette saleté ! En fait d'éléphants roses...

— À quelle « saleté » faites-vous allusion, ressuscité ? s'enquit Yoal avec curiosité.

— La gnole, ce poison qu'on m'a fait boire au bistrot... eh bien, mes enfants ! »

Le capitaine Gorsid adressa un regard interrogateur à Yoal.

« Est-il nécessaire de nous attarder ? »

L'historien hésita. « Je suis intrigué. » Il se tourna vers l'homme. « Comment réagiriez-vous si je vous disais que nous sommes des voyageurs venus d'une autre étoile ? »

Le ressuscité le regarda, visiblement abasourdi. Mais son effroi

était encore plus intense que sa stupéfaction. Enfin, il parla :

« Écoutez... je roulais gentiment en père peinard. Je reconnais que j'avais bu un ou deux coups de trop mais c'est la faute à l'alcool qu'on trouve par les temps qui courent. Je vous jure que je n'ai pas vu l'autre auto – et si c'est un nouveau système pour punir les gens qui conduisent en état d'ivresse, eh bien, vous avez gagné : je ne boirai plus une goutte aussi longtemps que je vivrai !

— Il conduit une « auto », et voilà tout, dit Yoal Pourtant, nous n'avons pas vu d'autos. Ils ne se sont même pas donné la peine de les conserver dans les musées.

Enash remarqua que tout le monde attendait que quelqu'un y aille de son commentaire. Se rendant compte que le cercle du silence allait se refermer totalement s'il ne disait rien, il se secoua et suggéra : « Demandons-lui de décrire cette auto. Comment fonctionne-t-elle ?

— Ah ! vous vous décidez à parler ! s'exclama l'homme. Allez-y... tracez votre ligne à la craie, je la suivrai et vous pourrez me poser toutes les questions qu'il vous plaira. Je suis peut-être tellement ivre que je n'ai plus les yeux en face des trous mais je suis toujours en état de conduire. Comment elle fonctionne ? Il suffit de débrayer et de mettre les gaz.

— Les gaz, répéta l'ingénieur Veed. Moteur à combustion interne. Voilà qui le situe. »

Le capitaine Gorsid fit un geste à l'adresse du garde armé du fusil à rayons.

Le troisième ressuscité se dressa à son tour sur son séant et les examina d'un air pensif.

« Des visiteurs venus des étoiles ? demanda-t-il enfin. Avez-vous un système ou est-ce un simple coup de chance ? »

Les conseillers ganas s'agitèrent, mal à l'aise, dans leurs sièges incurvés. Enash surprit le coup d'œil de Yoal et le regard hagard de l'historien alarma le météorologiste qui songea : « L'adaptation du deux-jambes à une situation nouvelle et sa compréhension de la réalité sont anormalement rapides. Jamais un Gana ne pourrait égaler cette vitesse de réaction. »

« La rapidité de la pensée n'est pas nécessairement un signe de supériorité, fit observer Hamar, le biologiste en chef. Celui qui pense lentement et minutieusement a sa place dans la hiérarchie de l'intelligence. » Mais Enash se dit que le problème n'était pas la rapidité mais la précision de la réaction. Il essaya de s'imaginer que, renaissant d'entre les morts, il saisissait instantanément la signification de la présence de créatures étrangères venues des étoiles. Non, il n'aurait pas pu...

Il n'alla pas plus loin dans ses réflexions : l'homme était sorti de la gaine. Les Ganas le virent se diriger d'un pas vif vers la fenêtre et



regarder au-dehors. Un seul et bref coup d'œil – puis il se retourna :

« C'est partout pareil ? »

Pour la seconde fois, la promptitude avec laquelle il appréhendait la réalité fit sensation. Ce fut Yoal qui répondit :

« Oui. La désolation, la mort et la ruine. Avez-vous une idée de ce qui a pu se passer ? »

L'homme quitta la fenêtre et s'immobilisa derrière l'écran d'énergie qui protégeait les Ganas.

« Puis-je examiner le musée ? Il faut que j'évalue mon âge. De mon vivant, nous possédions certains moyens de destruction mais il importe de savoir combien de temps s'est écoulé depuis ma mort pour déterminer la méthode qui a été employée. »

Les conseillers se tournèrent vers le capitaine Gorsid qui, après avoir hésité, ordonna au garde armé : « Surveillez-le ! » Il fit face à l'homme. « Nous comprenons à merveille ce que vous souhaitez : vous aimeriez prendre le contrôle de la situation pour garantir votre propre sécurité. Laissez-moi vous rassurer : ne faites pas de mouvements malencontreux et tout se passera bien. »

L'homme crut-il ou ne crut-il pas au mensonge ? Impossible de le deviner. De même, il n'eut pas un regard, pas un geste indiquant qu'il avait remarqué le sol carbonisé à l'endroit où ses deux prédécesseurs avaient été volatilisés d'un coup de fusil à rayons. Il s'avança avec curiosité jusqu'à la porte la plus proche, considéra le deuxième garde qui l'y attendait et la franchit d'un pas allègre. La première sentinelle lui emboîta le pas, suivie de l'écran énergétique mobile et des conseillers à la queue leu leu.

Enash fut le troisième à passer le seuil. La salle dans laquelle il pénétra contenait des squelettes et des modèles d'animaux en plastique. La suivante était ce qu'il appelait, faute d'un meilleur mot, une salle culturelle. Elle était remplie d'objets manufacturés appartenant à une seule et même période de civilisation – et c'était une civilisation apparemment fort avancée. Lorsque le groupe l'avait traversée à l'arrivée, il avait examiné quelques-unes des machines exposées et avait pensé : énergie atomique. Il n'avait pas été le seul à faire cette observation car la voix du capitaine Gorsid s'éleva derrière lui :

« Il vous est interdit de toucher à quoi que ce soit. Tout geste équivoque sera pour les gardes le signal d'ouvrir le feu. »

Le ressuscité, debout au milieu de la salle, semblait tout à fait à l'aise et, en dépit de la singulière anxiété qu'il éprouvait, Enash ne pouvait faire autrement que d'admirer sa sérénité. Le deux-jambes ne pouvait pas ignorer quel sort l'attendait ; néanmoins, il était calme et méditatif. Enfin, il dit d'une voix assurée :

« Il est inutile d'aller plus loin. Peut-être serez-vous plus apte que

moi à calculer le laps de temps qui s'est écoulé entre ma naissance et la construction de ces machines. Je vois ici un appareil qui, selon la pancarte fixée au-dessus de lui, a pour fonction de compter les atomes qui explosent. Dès que le nombre voulu d'atomes se sont désintégrés, le flux d'énergie est coupé et reste interrompu exactement autant qu'il le faut pour prévenir une réaction en chaîne. De mon vivant, nous disposions d'un millier de dispositifs grossiers destinés à limiter l'ampleur de la réaction nucléaire mais il avait fallu deux mille ans pour les mettre au point depuis l'aube de l'ère atomique. Pouvez-vous établir une comparaison sur cette base ? »

Les conseillers se tournèrent vers Veed qui hésita avant de répondre à contrecœur : « Il y a neuf mille ans, nous connaissions un millier de procédés limitateurs. » Il ménagea une pause avant d'ajouter encore plus lentement : « Je n'ai jamais entendu parler d'instruments de comptage chargés de contrôler les explosions atomiques.

— Et pourtant, cette race a été détruite ! » murmura faiblement Shuri, l'astronome.

Gorsid brisa le silence qui avait suivi ce commentaire en ordonnant au garde le plus proche : « Tuez le monstre ! »

Mais ce fut le garde qui s'écroula dans un geyser de flammes. Pas seulement lui : tous les gardes ! Ils s'effondrèrent en même temps, transformés en un brasier bleu. Une langue de flamme lécha l'écran, recula, revint à la charge avec une violence accrue, recula à nouveau tandis que son éclat s'intensifiait. À travers la flamboyante nappe de feu, Enash vit que l'homme se trouvait maintenant devant la porte la plus éloignée et que la machine à compter les atomes était entourée d'une incandescence bleutée.

« Couvrez toutes les issues avec les fusils à rayons ! hurla le capitaine Gorsid dans son communicateur. Que l'astronef se tienne prêt à abattre la créature étrangère avec l'armement lourd !

— C'est du contrôle mental, s'exclama quelqu'un. Où avons-nous mis les pieds ! »

Les Ganas battaient en retraite. La flamme bleue léchait le plafond, cherchant à se frayer sa voie à travers l'écran. Enash eut une dernière vision de la machine. Elle devait continuer de compter les atomes car la luminosité bleuâtre qui la nimбайт était maintenant infernale. Le météorologiste se hâta de rejoindre ses compagnons dans la salle où la résurrection avait eu lieu. Un second écran énergétique fut mis en service. Il n'y avait plus rien à craindre ; les Ganas s'introduisirent dans leurs bulles individuelles, sortirent du musée et rallièrent le vaisseau. Quand celui-ci prit son essor, il largua une bombe atomique. Le champignon embrasé effaça le musée et la cité.

« Et nous ne savons toujours pas comment cette race a péri », souffla Yoal à l'oreille d'Enash quand se furent éteints les échos du

tonnerre qui, derrière eux, avait ébranlé le ciel.

\*

\*\*

Le pâle soleil jaune se leva à l'horizon. Il y avait trois jours que la bombe était tombée sur la ville, huit que les Ganas avaient atterri. Enash descendait avec le groupe pour explorer une autre ville. Il était maintenant hostile à de nouvelles résurrections.

« En tant que météorologiste, je déclare que cette planète peut être ouverte en toute sécurité à la colonisation, dit-il. Il me paraît inutile de prendre des risques supplémentaires. Cette race a découvert les secrets de son mécanisme nerveux et nous ne pouvons nous permettre de... »

Hamar, le biologiste, l'interrompit sèchement :

« S'ils avaient cette science, pourquoi ces gens n'ont-ils pas émigré vers un autre système stellaire pour y trouver asile ?

— Je suis prêt à admettre qu'il est fort possible qu'ils n'aient pas découvert la méthode nous permettant de localiser les étoiles possédant des familles de planètes », rétorqua Enash tandis que son regard ardent balayait le cercle de ses compagnons. « Nous avons reconnu qu'il s'était agi d'une découverte unique et accidentelle. Ce fut une question de chance, pas d'intelligence. »

D'après leur expression, il était visible que, dans leur for intérieur, ses amis se rebellaient contre cet argument et Enash eut la décourageante intuition d'un désastre imminent. Car il pouvait se représenter l'image d'une haute race affrontant la mort. Une mort qui avait dû être soudaine mais pas assez, néanmoins, pour que ces gens-là ne l'eussent pas su à l'avance. Il y avait trop de squelettes gisant à découvert dans les jardins de leurs somptueuses demeures. À croire que chaque homme et chaque femme étaient sortis pour attendre de pied ferme l'annihilation de l'espèce. Enash s'efforça de dépeindre à l'intention des conseillers ce qu'avait été ce jour si lointain où toute une race était calmement allée à la rencontre de son extinction, mais sa description n'avait pas une force de conviction suffisante car les autres s'agitaient avec impatience sur leur siège – ceux-ci avaient été installés derrière une série d'écrans protecteurs – et le capitaine Gorsid lui demanda :

« Qu'est-ce qui a suscité en vous cette intense réaction émotionnelle, Enash ? »

Cette question coupa le météorologiste dans son élan. Il n'avait pas pensé que sa réaction fût émotionnelle. Son obsession s'était si subtilement emparée de lui qu'il n'avait pas réalisé quelle en était la

nature. Maintenant, il en prenait subitement conscience.

« Ça a été le troisième ; répondit-il d'une voix lente. Juste avant que nous quittions la salle, je l'ai vu à travers le rideau d'énergie flamboyante. Debout devant la porte la plus éloignée, il nous observait avec curiosité. Sa bravoure, son calme, l'habileté avec laquelle il nous avait trompés... tout cela a abouti...

— À sa mort », dit Hamar. Et tout le monde s'esclaffa.

« Allons, Enash, s'écria le vice-capitaine Mayard avec bonne humeur, vous n'allez pas prétendre que cette race surpasse la nôtre en bravoure ou que, avec toutes les précautions dont nous nous sommes à présent entourés, nous devons avoir peur d'un homme seul ? »

L'interpellé ne répliqua pas. Il se sentait tout penaud. Découvrir qu'il était victime d'une obsession émotionnelle le déconcertait et il ne voulait pas donner l'impression de se comporter de manière irrationnelle. Cependant, il émit une dernière protestation : « Je veux simplement insister sur le fait que le désir de savoir ce qu'il est advenu à une race éteinte ne me paraît pas d'une nécessité absolue. »

Le capitaine Gorsid fit signe au biologiste. « Poursuivez les résurrections », ordonna-t-il. Et il ajouta à l'adresse d'Enash : « Comment oserions-nous, de retour sur Gana, recommander des émigrations massives – et avouer ensuite que nous n'avons pas poussé nos investigations jusqu'au bout ? Ce n'est pas possible, mon ami. »

C'était le vieil argument classique, mais Enash était obligé de reconnaître bon gré mal gré que ce point de vue n'était pas entièrement injustifié. Et il cessa de penser à la discussion : le quatrième homme bougeait.

Il se redressa, s'assit.

Et se dématérialisa.

Il y eut un silence horrifié autant que consterné. Puis le capitaine Gorsid cria d'une voix rauque : « Il ne peut pas s'échapper d'ici. C'est un fait. Il est quelque part dans ce bâtiment. »

Les Ganas qui entouraient Enash bondirent hors de leur siège pour scruter la coquille énergisée. Les gardes, debout, tenaient mollement leur fusil à rayons dans leurs sucoirs. À la limite de son champ de vision, le météorologiste vit l'un des techniciens responsables des écrans protecteurs faire signe à Veed qui s'approcha de lui. Quand il revint, l'ingénieur paraissait atterré.

« On vient de me signaler que les aiguilles des indicateurs ont fait un bond de dix points quand il a disparu. C'est le niveau nucléonique.

— Ô anciens Ganas ! murmura Shuri. Ce que nous avons toujours redouté est arrivé ! »

Gorsid vociférait dans le communicateur : « Détruisez tous les localisateurs du navire ! Tous, m'entendez-vous ? » Quand il se tourna vers Shuri, ses yeux flamboyaient. « Ils n'ont pas l'air de comprendre.

Que vos subordonnés passent à l'action. Destruction immédiate de tous les localisateurs et de tous les reconstituteurs.

— Exécution ! lança Shuri à son équipe d'une voix qui vacillait. Et en vitesse ! »

Quand ce fut fait, les Ganas commencèrent à respirer plus librement. Ils échangèrent des sourires sinistres empreints d'une âpre satisfaction.

« Au moins, il ne découvrira jamais Gana, dit le vice-capitaine Mayad. Notre sublime système de détection des familles planétaires demeurera notre secret. Il ne peut y avoir de représailles pour... » Il laissa sa phrase en suspens et reprit avec lenteur : « Mais qu'est-ce que je raconte ? Nous n'avons rien fait. Nous ne sommes pas responsables de la catastrophe qui s'est abattue sur les habitants de cette planète. »

Mais Enash savait ce qu'il avait voulu dire. Dans des moments comme celui-ci, le sentiment de culpabilité remontait à la surface – les fantômes de toutes les races que les Ganas avaient anéanties, l'impitoyable volonté qui les animait et les poussait à annihiler tout ce qu'ils rencontraient, le ténébreux abîme de haine et de terreur muettes auquel ils tournaient le dos, les radiations empoisonnées qu'ils avaient implacablement déversées, jour après jour, sur des planètes paisibles à l'insu de leurs habitants... tout, cela était présent sous les mots qu'avait prononcés Mayad.

« Je me refuse encore à croire qu'il a échappé. » C'était le capitaine Gorsid qui parlait. « Il est toujours ici, attendant que nous coupions les écrans pour s'évader. Eh bien, nous ne les couperons pas ! »

Le silence retomba. Les Ganas scrutaient avec attention l'espace vide que délimitait la coquille d'énergie. Le reconstituteur scintillait sur ses pieds de métal. Mais c'était tout ce qu'il y avait à voir. Rien... pas une ombre qui frémît, pas la moindre lueur anormale. La lumière jaune qui baignait tout ne laissait place à aucune cachette.

« Gardes, sabordez le reconstituteur, ordonna Gorsid. J'avais pensé qu'il reviendrait peut-être l'examiner, mais nous ne pouvons prendre de risques. »

Le reconstituteur se consuma furieusement et Enash, qui s'attendait plus ou moins à ce que ces flots d'énergie meurtrière débusquent le deux-jambes, sentit son espoir s'évanouir.

« Mais où peut-il être allé ? » questionna Yoal dans un souffle.

Au moment où il se tournait vers l'historien pour discuter de ce problème, Enash vit le monstre debout sous un arbre, qui les observait. Il devait avoir surgi à l'instant même car, d'un seul mouvement, tous les conseillers sursautèrent et reculèrent. L'un des techniciens, faisant preuve de beaucoup de présence d'esprit, interposa un écran de protection entre le groupe gana et le monstre. La créature s'avança à pas lents. Elle avait un corps svelte et marchait

la tête rejetée en arrière. Dans ses yeux brillaient les reflets d'une flamme intérieure.

Arrivé devant l'écran, le deux-jambes s'arrêta, leva le bras et toucha l'impalpable coquille du bout des doigts. Aussitôt, l'écran se brouilla et se mit à flamboyer, à luire de couleurs changeantes dont l'éclat augmentait pour former un motif aux linéaments enchevêtrés. Puis il retrouva sa transparence et le dessin polychrome se dissipa.

L'homme avait traversé l'écran.

Il émit un singulier rire assourdi. Quand il eut recouvré sa gravité, il dit « Lorsque je me suis éveillé, j'étais intrigué. La question était de savoir ce que j'allais faire de vous. »

Dans le matin calme qui régnait sur la planète des morts, ces paroles avaient des résonances fatidiques aux oreilles d'Enash. Une voix déchira le silence, si crispée et si peu naturelle qu'il lui fallut un instant avant de reconnaître celle du capitaine Gorsid :

« Tuez-le ! »

Quand les fulgurants s'arrêtèrent, l'impensable créature était toujours debout. Elle s'approcha sans hâte et ne s'immobilisa que lorsqu'elle fut à six pieds du premier Gana. Enash, quant à lui, était à l'arrière du groupe.

« Deux lignes de conduite s'offraient, poursuivit placidement le ressuscité. L'une inspirée par la gratitude (car vous m'aviez rendu à la vie), l'autre par le réalisme. Je sais qui vous êtes. Oui, je vous connais et c'est regrettable. Il est difficile d'être miséricordieux. Pour commencer, supposons que vous me livriez le secret du localisateur. Maintenant qu'un tel système existe, nous ne serons jamais plus surpris comme nous l'avons été. »

Enash était si attentif et son esprit était à tel point obnubilé par ridée fixe de la catastrophe qu'il semblait impossible qu'il puisse songer à autre chose. Pourtant, la curiosité le poussa, à demander : « Que s'est-il passé ici ? »

L'homme changea de couleur et ce fut d'une voix où vibraient encore les émotions de ce jour lointain qu'il répondit :

« Une tempête nucléonique surgie des profondeurs de l'espace a balayé cette région de la galaxie. Son diamètre était de l'ordre de quatre-vingt-dix années-lumière, c'est-à-dire bien au-delà des limites de notre puissance. Il n'y avait rien à faire pour y échapper. Nous avons renoncé depuis longtemps aux astronefs et n'avions pas le temps d'en construire un seul. Castor, la seule étoile possédant des planètes que nous avions découverte, était, elle aussi, sur le chemin de la tempête. » Il s'interrompit. « Le secret ? » ajouta-t-il.

Les conseillers respiraient plus librement. La crainte qui les avait saisis de voir détruire leur race se dissipait. Ce fut avec un sentiment de fierté qu'Enash constata que, le premier choc passé, ses

compatriotes n'avaient même pas peur pour leur propre vie.

« Ah ! vous ne connaissez pas le secret, fit doucement Yoal. Malgré les progrès grandioses que vous avez accomplis, nous sommes les seuls capables de conquérir la galaxie. » Il adressa un sourire confiant à ses compagnons. « Messieurs, l'orgueil que nous ressentons devant les grands exploits ganas est justifié. Je propose que nous remontions à bord. Nous n'avons plus rien à faire sur cette planète. »

Une certaine confusion régna quand les bulles se formèrent et Enash se demanda si le deux-jambes tenterait de s'opposer à leur départ. Mais, quand il se retourna, il vit que l'homme s'éloignait d'un pas de flâneur.

Tel fut le souvenir qu'Enash emporta quand le navire appareilla. Les trois bombes atomiques qui furent larguées coup sur coup n'explosèrent pas. Cela aussi, il se le rappelait.

« Nous ne renoncerons pas aussi facilement à une planète, déclara Gorsid. Je suggère que nous ayons un nouvel entretien avec cette créature. »

Enash, Yoal, Veed et le capitaine reprirent le chemin de la cité. La voix de Gorsid tomba à nouveau du communicateur :

« ... À mon sens (... à travers la brume, Enash distinguait le miroitement transparent des trois autres bulles)... à mon sens, nous avons trop vite sauté aux conclusions sans nous fonder, pour ce faire, sur des indices probants. Par exemple, quand cette créature s'est éveillée, elle s'est aussitôt évanouie. Pourquoi ? Parce qu'elle avait peur de nous, naturellement. Elle voulait prendre la mesure de la situation. Elle ne se croyait pas omnipotente. »

Cela semblait logique et Enash se sentit brusquement ragaillardir. Soudain, il s'étonna d'avoir si aisément cédé à la panique. À présent, il envisageait le danger sous un jour nouveau. Un seul homme vivant sur une planète additionnelle... S'ils étaient assez résolus, les colons pourraient prendre possession de celle-ci comme s'il n'existait pas. Cela avait déjà eu lieu. Sur un certain nombre de mondes, de petits groupes indigènes avaient survécu aux radiations destructrices et avaient cherché refuge dans des régions éloignées. Dans la plupart des cas, les colons les avaient peu à peu traqués. Cependant, Enash se rappelait qu'en deux occasions, on avait laissé les autochtones occuper de petits territoires car leur destruction aurait mis en péril les conquérants ganas. On tolérât donc parfois la présence de rescapés. Et un homme seul ne tiendrait pas beaucoup de place.

Ils le découvrirent en train de balayer l'étage inférieur d'un petit pavillon. À leur vue, il lâcha son balai et sortit sur la terrasse. Il était chaussé de sandales et portait une sorte de robe bouffante faite d'un tissu très brillant. Il considéra les Ganas avec indolence mais garda le silence.

Ce fut le capitaine Gorsid qui formula les propositions et Enash ne put qu'admirer l'histoire qu'il débita dans la machine traductrice. Le capitaine parla avec une grande franchise. (On s'était mis d'accord à l'avance sur la tactique à employer.) Il ne fallait pas attendre des Ganas qu'ils ressuscitent les morts de la planète : un tel altruisme eût été déraisonnable, compte tenu du fait que les foules grandissantes de nos frères avaient continuellement besoin de mondes nouveaux pour absorber le trop-plein de population. Chaque accroissement démographique important était un problème et il n'existait qu'une seule méthode pour le résoudre. En l'espèce, les colons respecteraient avec joie l'unique survivant de cette planète.

L'homme interrompit alors le capitaine :

« Mais quel est le but de cette expansion sans fin ? » s'enquit-il. Il semblait être réellement curieux. « Qu'advient-il quand vous aurez occupé toutes les planètes de la galaxie ? »

Le regard interrogatif de Gorsid rencontra celui de Yoal, puis croisa tour à tour celui de Veed et d'Enash. Ce dernier eut un haussement négatif du torse. Il éprouvait de la pitié pour le deux-jambes. Celui-ci ne comprenait pas. Peut-être ne pouvait-il pas comprendre. C'était la vieille confrontation entre l'attitude virile et la décadence, entre la race aspirant aux étoiles et celle qui demeurerait sourde à l'appel du destin.

« Pourquoi ne pas contrôler les chambres de naissance ? insista l'homme.

— Pour que le gouvernement soit renversé ? » s'exclama Yoal.

Il avait parlé avec tolérance mais Enash nota que les autres souriaient de la naïveté de la créature. Le fossé intellectuel qui les séparait parut s'élargir encore. Leur interlocuteur ignorait tout du jeu des forces vitales naturelles.

« Eh bien, si vous ne les contrôlez pas, nous le ferons à votre place », reprit le deux-jambes. Le silence retomba.

Les Ganas s'étaient raidis. Enash était conscient de la tension qui l'habitait et qui, visiblement, habitait aussi les autres. Il dévisagea ses compagnons, puis son regard revint à la créature. Il songea – et ce n'était pas la première fois que cette réflexion lui venait – que l'ennemi semblait désarmé. « Je pourrais le serrer entre mes sucoirs et le broyer », pensa-t-il. Il se demanda si le contrôle mental des énergies nucléonique, nucléaire et gravitonique incluait la capacité de se défendre contre une attaque macrocosmique. Probablement... La manifestation de puissance dont les Ganas avaient été témoins deux heures auparavant avait peut-être des limites mais, si tel était le cas, ce n'était pas apparent. Ni la force ni la faiblesse ne changeaient quoi que ce soit. La menace des menaces avait été proférée : « Si vous ne les contrôlez pas, nous le ferons... »



Ces mots résonnaient encore dans le cerveau d'Enash et, à mesure qu'il en mesurait mieux la portée, son détachement fondait. Il s'était toujours considéré comme spectateur. Même quand, un peu plus tôt, il avait pris position contre la résurrection, il se rendait compte qu'une partie de lui-même suivait la conversation de l'extérieur, sans y participer. Et Enash vit avec une parfaite clarté que c'était la raison pour laquelle il avait finalement cédé devant les arguments qu'on lui avait objectés. Songeant au passé, il comprit alors qu'il n'avait jamais été totalement partie prenante à la capture des planètes étrangères. Il était celui qui regardait les choses de loin, qui méditait sur la réalité, qui spéculait sur une vie qui n'avait, semblait-il, pas de sens.

Ce n'était plus le cas. La vie avait un sens. Enash était en proie à un irrésistible tourbillon d'émotions qui l'emportait. Il se fondait à l'être collectif de la masse gana. Toute la force, toute la volonté de sa race couraient dans ses veines.

« Si vous nourrissez l'espoir de voir revivre votre espèce morte, créature, autant y renoncer tout de suite », gronda-t-il.

L'homme le regarda mais ne dit rien.

Enash poursuivit avec véhémence : « Si vous pouviez nous détruire, ce serait chose faite. Mais la vérité est que votre pouvoir est limité. Notre vaisseau est construit de telle façon qu'aucune réaction en chaîne concevable n'est susceptible de s'amorcer, car chaque plaque faite d'un matériel potentiellement instable est doublée d'une contre-plaque neutralisante qui interdit la formation d'une masse critique. Vous pourrez peut-être déclencher des explosions dans les moteurs, mais elles seraient également limitées car les moteurs sont conçus de manière qu'une réaction en chaîne ne puisse pas s'y développer. »

Il sentit que Yoal lui touchait le bras. « Attention ! fit l'historien. Que votre juste colère ne vous incite pas à lui fournir de renseignements vitaux. »

Enash repoussa le suçoir de Yoal. « Soyons réalistes, dit-il d'une voix dure. Rien qu'en regardant notre corps, cette créature a sans doute deviné la plupart des secrets de notre race. Il serait puéril de postuler qu'elle n'a pas déjà mesuré les possibilités qu'offre la situation actuelle.

— *Enash !* » jeta le capitaine Gorsid sur un ton impérieux.

La fureur d'Enash s'évanouit aussi brusquement qu'elle était née. Il recula d'un pas. « Oui, commandant.

— Je crois savoir ce que vous vous prépariez à dire. Je vous assure que je suis pleinement d'accord avec vous. Mais je pense aussi que c'est à moi, en tant que Gana revêtu de la plus haute autorité, qu'il appartient de délivrer l'ultimatum. »

Gorsid se retourna. Son corps corné dominait l'homme de toute sa

hauteur.

« Vous avez prononcé la menace inexpiable, fit-il. Vous nous avez dit, en effet, que vous essaieriez d'enclouer l'esprit transcendant de Gana.

— Pas l'esprit, répliqua l'homme. Il rit doucement et répéta : Non... pas l'esprit. »

Le capitaine feignit d'ignorer l'interruption.

« En conséquence, il n'y a pas d'alternative. Nous estimons que, disposant du temps nécessaire pour trouver les matériaux requis et élaborer les outils qu'il faut, vous serez peut-être en mesure de fabriquer un reconstruteur. À notre avis, il vous faudrait au moins deux ans pour le faire, à supposer que vous sachiez comment vous y prendre. C'est un appareil d'une infinie complexité que l'unique survivant d'une race qui, lorsque la catastrophe le frappa, avait renoncé aux machines depuis des millénaires, aurait du mal à assembler. Vous n'avez pas eu le temps de fabriquer le moindre astronef : nous ne vous donnerons pas celui de fabriquer un reconstruteur. Quelques minutes après que notre navire aura pris son essor, nous ouvrirons le bombardement. Il est possible que vous soyez en mesure d'interdire aux engins d'exploser dans votre voisinage. Aussi commencerons-nous par l'autre hémisphère. Si vous nous en empêchez, nous en concluons que nous avons besoin de renforts. En six mois de voyage à accélération maximale, nous atteindrons un point où la planète gana la plus proche captera nos messages. La flotte qui viendra à la rescousse sera si vaste qu'elle aura raison de vos pouvoirs de résistance et vous succomberez. En lâchant une centaine ou un millier de bombes à la minute, nous réussirons à ravager toutes les cités et pas un seul grain de poussière ne demeurera des squelettes de vos semblables. Tel est notre plan et ainsi s'accomplira-t-il. Maintenant, profitez de ce que nous sommes à votre merci pour nous faire le pire de ce que vous pouvez nous faire. »

L'homme secoua la tête.

« Non... pas maintenant ! » rétorqua-t-il. Il resta un moment silencieux avant de reprendre d'une voix songeuse : « Votre raisonnement est très juste. Très. Naturellement, je ne suis pas tout-puissant mais j'ai l'impression que vous avez négligé un petit détail. Je ne vous dirai pas quoi. À présent, je vous fais mes adieux. Retournez à votre vaisseau et partez. J'ai beaucoup à faire. »

Enash qui, jusque-là, était resté coi, attentif à la fureur qui à nouveau montait en lui, se rua en avant avec un sifflement, ses suçoirs tendus. Ils touchaient presque la chair lisse de la créature quand quelque chose l'agrippa.

Il se retrouva à bord.

Il n'avait pas éprouvé la moindre sensation de déplacement, il ne

se rappelait aucun vertige, il était indemne. Veed, Yoal et le capitaine Gorsid étaient à côté de lui, aussi stupéfaits qu'il l'était lui-même. Immobile, le météorologiste songeait aux paroles de l'homme : « ... vous avez oublié un petit détail... » Oublié ? Cela signifiait qu'ils savaient de quoi il s'agissait. Qu'est-ce que ça pouvait être ? Il était encore plongé dans ses réflexions quand Yoal déclara :

« Nous pouvons être raisonnablement certains que nos bombes seules ne suffiront pas. »

Elles ne suffirent pas.

\*

\*\*

Le vaisseau se trouvait à quarante années-lumière de la Terre lorsque Enash fut appelé dans la chambre du conseil. Yoal l'accueillit en lui annonçant d'une voix défaillante :

« Le monstre est à bord. »

Cette révélation fit au météorologiste l'effet d'un coup de tonnerre – et ce fut l'illumination : brusquement, il comprit tout.

« Voilà donc ce qu'il entendait en disant que nous avions oublié quelque chose, fit-il avec étonnement. Il peut voyager librement dans l'espace dans un rayon de – quel est le chiffre qu'il a cité, une fois ? – de quatre-vingt-dix années-lumière. »

Il soupira. Il n'était pas surprenant que les Ganas, contraints d'utiliser des astronefs, n'aient pas aussitôt pensé à une pareille éventualité. Et, lentement, Enash se retrancha dans la réalité. Le choc passé, il se sentait vieux et las, il avait le sentiment que son esprit retrouvait son ancien détachement. En quelques minutes il sut ce qui s'était passé. L'adjoint d'un physicien avait entr'aperçu une silhouette dans une courbure inférieure alors qu'il se rendait au magasin. L'étonnant était que l'indésirable n'eût pas été décelé plus tôt dans un vaisseau dont l'équipage était si abondant. Enash songea à quelque chose :

« Mais, après tout, nous nous arrêterons bien avant (t'avoir rallié une de nos planètes. Comment espère-t-il se servir de nous si nous nous contentons d'employer le vidéo... » Il se tut. Bien sûr ! On serait obligé d'employer des faisceaux vidéo directionnels et, à l'instant où le contact serait établi, l'homme s'élancerait dans la bonne direction.

Enash lut dans les yeux de ses compagnons la décision qui avait été prise, la seule possible dans ces circonstances. Et pourtant, son intuition lui disait qu'un point capital leur échappait encore. À pas lents, il s'approcha de la grande plaque vidéo installée au fond du compartiment. L'image qu'elle offrait était si nette, si éclatante et si

majestueuse que quelqu'un qui n'en aurait pas eu l'habitude aurait vacillé comme s'il avait reçu un coup qui l'eût assommé. Quatre cents millions d'étoiles vues à travers des télescopes capables de capter la lueur d'une naine rouge à trente mille années-lumière de distance !

La plaque mesurait vingt-cinq mètres de diamètre. Le spectacle n'avait nulle part son égal. Les autres galaxies ne possédaient pas autant d'étoiles – tout simplement. Un seul de ces flamboyants soleils sur deux cent mille possédait des planètes.

Tel était le fait colossal qui contraignait maintenant les conseillers à un acte irrévocable.

Enash balaya la pièce du regard d'un air las.

« Le monstre a été très astucieux, dit-il d'une voix calme. Si nous continuons notre route, il nous accompagnera, se procurera un reconstruteur et regagnera sa planète grâce à sa méthode de déplacement. Si nous utilisons le faisceau directionnel, même chose : il le suivra, se procurera le reconstruteur et repartira chez lui. Dans un cas comme dans l'autre, lorsque notre flotte arrivera surplace, il aura ressuscité un nombre suffisant de ses frères de race pour enrayer toutes nos offensives. »

Il balançait le torse. Son analyse était exacte, il en était sûr, mais il manquait encore quelque chose à ce tableau. « Nous avons un seul atout, poursuivit-il avec lenteur. Quelle que soit la décision que nous arrêterons, il n'y a pas de machine linguistique susceptible de la lui révéler. Nous pouvons réaliser nos plans sans qu'il en connaisse la nature. Il sait que personne, ni nous ni lui, n'est capable de faire sauter le navire. En réalité, cela nous laisse un seul choix. »

Le capitaine Gorsid rompit le silence qui avait suivi l'intervention d'Enash :

« Eh bien, messieurs, dit-il, je vois que nous sommes unanimes. Nous allons régler les moteurs, détruire les commandes et l'emmener avec nous. »

Les Ganas s'entre-regardèrent. L'orgueil de leur race étincelait dans leurs yeux. Enash toucha les sucoirs de chacun des conseillers.

Une heure plus tard, alors que la chaleur était déjà considérable, une idée jaillit dans l'esprit du météorologiste, qui bondit en titubant sur le communicateur pour appeler Shuri, l'astronome.

« Shuri ! hurla-t-il dans l'appareil, quand le monstre s'est éveillé... vous vous rappelez que le capitaine Gorsid a eu du mal à joindre vos subordonnés pour leur ordonner de saborder le localisateur ? Nous n'avons jamais songé à leur demander la raison de ce retard. Posez-leur la question... vite ! »

Quelques instants plus tard, la voix de Shuri s'éleva, perdue dans le crépitements des parasites :

« Ils... n'ont pas pu... pénétrer... dans la... chambre. La porte était

bloquée. »

Enash s'affaissa sur le sol. Ce n'était pas seulement un détail qui leur avait échappé. L'homme s'était réveillé et il s'était immédiatement rendu compte de la situation ; quand il s'était volatilisé, il était entré dans le navire et avait découvert le secret du localisateur. Peut-être même aussi celui du reconstituteur à supposer qu'il ne le connût pas déjà. Quand il avait fait sa réapparition, il savait tout ce qu'il voulait savoir. Tout ce qu'il avait fait ensuite avait été calculé pour pousser les Ganas à commettre un acte désespéré.

Bientôt, il allait quitter le bord, assuré que, à brève échéance, aucun esprit extra-terrestre ne saurait que sa planète existe. Assuré, également, que sa race revivrait et que, cette fois, elle ne mourrait jamais plus.

Enash se remit debout en vacillant et, étreignant le communicateur mugissant, il résuma ses déductions en hurlant.

Il n'y eut pas de réponse. Un torrent d'énergie incontrôlable, inconcevable, déferlait avec un vacarme assourdissant. Tandis que Enash se battait avec le vire-matière, la chaleur effritait sa carapace. De l'appareil jaillit une langue de feu pourpre et, hurlant et pleurant à la fois, le météorologiste revint en courant auprès du communicateur.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il sanglotait encore dans le micro, le puissant vaisseau plongea au cœur d'un soleil blanc-bleu.

*Titre original : The monster.*

© Street and Smith Publications, Inc. 1948.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

## DICTIONNAIRE DES AUTEURS

**BUDRYS (Algis).** – Né en 1931 sur sol allemand, vivant depuis 1936 aux États-Unis, Algis Budrys est le fils du consul général du gouvernement lituanien en exil (son prénom complet est Algirdas, et Budrys est un pseudonyme signifiant sentinelle). Ses premiers récits de science-fiction furent publiés en 1952, et Budrys s'affirma petit à petit comme un des talents originaux de sa génération, alors même qu'aucun de ses romans ne domine véritablement les autres dans son œuvre. Sa narration progresse fréquemment par des modifications de point de vue, par des successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'opère que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de la recherche de l'individu par lui-même. Entre 1965 et 1971, Algis Budrys fut critique de livres dans la revue *Galaxy*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y alliait à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

**COGSWELL (Theodore M.).** – Professeur d'anglais, Theodore M. Cogswell s'est signalé depuis 1952 par des récits généralement courts, dans lesquels il sait suggérer des climats inquiétants par quelques touches brèves. Il organisa l'*Institute for Twenty-First Century Studies*, confrérie d'écrivains de science-fiction dont le bulletin a présenté de très intéressants textes explorant « de l'intérieur » les problèmes liés au genre, à son développement et à ses critiques.

**DICK (Philip Kindred).** – Né en 1928. Débuts en 1952. Fait d'abord figure d'industriel de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Dans son premier roman, *Solar Lottery* (Loterie solaire, 1955), il se pose en disciple de van Vogt, mais certaines nouvelles comme *The Father-King* (Le Père truqué, 1955) sont déjà plus personnelles. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans et son originalité s'affirme progressivement. En 1960 et 1961, tous ses efforts sont consacrés à *The Man in the High Castle* (Le Maître du haut château, 1962), qui lui vaut le Hugo et la place au tout premier rang des spécialistes du genre. Suit une période exceptionnellement féconde : en 1964 paraissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (Le Dieu venu du Centaure), *The*

Simulacra (Simulacres), The Penultimate Truth (La Vérité avant-dernière) et Clans of the Alphane Moon (Les Clans de la Lune Alphane). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il écrit très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration : toute son œuvre est organisée autour de quelques thèmes centraux tels que le nombre infime des détenteurs du pouvoir, leur tyrannie, leur habileté à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages et à la limite la folie, le poids de la contrainte et les caprices plus cruels encore du hasard. Peu à peu cependant la critique sociale devient moins centrale, tandis que l'expérience de la drogue et les tendances délirantes conduisent à l'éclatement du récit : cette dernière période culmine avec *Ubik* (1969) et aboutit à un silence de plusieurs années, que l'écrivain consacre surtout à se soigner.

**DOOR (Graham).** – Entre 1949 et 1952, quelques récits appurent avec la signature de Graham Door, laquelle semble avoir depuis lors définitivement disparu des périodiques spécialisés.

**GALOUYE (Daniel F.).** – Journaliste de profession, Daniel F. Galouye excelle dans l'exploitation des conséquences détaillées d'une hypothèse de départ, ainsi que dans les implications retournées de thèmes classiques. Né en 1920, il a débuté en 1952. *Dark universe* (Le Monde aveugle, 1961) est l'évocation réaliste d'une société dont les membres vivent dans une totale obscurité et ont perdu l'habitude d'utiliser leur sens de la vue ; *Lords of the psychon* (Les seigneurs des sphères, 1963) renouvelle le motif des envahisseurs dont les mobiles demeurent mystérieux faute d'une possibilité de communication avec les Terriens ; *Simulacron 3* (1968) nous fait partager les problèmes d'un homme envoyé en mission dans un univers fictif et bientôt guetté par la folie. Philip K. Dick n'a pas fait mieux.

**HULL (Edna Mayne).** – Épouse d'A. E. Van Vogt, E. Mayne Hull a collaboré à plusieurs reprises avec son mari, et elle a également signé seule plusieurs récits de science-fiction d'aventures dans les années quarante.

**KNIGHT (Damon).** – Né en 1922. Débuts en 1941. Se fait connaître en 1945 par un célèbre éreintement du Monde du non-A de van Vogt, alors à l'apogée de sa gloire. Professant que la science-fiction doit être jugée à ses qualités d'écriture comme le reste de la littérature, il devient un critique célèbre et la publication d'un recueil de ses articles (*In Search of Wonder*, 1956, édition complétée en 1967) fait figure d'événement. En tant qu'écrivain, il applique ses

propres théories, produit peu (quatre romans et une soixantaine de nouvelles en trente ans) et apporte beaucoup de soin à la composition de ses histoires. Dans les années soixante, la « Nouvelle Vague » salue en lui un précurseur et son goût triomphe partout, ce qui lui vaut une brillante carrière d'anthologiste, commencée avec *A Century of Science Fiction* (1962) et couronnée par la série des *Orbit* (deux fois par an environ depuis 1966) qui ne publie que des nouvelles originales et contribue, avec les *Dangerous Visions* d'Ellison, à implanter aux États-Unis le courant moderniste né en Angleterre.

**KUTTNER (Henry).** – Né en 1914. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'heroic fantasy ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années sous divers pseudonymes. En 1940, il épouse Catherine Moore, écrivain de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous les pseudonymes de Lewis Padgett et de Lawrence O'Donnell : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il apporte son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Deadlock* (1942), *The Twonkey* (*Le Twonky*, 1942), *Mimsy Were the Borogoves* (*Tout smouales étaient les Borogoves*, 1943), *Shock* (*Choc*, 1943) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (*L'Homme venu du futur*, 1946), *Ferry* (*Vénus et le Titan*, 1947), *Mutant* (*Les Mutants*, 1953). Il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le grade de « Master of Arts » quand il mourut en 1958.

**MATHESON (Richard).** – Né en 1926. De ses études de journalisme, il a gardé le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman* (*Journal d'un monstre*, 1950) et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is Bleeding !* (*Les Seins de glace*, 1955) et deux romans de science-fiction : *I Am Legend* (*Je suis une légende*, 1954) et *The Incredible Shrinking Man* (*L'Homme qui rétrécit*, 1956). Le second a été adapté sous le même titre par Jack



Arnold (1957), le premier par Sydney Salkow (L'Ultimo Uomo della Terra, 1961) et par Boris Sagal (The Omega Man, en français Le Survivant, 1971). Richard Matheson lui-même est devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : House of Usher (La Chute de la maison Usher, 1960), The Pit and the Pendulum (La Chambre des tortures, 1961), Tales of Terror (1962), The Raven (Le Corbeau, 1962). En littérature, son succès croissant lui a ouvert les portes des magazines non spécialisés comme Playboy, et la qualité de sa production a été en diminuant. Il restera sans doute avant tout comme un auteur des années cinquante.

**MOORE (Catherine Lucile).** – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût très vif pour le merveilleux. Son coup d'essai, Shambleau, publié dans Weird Tales en 1933, est un coup de maître. Elle continue à publier dans Weird Tales les aventures de Northwest Smith, qui relèvent du space opera, et celles de Jirel de Joiry, qui relèvent de l'heroic fantasy. Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années trente, puis s'arrête à peu près complètement en 1940, quand elle épouse Henry Kuttner et devient sa collaboratrice pour des histoires signées Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, Judgment Night (La Nuit du jugement, 1943) et, après la mort d'Henry Kuttner en 1956, Domsday Morning (La Dernière aube, 1957). Puis elle se laisse absorber par des scénarios pour la télévision et des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'Université de Californie.

**REY (Lester del).** – Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Feliz Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé par ses romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d'une production dont la diversité reflète dans une certaine mesure sa carrière mouvementée. Helen O'Loy (1938) fut chronologiquement une des premières présentations du thème d'un robot acquérant des sentiments humains. Nerves (1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. For I Am a Jealous People (1954) est une variation

iconoclaste sur le thème des dieux extraterrestres. Depuis 1969, Lester del Rey critique les livres nouveaux dans la revue If.

**STURGEON (Theodore).** – Pseudonyme d'Edward Hamilton Waldo, né en 1918 d'une famille installée en Amérique depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et comptant beaucoup de membres du clergé. Mère divorcée en 1927 et remariée en 1929 avec un homme très autoritaire qui interdit les magazines de science-fiction à son beau-fils. Débuts, en 1939 : publie surtout du fantastique dans *Unknown*, accessoirement de la science-fiction dans *Astounding*. Lancé par It (*Unknown*, 1940), il reste pourtant un auteur maudit à cause de ses tendances morbides : le célèbre *Bianca's Hands* (Les Mains de Blanca), écrit en 1939, ne parut qu'en 1947. La mobilisation, puis le divorce (1945) le réduisent au silence. John W. Campbell l'ayant aidé à sortir de la dépression, il reprend sa collaboration à *Astounding* et confie ses textes fantastiques à *Weird Tales* ; il n'écrit plus alors que des « histoires thérapeutiques », c'est-à-dire centrées sur un personnage de malade et cherchant comment on peut le guérir. Surtout connu comme auteur de nouvelles, il écrit néanmoins deux excellents romans, *The Dreaming Jewels* (Cristal qui songe, 1950) et *More than Human* (Les Plus qu'humains, 1954). Malheureusement ils restent psychologiquement vulnérables : un deuxième divorce l'ébranle à peine en 1951, mais la rupture de son troisième mariage l'ébranle plus profondément à la fin des années cinquante ; il cesse d'écrire de la science-fiction ; vit à l'hôtel et travaille pour la télévision, ne répondant ni au courrier ni au téléphone. À la suite d'un quatrième mariage en 1969, il reprend espoir et se remet à écrire. Bien qu'il soit avant tout un auteur instinctif, écrivant d'un seul jet sans se corriger, il est fort admiré par la « Nouvelle Vague » pour son sens du bizarre et son désir de comprendre et surtout de ressentir les émotions les plus singulières de ses personnages : aussi est-il devenu critique attitré de la *National review* (1961) et, plus récemment, du *New York Times*. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1962.

**VAN VOGT (Alfred Elton).** – Né en 1912 au Canada. Engouements littéraires : les contes de fées, puis Thomas Wolfe. Débuts en 1939 dans *Astounding*. Épouse la même année Edna Mayne Hull, auteur de science-fiction elle-même. Sa grande période, ce sont les années quarante : dix-sept romans datent de cette époque ou sont formés de nouvelles de cette époque combinées en vertu des théories de l'auteur sur la complication dans le récit de science-fiction. *The Voyage of the Space Beagle* (La Faune de l'espace, 1939-1950) impose Van Vogt comme le plus grand créateur de monstres de la science-

fiction et introduit le thème du savoir philosophique (ici, le nexialisme) qui résout tous les problèmes. *Slan* (À la poursuite des Slans, 1940) surprend par son tempo très rapide imité du thriller et introduit le thème du surhomme cri lutte contre tous les autres. *The Weapon Shops of Isher* (Les Armureries d'Isher, 1941-1942) et *The Weapon Makers* (Les Fabricants d'armes, 1943) introduisent le thème de l'immortalité et celui de l'empire galactique géant. *The Book of Ptath* (Le Livre de Ptath, paru dans *Unknown* en 1943) prend pour héros un dieu. Avec *The World of null-A* (Le Monde du non-A, 1945) et *The Pawns of null-A* (Les Joueurs du non-A, 1948-1949), le thème du surhomme et celui du savoir tout-puissant se rencontrent ; le savoir choisi est ici la sémantique générale de Korzybski à laquelle Van Vogt venait de se convertir. En 1947, un sondage le classe comme l'écrivain de science-fiction le plus populaire, mais Van Vogt, qui a pris goût aux pseudo-sciences, les laisse envahir son œuvre puis, à la suite de sa conversion à la « dianétique » en 1950, cesse d'écrire, sauf pour faire des romans à partir de ses anciennes nouvelles. Un roman sur la Chine communiste, *The Violent Man* (1962), prélude à sa deuxième carrière qui commence en 1963 : il apparaît alors qu'il a gardé son goût de la complication et de l'action mais a perdu la dimension épique et métaphysique de sa grande époque.

---

[1] En français dans le texte.

[2] Perception extra-sensorielle.

[3] No-hitter : jeu au cours duquel les batteurs de l'équipe adverse n'ont pu frapper la balle une seule fois (N.D.T.).

[4] Cruikshank (George) [1792-1878]. Caricaturiste et illustrateur anglais.

[5] En français dans le texte.